

# A c t a Universitatis Lodziensis

FOLIA LITTERARIA ROMANICA

19

## **François de Belleforest : de la traduction à l'invention**

Études réunies par  
Witold Konstanty Pietrzak

A c t a  
Universitatis  
Lodziensis

FOLIA LITTERARIA ROMANICA

19



WYDAWNICTWO  
UNIWERSYTETU  
ŁÓDZKIEGO

# A c t a Universitatis Lodziensis

FOLIA LITTERARIA ROMANICA

19

## **François de Belleforest : de la traduction à l'invention**

Études réunies par

Witold Konstanty Pietrzak

 **WYDAWNICTWO  
UNIwersYTETU  
ŁÓDZKIEGO**  
Łódź 2024

  
Member since 2019  
JM14486

ACTA UNIVERSITATIS LODZIENSIS  
« FOLIA LITTERARIA ROMANICA »

COMITÉ ÉDITORIAL

*Agnieszka Woch*

*Witold Konstanty Pietrzak*

RÉDACTEUR THÉMATIQUE

*Witold Konstanty Pietrzak*

COMITÉ SCIENTIFIQUE

*Maciej Abramowicz* (Université Artes Liberales, Varsovie, Pologne)  
*Jean-Claude Arnould* (Université de Rouen, France), *Gérard Gengembre* (Université de Caen, France), *Jean-Paul Pittion* (Université François-Rabelais et Trinity College, Dublin; France et Irlande), *Denis Reynaud* (Université de Lyon, France)  
*Françoise Simonet-Tenant* (Université de Rouen, France)

COMITÉ DE LECTURE

*Bénédicte Boudou* (Université Paris Nanterre), *Magda Campanini* (Università Ca'Foscari Venezia), *Véronique Duché* (University of Melbourne), *Maja Pawłowska* (Université de Wrocław), *Joanna Pietrzak-Thébault* (Université Cardinal Stefan Wyszyński de Varsovie), *Sandra Provini* (Université de Rouen)

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

*Magdalena Koźluk*

Adresse de la rédaction  
90-236 Łódź, Pomorska 171/173  
[www.romanica.uni.lodz.pl](http://www.romanica.uni.lodz.pl)

RÉDACTRICE AUX PRESSES UNIVERSITAIRES DE ŁÓDŹ

*Sylvia Mosińska*

COUVERTURE

*Katarzyna Turkowska*  
*efectoro.pl agencja komunikacji marketingowej*

© Copyright by Authors, Lodz 2024  
© Copyright by University of Lodz, Lodz 2024

ISSN 1505-9065  
e-ISSN 2449-8831

Publication financée par la Faculté de Philologie de l'Université de Łódź

Publication des Presses Universitaires de Łódź

1<sup>re</sup> édition. W.11434.24.0.Z  
Feuillets en édition 14,0; feuillets d'impression 13,0

Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego  
90-237 Łódź, ul. Jana Matejki 34A  
[www.wydawnictwo.uni.lodz.pl](http://www.wydawnictwo.uni.lodz.pl)  
e-mail: [ksiegarnia@uni.lodz.pl](mailto:ksiegarnia@uni.lodz.pl)  
tel. (42) 635 55 77

## Avant-propos

Il y a plus d'un siècle, René Sturel, mort prématurément dans les premières semaines de la Grande Guerre<sup>1</sup>, livrait au public d'érudits une importante étude sur la réception des *Novelle* de Bandello au seuil des guerres civiles en France. Il se trouvait là, à côté des recherches comparatives consacrées aux *Histoires tragiques* de Pierre Boaistuau, une contribution concernant François de Belleforest et ses « traductions » des récits bandellien.

*Alea iacta est*, pourrait-on dire. Si les années d'après la Seconde Guerre s'intéressent aux recherches bibliographiques dédiées aux premiers *traduttori bandelliani*<sup>2</sup>, un autre groupe de publications datant de cette époque-là touchent des études thématiques<sup>3</sup>, pionnières à mes yeux et trop souvent oubliées.

La découverte par les Italiens de leurs propres histoires tragiques (entre autres François de Rosset et Jean-Pierre Camus) donna un nouveau mobile aux recherches sur les genres, particulièrement inspirées du structuralisme<sup>4</sup>.

Quand, en 1989, Michel Simonin soumettait au jugement du jury sa thèse d'État sur les *Histoires tragiques*<sup>5</sup>, rares étaient les chercheurs familiers de la production de François de Belleforest. Ayant établi une copieuse bibliographie des

---

<sup>1</sup> R. Sturel, *Bandello en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Bordeaux, Feret et fils éditeurs, 1918, notice sur René Sturel par Henri Hauvette, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 1-4. Pour les besoins de cette présentation et par souci de brièveté, nous la limiterons au genre de l'histoire tragique et à un choix d'études les plus importantes.

<sup>2</sup> A. P. Stabler, *The « Histoires Tragiques » of François de Belleforest, a general critique, with special attention to the non-Bandello group*, Thèse, Université de Virginie, dactyl, 1958.

<sup>3</sup> A.-M. Schmidt, « Histoires tragiques », *Nouvelle Revue Française*, 1961, n° 99, p. 486-498 ; réimprimé dans *Études sur le XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1967, p. 247-259 ; U. Beidatsch, *François de Belleforest : « Histoires tragiques ». Eine Untersuchung der Geschichten 'de l'invention de l'auteur'*, Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der Philosophischen Fakultät der Philipps-Universität Marburg/Lahn, Marburg/Lahn, 1973.

<sup>4</sup> A. de Vaucher Gravili, *Loi et transgression. Les histoires tragiques au XVII<sup>e</sup> siècle*, Milella, Lecce, 1982 ; S. Poli, *Histoire(s) tragique(s). Anthologie / Typologie d'un genre littéraire*, Fasano-Paris, Schena-Nizet, 1991.

<sup>5</sup> M. Simonin, *François de Belleforest et l'« histoire tragique » en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Thèse d'État, Paris XII-Créteil, 1985, t. I-III.

œuvres du Commingeois, il a définitivement ouvert la porte à des études variées sur tous les genres pratiqués par l'auteur pendant sa vie laborieuse.

Enfin, il est opportun d'évoquer Jean-Claude Arnould, – que j'ai parfois modestement secondé, – dont les articles et les colloques qu'il a organisés ont largement contribué à la connaissance des *Histoires tragiques*<sup>6</sup>.

\*

Dans son étude de synthèse, examinant les pièces liminaires de toutes les œuvres traduites par François de Belleforest, **Jean-Claude Arnould** s'interroge sur l'importance de l'invention dans ses activités scripturales d'humaniste. Le Commingeois a-t-il profité de son travail sur les textes des autres pour créer une œuvre originale à part entière ? Il est toujours délicat de sonder les ambitions d'un écrivain, fût-il disert sur sa personne, mais le rapide examen des ouvrages qu'il a publiés permet de donner une réponse négative. Cela ne veut pas dire que Belleforest se soit astreint au principe de la fidélité à la source. Que fait vraiment Belleforest lorsqu'il « translate » ? Conçoit-il une éthique de la « mise en français » ? Traduction et adaptation sont questionnées par l'histoire des textes depuis fort longtemps, mais l'ampleur de l'œuvre traduite de Belleforest, l'hétérogénéité de sa pratique et la curieuse absence chez lui de toute théorie réflexive sur la chose, justifie qu'on lui consacre un travail monographique. Aucune évolution linéaire ne semble aujourd'hui émerger du corpus mais c'est précisément l'abondance des textes qui permettra d'y trouver, s'il y a lieu, une cohérence théorique et de bâtir, comme nous y invite Jean-Claude Arnould, une histoire des traductions belleforestiennes. À cette fin, l'auteur nous propose ici une double typologie, la première destinée à circonstancier les motifs et desseins du Commingeois lorsqu'il entreprend de traduire, la seconde à répertorier et hiérarchiser ses interventions pour clarifier son rapport à la fidélité du texte et suivre le fil de son propre geste auctorial.

**Tristan Vigianno** nous invite à sonder le regard que porte François de Belleforest sur l'Orient en relevant l'âpre défi de se concentrer sur les aspects proprement religieux de son discours sur l'islam. Conscient de la difficulté de discriminer dans les propos d'un homme de la Renaissance, ce qui participe du religieux, du culturel ou de l'ethnique, l'auteur opère ce resserrement dans l'objectif de mieux saisir la cohérence autant que les ambiguïtés de ses stratégies discursives. Si dans le travail

---

<sup>6</sup> J.-Cl. Arnould, entre autres : « Les visages de la douleur dans les récits tragiques du XVI<sup>e</sup> siècle », *La Peinture des passions de la Renaissance à l'âge classique*, textes réunis par B. Yon, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne, 1995, p. 49-59 ; J.-Cl. Arnould, « L'impasse morale des histoires tragiques au XVI<sup>e</sup> siècle », *Réforme Humanisme Renaissance*, 2003, n<sup>o</sup> 57, p. 93-109.

historique de Belleforest, les commentaires sur le mahométisme relèvent bien pour l'essentiel d'une rhétorique *pro domo* antiprotestante fondée sur l'équivalence, l'auteur y décèle néanmoins un sincère intérêt intellectuel et esthétique pour certains caractères orientaux, plus marqué que celui de son concurrent André Thevet, mais prudemment contenu. L'analyse des *Histoires tragiques* expose une curiosité peut-être plus manifeste du Commingeois pour l'islam au risque de l'incongruité. Des exemples de musulmans vertueux y sont présentés avec une éloquence et une dialectique qui permet même à Tristan Vigliano de qualifier la curiosité pour l'islam de François de Belleforest de véritablement morale, conséquence pour partie selon lui de l'inventivité et de l'émulation qu'impose le genre fictionnel.

La dénonciation du protestantisme prit des formes bien diverses au XVI<sup>e</sup> siècle et c'est l'une des plus étonnantes que nous invite à analyser **Étienne Bourdon**. L'auteur s'intéresse à une gravure à succès, apparue dans la *Cosmographia Universalis* de Sebastien Münster en 1550, dépeignant un monstre singulier né à Cracovie. François de Belleforest reprend à son tour cet étrange apparition en 1575 dans sa propre *Cosmographie* alors même qu'il raille et congédie le reste de la tératologie médiévale gravée présente chez son devancier allemand. C'est que, nous dit Étienne Bourdon, ce monstre correspond plus à l'expression d'une théologie naturelle qu'à l'illustration de la vitalité de la création aux confins du monde. Si cette eschatologie du signe et du présage est bien initialement celle de l'antipapisme, l'enquête que livre ici l'auteur sur le sens belleforestien de ce monstre en révèle une réappropriation confessionnelle mais surtout politique. Inquiet de la tolérance à l'égard des réformés concédée par Henri III en échange de la couronne des Deux Nations, François de Belleforest apparaît bien au travers de l'usage cryptique du monstre cracovien, en première ligne du combat contre la Réforme.

La mise en ordre de la Création au moyen d'une cosmographie peine à se faire sans que les questions religieuses n'y trouvent leurs plus doctrinales affirmations. L'étude qu'**Alicia Viaud** et **Thibault Catel** consacrent au second tome de la *Cosmographie universelle* de François de Belleforest, nous invite à reconnaître l'expression de son ardent engagement catholique au travers des hétérodoxies qu'il y décline. Les territoires extra-européens décrits dans ce second tome se donnent en effet comme les espaces privilégiés de la diffusion d'hérésies dont le mahométan, en particulier le Turc, est la figure par excellence. Visitant les contrées idolâtres « cosmographiées » par Belleforest, les auteurs examinent les rapports que son texte entretient avec la *Cosmographia* du réformé Sebastian Münster. L'ambitieuse entreprise de compilation des savoirs géographiques et historiques prend, sous la plume du Commingeois, un tour religieux et politique d'une ampleur que son modèle bâlois ignore. Au-delà de l'ombre que porte l'extension domestique de l'hérésie protestante sur le texte, l'exploration de l'« anticosmographia » de Belleforest conduit Alicia Viaud et Thibault Catel à dégager de l'accablant tableau qu'il brosse des mœurs hérétiques étrangères, une méthodique exhortation à l'action politique et militaire.



François de Belleforest fut bien un homme de son temps, engagé jusqu'au bout de la plume dans le combat contre les protestants, et il n'est pas une arme qu'il n'ait brandie au service de la Contre-Réforme. C'est peut-être la plus acérée et la plus redoutable d'entre elles qu'examine **Marianne Closson** : la diabolisation de l'adversaire. L'auteure nous livre en effet une étude sur le discours démonologique du Commingeois dans le troisième tome des *Histoires Prodigieuses*. S'il apparaît d'abord comme le simple continuateur de Boaistuau et Tesserant, emporté à son tour par le regain d'intérêt européen pour la science des spectres et démons, Belleforest s'avère en réalité étranger à la philosophie naturelle cultivée par ses prédécesseurs. L'orthodoxie de la démonologie de Belleforest, mise en évidence par Marianne Closson, relève d'une conception surnaturelle du présage dans le temps eschatologique des guerres de Religion. L'auteure examine enfin le caractère « prodigieux » de l'une des histoires tragiques de Belleforest et, par ce rapprochement des genres, met en relief l'influence de l'entreprise de reconquête de la Contre-Réforme, dont Belleforest est un fer de lance, sur la vigueur de la démonologie dans les décennies qui suivirent.

Aussi édifiant soit-il, sans doute pour n'en être que plus éloquent, nous savons ce que le genre de l'histoire tragique initié par Boaistuau peut charrier de sombre, de violent, de cruel et de sordide. La dénonciation de la corruption des mœurs poursuivie par François de Belleforest dans ses histoires, qui ne peut être qu'universelle, le pousse à sonder les tréfonds de l'âme humaine à diverses époques aux quatre coins de l'Europe et jusque dans les exotiques contrées mauresques, mais la supposée constance des faiblesses de la nature humaine et la foisonnante illustration des horreurs qui en résultent, conduisent parfois à oublier que le caractère condamnable des crimes répond au XVI<sup>e</sup> siècle à des valeurs institutionnelles hiérarchisées dans lesquelles s'insinue toutefois le cours ordinaire de la condition sociale. L'étude de **Nathalie Grande**, consacrée au motif du viol dans les *Histoires tragiques* de Belleforest, contribue de ce point de vue non seulement à relever le caractère exceptionnel de son œuvre en matière de « criminologie », mais aussi à nourrir les réflexions sur ses chastes vœux politiques. En effet, rare dans les *Novelle* de Bandello, absent des *Histoires* de Boaistuau, et même anecdotique chez François de Rosset, le motif du viol, fréquent chez Belleforest, lui permet d'instruire son lecteur des dangers que les transgressions sociales font peser sur l'équilibre de la Cité, tout en défendant un ordre moral chrétien fondé en l'occurrence sur la virginité, le mariage, l'amour et la chasteté – injonctions belleforestiennes que Michel Simonin avait si bien décrites naguère dans l'un des chapitres de sa thèse.

La contribution de **Bruno Méniel** s'inscrit dans la vaste étude littéraire et historique qu'il préparait, au temps de nos rencontres, sur la colère à la Renaissance et qu'il a publiée depuis sous le titre *Anatomie de la colère. Une passion à la Renaissance* (Paris, Classiques Garnier, 2020). Dans le cas de François de Belleforest, l'auteur s'est naturellement intéressé aux *Histoires tragiques* dans lesquelles

l'irascibilité humaine se manifeste dans toute l'étendue de ses nuances, de l'emportement dédaigneux à la fureur meurtrière. L'analyse de Bruno Méniel consiste à décomposer l'expression de ces colères selon l'entité qui en est animée, selon le motif ou encore le rang social, et à en déterminer les modalités politiques et religieuses. Surgit dès lors dans les leçons de Belleforest une tension entre la colère pathologique et corruptrice, conforme aux traditions médicale et philosophique antiques, et la colère acceptable, voire souhaitable, et même ennoblie par les devoirs qu'imposent la justice et l'honneur. L'auteur propose de lire dans les récits du Commingeois un usage proprement augustinien de cette passion et d'y voir le véritable moteur tragique de ses histoires, plus que les abus et les vices, tels que la concupiscence ou la vanité, qui n'en seraient alors que l'étincelle narrative.

Poursuivant les réflexions d'Hervé-Thomas Campagne développées dans l'introduction de son édition critique du *Cinquiesme Tome des Histoires tragiques* de François de Belleforest, **Vincent Combe** s'applique à caractériser la complexe stratégie narrative à l'œuvre dans les douze histoires que comporte le volume et à cerner les tensions qu'occasionne l'entrelacement des divers modes et genres littéraires mobilisés. La polygraphie de Belleforest se manifeste en effet au sein même de chacun de ses ouvrages et la masse textuelle que représente le *Cinquiesme Tome* donne un éloquent exemple des broderies discursives qu'il affectionne jusques aux fioritures. L'analyse que fait l'auteur des fréquents recours au discours direct, à la harangue, aux formes tragiques, poétiques, épistolaires, ou même au nouveau genre du fait divers sanglant, considérés comme autant de figures et d'effets mis au service de la grande Histoire telle que la conçoit Belleforest, c'est-à-dire universelle et dans son cours le plus actuel, conduit à mieux définir les interférences susceptibles d'affaiblir l'édifiant discours moral et politique de Belleforest.

Dans la vaste enquête sur les liens entre l'*Amleth* de François de Belleforest et l'*Hamlet* de William Shakespeare, **Russell Ganim** a choisi de contribuer par une étude du personnage de la mère du prince. De la Geruthe du *Cinquiesme Tome des Histoires tragiques*, tirée de la Gerutha de Saxo Grammaticus, à la Gertrude shakespearienne, il y a bien un fil qu'il convenait d'examiner de plus près. En partant d'une comparaison détaillée de l'évolution du personnage et de ses rapports avec les autres protagonistes au sein de leurs œuvres respectives, l'auteur souligne les transformations qui se sont opérées à quelques décennies d'écart entre le polygraphe français et le dramaturge élisabéthain. Celles-ci ne sont pas tant narratives que psychologiques. En effet, par un cheminement rédempteur, Shakespeare a donné à sa Gertrude une ampleur tragique, théâtrale, sans équivalent chez Belleforest, mais qui n'a été permise, selon Russell Ganim, que par la construction préparatoire des conflits intérieurs de sa Geruthe.

En dépit de l'abondance de son œuvre et du succès qu'il connut de son vivant, on ne peut nier que François de Belleforest n'eût pas la postérité qu'il espéra sûrement. Il est de coutume de dire que les *Grandes Annales* de François de Belleforest

furent son œuvre la moins oubliée mais ce sont ses *Histoires tragiques* qui lui valurent la notoriété dans le sillage de Boaistuau. Il s'avère donc tout à fait instructif de se pencher avec **Hervé-Thomas Campagne** sur la reprise qu'en fait Aimé-Ambroise-Joseph Feutry dans son *Choix d'histoires* (1753) près de deux siècles plus tard. En confrontant le style ample et la manière humaniste de Belleforest à la concision chirurgicale de Feutry, l'auteur nous propose une anatomie des métamorphoses que semblaient devoir subir les *Histoires tragiques* pour répondre au goût du nouveau lectorat. À travers l'œil et la plume de Feutry, qui rendent ces récits méconnaissables, l'étude d'Hervé-Thomas Campagne permet encore d'interroger la difficile réception de l'œuvre de Belleforest dans les siècles qui l'ont suivie.

La contribution offerte par **Inès Ben Zayed** nous propose de revenir sur les ressorts de l'*inuentio* de François de Belleforest au sein de l'entreprise éditoriale commencée par Pierre Boaistuau. Dans le projet qui court de la volonté de traduire les *Novelle* de Matteo Bandello aux sept tomes des *Histoires tragiques*, le poids du Commingeois ne tient pas tant, pour l'auteur, à ses adaptations et à la création de nouvelles histoires qu'à leur ancrage dans l'actualité et aux moyens discursifs qu'il se donne pour en garantir l'authenticité. Outil rhétorique au service de la promotion d'un ordre moral, la relation de faits horribles avérés, inscrit dans l'Histoire commune, répond aussi, comme nous le rappelle Inès Ben Zayed, à des choix esthétiques commandés par le désir de succès de l'auteur. Les ambitions du Commingeois l'ont conduit à proposer, au terme d'une prolifique œuvre littéraire, des récits toujours plus variés, plus théâtraux, au plus près de la condition du lecteur français du XVI<sup>e</sup> siècle, plus effroyables aussi peut-être, sans qu'il soit permis de dire toutefois s'ils satisfaisaient là le besoin du lectorat d'être édifié ou sa coupable curiosité – écueil qu'un Jean-Pierre Camus contournera avec plus de réussite quelques décennies plus tard au moyen d'un style plus austère.

\*

Notre ouvrage est issu d'un colloque international organisé en 2019 par l'Université de Łódź, en collaboration avec l'Université de Rouen. Que soient ici chaleureusement remerciés Jean-Claude Arnould et son *Alma Mater*. François de Belleforest, à juste titre, est considéré comme un véritable polygraphe. L'ampleur de son œuvre est si imposante que nous pouvons tenir les actes de ce colloque lodzéen pour ceux du premier colloque Belleforest, et espérer que l'enthousiasme ne manquera pas aux chercheurs qui voudraient organiser le colloque Belleforest II.

Witold Konstanty Pietrzak

Jean-Claude Arnould  
Université de Rouen-CEREdI EA 3229  
[jeanclaude.arnould@gmail.com](mailto:jeanclaude.arnould@gmail.com)

## La main du traducteur

### RÉSUMÉ

L'étude des œuvres traduites par Belleforest durant un quart de siècle révèle, sans surprise, l'absence chez lui d'une réflexion sur la question cruciale de la « fidélité ». Il est en revanche très disert sur les motifs de cette pratique et ses objectifs. C'est que sa conception du rôle de traducteur va bien au-delà d'un passeur de textes et d'idées. Ses discours d'escorte en particulier révèlent qu'il envisage le traducteur comme un collaborateur de l'auteur étranger ou même un auteur en second, dont l'autorité s'affirme de multiples manières au point qu'il s'imagine comme un auteur de plein exercice.

**MOTS-CLÉS** – traduction, autorité, fidélité, invention

### The Translator's Hand

### SUMMARY

The study of the works translated by Belleforest during a quarter of a century reveals, unsurprisingly, a lack of reflection on the crucial question of “fidelity”. On the other hand, he is very eloquent on the reasons for this practice and its objectives. This is because his conception of the role of translator goes far beyond a conveyor of texts and ideas. His escort speeches in particular reveal that he conceives the translator as a collaborator of the foreign author or even a second author, whose authority is asserted in many ways until to imagining himself as an author of full exercise.

**KEYWORDS** – translation, authority, fidelity, invention

La masse des traductions réalisées par François de Belleforest, « en si grand nombre que leur seul catalogue pourroit composer un assez juste volume » exagère Colletet<sup>1</sup>,

---

<sup>1</sup> G. Colletet, *Vies des poètes gascons*, éd. Ph. Tamisey de Larroque, Paris, Auguste Aubry, 1866, II, « François de Belleforest », p. 54.

soit quarante-cinq ouvrages de 1559 à 1583<sup>2</sup>, du latin, de l'italien et de l'espagnol, et dans une grande diversité de genres ; la proportion considérable que ces milliers de pages représentent par rapport à son œuvre propre, et dont on prend la pleine mesure en suivant son parcours<sup>3</sup> ; arguments auxquels on ajoutera celui, secondaire, de son rôle dans la traduction des premières *Histoires tragiques*, probablement bien plus que celui d'un assistant<sup>4</sup>, justifient une réflexion sur la place de la traduction dans l'œuvre du Commingeois.

Ils confirment aussi le titre de cet ouvrage, « de la traduction à l'invention ». Mais s'agit-il d'un parcours qui acheminerait le traducteur vers l'invention d'œuvres originales ? du processus d'émergence de telle ou telle œuvre à partir de textes traduits ? ou bien encore d'une tension parcourant l'ensemble de ces écrits ? L'on comprendra que c'est à cette version que nous nous rallierons en parlant de la main du traducteur.

## 1. « Fidélité » ?

Si l'on admet qu'une pratique si intensive implique une pensée qui l'informe ou qui, à l'inverse, en sera le fruit, la première piste qui s'offre est la quête, à défaut d'une théorie explicite ou constituée, tout au moins d'indices révélateurs d'une conception belleforestienne de la traduction – fût-ce pour constater sa banalité. Or l'examen des textes révèle une grande absence, celle d'une réflexion sur *le point sensible* : les techniques et, partant, les problématiques rhétoriques et poétiques mettant en jeu la relation entre texte original et texte traduit, dans la perspective étudiée par Glyn Norton<sup>5</sup>.

Trois exceptions peuvent tromper. Le traducteur de Guevara proteste de sa fidélité à l'original, « seulement traduit comme le langage Espagnol habloït et le portoit »<sup>6</sup> ; mais la décalque du verbe<sup>7</sup> ne signifie aucun parti traductif, elle

<sup>2</sup> Selon V. Duché, T. Uetani *et alii*, « Traducteurs », in *Histoire des traductions en langue française*, t. 1, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, 1470-1610, sous la dir. de V. Duché, Paris, Verdier, 2015, p. 357.

<sup>3</sup> M. Simonin, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle, ou la carrière de François de Belleforest*, Genève, Droz, 1992 ; à condition de ne pas se laisser abuser par les rééditions, des *Histoires tragiques* en particulier, qui ne sont pas de son fait, la bibliographie est éclairante.

<sup>4</sup> Sur le passage de relais avec Boaistuau, voir *ibid.*, p. 53-54.

<sup>5</sup> G. Norton, *The Ideology and Language of Translation in Renaissance France and their Humanist Antecedents*, Genève, Droz, 1984.

<sup>6</sup> A. de Guevara, *Le Livre du mont de Calvaire*, Paris, Gervais Mallot, 1571, éd. cit. : Lyon, Benoist Rigaud, 1593, f<sup>o</sup> signé \*3.

<sup>7</sup> On notera que c'est aussi en contexte hispanique que La Curne de Sainte-Palaye, Godefroy et Huguet relèvent le même usage dans ce sens, chez Brantôme : « Une très-belle et honneste dame qui habloït un peu l'espagnol et l'entendoit très-bien » (*Œuvres complètes, Des Dames*, Seconde partie, éd. L. Lalanne, t. 9, Paris, Veuve Jules Renouard, 1876, p. 717-718). Le CNRTL reconnaît un analogue tardif dans *Le Capitaine Fracasse* (« La jeune femme hâblait le castillan... »).

exprime une précaution religieuse dictée par le contexte politique<sup>8</sup> : soumis aux « doctes et vertueux Theologiens de nostre mere Sorbonne », le livre a en effet été « tourné par un auditeur sans scrupule fascheux »<sup>9</sup>.

Deuxième cas : au titre des *Epistres familiares*<sup>10</sup>, « le Latin et François correspondant l'un à l'autre fidelement » ne désigne rien de plus que la coïncidence typographique – en réalité imparfaite – des textes juxtaposés, comme l'indiquent ailleurs des analogues<sup>11</sup>.

Enfin, au seul moment où Belleforest s'empare du *topos* central et décoche le verbe-clé, c'est pour s'en défaire aussitôt : « ...non pas que je me sois asservi à la maniere de parler dudict auteur : veu que je l'ay enrichi de sentences, d'adoption d'histoires, harangues et epistres, selon que j'ay veu, que le cas le requeroit »<sup>12</sup>. Le but est d'« embellir l'histoire », dans cette *Continuation des Histoires tragiques* pour laquelle il récuse alors le titre de « traduction » au profit de celui d'« embellissement ». On objectera avec raison que dire que ceci n'est pas une pipe n'empêche pas ceci, quelque part, d'être tout de même une pipe – mais, alors que son prédécesseur se contentait de « finasser » avec l'idée de traduction<sup>13</sup>, par ce transfert de la version dans le champ de l'invention le Commingeois franchit un Rubicon – ce qui nous fait passer nous-mêmes sur l'autre rive, que nous aborderons par la suite. Nous devons noter que cette prise de position unique se trouve instantanément privée de pertinence par le rejet du label, qu'elle suggère que si Belleforest eût traduit, il se fût « asservi » à l'original – ce que toute son activité dément par ailleurs –, qu'il réduit un peu légèrement la « maniere de parler » de l'original à sa continuité que vient rompre l'insertion d'éléments nouveaux, et enfin que c'est sur cette seule question de la fidélité qu'il écarte l'appellation de traduction alors qu'à tous autres égards il traite son ouvrage comme tel – ce qui nous autorisera par la suite à en tirer argument. Si ce silence théorique sur ce qui est alors le problème central de la traduction est loin d'être une exclusivité de Belleforest, c'est au moins une caractéristique, qui le place, sur ce point crucial, au rang des purs praticiens ; et cela oriente donc l'enquête dans une autre direction, celle du rôle prêté au traducteur et à la traduction.

<sup>8</sup> Voir M. Simonin, *op. cit.*, p. 130.

<sup>9</sup> *Le Livre du mont de Calvaire*, éd. cit., f° signé \*2 v°.

<sup>10</sup> *Les Epistres familiares de M. Ciceron, pere d'éloquence*, Paris, Vincent Norment et Jeanne Bruneau, 1566, éd. cit. : Paris, Henry le Bé, 1579.

<sup>11</sup> Des formulations alternatives dissuadent de faire entrer en jeu l'idée de fidélité ; pour *L'Histoire de Flave Joseph* : « Latin François, chacune version correspondante l'une à l'autre, verset à verset » (Paris, Claude Fremy, 1569) et pour les *Sentences illustres* : « Traduit nouvellement de Latin en François, respondant l'un à l'autre selon l'ordre des auteurs susmis » (Lyon, Antoine de Harsy, 1582).

<sup>12</sup> *Continuation des Histoires tragiques*, Paris, Vincent Sertenas, 1559, Épître à Charles Maximilien, f° signés à ii v° – iii.

<sup>13</sup> Nous nous permettons de renvoyer à nos analyses dans « Textes, mensonges et Bandello. La mystification comme instrument d'invention », in N. Grande et B. Méniel (dir.), *Pierre Boaistuau ou le génie des formes*, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 113-129.

## 2. Pourquoi traduire ?

De fait, si la question « Qu'est-ce que traduire ? » ou « Comment traduire ? » n'est pas posée, les motivations de la traduction sont abondamment et très diversement détaillées.

La promotion personnelle du traducteur s'affirme parfois avec une franchise dénuée de pudeur :

... de *Belle-forest* absent de vous, et incogneu, et ne vous cognoissant que par renommée, est l'amy de vertu, et celuy qui admire, et fait service, à la vertu et aux vertueux. Et..., quoy que mal recogneu, ne cessera jusqu'au mourir de s'employer pour le bien public, et pour plaire aux rares, et gentils espriz qui vous ressemblent : et la bonté, et courtoisie desquels luy donne plus de contentement, que ne feroit tout l'or tiré des mines qui sont au Beni, ou en toute la Guinée<sup>14</sup>.

Mais laissons cette considération, qui n'est pas propre aux textes traduits, pour envisager leurs motivations spécifiques, que l'on pourra répartir graduellement en cinq thèmes.

Le motif premier est évidemment la valeur de l'original. Celle-ci se décline à perte de vue selon l'œuvre concernée : le *Corbaccio* offre, c'est bien le mot, « un vray Laberlinthe de saines interpretations »<sup>15</sup>, les *Heures de récréation* les exemples, propos mémorables, doctrine, éloquence et gentillesse de l'auteur<sup>16</sup>, l'*Histoire de la guerre... contre les Turcs* « le sujet plausible... les matieres de grande consequence, les faits d'armes genereux, la constance des nostres admirable, les exemples de pieté, chasteté, et vertu... »<sup>17</sup>, le Polydore Virgile est une « piece ... diversifiée de diversité de couleurs, et matieres, (quoy que le volume soit petit) »<sup>18</sup>...

Ces qualités inspirent le thème corrélatif de la lutte contre l'oubli : « ...le savoir comprins en ce livret m'y a fait mettre la main, comme une chose digne que les François lisent et qu'elle soit ravie des tenebres obscures d'oubly où jusqu'à present elle avoit esté ensevelie, et cachée... »<sup>19</sup> Divers discours d'escorte s'en font l'écho, tels ceux des *Histoires tragiques* : traduisant Bandello, « Luy ayant faict

<sup>14</sup> B. Rocco, *Du maniemment et conduite de l'art et faictz militaires*, Paris, Nicolas Chesneau, 1571, Épître à René de Voyer, comte de Paulmy, f° signé à iii v°.

<sup>15</sup> *Le Laberlinthe d'amour de M. Jean Boccace, autrement Invective contre une mauvaise femme*, Paris, Jean Ruelle, 1571, Épître à Guy de Quinsay, f° 2-2 v°.

<sup>16</sup> L. Guicciardini, *Les Heures de récréation et après-dinées de Louis Guicciardin, citoyen et gentilhomme florentin*, Paris, Jean Ruelle, 1571, Épître à M. Claude Sedille, f° 4.

<sup>17</sup> P. Bizzarri, *Histoire de la guerre qui c'est [sic] passé entre les Venitiens et la saincte Ligue, contre les Turcs pour l'Isle de Cypre, és années 1570. 1571. et 1572.*, Paris, Sébastien Nivelles, 1573, Épître à M. Pignerone, f° signé à iii.

<sup>18</sup> P. Virgile, *Les Memoires et Histoire de l'origine, invention et auteurs des choses*, Paris, Robert Le Mangnier, 1576, Épître à Antoine de Ponts, f° signé \*iii.

<sup>19</sup> *Le Laberlinthe d'amour*, éd. cit., Épître à Guy de Quinsay, f° 2-2 v°.



parler le langage de France / Le retire, aujourd'hui des levres du tombeau », dit Pierre de Larrivey<sup>20</sup>.

Le deuxième motif découle du précédent : c'est la *translatio studii*. À propos de Guevara, Belleforest dit avoir « pris en main un auteur Theologien pour le faire parler François, et le donner à nostre France »<sup>21</sup>. La traduction a en effet pour mission de lever l'obstacle linguistique qui s'oppose au transfert des connaissances : « ...le Latin... n'est veu que de peu de personnes, et... la chose merite bien de venir à la cognoissance de tout le monde »<sup>22</sup> ; pour la *Remonstrance* de Léger Duchesne, il lui a « semblé juste, que ceux qui n'ont pas fait grand prouffit en la langue Latine, jouissent du fruct de tel œuvre... »<sup>23</sup>, et ailleurs on lira « divers exemples... dignes que ceux, qui n'entendent la langue Italienne en eussent le plaisir de la lecture... »<sup>24</sup> Le traducteur est intarissable sur ce qui peut en effet être considéré comme le cœur de son métier.

Cette fonction de passeur s'illustre dans une œuvre pédagogique dont la fin avouée est de seconder le précepteur Touchard dans son institution du prince<sup>25</sup> ; mais la visée en est plus large puisqu'une édition juxta sera destinée à l'« instruction des enfans » dont ont la charge les « doctes precepteurs qui forment les esprits de la jeunesse de France »<sup>26</sup>. L'acte de traduction est considéré en lui-même comme de nature pédagogique à l'adresse des « simples et rudes au sçavoir, ausquels – dit Belleforest – j'ay facilité les choses qui sembloient rudes, mal acostables, et difficiles à entendre »<sup>27</sup>.

Au-delà des lettres humaines, sa mission embrasse des domaines très pratiques, et ô combien stratégiques, à l'évidence les arts politiques et militaires auxquels se vouent ses lecteurs distingués, mais aussi l'agriculture :

...ainsi que nature s'esjouit en la diversité, nous aurons aussi le contentement en nostre usage, et en celuy des estrangers, et (peut estre) pratiquans leurs manieres de faire, nous rendrons noz terres plus fertilles, ou à tout le moins nous causerons que noz laboureurs seront et plus diligens et mieux pratiquez en ceste sacrée, et necessaire science<sup>28</sup>.

La *translatio studii* est aussi un transfert de technologie...

<sup>20</sup> *Le Quatriesme Tome des Histoires tragiques*, Paris, Jean de Bordeaux, 1570, éd. cit. : Turin, Jérôme Farine, 1571, p. 12. Comme le chantait déjà Gabriel de Livenne dans la *Continuation* : « Ainsi Bandel par toy vivra / Et sous le françois reluira, / Comme Phoebus sous quelque nuë... » (éd. cit., f° signé a v°).

<sup>21</sup> *Le Livre du mont de Calvaire*, éd. cit., Épître à Antoine Trevet, f° signé \*2.

<sup>22</sup> P. Bizzarri, *Histoire de la guerre... contre les Turcs*, éd. cit., Épître à M. Pigneron..., f° signé à iii.

<sup>23</sup> [L. Duchesne], *Remonstrance aux princes francoys de ne faire point la paix avec les mutins et rebelles*, Lyon, Michel Jove, 1567, Dédicace au duc d'Aumale, f° signé A 2.

<sup>24</sup> L. Guicciardini, *Les Heures de récréation*, éd. cit., Épître à M. Claude Sedille, f° 4.

<sup>25</sup> *Les Sentences illustres de M. T. Ciceron*, Paris, Michel Jullian, 1574, éd. cit. : Lyon, Antoine de Harsy, 1582, Épître à Charles de Bourbon, f° signé a 2.

<sup>26</sup> *Les Epistres familiales de M. Ciceron*, éd. cit., f°s signés a ii – a ii v°.

<sup>27</sup> G. Ruscelli, *Epistres des Princes*, Paris, Jean Ruelle, 1572, Épître à Jacques de Beton, f° signé † ii v°.

<sup>28</sup> A. Gallo, *Les Secrets de la vraye agriculture*, Paris, Nicolas Chesneau, 1571, Épître à Charles Tristan, f° signé a iii. Comme le note Michel Simonin, il fait fi de la différence de climat... (*op. cit.*, p. 122).



Mais, anticipant sur la suite, observons que l'opération consistant à « faire parler françois » tel auteur<sup>29</sup> en dit long sur sa dynamique : cette expression récurrente – l'est-elle autant chez d'autres traducteurs ? – énonce une mise sous contrainte de l'étranger nécessaire à son importation ; elle décrit l'adoption comme cette annexion dont parlent Henri Meschonnic et Antoine Berman<sup>30</sup>, une aliénation préalable à l'appropriation qui, en les forçant à « parler françois » offrira à un tel « l'honneur... d'estre mis en nostre langue »<sup>31</sup> et à tel autre la chance de briller en France, car on fût « marry que celui qui nous en a fait part en sa langue, fut privé et frustré de l'honneur qu'il merite de ses recherches »<sup>32</sup>.

Le troisième motif procède du précédent : c'est l'intérêt public. Les œuvres traduites serviront à « parer le cabinet d'un Prince issu d'ayeuls tels que la France admire et revere, et que le reste des nations ont eu en honneur »<sup>33</sup> ; le traducteur se flatte de montrer ce qu'il nomme sa « devotion » et son sens du « service »<sup>34</sup>, qui cependant n'ont de vertu que s'ils peuvent « servir au prouffit commun, et au contentement de toute une republique »<sup>35</sup>.

La fréquence des mots « service » et « servir » dans le discours du Commingeois, sourd à la question de l'« asservissement » du traducteur qui occupe tant ses contemporains<sup>36</sup>, confirme la nature sociale et politique de sa réflexion sur la traduction. L'engagement n'est pas sans risque car, si les *Histoires tragiques* valent pour le « fruit » qu'en tirera la « jeunesse Française »<sup>37</sup>, l'argument pourra se retourner contre le traducteur quand Colletet devra le défendre contre La Popelinière d'avoir, avec Thevet, « préjudicié à la jeunesse et par conséquent à l'Etat »<sup>38</sup>.

<sup>29</sup> Exemple : « ...ayant fait parler François ce gentilhomme Bressan, et l'introduisant en France... » ; *ibid.*, f° signé à iii.

<sup>30</sup> A. Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984, p. 26-27 et 34. Le terme est posé dès 1972 par Henri Meschonnic (« Propositions pour une poétique de la traduction », *Langages*, n° 28, p. 50-51).

<sup>31</sup> *Continuation des Histoires tragiques*, éd. cit., Épître à Charles Maximilien, f° signé à ii v°.

<sup>32</sup> G. Ruscelli, *Epistres des Princes*, éd. cit., Épître à Jacques de Beton, f° signé † iii.

<sup>33</sup> *Les Sentences illustres*, éd. cit., Épître à Charles de Bourbon, f° signé a 2.

<sup>34</sup> G. Ruscelli, *Epistres des Princes*, éd. cit., Épître à Jacques de Beton, f° signé † iii ; Michel Simonin a montré les enjeux politiques complexes de cette traduction (*op. cit.*, p. 143-145).

<sup>35</sup> [R. Nannini], *Harengues militaires, et concions de princes, capitaines, ambassadeurs...*, Paris, Nicolas Chesneau, 1572, Épître à Louis de Gonzague, f° signé \*ii. On découvrira ainsi, dans *Les Sentences illustres*, « les sentences les plus belles et necessaires pour l'instruction, non seulement du Prince, ains encore de tout autre qui aura desir de cognoistre la vertu, et mespriser le vice... » (éd. cit., Épître à Charles de Bourbon, f° signé a 2).

<sup>36</sup> Voir L. Guillermin, *Sujet de l'écriture et traduction autour de 1540*, Paris, Aux amateurs de livres, 1988, p. 430-439.

<sup>37</sup> Bandello est « un auteur Italien... qui... pour le fruit, que l'on en peut tirer, ne doit estre privé de l'honneur, ny la jeunesse Française du profit, d'estre mis en nostre langue » ; *Continuation des Histoires tragiques*, éd. cit., Épître à Charles Maximilien, f° à ii v°.

<sup>38</sup> La Popelinière, *L'Idée de l'Histoire accomplie*, 3<sup>e</sup> livre, in *Histoire des Histoires*, Paris, Jean Houzé, 1599, p. 260 et G. Colletet, *op. cit.*, p. 47-48.

Quoi qu'il en soit, ce souci du bien public avoue un objectif des plus ambitieux, « un jour faire reluire le siecle heureux, esloigné long temps a de nous, en ceste France »<sup>39</sup>, projet grandiose dont l'argument suivant est la principale illustration.

Il s'agit de la promotion de la langue : « achever d'illustrer la langue Française, qui sembloit parvenue à son feste, et accomplissement »<sup>40</sup> et le passage des œuvres en langue française prélude au triomphe de l'invention nationale que claironne la *Continuation des Histoires tragiques*<sup>41</sup>.

Il faut signaler ici un fait capital, qui explique sans doute l'enthousiasme de Belleforest lorsqu'il embrasse l'objectif commun à tous les lettrés et à la monarchie et qui est sans doute à l'origine de cette vocation à laquelle l'aurait voué la providence<sup>42</sup>. C'est que ce « Gascon naturel »<sup>43</sup> a le feu des nouveaux convertis : « ...je sçay que vous lyrez Guicciardin parlant vostre langue en laquelle je l'ay mis, quoy que je ne sois naturel du pays, où la langue Française prend naissance, laquelle toutesfois j'ay tellement embrassée, que d'icy en avant je l'oseray reconnoistre comme pour maternelle »<sup>44</sup> ; or, précise-t-il dans les *Harengues militaires*, l'italien est « un langage, qui m'est à demy naturel »<sup>45</sup>. Et c'est au sens propre, car sa mère serait d'origine transalpine<sup>46</sup> – l'on goûtera au passage l'ironie

<sup>39</sup> S. Guazzo, *La Civile conversation du S. Estienne Guazzo Gentilhomme Monferradois...*, Paris, Pierre Cavellat, 1579, éd. cit. : *idem*, 1582, Épître à Charles de Neuville, f<sup>o</sup> signé A iii. Sur ses deux traductions par Belleforest et Chappuys publiées simultanément, voir M.-L. Demonet, « La parole civile chez Chappuys et Belleforest, traducteurs de Guazzo », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 2017, n<sup>o</sup> 85, 2, p. 247-289.

<sup>40</sup> G. Ruscelli, *Epistres des Princes*, éd. cit., Épître à Jacques de Beton, f<sup>o</sup> signé † ii.

<sup>41</sup> « ...la gloire de nostre langue a je ne sçay quoy de meilleur, que toutes celles qui portent tiltre de vulgaire, et ne penseray faire tort (ayant la raison de ma part et l'expérience pour preuve) ny au Toscan, ny à l'Espagnol, si je fay ceste preference de langues. Veu que je leur accorde franchement (pour ne sembler flatteur de mes desirs, et trop amoureux de mon opinion) qu'en l'invention ilz nous ont jadis devancez de quelque chose. Mais il faut imputer ce vice à la rudesse des siecles passez : veu que le chemin se deffriche si bien entre nous, que je m'atten qu'en inventant, et disposant les matieres, et les paroles nous ne cederons (ayans telz objectz à qui referer // noz conceptions) ny aux presens, ny aux passez » ; éd. cit., Épître à Charles Maximilien, f<sup>o</sup> signés à iii – iii v<sup>o</sup>.

<sup>42</sup> « ...à moy peut il bien estre octroyé de // presenter aux doctes sçavans et religieux qui vous ressemblent, la mesme chose en laquelle vous abondez, usant de traduction de langue à autre, puis qu'il a pleu à Dieu m'appeler à son service en ce genre d'escrire, et à d'autres pour le bien public et exercice de ceux de ma nation, et ornement de nostre langue », B. Cacciaguerra, *Traité de la Tressaincte communion*, Paris, Thomas Brumen, 1577, Épître à François Rolle, f<sup>os</sup> 2 et 2 v<sup>o</sup>.

<sup>43</sup> La Croix du Maine, *Premier Volume de la Bibliothèque*, Paris, Abel Langellier, 1584, p. 88.

<sup>44</sup> *Les Heures de récréation*, éd. cit., Épître à M. Claude Sedille f<sup>o</sup> 4.

<sup>45</sup> [R. Nannini], *Harengues militaires*, éd. cit., Épître à Louis de Gonzague, f<sup>o</sup> signé \*iii.

<sup>46</sup> M. Simonin, « François de Belleforest traducteur de Bandel dans le premier volume des *Histoires tragiques* », in *Matteo Bandello novelliere europeo*, ed. Ugo Rozzo, Tortona, Cassa di Risparmio, 1982 ; repris dans *L'Encre et la lumière. Quarante-sept articles (1976-2000)* Genève, Droz, 2004, p. 32. Le savant ne donne pas la source de cette information, dont nous ne trouvons nulle trace ailleurs.

qu'il y a à voir un Français italianisant parce qu'italianoïde s'illustrer principalement à partir du « Bandel », un Lombard biographiquement francisé. L'italien est donc en partie sa langue ; quant à l'espagnol, faut-il en attribuer la maîtrise à la proximité géographique de sa terre natale ? Il est certain, en tous cas, que s'il maîtrise le latin comme tous, il doit avouer dans ce même ouvrage sa médiocre connaissance du grec<sup>47</sup>.

Enfin, si nous pouvons nous permettre d'en venir au cinquième point..., qui est moins banal et nous oriente déjà vers une extrapolation du rôle du traducteur, la traduction produira une amélioration de l'original.

C'est le cas de la *Guerre des Juifs*, ouvrage que, dit Belleforest, « estant tombé entre mes mains j'ay tasché de... faire François, avec le plus d'ornement qu'il m'a esté possible, veu le langage de celuy qui me l'a produit »<sup>48</sup>. Cette assumption verra s'« accroistre le lustre de l'œuvre et l'autorité de l'auteur »<sup>49</sup> non par le simple passage dans une langue accessible à tous mais en les dotant d'une qualité supérieure. Le thuriféraire porte l'argument à son acmé quand il suggère que la traduction, *faisant œuvre* désormais, mériterait bien une retraduction dans la langue originelle par le propre auteur :

Tu fais ceste faveur aux escriteurs Toscans,  
D'eclaircir les escrits de ceux qui plus sçavanz  
Ont de toy cest honneur, qu'il te plaist les traduire.  
Quand Guicciardin veera ceste traduction,  
Il te voudra traduire, ainsi pourra ton nom,  
Aussi bien qu'en la France en l'Itale reluire<sup>50</sup>.

Les Histoires tragiques sont le parfait exemple de cette transfiguration. Si Belleforest se prévaut d'avoir « embelly l'œuvre de l'Italien assez mal fluide et doux-coulant... »<sup>51</sup>, on sait que l'image d'un Bandello « auteur Italien, assez grossier »<sup>52</sup>, qui commence avec Boaistuau<sup>53</sup>, s'ancre elle-même dans une *excusatio propter infirmi-*

<sup>47</sup> [R. Nannini], *Harengues militaires*, éd. cit., Épître à Louis de Gonzague, f° signé \*iii.

<sup>48</sup> À la fin de *L'Histoire de la guerre judaïque tirée de l'Hebrieu de Joseph, par David Kirber. Et mise en François, avec additions extraites d'Egesippe*, A Monsieur Fournier, docteur en théologie et precepteur de Monseigneur le Duc d'Alençon, frere du Roy (in *L'Histoire de Flave Joseph, op. cit.*, p. 64). Cela sera encore plus évident pour Bandello : « ... je me suis estudié à enrichir la langue plus de mots propres qu'affectez ou escorchez du Grec ou Latin... » ; *Second tome des Histoires tragiques*, Paris, Vincent Norment et Jeanne Bruneau, 1565, éd. cit. : Paris, Robert Le Mangnier, 1566, Advertissement au Lecteur, f° 11.

<sup>49</sup> P. Virgile, *Les Memoires et Histoire de l'origine, invention et autheurs des choses*, éd. cit., Épître à Antoine de Ponts, f° signé \*iii.

<sup>50</sup> L. Guicciardini, *Les Heures de récréation*, éd. cit., sonnet final de François d'Amboise.

<sup>51</sup> *Le Second tome des Histoires tragiques*, éd. cit., Advertissement au Lecteur, f° 11.

<sup>52</sup> *Continuation des Histoires tragiques*, éd. cit., Épître à Charles Maximilien, f° signé à ii v°.

<sup>53</sup> « ... je ne me suis assubjecty au stile de Bandel : car sa phrase m'a semblé tant rude, ses termes impropres, ses propos tant mal liez, et ses sentences tant maigres, que j'ay eu plus cher la refondre

*tatem* du Lombard<sup>54</sup> – et non Toscan ; cela n’empêche pas cette critique de l’original de s’inscrire dans la compétition culturelle qui autorise à l’améliorer et à l’amplifier<sup>55</sup>, en en perfectionnant donc aussi bien la langue que le contenu<sup>56</sup>.

Épars dans l’œuvre du Commingeois, ces arguments, on le voit, se tiennent fermement les uns aux autres et rejoignent inlassablement le conflit entre cultures de départ et d’arrivée. L’échantillon glané, révélateur de leur abondance, permet de conclure – ne fallait-il pas s’y attendre ? – que Belleforest déploie, à quelques modulations près, les articles d’une doctrine éprouvée, la vulgate du discours contemporain sur la traduction<sup>57</sup>. Peut-être faut-il souligner qu’il les expose avec une éloquence certaine et un *affectus* qui les soustraient au vulgaire poncif et font de certaines épîtres dédicatoires de véritables morceaux de bravoure. Mais l’amélioration de l’original et cette fameuse compétition nous conduisent au cœur de notre réflexion.

### 3. Autorité ?

La question que ne cesse de poser l’œuvre du traducteur est en effet celle de sa position par rapport à l’auteur et de leurs rôles respectifs. Comme la précédente, elle peut être abordée graduellement, des marques les plus discrètes jusqu’aux affirmations les plus fortes de l’autorité du traducteur, suivant quatre degrés.

En premier lieu, des signaux « faibles », en comparaison de ceux qui suivront : la désignation du traducteur et de l’opération de traduction. Elle appelle deux remarques, la première concernant le traducteur. Le nôtre est constamment et banalement identifié comme « François de Belleforest Comingeois ». Mais se présentent plusieurs cas où, parfois pour des raisons éditoriales avérées, il n’est pas même nommé<sup>58</sup> : il reste anonyme dans le *Siège... de Fama-*

---

tout de neuf, et la remettre en nouvelle forme, que me rendre si superstitieux imitateur : n’ayant seulement pris de luy que le subject de l’histoire... », *Histoires tragiques*, Paris, Gilles Robinot et Benoist Prevost, 1559, f<sup>ns</sup> iv – iv v<sup>o</sup>, éd. cit. R. A. Carr, Paris, STFM, 1977, p. 6-7.

<sup>54</sup> Celle-ci se présente d’ailleurs en termes paradoxaux : « Dicono..., che non havendo io stile, non mi devesa metter a far questa fatica... », *La Seconda parte de le Novelle del Bandello*, Lucques, Busdrago, 1554, novella XI, f<sup>o</sup> 70 v<sup>o</sup>.

<sup>55</sup> Voir W. K. Pietrzak, « Les histoires tragiques de François de Belleforest et leur réception en France aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *Réforme Humanisme Renaissance*, décembre 2011, n<sup>o</sup> 73, p. 90.

<sup>56</sup> « ... les admonitions que j’ay de mon invention mises en ce livre, et ès autres... », *Le Troisième tome des Histoires tragiques*, Paris, Gabriel Buon, 1568, éd. cit. : Turin, César Farine, 1569, Épître à Claude d’Aubray, f<sup>ns</sup> signés \*3 v<sup>o</sup> – \*4.

<sup>57</sup> Voir S. García Barrera et P. Mounier, « La traduction vue par les traducteurs », in *Histoire des traductions en langue française*, op. cit., p. 127-180.

<sup>58</sup> Cet effacement justifie la prudence exprimée par La Croix du Maine dans son recensement, en effet incomplet pour cette raison : « Il a peu escire de son invention, et a traduit aussi plusieurs œuvres ausquelles il n’a pas mis son nom, tellement que j’ay racompté cy dessus ce que j’ay peu voir de ses œuvres imprimées », op. cit., p. 91.

*goste*<sup>59</sup> ; dans le *Corbaccio*<sup>60</sup> son nom n'apparaît que dans l'épître dédicatoire, de même que dans les *Commentaires* d'Ulloa, qui le répètent au privilège – en indiquant par ailleurs une fausse langue de départ<sup>61</sup> ; les *Amours de Clitophon et de Leucippe* ne portent que l'initiale de son patronyme, au bout d'une chaîne de traduction omettant l'italien à partir duquel il travaille<sup>62</sup>. Cette occultation ne signifie nullement qu'il s'agit de traductions « pures », « fidèles » à l'original : ainsi, le texte original de Guevara est loin d'être scrupuleusement suivi dans le *Livre du mont de Calvaire* de Guevara<sup>63</sup>. Mais tout aussi remarquables sont les cinq cas où *a contrario* son nom occulte partiellement ou en totalité celui de l'auteur : *L'Histoire universelle du monde*<sup>64</sup>, le *Recueil... de Jean Froissart*<sup>65</sup>, les *Harengues militaires* de Remigio Nannini, la *Remonstrance* de Léger Duchesne et *Les Sentences illustres de M. T. Ciceron*<sup>66</sup>.

Quant à la traduction, la diversité des appellations inviterait à les considérer si l'on croit qu'auteurs et libraires donnent un sens précis aux termes qu'ils emploient : « *faictes Françoises* »<sup>67</sup>, « *Mis en François* »<sup>68</sup>, « *ourné d'italien en nos-*

<sup>59</sup> N. Martinengo, *La Vraye histoire du siège et de la prinse de Famagoste*, Paris, André Wechel, 1572.

<sup>60</sup> Le nom du traducteur n'apparaît ni au titre ni dans la permission donnée à Jean Ruelle, commanditaire de la traduction (voir M. Simonin, *op. cit.*, p. 123).

<sup>61</sup> A. de Ulloa, *Commentaire premier et second du seign. Alphonse d'Ulloë, contenant le voyage du duc d'Albe en Flandres avec l'armée espagnole, et la punition faite du comte d'Aiguemont...*, Paris, Jean Dallier, 1570. S'il est publié à Venise par un auteur écrivant par ailleurs en italien, l'original est rédigé en espagnol, comme l'ont reconnu successivement Émile Picot (*Les Français italianisants au XVI<sup>e</sup> siècle*, t. II. Paris, Champion, 1907, p. 91) et Michel Simonin (*op. cit.*, p. 109).

<sup>62</sup> A. Tatius, *Les Amours de Clitophon et de Leucippe*, Paris, Pierre L'Huilier, 1568, éd. cit. : Paris, Jean Borel, 1575 : « écrits jadis en Grec, par Achilles Tatius, Alexandrin : et depuis mis en Latin, par L. Annibal Italien, et nouvellement traduits en langage François par B. Comingeois » (titre) ; sur le chaînon italien manquant, voir V. Duché, P. Mounier et alii, « Prose narrative », in *Histoire des traductions en langue française*, *op. cit.*, p. 965.

<sup>63</sup> Ni le titre ni les poèmes épictiques de Léonard de la Ville, Bernard Malarmey et Pierre Mathieu ne soufflent mot du traducteur. Sur la liberté de la traduction, voir M.-Chr. Gomez-Géraud, *Histoire des traductions...*, *op. cit.*, p. 537.

<sup>64</sup> [J. Boemus], *L'Histoire universelle du monde contenant l'entière description & situation des quatre parties de la terre, la division & estendue d'une chacune région & province d'icelles*, Paris, Gervais Mallot, 1570. Le procédé est semblable à celui mis en œuvre pour la *Cosmographie* de Munster puisque Belleforest y ajoute une quatrième partie pour l'Amérique, les Caraïbes et le Japon mais on n'y trouvera pas un mot sur Boemus.

<sup>65</sup> [J. Sleidan], *Recueil diligent et profitable auquel sont contenuz les choses plus notables à remarquer de toute l'Histoire de Jean Froissart, mis en un abrégé et Illustré de plusieurs annotations. Par François de Belle forest Comingeois*, Paris, Guillaume de La Noue, 1572. Comme dans le titre, Belleforest feint dans son épître à René d'Aumont d'être l'auteur du recueil : « vous presentant un historien abregé », « je vous l'ay abregé y faisant choix de ce qui est le plus remarquable et digne d'y estre noté » (f<sup>o</sup> signé a iiii). Voir M. Simonin, *op. cit.*, p. 139.

<sup>66</sup> La sélection n'est pas l'œuvre du traducteur mais celle de Pierre Lagnier (voir *ibid.*, p. 165).

<sup>67</sup> [R. Nannini], *Harengues militaires*, éd. cit., titre.

<sup>68</sup> J. de Dueñas, *Le Miroir de consolation pour les tristes et affligez*, Paris, Gervais Mallot, 1583, titre, et V. de Vita, *L'Histoire des persécutions faites en Afrique par les arriens, sur les catholiques, du tems et règne de Genserich et Hunerich, roi des Vandales*, Paris, Gabriel Buon, 1563, titre.

tre langue Françoise »<sup>69</sup>, « *Translaté de latin en françois* »<sup>70</sup>, « *Traduict* »<sup>71</sup>, cette dernière qualification, qui s'est imposée au tournant des années 1540<sup>72</sup>, s'avérant la plus commune. L'examen ne laisse malheureusement apparaître ni évolution chronologique, ni corrélation entre l'appellation et la pratique, pas plus qu'entre l'appellation et le genre ou quelque autre caractéristique de l'original.

Viennent ensuite les discours manifestes, essentiellement épîtres liminaires, où l'affirmation de l'autorité du traducteur se joue dans sa prise de parole. Si certains se cantonnent à une fonction purement dédicatoire, la plupart développent, en dépit du caractère codé de l'exercice, un propos substantiel comme dans les *Harangues militaires*<sup>73</sup>, les *Heures de récréation* ou les *Epistres des Princes*. Ces seuils, devenant ici sas interculturels, tout autant qu'ils informent sur le rôle du traducteur sont le lieu d'expression d'un *ethos* singulier qui donne corps à son autorité. Belleforest sait faire preuve d'un orgueil et d'une modestie savamment dosés :

J'ay embrassé des sujets divers de l'histoire, pour un jour former un corps parfait d'icelle, qui puisse se montrer sans honte devant les Roys, et paroistre glorieux aux Palais des Princes : ausquels je suis plus cogneu de nom que de face, et par escrit que par demandes, n'y importunitez que je leur aye fait onques, comme celuy qui ne suis propre à courtiser, et qui ay meilleure grace en un estude, que parmy les hableurs et biendisans de leurs suites<sup>74</sup>.

Il sait aussi mesurer la légèreté et la gravité relative des textes qu'il traduit : « ... ne feis conscience de desrober quelque heure de mes plus graves, et sérieux estudes, pour les employer sur les Heures de Guicciardin... »<sup>75</sup> dit-il, avant d'insister sur le caractère divertissant de leur traduction<sup>76</sup>. Une crainte prétendue servira au contraire à valoriser son labeur, « chose si difficile, que si l'œuvre n'eut esté par

<sup>69</sup> B. Cacciaguerra, *Traité de la Tressaincte communion*, éd. cit., titre.

<sup>70</sup> G. F. Commendone, *Harangue de illustrissime et révérendissime seigneur Jean-François Commendon... Prononcée au camp de Warszavie devant le Conseil & noblesse de Poloigne, le huictiesme d'avril 1573*, Paris, Thomas Brumen, 1573, titre.

<sup>71</sup> A. Sorbin, *Traicté des monstres naiz et produicts dès le temps de Constantin le Grand, jusque à nostre siècle*, Commingeois, Paris, Jérôme de Marnef et Vve Guillaume Cavellat, 1582, titre ; L. de Grenade, *Devotes Contemplations et spirituelles instructions sur la Vie, Passion, Mort, Resurrection, et glorieuse Ascension, de nostre Sauveur Jesus Christ*, Paris, Guillaume de La Noue, 1576, titre ; Cyprien de Carthage, *Les Sermons de Saint Cecile Cyprian évesque de Carthage*, Paris, Vincent Norment et Jeanne Bruneau, 1565, titre.

<sup>72</sup> Il n'est pas rare de trouver ces mentions affectées d'une modalisation publicitaire : par exemple *Le Labyrinthe d'amour*, « Mis nouvellement d'Italien en François », éd. cit., titre, répété au faux titre f° 4.

<sup>73</sup> Sur cette traduction et son discours liminaire, voir J. Nassichuk, « La rhétorique de l'exemple dans les *Harangues militaires* de François de Belleforest », *Rhetorica: A Journal of the History of Rhetoric*, Summer 2015, vol. 33, n° 3, p. 276-293.

<sup>74</sup> G. Ruscelli, *Epistres des Princes*, éd. cit., Épître à Jacques de Beton, f° signé † ii v°.

<sup>75</sup> L. Guicciardini, *Les Heures de récréation*, éd. cit., Épître à M. Claude Sedille, f° 4.

<sup>76</sup> Au folio suivant : une traduction faite « en passant mon temps », « en me rescreant », en « mon reslasche »...



autres esbauché, j'ay belle peur que dès le commencement le cœur me manquant, je n'eusse quitté la partie »<sup>77</sup>.

De ces diverses expressions ressortent le « désir » et le « plaisir »<sup>78</sup>, mais aussi « la peine, et travail du traducteur »<sup>79</sup>, qu'il aime à souligner : « ... il y a desjà près de quatre ans que je ne fais que suer après ceste recherche... »<sup>80</sup>. On sait que cette peine peut se juger mal récompensée, comme le dira Jean Touchard au début de la *Cosmographie* :

Puis que la France ingrante à tant de bons esprits  
N'a point, Belle-Forest, donné, comme je pense,  
A tes doctes labours la deue recompense :  
Pourquoy de tant escrire es tu si fort esprits ?<sup>81</sup>

On pourra donc lire en tête des *Epistres familières* de Cicéron<sup>82</sup> une page très plaintive, retirée des éditions postérieures au bénéfice d'une épître aux précepteurs ramenant l'ouvrage à son usage pédagogique par le public général.

Mais un signe plus puissant d'autorité réside dans la volonté de traduire : « cest autheur, que je fay parler François »<sup>83</sup>, « l'autheur Espagnol dont j'ay pris le subject »<sup>84</sup>, etc. Il importe à Belleforest de montrer que la traduction résulte de son libre-arbitre, fondé sur des motifs objectifs et de nobles intentions, saintes dans le cas de Louis de Grenade :

C'est pourquoy, Madame, voulant satisfaire à ce enquoy je me sens le redevable de vous et des vostres : et vous cognoissant telle que doit estre une bonne et Catholique Gentil-femme, aimant Dieu, honorant son S. Nom, meditant en sa loy nuit et jour, et taschant d'instruire vostre famille en la crainte d'iceluy, sans l'aide duquel nul bien est à estimer bon, et toute force n'est que foiblesse, je vous ay tourné de langue Castillane en François les Meditations d'un bon et sçavant religieux de l'ordre de S. Dominique<sup>85</sup>...

Ainsi, l'ouvrage qui nous est offert est réputé – ce n'est pas une mince marque d'autorité – procéder de la volonté du traducteur, volonté qui aurait été

<sup>77</sup> *La Cosmographie universelle de tout le monde, En laquelle, suivant les auteurs plus dignes de foy, sont au vray descriptes toutes les parties habitables, et non habitables de la Terre, et de la Mer...*, Paris, Michel Sonnius, 1575, Épître à Charles de Bourbon, f° signé A° 2 v°.

<sup>78</sup> G. Ruscelli, *Epistres des Princes*, éd. cit., Épître à Jacques de Beton, f° signé † ii.

<sup>79</sup> B. Rocco, *Du maniemet et conduite de l'art et faictz militaires*, éd. cit., Épître à René de Voyer, comte de Paulmy, f°s signés à iii et à iii v°. Sur ce thème, voir L. Guillermin, *op. cit.*, p. 371-386.

<sup>80</sup> [R. Nannini], *Harengues militaires*, éd. cit., Épître à Louis de Gonzague, f° signé \*iii.

<sup>81</sup> *La Cosmographie universelle*, éd. cit., sonnet de louanges de Jean Touchard, f° signé A 5 v°.

<sup>82</sup> Épître à Jean Brachonnier ; voir M. Simonin, *op. cit.*, p. 81.

<sup>83</sup> L. de Grenade, *Second Traicté des Additions du Memorial de la vie Chrestienne*, éd. cit. : Lyon, Jean Pillehotte, 1600, Épître à Marie de Monchenu, dame de Pons, f° signé à 4.

<sup>84</sup> A. de Guevara, *Le Livre du mont de Calvaire*, éd. cit., f° signé \*2 v°.

<sup>85</sup> L. de Grenade, *Second Traicté...*, éd. cit., Épître à Marie de Monchenu, dame de Pons, f° signé à 3.

opportunément éveillée par la providence : « ... comme un livre Italien, portant nom et marque d'un bon guerrier me fust tombé en main, je taschay soudain à le traduire... »<sup>86</sup>. Et l'accident originel ne cesse de se répéter, pour les *Heures de recreation*<sup>87</sup>, pour les *Commentaires* d'Ulloa<sup>88</sup>, pour la *Remonstrance* de Léger Duchesne<sup>89</sup>... ; à la suite de quoi Belleforest aurait « pris complot de le traduire et le faire sortir en lumiere<sup>90</sup> ». Cette fiction n'a pas forcément de corrélation avec des circonstances réelles – on sait bien que l'*Agriculture* de Gallo, entre autres, est une commande<sup>91</sup> – mais l'intervention de la fortune qui inspire la volonté de traduire, si elle correspond parfois à une réalité de l'accès au livre<sup>92</sup>, permet d'affirmer l'autonomie du traducteur dans le milieu éditorial en neutralisant la réalité d'une initiative humaine extérieure qui lui porterait ombrage.

Une autre forme d'expression de la volonté du traducteur, encore, est le choix qu'il opère parmi les livres qui seraient, donc, « tombés » entre ses mains. Les *Harengues militaires* préexistent, disséminées dans une foule de textes anciens ; mais leur titre, qui ose occulter le nom de l'auteur, indique que c'est Belleforest qui les a « Recueillies et faictes Françoises »<sup>93</sup>. Il pourra ainsi se prévaloir de la sélection et mieux encore de la disposition, qui ne sont pas un moindre apanage d'auteur, car c'est une chose de « recueillir » et une autre de « faire », « illustrer » et « mettre en ordre », pour reprendre les mots éclairants des *Discours memorables de plusieurs histoires tragiques*<sup>94</sup>, ou encore de « fueilleter » Bandello et d'« ageancer »<sup>95</sup> : ici, la cueillette sélective est un acte plus décisif encore, puisque c'est elle qui constitue les *Histoires tragiques* en genre en les distinguant de la

<sup>86</sup> B. Rocco, *Du manient et conduite de l'art et faictz militaires*, éd. cit., Épître à René de Voyer, comte de Paulmy, f° signé à iii.

<sup>87</sup> « ... m'estant n'aguere tombé un livre Italien en mains... », L. Guicciardini, *Les Heures de récréation*, éd. cit., Épître à M. Claude Sedille, f° 4.

<sup>88</sup> « ...m'estant n'aguere tombé en main un traité assez bien dressé... », *Commentaire premier et second du seign. Alphonse d'Ulloë...*, éd. cit., Épître à Monseigneur Just-Louis de Tournon, f° 2.

<sup>89</sup> « ...estant tombé entre mes mains, un petit œuvre Latin sorty de l'estude d'un sçavant personnage... », [L. Duchesne], *Remonstrance aux princes francoys...*, éd. cit., Épître au duc d'Aumale, f° signé A 2.

<sup>90</sup> P. Bizzarri, *Histoire de la guerre... contre les Turcs*, éd. cit., Épître à M. Pigneron..., f° signé à iii.

<sup>91</sup> Voir M. Simonin, *op. cit.*, p. 127.

<sup>92</sup> La part du fortuit ne doit pas être sous-estimée ; par exemple, si la traduction du *Corbaccio* se nomme *Le Laberinth d'amour*, c'est que le hasard a voulu que Belleforest travaillât sur l'une des éditions italiennes portant ce titre ou ce sous-titre (voir P. Pionchon, « Le *Corbaccio* en France : imitations et traductions », *Cahiers d'études italiennes*, 2008, n° 8, p. 211-217, ici p. 211).

<sup>93</sup> [R. Nannini], *Harengues militaires*, éd. cit., titre.

<sup>94</sup> *Discours memorables de plusieurs histoires tragiques, le succes, et evenement desquelles est pour la plupart recueilly des choses advenues de nostre temps, et le reste des histoires anciennes, Le tout faict, illustré, et mis en ordre Par François de Belleforest Comingeois*, Paris, Jean Hulpeau, 1570 ; notons la variante « Le tout faict illustre... » (Lyon, Benoist Rigaud, 1571).

<sup>95</sup> *Le Second tome des Histoires tragiques*, éd. cit., Épître à Isabeau de Fusée, f° 7 v°.



diversité des *Novelle*, dont l'abandon déterminera leur transformation à partir du cinquième tome ; ultérieurement, leur disposition, qui résulte selon Michel Simonin du « souci de varier les sujets, d'opposer les caractères ou d'alterner les rythmes »<sup>96</sup>, est également un fait d'auteur.

Signifié au seuil même de la traduction, le triple geste électif, sélectif et dédicatoire constitue l'autorité du traducteur face à celui qu'il aura par conséquent toute aise de nommer « mon auteur ».

Vient alors le moment où, par un pas supplémentaire, le traducteur se fait commentateur. Dans quelques cas on le voit se manifester sous la forme de notes techniques : dans la *Cosmographie universelle*<sup>97</sup>, les *Secrets de l'Agriculture* de Gallo<sup>98</sup> ou les *Sentences illustres*<sup>99</sup>. Mais dans la quasi totalité de ses ouvrages, les tables et les index, qui lui sont imputables tout ou partie, ont pour effet, outre leur vocation instrumentale, de donner, ainsi que le suggère Daniel Ménager<sup>100</sup>, une première lecture de l'œuvre.

Les manchettes, dont l'examen révèle qu'elles sont généralement de sa main, remplissent les diverses fonctions informatives qu'on leur connaît : soulignement d'un thème remarquable (« Qu'est ce qu'amitié »<sup>101</sup>), renseignement historique (« Cestuy fut fils de Guillaume le Normand »<sup>102</sup>) ou ethnologique (« Pappardelle est de la paste frite avec du fourmage »<sup>103</sup>), indication d'une source (« Petrarque au triomphe de la mort »<sup>104</sup>), signalement d'une similitude (« Le mesme est dit de Saint Laurens »<sup>105</sup>). C'est, ainsi, une forme d'édition commentée que Belleforest décrit pour le Polydore Virgile : « ... l'ayant non seulement traduit, ains encor' orné de plusieurs annotations, et des recherches des auteurs des escrits desquels il a tiré ses raccoltes... »<sup>106</sup>.

<sup>96</sup> M. Simonin, « François de Belleforest traducteur de Bandel... », art. cit., p. 38.

<sup>97</sup> Pour distinguer ce qui est sien de ce qu'écrivait Münster : « Advertissement. Note (Lecteur) que tout ce que trouveras en ce premier Tome divisé en deux volumes, marqué en teste a tel signe, est ce qu'avons adjousté chacun en son lieu outre ce qu'en a escript Munster. Aussi y avons nous adjousté la description de toute la France, commençant à la page 161. et finissant à la p. 390. », *La Cosmographie universelle*, op. cit., f° signé C 8 v°.

<sup>98</sup> « Cecy a esté gardé en l'exemplaire Italien, mais non en la traduction », A. Gallo, *Les Secrets de la vraye agriculture*, op. cit., f° signé ê ii.

<sup>99</sup> « (Je laisse les similitudes, et les Apoptegmes qui sont à ce propos, à cause qu'on les pourra recueillir lors qu'on sera sur leur place propre) », éd. cit., p. 4.

<sup>100</sup> Voir D. Ménager, « Textes politiques », in *Histoire des traductions en langue française*, op. cit., p. 648.

<sup>101</sup> L. Guicciardini, *Les Heures de récréation*, op. cit., Épître à M. Claude Sedille, f° 113 v°.

<sup>102</sup> *Ibid.*, f° 78.

<sup>103</sup> Boccace, *Le Laberlinthe d'amour*, op. cit., f° 89.

<sup>104</sup> L. Guicciardini, *Les Heures de récréation*, op. cit., Épître à M. Claude Sedille, f° 102.

<sup>105</sup> *Ibid.*, f° 35 v°.

<sup>106</sup> P. Virgile, *Les Memoires et Histoire de l'origine, invention et autheurs des choses*, op. cit., Épître à Antoine de Ponts, f° signé \*iii.

Mais la traduction vire plus franchement au commentaire lorsque l'information se fait interprétation (« Il parle icy de la Fortune »<sup>107</sup>) ou explicitation d'une allusion (« Il parle icy de la mort de Julian de Medeci, pour l'amour duquel le Pape oublioit sa charge »<sup>108</sup>), lorsqu'au-delà encore, elle se fait leçon morale (« Tout Prince doit recognoistre ceux qui luy font service »<sup>109</sup>) ou jugement sur le fond dans un texte par ailleurs peu annoté (« Response indigne d'un homme de savoir »<sup>110</sup>) avant d'aller jusqu'à la critique explicite de l'original que nous observerons dans la *Cosmographie*.

La prolifération des commentaires – dans de nombreux cas, il n'est pas de page où ils n'apparaissent de manière bavarde – fait qu'il est impossible d'oublier fût-ce un instant la présence du traducteur dont les interventions péritextuelles jalonnent un discours auctorial déjà filtré par sa propre voix dans sa propre langue et configurent ainsi la page comme un territoire diversement partagé entre l'inventeur et celui qui ne devait être que le « Trucheman de l'histoire »<sup>111</sup>.

L'ultime étape de cette affirmation est celle où le traducteur se fait auteur. À une extrémité de l'échelle de l'autorité, ces œuvres déjà nommées, dont le traducteur semble avoir disparu et où ne se fait entendre que la voix supposée de l'auteur. Lorsqu'il apparaît à divers degrés, il lui arrive, quels que soient les signes qu'il émet par ailleurs, de reconnaître sa subordination : « ... je vous offre icy une Agriculture sortant, non de ma main, qui ne suis si digne que d'estre apellé à un si saint estat, avec le reste de ce qu'il a pleu à Dieu me donner de graces, ains de la forge, et façon d'un bon vieillard Italien, qui n'escrit rien, que luy mesme n'aye pratiqué... »<sup>112</sup> Mais à l'autre extrémité de cette échelle se trouvent, sans parler des impostures que nous avons signalées, nombre de productions qui, renversant la hiérarchie commune, submergent la traduction sous l'invention en réduisant l'original à l'état de pré-texte, ce dont témoignent entre toutes la *Cosmographie* et les *Histoires tragiques*.

La première porte au titre ce que Frank Lestringant nomme une « restriction condescendante »<sup>113</sup> : « Auteur en partie MUNSTER, mais beaucoup plus augmentée, ornée et enrichie, par FRANÇOIS DE BELLE-FOREST, Comingois... ».

<sup>107</sup> L. Guicciardini, *Les Heures de récréation*, op. cit., Épître à M. Claude Sedille, f° 167 v°.

<sup>108</sup> G. Ruscelli, *Epistres des Princes*, op. cit., f° 8 v°.

<sup>109</sup> *Ibid.*, f° 137 v°.

<sup>110</sup> L. Guicciardini, *Les Heures de récréation*, op. cit., Épître à M. Claude Sedille, f° 24.

<sup>111</sup> P. Virgile, *Les Memoires et Histoire de l'origine, invention et autheurs des choses*, op. cit., sonnet de Pascal Robin, f° signé \*vi v°.

<sup>112</sup> A. Gallo, *Les Secrets de la vraye agriculture*, op. cit., Épître à Charles Tristan, f° signé a iii. En termes plus péremptaires, peut-être, dans *Le Livre du mont de Calvaire* : « ...je le dedie, me faisant fort que l'ayant savoré vous direz que vrayement c'est de Guevare, qui est autheur de ce livre, tant il est diversifié en matieres, si bien il est poly, tant dextrement limé, si artificiellement comparty et tant curieusement il a recherché ce qui se peut dire sur un tel subject... », éd. cit., f° signé \*4.

<sup>113</sup> F. Lestringant, *L'Atelier du cosmographe, ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 209.

L'épître au lecteur cite Munster davantage comme un prédécesseur qu'il a fallu compléter et corriger que comme l'auteur de l'œuvre originale<sup>114</sup>. De fait, Belleforest, dont le faux titre répète qu'il l'a « Reueue de nouveau, et augmentée tant d'additions aux marges, que de diverses recollections de tous les pays, regions, peuples et nations... »<sup>115</sup>, ajoute des informations et, on le sait, une partie entière. Mais, en s'adressant à un « Lecteur » explicitement désigné, il corrige également Munster, jusqu'à le reprendre parfois : « Ne desplaise aux ombres de Munster si en ce lieu je l'accuse de peu de diligence, et d'esgard du pays duquel il parle... »<sup>116</sup> ; et ces « gloses désobligeantes » dont parle le même Frank Lestringant ne manquent pas<sup>117</sup>. L'addition, l'amplification, l'annotation et le commentaire critique composent ici la figure magistrale d'un traducteur devenu auteur dans la concurrence de deux voix distinguées par un guillemetage très discrètement annoncé<sup>118</sup> : la *Cosmographie universelle* deviendra celle de François de Belleforest<sup>119</sup>, bien loin de la vertueuse profession de respect du droit d'auteur qu'il prononce solennellement à la fin de la description de la France, dont il est le vrai auteur<sup>120</sup>.

Si l'on omet les Histoires tragiques, dont nous avons assez parlé, pour lesquelles l'ensemble de la littérature critique atteste l'appropriation des *Novelle* et où l'on voit Belleforest substituer l'invention à la traduction à force d'amplifications, d'ajouts et d'abréviations<sup>121</sup>, d'autres œuvres révèlent à divers degrés cette poussée d'autorité.

La *Guerre des Juifs* résulte d'une fusion de textes, même si leur couture est signalée par des manchettes :

David Kiber citoyen de Strasbourg, ayant trouvé un opuscule Hebrieu contenant un abrégé de l'Histoire Judaïque, le mit en Latin, lequel estant tombé entre mes mains j'y tasché de le faire François, ... y adjoustant la plus grande partie de l'Histoire du Chrestien Egessippe : afin que ces deux unis ensemble, servent de plusgrand tesmoignage au lecteur pour la verité de l'Histoire de Josephe sur la ruine des Juifs<sup>122</sup>.

<sup>114</sup> *La Cosmographie universelle*, *op. cit.*, f<sup>o</sup> signé A iiiii r<sup>o</sup>.

<sup>115</sup> *Ibid.*, colonnes 5 et 6.

<sup>116</sup> *Ibid.*, colonne 83.

<sup>117</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, p. 74.

<sup>118</sup> Cité note 97.

<sup>119</sup> Cette attribution adoptée par la critique est toutefois sujette à variation : alors que le privilège reconnaît le travail de Belleforest (*op. cit.*, f<sup>o</sup> signé A 6 v<sup>o</sup>), les registres du parlement entérinant les lettres patentes devenues « surannées » parlent de la *Cosmographie* de Munster (*ibid.*, f<sup>o</sup> signé A 7). Guillaume Colletet la range parmi ses « inventions » (*op. cit.*, p. 54). Aujourd'hui, la base Gallica de la BnF nomme plus justement l'« auteur » Münster et le « contributeur » Belleforest, « éditeur scientifique ».

<sup>120</sup> *La Cosmographie universelle*, *op. cit.*, colonne 390.

<sup>121</sup> Sur les suppressions et les additions, voir M. Simonin, « François de Belleforest traducteur de Bandello... », art. cit., p. 39-43 ; voir également l'opposition que René Sturel découvre entre les trois premiers et le quatrième tome (*Bandello en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, E. de Boccard, 1918, p. 66).

<sup>122</sup> À la fin de *L'Histoire de la guerre judaïque...*, Épître à Monsieur Fournier (*in L'Histoire de Flave Josephe*, *op. cit.*).

*A minima*, quand bien même il suivrait l'original avec une relative fidélité, la porosité des tâches de traduction et d'invention incite le traducteur à revendiquer par le geste dédicatoire une autorité qui, pour une grande part, n'est pas la sienne comme dans les *Harengues militaires*, au prix d'un déplacement fallacieux :

... toutes-fois osé-je protester devant vostre excellence, que non Remigio, ains les originaux ont par moy esté suivis avec tel travail, qu'il y a desjà près de quatre ans que je ne fais que suer après ceste recherche. Et si je ne suis avancé ès lettres Grecques pour marquer de près les fautes qui sont ès livres traduits en Latin, si est-ce que j'ay esté si diligent, que les hommes de sçavoir m'ont aydé en cecy, et ont pour moy deffriché les terres sur lesquelles j'avoy à labourer. Et ainsi, MONSEIGNEUR, je vous consacre et dedie, non le labeur du Florentin, ains les veilles, travaux, diligence et service de Belle-Forest, lequel a travaillé si long temps pour la France, et qui veut finir ses jours en bien meritant de son pays<sup>123</sup>...

Mais le Polydore Virgile va plus loin dans l'affirmation d'un traducteur qui, dit-il, écrit « en langue vulgaire, pour eclercir les lettres à ceux de ma nation », jusqu'à ce que la mise en avant de « mes escrits »<sup>124</sup> autorise l'inversion les valeurs : « ... j'offre aussi ce peu qui est en moy à vos grandeurs, rareté, generosité, et excellence : je dis en moy estant le travail de la traduction plus penible beaucoup que celuy de nostre propre invention »<sup>125</sup>. S'il revient un instant à la louange de l'œuvre, c'est pour valoriser encore son propre labeur, contrariant la reconnaissance d'autorité dûment formulée au début de l'épître<sup>126</sup>. Il n'est finalement pas jusqu'à certains ouvrages auxquels Belleforest n'a que peu de part où il ne se laisse aller à quelque empiètement : simple annotateur de la *Cité de Dieu*, il se glisse dans la peau d'un auteur par une substantielle dédicace à Just-Louis de Tournon qui suit immédiatement l'épître au roi de Gentian Hervet ; cette concurrence peut s'expliquer par le fait que l'annotateur est en l'espèce un traducteur frustré que l'on voit insinuer l'idée d'une imposture :

Je suis marry qu'autre m'ait devancé en la traduction, non d'envie que je porte à ce bon et religieux Theologien qui a tourné ce livre, mais pour le desir que j'avoy de travailler en iceluy aussi bien, ou mieux que je pense avoir fait en S. Cyprian, duquel je pense que avant que soit long temps j'en feray voir la traduction toute entiere et parfaite<sup>127</sup>.

On a donc tout lieu de croire que pourrait s'inverser la hiérarchie primitive décrite par Luce Guillerm, hiérarchie « privilégiant l'œuvre originale, la mise en place d'une corrélation invention-propriété-liberté... et enfin l'évacuation de

<sup>123</sup> [R. Nannini], *Harengues militaires*, op. cit., Épître à Louis de Gonzague, f<sup>o</sup> signé \*iii.

<sup>124</sup> P. Virgile, *Les Memoires et Histoire de l'origine, invention et autheurs des choses*, op. cit., Épître à Antoine de Ponts, f<sup>o</sup> signés \*iii v<sup>o</sup> et iiiii.

<sup>125</sup> *Ibid.*, f<sup>o</sup> signé \*iiii.

<sup>126</sup> *Ibid.*, f<sup>o</sup> signé \*ii v<sup>o</sup>.

<sup>127</sup> *De la Cité de Dieu*, Paris, Nicolas Chesneau, 1570, Épître à Just Louis de Tournon, f<sup>o</sup> signé ã iiiii. Voir M. Simonin, op. cit., p. 109.

l'idée de 'travail', rejetée sur des opérations secondes, et secondaires, traduction, commentaires, interprétations... »<sup>128</sup> C'est dans le même mouvement que l'éloge des *Heures de recreation* promouvait la retraduction inverse et que la *Continuation des Histoires tragiques*, après avoir critiqué son style et à ce titre, comme on l'a vu, récusé l'appellation de « traduction » au profit de celle d'« embellissement », affirme que l'écrivain lombard n'a fait qu'emboîter les pas du « véritable historien François » – entendez Commynes<sup>129</sup>.

La concurrence dont nous sommes les témoins renvoie *in fine* à la question de la *fides*, non sous son angle technique, tenant à la conformité de l'*elocutio*, mais dans sa dimension morale, celle du lien d'autorité ; dans les termes de Sherry Simon, « L'enjeu essentiel du discours sur la traduction – et nous ajouterons, en l'occurrence, de sa pratique – devient la délimitation du pouvoir respectif de l'auteur et du traducteur »<sup>130</sup>. Nœud difficile à démêler dans un contexte où la *translatio studii* aussi bien que le régime contemporain de l'édition fera du traducteur tour à tour un translateur, un correcteur, un annotateur et un commentateur ; situation encore compliquée par la continuité qui, comme le montrent les *Histoires prodigieuses* et les *Histoires tragiques*, lie dans leur exécution les tâches de choix, de sélection, de disposition, de traduction et d'invention au point de produire, au pire, les impostures déjà mentionnées, au mieux, une œuvre authentique toute nourrie de traduction telle que la *Pyrenée*<sup>131</sup>, à laquelle Du Verdier accorde l'honneur d'une longue citation<sup>132</sup>. Dès lors se trouve ébranlée, jusqu'à l'inversion parfois, la relation entre l'original et sa version, qui ne peut se satisfaire d'être un dérivé, plus ou moins « fidèle », de son hypertexte.

Tout au long d'une production aussi copieuse que diverse, Belleforest a observé une multiplicité de pratiques, se contentant cependant d'apporter, en acte et dans ses commentaires, des inflexions personnelles aux conceptions communes en son temps. Indifférent à la question de la fidélité, il se montre particulièrement sensible au rôle culturel et social du traducteur et négocie au cas par cas l'insoluble conflit d'autorité, parfois avec une audace étonnante. Sa volubilité de

<sup>128</sup> L. Guillerm, *op. cit.*, p. 383. Voir S. García Barrera et P. Mounier, « La traduction vue par les traducteurs », in *Histoire des traductions en langue française*, *op. cit.*, p. 138-144.

<sup>129</sup> *Continuation des Histoires tragiques*, *op. cit.*, f° signé à iii v°. Cette affirmation, comme le montre W. K. Pietrzak, participe d'une valorisation de l'histoire par rapport à la narration (« Les histoires tragiques de François de Belleforest et leur réception en France », art. cit., p. 92), tout en s'inscrivant, selon M. Simonin, dans un débat historiographique transalpin (« François de Belleforest traducteur de Bandel... », art. cit., p. 36).

<sup>130</sup> S. Simon, « Conflits de juridiction : la double signature du texte traduit », *Meta*, 1989, 34 (2), p. 198.

<sup>131</sup> Voir Nadia Cernogora, *et alii*, « Poésie », in *Histoire des traductions en langue française*, *op. cit.*, p. 1142-1145, et l'édition de Maxime Gaume, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1980.

<sup>132</sup> *La Bibliothèque d'Antoine du Verdier, seigneur de Vauprivas : contenant le catalogue de tous ceux qui ont escrit, ou traduict en François...*, Lyon, Barthelemy Honorat, 1585, p. 373-381.

l'une à l'autre de ses œuvres témoigne à la fois des caractéristiques de chacune d'elles – en ce sens, il fait preuve d'une autre forme de « fidélité » – et de l'indéfinition d'un métier, pour reprendre Sherry Simon, « constitué d'une multiplicité de fonctions dont le caractère particulier est défini surtout par le type de texte en question »<sup>133</sup>. À l'exception des Histoires tragiques, où malgré les accidents qui l'affectent<sup>134</sup>, la substitution de l'autorité se lit nettement dans le passage du syntagme « extraites de l'italien... et mises en langue françoise » à « traduites et enrichies outre l'invention de l'auteur », ne se dessine aucune évolution linéaire, qui ferait que du traducteur primitif se dégagerait un auteur de plein exercice. Aussi ce parcours erratique justifierait-il une histoire circonstanciée de son œuvre traduite ; il faudrait, pour la construire, relever une multiplicité de paramètres tenant aussi bien à l'identité de l'original et à sa réception contemporaine qu'aux circonstances publiques et particulières de sa traduction, de la rencontre avec le texte, de la commande éventuelle jusqu'à la publication, à la croisée de l'histoire du texte, de son histoire éditoriale et de l'histoire tout court. En dévoilant comment les modalités de traduction découlent de ces données par des effets de causalité complexe et quelle interprétation en donne le discours du traducteur et de ses accompagnateurs, cette histoire des traductions belleforestiennes décrirait avec précision ce que nous avons tenté d'esquisser : la concurrence entre traduction et invention qui travaille les textes ; Belleforest participe de la même histoire que son presque exact contemporain Jacques Amyot, telle que l'a étudiée Antoine Berman<sup>135</sup>.

La masse exceptionnelle de sa production et la durée d'un exercice auquel le Commingeois consacre un quart de siècle et la moitié de sa vie en font en effet un objet idéal pour observer, à travers ces flux et ces reflux d'autorité, la tension qui oppose tout autant qu'elle les lie auteur et traducteur. L'alternance des traductions et des œuvres en nom propre, leur intrication même, parfaitement montrées par son biographe<sup>136</sup>, la fragilité de la distinction entre invention et traduction affirmée dès sa première réception<sup>137</sup> pourraient même autoriser l'inversion des deux termes le qualifiant traditionnellement : Belleforest traducteur et auteur, plutôt qu'écrivain et traducteur. Voire, au titre d'« écrivain professionnel »<sup>138</sup> que lui

<sup>133</sup> S. Simon, art. cit., p. 197.

<sup>134</sup> Voir R. Sturel, *op. cit.*, p. 35-38, et M. Simonin, *op. cit.*, p. 92-94.

<sup>135</sup> A. Berman, *Jacques Amyot, traducteur français. Essai sur les origines de la traduction en France*, Paris, Belin, 2012.

<sup>136</sup> M. Simonin, *op. cit.*, en particulier dans la Bibliographie chronologique, p. 233-308.

<sup>137</sup> La Croix du Maine inaugure le syntagme « écrivain et traducteur » pour des œuvres qu'il liste successivement (« Il a écrit de son invention, et traduit de langue Latine, Italienne, Espagnole et autres, en la nostre François, plus de cinquante Volumes ou traictez divers et separez... », *op. cit.*, p. 90) quand Du Verdier, de manière finalement plus lucide, recense conjointement « Ses œuvres et ses traductions en prose » (*op. cit.*, p. 367).

<sup>138</sup> M. Simonin, notice « François de Belleforest », in *Dictionnaire des Lettres françaises. Le XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Livre de Poche, 1992, p. 125.

donne encore Michel Simonin, nous pourrions préférer celui si simple de lettré, ou d'« augmentateur » des textes qui « tombent » entre ses mains.

Son œuvre atteste en tous cas, chez celui qui ne parviendra pas à se faire reconnaître par des vers « qui ne passeront jamais que pour de la prose assez mal rimée »<sup>139</sup>, d'un puissant désir d'écriture, d'un puissant désir d'être auteur et, en dépit du pessimisme foncier qui hante les Histoires tragiques et dont Witold K. Pietrzak a montré l'aggravation au fil du temps<sup>140</sup>, du dynamisme de son écriture et de la foi profonde qu'il a en sa propre vocation auctoriale, jamais vraiment réalisée.

## Bibliographie

### Sources primaires

#### 1<sup>o</sup> Traductions de Belleforest

- Augustin, saint, *De la Cité de Dieu*, Paris, Nicolas Chesneau, 1570
- Bandello, Matteo, *Continuation des Histoires tragiques*, Paris, Vincent Sertenas, 1559
- Bandello, Matteo, *Le Quatriesme tome des Histoires tragiques*, Paris, Jean de Bordeaux, 1570
- Bandello, Matteo, *Le Troisieme tome des Histoires tragiques*, Paris, Gabriel Buon, 1568
- Bandello, Matteo, *Second tome des Histoires tragiques*, Paris, Vincent Norment et Jeanne Bruneau, 1565
- Bizzarri, Pietro, *Histoire de la guerre qui c'est [sic] passé entre les Venitiens et la sainte Ligue, contre les Turcs pour l'Isle de Cypre, és années 1570. 1571. et 1572.*, Paris, Sébastien Nivelles, 1573
- Boccace, Jean (Giovanni Boccaccio), *Le Laberinthé d'amour de M. Jean Boccace, autrement Invec-tive contre une mauvaise femme*, Paris, Jean Ruelle, 1571
- [Boemus, Joannes], *L'Histoire universelle du monde contenant l'entière description & situation des quatre parties de la terre, la division & estendue d'une chacune région & province d'icelles*, Paris, Gervais Mallot, 1570
- Cacciaguerra, Bonsignore, *Traité de la Tressainte communion*, Paris, Thomas Brumen, 1577
- Cicéron, *Les Epistres familiares de M. Ciceron, pere d'éloquence*, Paris, Vincent Norment et Jeanne Bruneau, 1566
- Cicéron, *Les Sentences illustres de M. T. Ciceron*, Paris, Michel Jullian, 1574
- Commendone, Giovanni Francesco, *Harangue de illustrissime et révérendissime seigneur Jean-François Commendon... Prononcée au camp de Warszavie devant le Conseil & noblesse de Poloigne, le huitiesme d'avril 1573*, Paris, Thomas Brumen, 1573
- Cyprien de Carthage, *Les Sermons de Saint Cecile Cyprian evesque de Carthage*, Paris, Vincent Norment et Jeanne Bruneau, 1565
- [Duchesne, Léger], *Remonstrance aux princes francoys de ne faire point la paix avec les mutins et rebelles*, Lyon, Michel Jove, 1567
- Dueñas, Juan de, *Le Miroir de consolation pour les tristes et affligez*, Paris, Gervais Mallot, 1583
- Flavius Josèphe, *L'Histoire de Flave Josephe*, Paris, Claude Fremy, 1569

<sup>139</sup> G. Colletet, *op. cit.*, p. 53.

<sup>140</sup> W. K. Pietrzak, « François de Belleforest et la crise de l'optimisme en France au XVI<sup>e</sup> siècle », in *Écrire la rupture*, Actes du colloque international de Lyon (16-17 septembre 2002), éd. Chr. Queffélec et R.-P. Colin, Tusson, Du Lérot, 2003, p. 161-174.



- Gallo, Agostino, *Les Secrets de la vraye agriculture*, Paris, Nicolas Chesneau, 1571
- Grenade, Louis de, *Devotes Contemplations et spirituelles instructions sur la Vie, Passion, Mort, Resurrection, et glorieuse Ascension, de nostre Sauveur Jesus Christ*, Paris, Guillaume de La Noue, 1576
- Grenade, Louis de, *Second Traicté des Additions du Memorial de la vie Chrestienne* ; éd. cit. : Lyon, Jean Pillehotte, 1600
- Guazzo, Stefano, *La Civile conversation du S. Estienne Guazzo Gentilhomme Monferradois...*, Paris, Pierre Cavellat, 1579
- Guevara, Antonio de, *Le Livre du mont de Calvaire*, Paris, Gervais Mallot, 1571
- Guicciardini, Lodovico, *Les Heures de récréation et après-dinées de Louis Guicciardin, citoyen et gentilhomme florentin*, Paris, Jean Ruelle, 1571
- Martinengo, Nestor, *La Vraye Histoire du siège et de la prinse de Famagoste*, Paris, André Wechel, 1572
- [Münster, Sebastian], *La Cosmographie universelle de tout le monde, En laquelle, suivant les auteurs plus dignes de foy, sont au vray descriptes toutes les parties habitables, et non habitables de la Terre, et de la Mer...*, Paris, Michel Sonnius, 1575
- [Nannini, Remigio], *Harengues militaires, et concions de princes, capitaines, ambassadeurs...*, Paris, Nicolas Chesneau, 1572
- Rocco, Bernardino, *Du maniemet et conduite de l'art et faictz militaires*, Paris, Nicolas Chesneau, 1571
- Ruscelli, Girolamo, *Epistres des Princes*, Paris, Jean Ruelle, 1572
- [Sleidan, Jean], *Recueil diligent et profitable auquel sont contenuz les choses plus notables à remarquer de toute l'Histoire de Jean Froissart, mis en un abrégé et Illustré de plusieurs annotations. Par François de Belle forest Comingeois*, Paris, Guillaume de La Noue, 1572
- Sorbin, Arnaud, *Traicté des monstres naiz et produicts dès le temps de Constantin le Grand, jusque à nostre siècle*, Commingeois, Paris, Jérôme de Marnef et Vve Guillaume Cavellat, 1582
- Tatius, Achille, *Les Amours de Clitophon et de Leucippe*, Paris, Pierre L'Huillier, 1568
- Ulloa, Alfonso de, *Commentaire premier et second du seign. Alphonse d'Ulloë, contenant le voyage du duc d'Albe en Flandres avec l'armée espagnole, et la punition faite du comte d'Aiguemont...*, Paris, Jean Dallier, 1570
- Virgile, Polydore, *Les Memoires et Histoire de l'origine, invention et auteurs des choses*, Paris, Robert Le Mangnier, 1576
- Vita, Victor de, *L'Histoire des persécutions faites en Afrique par les arriens, sur les catholiques, du tems et règne de Genserich et Hunerich, roi des Vandales*, Paris, Gabriel Buon, 1563

## 2° Autres sources

- Bandello, Matteo, *La Seconda parte de le Novelle del Bandello*, Lucques, Busdrago, 1554
- Belleforest, François de, *Discours memorables de plusieurs histoires tragiques, le succez, et evenement desquelles est pour la plupart recueilly des choses advenues de nostre temps, et le reste des histoires anciennes, Le tout faict, illustré, et mis en ordre Par François de Belleforest Comingeois*, Paris, Jean Hulpeau, 1570
- Belleforest, François de, *Discours memorables de plusieurs histoires tragiques, le succez, et evenement desquelles est pour la plupart recueilly des choses advenues de nostre temps, et le reste des histoires anciennes, Le tout faict, illustré, et mis en ordre Par François de Belleforest Comingeois*, Lyon, Benoist Rigaud, 1571
- Boaistuau, Pierre, *Histoires tragiques*, traduction par Pierre Boaistuau, Paris, Gilles Robinot et Benoist Prevost, 1559 ; édition critique Richard A. Carr, Paris, Honoré Champion, STFM, 1977
- Brantôme, *Œuvres complètes, Des Dames, Seconde partie*, éd. L. Lalanne, t. 9, Paris, Veuve Jules Renouard, 1876



- Colletet, Guillaume, *Vies des poètes gascons*, éd. Ph. Tamisey de Larroque, Paris, Auguste Aubry, 1866
- Du Verdier, Antoine, *La Bibliothèque d'Antoine du Verdier, seigneur de Vauprivas : contenant le catalogue de tous ceux qui ont écrit, ou traduit en français...*, Lyon, Barthélemy Honorat, 1585
- La Croix du Maine, François Grudé de, *Premier volume de la Bibliothèque*, Paris, Abel Langellier, 1584
- La Popelinière, Lancelot Voisin de, *L'Idée de l'Histoire accomplie*, 3<sup>e</sup> livre, in *Histoire des Histoires*, Paris, Jean Houzé, 1599

## Sources secondaires

- Arnould, Jean-Claude, « Textes, mensonges et Bandello. La mystification comme instrument d'invention », in *Pierre Boaistuau ou le génie des formes*, sous la direction de Nathalie Grande et Bruno Méniel, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 113-129
- Berman, Antoine, *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984
- Berman, Antoine, *Jacques Amyot, traducteur français. Essai sur les origines de la traduction en France*, Paris, Belin, 2012
- Cernogora, Nadia, *et alii*, « Poésie », in *Histoire des traductions en langue française*, t. 1, *XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, 1470-1610*, sous la direction de Véronique Duché, Paris, Verdier, 2015, p. 995-1181
- Demonet, Marie-Luce, « La parole civile chez Chappuy et Belleforest, traducteurs de Guazzo », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 2017/2, n° 85, p. 247-289
- Duché, Véronique (dir.), *Histoire des traductions en langue française*, t. 1, *XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, 1470-1610*, Paris, Verdier, 2015
- Duché, Véronique, Mounier, Pascale, *et alii*, « Prose narrative », in *Histoire des traductions en langue française*, t. 1, *XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, 1470-1610*, sous la direction de Véronique Duché, Paris, Verdier, 2015, p. 907-994
- Duché, Véronique, Uetani, Toshinori, *et alii*, « Traducteurs », in *Histoire des traductions en langue française*, t. 1, *XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, 1470-1610*, sous la direction de Véronique Duché, Paris, Verdier, 2015, p. 355-415
- García Barrera, Sebastián, Mounier, Pascale, « La traduction vue par les traducteurs », in *Histoire des traductions en langue française*, t. 1, *XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, 1470-1610*, sous la direction de Véronique Duché, Paris, Verdier, 2015, p. 127-180
- Gomez-Géraud, Marie-Christine, « Spiritualité. Bible, ouvrages de dévotion, théologie », in *Histoire des traductions en langue française*, t. 1, *XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, 1470-1610*, sous la direction de Véronique Duché, Paris, Verdier, 2015, p. 461-551
- Guillerm, Luce, *Sujet de l'écriture et traduction autour de 1540*, Paris, Aux amateurs de livres, 1988
- Lestringant, Frank, *L'Atelier du cosmographe, ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991
- Ménager, Daniel, « Textes politiques », in *Histoire des traductions en langue française*, t. 1, *XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, 1470-1610*, sous la direction de Véronique Duché, Paris, Verdier, 2015, p. 623-660
- Meschonnic, Henri, « Propositions pour une poétique de la traduction », *Langages*, 1972, n° 28, p. 49-54
- Nassichuk, John, « La rhétorique de l'exemple dans les *Harangues militaires* de François de Belleforest », *Rhetorica: A Journal of the History of Rhetoric*, Summer 2015, vol. 33, n° 3, p. 276-293
- Norton, Glyn, *The Ideology and Language of Translation in Renaissance France and Their Humanist Antecedents*, Genève, Droz, 1984
- Picot, Émile, *Les Français italianisants au XVI<sup>e</sup> siècle*, t. II. Paris, Honoré Champion, 1907
- Pietrzak, Witold Konstanty, « François de Belleforest et la crise de l'optimisme en France au XVI<sup>e</sup> siècle », in *Écrire la rupture*, Actes du colloque international de Lyon (16-17 septembre 2002), éd. Christine Queffélec et René-Pierre Colin, Tusson, Du Lérot, 2003, p. 161-174

- 
- Pietrzak, Witold Konstanty, « Les histoires tragiques de François de Belleforest et leur réception en France aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *Réforme Humanisme Renaissance*, décembre 2011, n° 73, p. 89-106
- Pionchon, Pauline, « Le *Corbaccio* en France : imitations et traductions », *Cahiers d'études italiennes*, 2008, n° 8, p. 209-223
- Simon, Sherry, « Conflits de juridiction : la double signature du texte traduit », *Meta*, 1989, 34 (2), p. 195-208
- Simonin, Michel, « François de Belleforest traducteur de Bandel dans le premier volume des Histoires tragiques », in *Matteo Bandello novelliere europeo*, ed. Ugo Rozzo, Tortona, Cassa di Risparmio, 1982, p. 455-471 ; repris dans *L'Encre et la lumière. Quarante-sept articles (1976-2000)*, Genève, Droz, 2004, p. 29-46
- Simonin, Michel, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle, ou la carrière de François de Belleforest*, Genève, Droz, 1992
- Simonin, Michel, notice « François de Belleforest », in *Dictionnaire des Lettres françaises. Le XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Livre de Poche, 1992, p. 125-127

**Jean-Claude Arnould** est Professeur émérite de littérature française du XVI<sup>e</sup> siècle. Ses travaux portent principalement sur la narration brève et plus particulièrement sur les Histoires tragiques.



*Tristan Vigliano*

Aix-Marseille Université – CIELAM

 <https://orcid.org/0000-0003-4518-4029>

[tristan.vigliano@univ-amu.fr](mailto:tristan.vigliano@univ-amu.fr)

## La curiosité pour l’islam dans l’œuvre de François de Belleforest

### RÉSUMÉ

L’importance du thème oriental chez François de Belleforest est bien connue. On resserre ici le point de vue sur le propos proprement religieux de son œuvre, non sans montrer ce que ce resserrement peut avoir de contestable, de manière à le problématiser. Comment l’islam est-il représenté dans *l’Histoire universelle*, dans la *Cosmographie universelle* et dans les *Histoires tragiques* ? Ces trois textes, ou séries de textes, révèlent un intérêt d’ordre intellectuel, voire esthétique, pour la religion musulmane. Bien entendu, cet intérêt ne peut se donner tout à fait libre cours. Il nous intéresse sur-tout par les obstacles qu’il rencontre et la manière dont il les contourne. Mais on le devine, derrière des stratégies de dissimulation qu’il vaut la peine de scruter, car elles laissent affleurer une curiosité supplémentaire pour l’islam : une curiosité d’ordre moral, surtout sensible dans la fiction.

**MOTS-CLÉS** – Belleforest, Orient, islam, André Thevet, Mahomet, Serif, Xahumor

### Curiosity for Islam in Belleforest’s Works

### SUMMARY

The importance of the oriental theme in François de Belleforest’s works is well known. Here we study strictly religious matters (which may seem questionable, but one aim of our paper is to define points of contact or separation between religious and ethnic identities). How is the Muslim religion represented in the *Histoire universelle*, in the *Cosmographie universelle* and the *Histoires tragiques*? These three texts, or series of texts, reveal an intellectual interest, and even an aesthetic interest, for Islam. Of course, this interest cannot be said openly. We highlight the obstacles Belleforest encounters and the way he circumvents them. Strategies of dissimulation are worthy of scrutiny, because they let emerge an additional curiosity for Islam: a curiosity of a moral order, especially perceptible in fiction.

**KEYWORDS** – Belleforest, Orient, Islam, André Thevet, Muhammad, Serif, Xahumor



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)  
Received: 05.01.2024. Accepted: 07.02.2024

L'importance du thème oriental, dans les *Histoires tragiques* publiées par François de Belleforest entre 1559 et 1582, est une des caractéristiques les plus marquantes de ces histoires : elle n'a pas vraiment d'équivalent dans la fiction française de ce temps<sup>1</sup>. Aussi ce thème a-t-il fait l'objet de plusieurs études critiques, par Oumelbanine Zhiri, Frank Lestringant et Robin Beuchat<sup>2</sup>. Ces études embrassent à la fois la dimension religieuse et la dimension ethnique du regard porté par Belleforest sur l'Orient. On aimerait ici resserrer le point de vue sur le propos religieux et c'est à dessein que le mot *islam* est porté sans majuscule au titre du présent article.

Ce choix est évidemment contestable, tant les textes considérés ignorent avec constance une pareille division. Tel sultan mamelouk qui délivre de captivité son ancien maître chrétien n'est pas seul « barbare de nation, infidèle de religion »<sup>3</sup> : la même double identité se retrouverait chez presque tous les personnages que nous rencontrerons. Du reste, l'identité dite religieuse est en elle-même problématique, dans la mesure où Belleforest reprend par moments des lieux communs venus de la controverse médiévale, consistant à décrire l'islam comme une « secte damnable », indigne du « saint tiltre » de religion, « de mauvaise foy »<sup>4</sup>, dont les fidèles sont tellement infidèles qu'ils peuvent ne pas croire à leur propre loi. Mehmet II en semblerait l'exemple le plus achevé, lui qui « desgorgeoit mille injures sur l'auteur de l'Alcoran » et n'approuvait aucune « persuasion que celle de nos Atheistes introduite par cest endiable esprit de celuy qui de nostre temps a mis en lumiere le livre abhominable des trois imposteurs »<sup>5</sup>. On hésite, dans ces conditions, à regarder encore ce monarque comme musulman. Mais il nous semble précisément que notre proposition permet de congédier certaines évidences, im-

<sup>1</sup> O. Zhiri, « Turcs et Mores : monarques musulmans dans les *Histoires tragiques* de Boaistuau et Belleforest », *L'Esprit créateur*, hiver 2013, vol. 53, n° 4, p. 35.

<sup>2</sup> O. Zhiri, *L'Afrique au miroir de l'Europe : fortunes de Jean Léon l'Africain à la Renaissance*, Genève, Droz, 1991, en particulier p. 143-159, et « Turcs et Mores », art. cité, p. 34-46 ; F. Lestringant, « Histoires tragiques et vies des hommes illustres : la rencontre des genres. À propos de quelques histoires orientales chez Belleforest et Thevet », *Travaux de littérature*, 2000, XIII, p. 49-67 ; R. Beuchat, « Trouble dans le récit exemplaire. La vertu barbare dans les *Histoires tragiques* de François de Belleforest (1559-1582) », in *Le Récit exemplaire (1200-1800)*, études réunies par V. Duché et M. Jeay, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 93-107.

<sup>3</sup> F. de Belleforest, *HT*, III, 11 (hist. 47), f° 301 r°. Pour les *Histoires tragiques*, on renvoie comme Robin Beuchat aux éditions suivantes, consultées sur Gallica : *XVIII. Histoires tragiques*, Lyon, Pierre Rollet, 1578 (1<sup>re</sup> éd., 1559 ; ci-après *HT*, I) ; *Le Second Tome des Histoires tragiques*, Paris, Robert le Mangnier, 1566 (1<sup>re</sup> éd., 1565 ; *HT*, II) ; *Le Troisième Tome des Histoires tragiques*, Turin, César Farine, 1569 (1<sup>re</sup> éd., 1568 ; *HT*, III) ; *Le Quatrième Tome des Histoires tragiques*, Turin, Jérôme Farine, 1571 (1<sup>re</sup> éd., 1570 ; *HT*, IV) ; *Le Cinquième Tome des Histoires tragiques*, Paris, Jean Hulpeau, 1572 (1<sup>re</sup> éd., 1571 ; *HT*, V) ; *Le Septième Tome des Histoires tragiques*, Paris, Emmanuel Richard, 1583 (1<sup>re</sup> éd., 1582 ; *HT*, VII). Belleforest ne prend pas part au sixième tome et c'est pourquoi il n'en est pas question ici.

<sup>4</sup> *HT*, VII, 10, f° 288 r°.

<sup>5</sup> *HT*, III, 15 (hist. 51), f° 407 r°.

pliquées par la confusion de l'Islam et de l'islam, avec et sans majuscule. Cette proposition suggère en outre de modifier des découpages génériques qui ne vont pas de soi, eux non plus. Et c'est pourquoi l'on s'intéressera aux *Histoires tragiques*, mais aussi aux deux textes que Belleforest considérerait certainement comme ses grands œuvres : l'*Histoire universelle* et, surtout, la *Cosmographie universelle*. Peut-être le resserrement du point de vue habituellement adopté sur le thème oriental s'en trouvera-t-il compensé.

Les travaux proprement historiques et cosmographiques de Belleforest nourriront en tout cas le début du propos, où l'on tentera de mettre au jour une curiosité d'ordre intellectuel, voire esthétique, pour la religion musulmane et ses textes : bien entendu, cette curiosité ne peut se donner tout à fait libre cours ; elle nous intéresse surtout par les obstacles qu'elle rencontre et la manière dont elle les contourne. On reviendra ensuite vers l'œuvre de fiction : en fait traitée par Belleforest comme un prolongement de son activité d'historien, elle est souvent confrontée aux mêmes difficultés que cette dernière. Enfin, on montrera que cette œuvre laisse affleurer une curiosité supplémentaire pour l'islam : une curiosité qu'on pourrait dire d'ordre moral.

L'*Histoire universelle* et la *Cosmographie universelle*, publiées respectivement en 1570 et 1575, progressent l'une comme l'autre d'après un plan géographique, qui décrit tour à tour les grandes régions du globe terrestre. Ce plan est naturellement propre à entériner la superposition du propos ethnique et du propos religieux. Les développements sur Mahomet et le Coran sont ainsi extraits, dans le premier cas, d'un chapitre intitulé « Du païs de Turquie, loix, coustumes et façons de vivre des Turcs »<sup>6</sup>. Dans le second cas, ils font suite à des considérations sur l'origine des Sarrasins elles-mêmes intégrées à la présentation de l'Arabie : cet ancrage arabe de l'exposé sur la loi de Mahomet est hérité de Sebastian Münster<sup>7</sup>, dont la cosmographie sert à Belleforest de point de départ, comme indiqué dès la page de titre<sup>8</sup>.

Le traitement de la religion musulmane est toutefois bien différent dans l'*Histoire* et dans la *Cosmographie*. En 1570, le lecteur est renseigné en un feuillet sur l'ascendance du prophète de l'islam, les influences qui s'exercent sur lui, la manière dont il impose sa loi, les hérésies que celle-ci aurait amalgamées<sup>9</sup>. L'information délivrée n'est pas vraiment nouvelle : plus d'une dizaine d'années auparavant, on en trouve déjà l'essentiel dans l'*Histoire de Chelidonium Tigrinus*,

<sup>6</sup> F. de Belleforest, *Histoire universelle de tout le monde*, Paris, Gervais Mallot, 1570 (ci-après *HU*), f° 68 r°.

<sup>7</sup> S. Münster, *Cosmographia universalis*, Bâle, Henricpetri, 1554, p. 1037.

<sup>8</sup> « Auteur en partie Munster, mais beaucoup plus augmentée, ornée & enrichie, par François de Belle-Forest » (*La Cosmographie universelle de tout le monde*, Paris, Michel Sonnius, 1575 [ci-après *CU*], t. 1, f° [ã i r°]). Pour l'Arabie, voir t. 2, col. 1146-1176. Pour les origines des Sarrasins, voir t. 2, col. 1176-1193.

<sup>9</sup> *HU*, f° 69 r° – 62 bis [*sic* pour 70] r°.

dont l'auteur, Pierre Boaistuau, compile des développements de Münster, de Pedro Mexía ou de Pierre Belon<sup>10</sup>. Peut-être la seule originalité de Belleforest, par rapport à ces textes antérieurs, consiste-t-elle à mentionner brièvement l'évêque serbe Martin Segon (« Martin Segonie de neufmont »), pour ses remarques sur l'incrédulité des musulmans quant au Saint-Sépulchre, le Christ étant réputé par eux n'être ni mort ni enterré<sup>11</sup> : on ne se souvient pas, en tout cas, d'avoir rencontré ailleurs cette référence. Mais c'est trop peu pour singulariser le passage en question dans la littérature existante.

Dans la *Cosmographie universelle*, la présentation de l'islam est beaucoup plus originale. Elle occupe, sur trente-neuf colonnes, deux chapitres : « De la vie, mœurs, secte, doctrine, et loys de l'imposteur Mahometh, faux prophète des Arabes »<sup>12</sup>, puis « Recueil en sommaire de tout ce qui est contenu en l'Alcoran de Mahomet »<sup>13</sup>. Belleforest entend y discourir « partie selon que le portent nos histoires », c'est-à-dire d'après des auteurs chrétiens, « et partie suyvant ce qu'en escrivent ceux de sa secte »<sup>14</sup>, c'est-à-dire d'après des auteurs musulmans. En fait, le propos de ces deux chapitres est presque entièrement emprunté à l'édition latine du Coran et d'opuscules islamiques que Théodore Bibliander fait paraître en 1543. Les traductions que cette édition contient ont été réalisées quatre siècles auparavant, en 1143, à la demande de l'abbé Pierre le Vénéral, qui les fait précéder d'une lettre à Bernard de Clairvaux et d'une *Summula* contre l'hérésie des Sarrasins. Les premières lignes de Belleforest s'inspirent d'ailleurs de cette « petite somme », mais une manchette les présente ainsi : « Pierre Abbé de Clugny en l'Epistre a saint Bernard »<sup>15</sup>. La référence est, en l'espèce, inexacte ; mais la mention du saint vaut comme affichage d'orthodoxie catholique : ce que confirme, par contraste, l'omission du nom de Bibliander, humaniste réformé.

La biographie de Mahomet qui constitue le premier chapitre évoqué ci-dessus est un abrégé traduit de deux opuscules linéairement suivis : le *De generatione Machumet et nutritura ejus*, d'abord<sup>16</sup> ; la *Chronica mendosa et ridiculosa Saracenorum*, ensuite<sup>17</sup>. Ces opuscules ont été mis en latin, pour l'abbé de Cluny,

<sup>10</sup> P. Boaistuau, *L'Histoire de Chelidonius Tigurinus...*, Paris, Vincent Sertenas, 1559, f° 56 r° – 65 r° (pour l'ensemble de l'exposé sur Mahomet et sur l'islam). Nous renvoyons ici à notre article « L'histoire de Mahomet par Pierre Boaistuau : sources et formes d'une digression sur l'islam », in *Boaistuau ou le génie des formes*, sous la dir. de N. Grande et B. Méniel, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 65-91.

<sup>11</sup> *HU*, f° 69 v°.

<sup>12</sup> *CU*, t. 2, col. 1193.

<sup>13</sup> *Ibid.*, col. 1203.

<sup>14</sup> *Ibid.*, col. 1193.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> *Ibid.*, col. 1195-1197 (de « mais afin que le lyseur » à « faisoyent service »). Cf. *Machumetis... uitae, doctrina, ac ipse Alcoran*, Bâle, Johannes Oporinus, 1550, t. 1, p. 205-208.

<sup>17</sup> *Ibid.*, col. 1197-1202 (de « Mais poursuyvons brievement » à « de toute perversité, erreur & heresie »). Cf. *Machumetis... uitae, doctrina, ac ipse Alcoran*, t. 1, p. 215-218.

par Hermann de Carinthie et Robert de Ketton, également traducteur du Coran. Les adjectifs péjoratifs ornant le titre de la *Chronica*, dans l'édition de Bibliander, ne doivent pas induire en erreur : les textes en question sont bien d'origine arabo-musulmane, comme le signale Belleforest. C'est pourquoi il les met à distance, par des incises parfois neutres (« ainsi poursuit le texte »<sup>18</sup>), parfois péjoratives (« poursuit cette fable »<sup>19</sup>), ou par des prises de position plus tranchées encore sur les récits qu'il présente (« ce qui me fait juger leur histoire du tout fauce est, qu[e]... »<sup>20</sup>). À la fin de cette biographie, Belleforest décrit rapidement les hérésies amalgamées par Mahomet et la manière dont il a répandu sa doctrine. Ces considérations, assez semblables à celles que l'on trouvait dans l'*Histoire universelle*, produisent un effet de clôture avec la référence initiale à Pierre le Vénéral : elles soulignent de nouveau l'orthodoxie du propos.

Le « Recueil » du Coran « en sommaire » procède selon les mêmes principes que le chapitre précédent. Il respecte l'ordre du texte latin traduit par Robert de Ketton, met ce texte en français et l'abrège, tout en insérant dans cet abrégé des remarques personnelles. Belleforest présente par conséquent les sourates les unes après les autres, en consacrant à chacune des développements sensiblement proportionnels à sa longueur : on sait que leur taille est, dans le Coran, décroissante. Il ne s'impatiente qu'à partir de la sourate XC<sup>21</sup>, se contentant alors de survols généraux à peine interrompus par un bref arrêt sur la sourate CIII : cette impatience s'explique sans doute par la difficulté de résumer les chapitres les plus courts, mais elle peut aussi figurer une indignation désormais irrépressible<sup>22</sup>.

La présentation linéaire du texte coranique, presque dans son intégralité, compense peut-être l'impossibilité pour Belleforest de convoquer un quelconque témoignage oculaire. Il n'est pas André Thevet, dont le chapitre « De la faulse Religion de MEHMET, et de son ALFURCAN, dict Alcoran »<sup>23</sup> quitte vite les dogmes de l'islam pour décrire le turban vert des descendants du prophète ou pour narrer son propre séjour dans les prisons d'Alexandrie. S'il veut se démarquer de son concurrent, l'écrivain commingeois doit abattre une autre carte. La mise à profit de l'édition Bibliander, dont il ne disposait probablement pas au moment de rédiger l'*Histoire universelle*, est à cet égard d'une grande habileté, car l'exposé sourate par sourate n'a pas de précédent en langue française, du moins à notre connaissance.

<sup>18</sup> *Ibid.*, col. 1199.

<sup>19</sup> *Ibid.*, col. 1196.

<sup>20</sup> *Ibid.*, col. 1197.

<sup>21</sup> Nous nous conformons ici, comme dans les lignes suivantes, à la numérotation de Bibliander. Elle ne correspond pas à la numérotation de l'édition moderne, dite d'Al-Azhar, mais c'est celle que connaît Belleforest.

<sup>22</sup> *CU*, t. 2, col. 1226-1227.

<sup>23</sup> A. Thevet, *Cosmographie universelle*, Paris, Guillaume Chaudière, 1575, t. 1, f° 160 r° – 164 r°.



On ajoutera que le détail de cet exposé témoigne d'une lecture à la fois approfondie et personnelle du texte coranique. Soit le passage suivant, qui concerne la sourate III :

[Mahomet c]ommande que les oraisons en sa loy ordonnees se facent en leur lieu, si la crainte de la guerre n'y met obstacle : et lors il veut que soit a pied, soit a cheval chacun face ainsi qu'il pourra sa priere : puis allegue quelques histoires de la Bible : mais tellement perverties qu'il n'y paroît rien de plus qu'un simple nuage de verité : et conclud que par prieres, & vaillance on gaigne la victoire, à la guerre<sup>24</sup>.

Seule la dernière phrase décalque ici une manchette ajoutée par Bibliander : « Precibus et uirtute uincitur »<sup>25</sup>. La première, à l'inverse, est très fidèle à la version latine de Robert de Ketton : « Orationes, maximeque mediam praetermittere, summe cauendum. Fiant igitur ubique more consueto, secundum dogma nostrum, nisi timoris locus impediatur »<sup>26</sup>. C'est dire que Belleforest s'est vraiment immergé dans le texte : il n'est allé ni au plus facile ni au plus court. De cette appropriation témoignent encore des analogies hérésiologiques qui ne figurent pas dans les annotations marginales de Bibliander, ou plusieurs rapprochements polémiques avec le protestantisme qui ne sauraient être empruntés à un éditeur réformé. Ainsi, au sujet de la sourate XV : « [Mahomet n]ie qu'il faille avoir des patrons, et intercesseurs devant Dieu, ce qu'ailleurs il renverse et se contredit : et en cecy il a les Vigilantiens, les Lutheriens, & les Calvinistes pour fauteurs et compagnons »<sup>27</sup>. Ce n'est là qu'un exemple de ces rapprochements<sup>28</sup>. Sonnant encore comme des déclarations implicites d'orthodoxie, ils sont alors topiques sous la plume des écrivains catholiques. Mais le recours à cette topique est ici d'autant plus important que la démarche d'ensemble est, quant à elle, originale et pourrait signaler, aux yeux de lecteurs mal intentionnés, un intérêt suspect pour l'islam.

Les cinq dernières colonnes du « Recueil en sommaire » abrègent, non plus le Coran proprement dit, mais un « livre surnommé *la doctrine de Mahometh*, et receu entre les Alcoranistes comme autentique »<sup>29</sup>. C'est bien ainsi, en effet, que Bibliander présente cette *Doctrina Machumet* qui, dans son édition, suit immédiatement le Coran et en constitue ainsi une sorte d'appendice<sup>30</sup>. Cet opuscule d'une quinzaine de pages relève pour nous de la fiction narrative. Il représente Mahomet en train de dialoguer avec un sage juif, Abdias, venu à sa rencontre pour vérifier s'il est bien le prophète qu'on prétend. Le dialogue consiste en une suite

<sup>24</sup> CU, t. 2, col. 1206.

<sup>25</sup> *Machumetis... uitae, doctrina, ac ipse Alcoran*, t. 1, p. 19.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>27</sup> CU, t. 2, col. 1212.

<sup>28</sup> Voir encore les col. 1215, 1219, 1221, 1222, 1223, pour les attaques les plus transparentes.

<sup>29</sup> *Ibid.*, col. 1227.

<sup>30</sup> Bibliander, dans *Machumetis... uitae, doctrina, ac ipse Alcoran*, t. 1, p. 189 (« Estque a sectatoribus receptus inter libros authenticos »).

de questions et de réponses, au terme desquelles Abdias se déclare parfaitement convaincu et se convertit à l'islam. Le point notable est ici que Belleforest délaisse la situation narrative et la forme dialoguée : il ne retient, dans son abrégé, que le contenu des réponses apportées par Mahomet. Ce n'est pas qu'il ait été insensible à la qualité littéraire du texte, au contraire. Une lecture précise lui permet par exemple de remarquer et de citer ce qui est, de fait, le plus bel enchaînement de l'original latin, quoiqu'il dissimule son admiration sous les prétéritions habituelles et affiche une ironie apparemment mordante ; la comparaison même avec le poète grec a quelque chose de flatteur :

Je laisse à part l'origine fabuleuse des choses que mettent en avant ces imposteurs, qui surmonte les fictions de Hesiodé en sa Theogonie, comme lors qu'ils dient que l'homme fut créé du limon de la terre, que ce limon estoit fait d'escume, l'escume des vagues de la mer, la mer procedoit des tenebres, celles cy de la lumiere, icelle du verbe ou parole, la parole de la pensee, le penser de Jacinthe, (c'est bien à propos) et ce Jacinthe avoit source du commandement, *il est et il fut*<sup>31</sup>.

Mais enfin, la *Doctrina Machumet* est un petit ouvrage très plaisant, qui exerce un attrait sur son lecteur, et cet attrait est manifestement réprimé par Belleforest. S'il reprend in-extenso un long morceau sur la symbolique des nombres qui relève bien du contenu informationnel<sup>32</sup>, il se contente de résumer, avec une relative sécheresse, deux autres passages pourtant propres à solliciter son imagination d'écrivain : le premier explique l'interdiction de consommer du porc d'après l'épisode de l'arche de Noé<sup>33</sup>, et Montesquieu, en bon satiriste, saura en faire profit dans ses *Lettres persanes*<sup>34</sup> ; le second, qui inspire sans doute à Bibliander une analogie entre la *Doctrina Machumet* et les fables milésiennes<sup>35</sup>, raconte les déboires des anges Harout et Marout, enivrés par une lascive jeune femme désireuse de gagner les cieux<sup>36</sup>. Sans doute la retenue dont fait preuve Belleforest en les exposant tient-elle pour partie à la forme de l'abrégé et à la nécessaire dignité de l'entreprise historiographique. Mais le refus de la satire et du conte semble aussi exprimer une crainte de laisser voir le plaisir intrinsèque de ces lectures<sup>37</sup>. Au terme du chapitre, la dénégation fonctionne d'ailleurs comme un aveu :

<sup>31</sup> CU, t. 2, col. 1229. Cf. *Machumetis... uitae, doctrina, ac ipse Alcoran*, t. 1, p. 191.

<sup>32</sup> *Ibid.*, col. 1227-1229 (de « Et pour voir la bestise » à « surpris en adultere »).

<sup>33</sup> CU, t. 2, col. 1230 (de « Mais la fable » à « detestable »). Cf. *Machumetis... uitae, doctrina, ac ipse Alcoran*, t. 1, p. 197.

<sup>34</sup> Montesquieu, *Lettres persanes*, éd. par P. Vernière et rév. par C. Volpilhac-Augier, Paris, Librairie générale française, « Le Livre de poche », 2006, lettre XVIII, p. 78-81.

<sup>35</sup> Bibliander, dans *Machumetis... uitae, doctrina, ac ipse Alcoran*, t. 1, p. 189.

<sup>36</sup> CU, t. 2, col. 1230-1231 (de « Mais venons au vin » à « en son Alcoran »). Cf. *Machumetis... uitae, doctrina, ac ipse Alcoran*, t. 1, p. 197-198.

<sup>37</sup> Thibault Catel, amicalement remercié, attire notre attention sur cette phrase, qui sert d'introduction au résumé du *De generatione Machumet et nutritura ejus* : « afin que le lyseur aye du plaisir en voyant ce que les Alcoranistes en tiennent, je luy deduiray ce qui est escrit en l'histoire

Ceste est la doctrine que les Arabes, les Turcs & les Mores, les Persans & Tartares, & la plupart des Indiens confessent estre salutaire, & celle qui leur prepare la voye pour aller en paradis : sur laquelle je me suis un peu arresté plus longuement, non par curiosité, ains afin que le Chrestien voye la difference de l'Alcoran à l'Évangile<sup>38</sup>.

L'endurance de l'abrégiateur, les détails où il entre parfois, les complaisances qu'il évite au contraire, tout dans ce chapitre suggère en effet une curiosité propre pour l'islam, d'ordre à la fois intellectuel et esthétique.

Or, si cette curiosité doit s'entourer d'autant de précautions, ce n'est peut-être pas seulement que la réputation d'un écrivain catholique, dans les années 1570, risquerait de s'en trouver compromise. C'est encore qu'en ces matières, Belleforest serait plus que tout autre sujet au grief de complaisance. André Thevet, qui est son concurrent mais aussi son ennemi, tourne en dérision les « pures bourdes et harengues Moresques »<sup>39</sup> dont il gloserait la *Cosmographie* de Sebastian Münster : on notera la seconde épithète. Voici surtout comment le même Thevet conclut un chapitre « De MEHEMET, ses progresz & ruses pour planter ses heresies »<sup>40</sup> : « Dieu sçait les histoires que les Chrestiens Levantins racontent des prouesses & miracles qu'il [Mahomet] a faicts en son temps : qui meritoient à la verité estre descrites pour faire rire, & donner plaisir aux Lecteurs, aussi bien que les fables des Histoires tragiques, ou contes de Gargantua »<sup>41</sup>. Il faut, pour mesurer la rouerie de cette remarque, se rappeler que Thevet ne goûte guère les chroniques de Rabelais<sup>42</sup> et que Belleforest, loin de regarder ses histoires tragiques comme des fables, les envisage comme un prolongement de son œuvre d'historien<sup>43</sup>. Mais il est tout à fait exact que les débuts de l'islam, marqués par le destin extraordinaire d'un homme surgi de nulle part, jalonnés de péripéties parfois sanglantes, auraient pu offrir un formidable réservoir d'histoires tragiques. Donner l'impression de puiser dans ce réservoir pour les besoins de la littérature : tel est précisément l'écueil, nous semble-t-il, que Belleforest s'efforce d'éviter dans ses pages sur Mahomet et le Coran. Tout porte à croire qu'il se sait attendu sur un terrain par trop glissant.

En somme, dans les écrits historiographiques, le thème scabreux que constitue l'islam appelle certaines stratégies d'esquive ou de dissimulation. La parole ne peut être qu'indirecte. Se pliant à un découpage que Belleforest aurait pour sa part

---

fabuleuse des Arabes effigiant la vie de leur faux prophete » (*CU*, t. 2, col. 1195). Il nous semble que le plaisir tient ici au constat de l'inanité de la religion musulmane : c'est à ce titre qu'il peut être avoué.

<sup>38</sup> *CU*, t. 2, col. 1231.

<sup>39</sup> *Ibid.*, f° 244 r°.

<sup>40</sup> A. Thevet, *Cosmographie universelle, op. cit.*, t. 1, f° 155 v°.

<sup>41</sup> *Ibid.*, f° 158 r°.

<sup>42</sup> F. Lestringant, « Histoires tragiques et vies des hommes illustres », art. cité, p. 50.

<sup>43</sup> W. K. Pietrzak, « Les *Histoires tragiques* de Belleforest et leur réception en France aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *RHR*, 2011, n° 73, p. 92-93.

récusé, on aimerait maintenant montrer que des indices de cette parole indirecte se retrouvent dans l'œuvre de fiction. On prendra pour exemple l'histoire seconde du cinquième tome, où ils ne sont pas forcément perceptibles à première lecture et informent pourtant la structure narrative.

Cette histoire raconte « avec quelle ruse un simple prestre Mahometan », nommé « Serif », « s'est rendu Roy, & Monarque de Fez, Tremissan, & Maroque, comme il fut occis, & la vengeance prise par son fils sur ceux qui feirent le massacre »<sup>44</sup>. La fondation de la dynastie saadienne, dont il est question, s'accompagne ici de péripéties nombreuses que Belleforest peut avoir empruntées à Thevet. Celui-ci donne en tout cas, dans sa *Cosmographie universelle*, sa propre version des événements et termine sur ces mots : « je me plains icy de quelques uns, m'ayant ouy discourir de la presente histoire, qui me l'ont tellement quellement desrobée, & fait imprimer, la mettant au rang des fables, ou histoires tragiques, sans ramentevoir au Lecteur, que ladite histoire estoit venue de mes labours »<sup>45</sup>. On peut du reste se demander si la narration de Thevet ne tend pas à indiquer ce qui, correctement traité par un auteur informé, aurait été vraiment tragique : le sacrifice public, par un capitaine turc, de ses propres enfants et le suicide de soldats arabes à coups de canons sont deux éléments que Belleforest paraît ignorer et que son ennemi semble se faire un plaisir de mentionner<sup>46</sup>, comme pour transformer la concurrence savante en émulation littéraire.

Pour le reste, le récit est chez Thevet resserré et cette brièveté n'en rend que plus frappante, par contraste, la prolixité dont Belleforest fait preuve. C'est cette prolixité qui nous arrêtera. Elle tient à l'accumulation des péripéties, mais aussi des harangues : sept au total. Ces deux traits-là ne posent pas vraiment problème, car ils sont conformes au goût qui est alors celui du public<sup>47</sup>. On peut en revanche trouver plus étrange une longue généalogie initiale, présentant les premiers rois du Maroc d'après la lecture de Léon l'Africain<sup>48</sup>. Cette généalogie ne lasse pas forcément par sa longueur, car il y en a d'autres exemples bienvenus dans d'autres histoires et ils sont de même taille<sup>49</sup>, mais elle étonne plutôt par le fait que son rapport à la narration principale finit par s'étioler. Deux précédents de prêcheurs rebelles devenus rois, Cheimen et Elmahely, coïncident assez bien avec le sujet : ils annoncent la

<sup>44</sup> *HT*, V, 2, f° 36 r°.

<sup>45</sup> A. Thevet, *Cosmographie universelle*, *op. cit.*, t. 1, f° 13 r°.

<sup>46</sup> *Ibid.*, f° 12 v° et f° 13 r°.

<sup>47</sup> Le second traverse toutes les *Histoires tragiques* de Belleforest, qui accroît considérablement l'ambition parénétiq ue déjà sensible chez Bandello ; Th. Pech, *Conter le crime. Droit et littérature sous la Contre-Réforme : les histoires tragiques (1559-1644)*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 80.

<sup>48</sup> *HT*, V, 2, f° 38 r° – 41 v°. Sur la source que constitue Léon l'Africain dans cette généalogie, voir O. Zhiri, *L'Afrique au miroir de l'Europe*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>49</sup> Voir en particulier *HT*, II, 35, f° 411 v° – 412 v°, et VII, 10, f° 277 v° – 280 v°. Les généalogies en question relèvent de cette causalité longue que l'histoire tragique aime à représenter et en vertu de laquelle « le récit se propose de reconstituer la dynamique [du crime] depuis sa naissance » (T. Pech, *Conter le crime*, *op. cit.*, p. 260).

prédication de Serif et son accès au trône. Mais Belleforest les enveloppe dans un tableau plus général des successions dynastiques au Maroc et de leurs violences jusqu'à la fin des Mérinides. Or, ce tableau couvre une période chronologiquement éloignée du règne de Serif, sans être relié jusqu'au bout à la question de la rébellion religieuse. Cette question se perd avec Habdul Mumen, successeur d'Elmahely. Bien que lui aussi soit d'abord présenté en « prescheur detestable » dressant une « loi nouvelle »<sup>50</sup>, il est surtout l'exemple du roi usurpateur, prenant le pouvoir par l'assassinat de l'héritier légitime : abus d'un ordre différent<sup>51</sup>.

De cette force digressive s'exerçant sur son récit, l'écrivain s'explique en des termes qui ne sont qu'à moitié convaincants : « J'ay ramené de loing [le present discours], tant pour le plaisir du lecteur, diversifiant ainsi l'histoire, que pour montrer que les Mahometans de tous temps n'ont gueres jamais senty de grandes traverses, que par les emotions de ceux qui souz ombre de sainteté alteroient leurs seigneuries »<sup>52</sup>. Peut-être faut-il comprendre que le *delectare* résulte du *docere* ; mais il est permis de douter du plaisir qu'aura pris le lecteur, si la manière de conter le préoccupe. Des généalogies telles que celle-ci semblent surtout participer à la construction d'un ethos : elles confèrent à l'auteur une légitimité d'historien. C'est probablement ce qui chiffonne Thevet, mais pousse Belleforest à proposer un nouvel exposé des successions dynastiques au Maroc dans sa *Cosmographie universelle*. Cet exposé – d'ailleurs différent et plus exact que le tableau des *Histoires tragiques* – est l'occasion de répondre vertement à Thevet, « ce grand visiteur des ondes de la mer, qui se vante d'avoir veu tout le monde pour avoir fait deux voiajes maigrement »<sup>53</sup>.

Quant aux « emotions [...] sous ombre de sainteté », on vient de relever qu'elles concernaient une partie seulement de la généalogie proposée. Mais elles n'en renvoient pas moins à la leçon que tire Belleforest de son histoire. Une leçon double et même potentiellement contradictoire. D'une part, « la seule force ne suffit à conquérir un estat »<sup>54</sup> et la ruse est souvent nécessaire : observations

<sup>50</sup> HT, V, 2, f<sup>o</sup> 41 r<sup>o</sup>.

<sup>51</sup> Le passage qui nous semble problématique va donc, très exactement, de « Il donna si bon pied » (*ibid.*, f<sup>o</sup> 41 r<sup>o</sup>) à « sous la main et seigneur de celuy pour lequel j'ai entrepris le present discours » (f<sup>o</sup> 41 v<sup>o</sup>).

<sup>52</sup> *Ibid.*, f<sup>o</sup> 42 r<sup>o</sup>. Il ajoute, quelques lignes plus bas, un autre argument : « ceste recherche du fait des anciens estoit fort necessaire pour la suite de mon traict d'histoire present, afin que les curieux cognoissent que les Princes Barbares que ce Roy Pontife, que j'espere mettre en avant, a chassez de leurs terres, estoient de l'ancienne race de ce grand roy Mansour [sur lequel la généalogie s'est close,] conquerer des Espaignes, & auquel cest excellent Philosophe Rasis a dedié ses œuvres, comme à celuy qui aimant les bonnes lettres cherissoit aussi les Arabes, gens de bon esprit ». Cette insistance à prouver la nécessité historique de la digression confirme surtout, à nos yeux, la fragilité de sa nécessité narrative. La mention de la race de Mansour souligne d'ailleurs une forme d'hiatus chronologique : pourquoi cette dynastie-là n'est-elle pas incluse dans la généalogie ?

<sup>53</sup> CU, t. 2, col. 1901.

<sup>54</sup> HT, V, 2, f<sup>o</sup> 33 r<sup>o</sup>.

parfaitement machiavéliennes dans leur principe<sup>55</sup>. D'autre part, « la pure religion ne cause jamais revolte »<sup>56</sup>, alors que les « sedicieux » voient leur ambition « d'une hypocritique sainteté »<sup>57</sup> : de fait, en vertu de la « reformation »<sup>58</sup> qu'il préconise, Serif « estoit [...] scismatique, comme tenant de la doctrine des Princes, qui jadis s'estoient soustraits de l'obeissance de ce grand Caliphe de Bagadeth »<sup>59</sup>. On aura compris que le protagoniste de cette histoire est, sous ce second rapport, une détestable image des chefs protestants. Or, selon nous, c'est cette analogie quasiment explicite entre le monde musulman et le monde chrétien qui vient déséquilibrer l'économie narrative. Car elle n'est pas exactement semblable à celle que l'on relevait plus haut dans la *Cosmographie universelle* du Commingeois. Ici, tout musulman n'égale pas tout protestant : certains musulmans schismatiques, parce qu'émancipés du calife de Bagdad, égalent les protestants. Cette seconde équivalence est moins ordinaire et beaucoup plus périlleuse que la première, parce qu'elle en suggère une autre : certains musulmans, non schismatiques ceux-là, sont en islam ce que sont les catholiques dans la chrétienté. Pour s'apercevoir du problème qui se pose, on pourra se reporter de nouveau à une attaque de Thevet contre Belleforest. Dans ses *Pourtraits et vies des hommes illustres*, parus en 1584, il s'en prend à la manière dont son concurrent a présenté Sheikh Haydar, père d'Ismail I<sup>er</sup>, fondateur de la dynastie chiite séfévide. Le passage incriminé est le suivant : « *Secaidar* [...] est[oi]t de la secte d'une race de Mahometans qu'on appelloit Sophis, desquels cettuy estoit le chef comme on pourroit dire Luther ou Calvin entre les dogmatiseurs, & chefs d'heresie de nostre temps : car ils ne recevoient point l'Alcoran, sinon suyvant l'interprétation de Haly gendre [...] »<sup>60</sup>. L'analogie est brève et pourrait passer inaperçue, dans le massif immense que constitue la *Cosmographie universelle* de Belleforest, mais elle n'échappe pas à l'œil perçant de Thevet :

Le nouveau Monster refondu accompare Secaidar au chef des Refformés, pourautant qu'ils ne reçoivent l'interpretation de la parole divine, qu'à leur guise, rejectans celle des Docteurs de l'Eglise Catholique, Apostolique Romaine, tout ainsy que se comportoyent les Sophiens pour raison de l'Alcoran : Si la conclusion estoit pertinente il faudroit dire ou que l'Alcoran est bon ou qu'il y a correspondance et simpathe, qui peut le symboliser avec la pureté de la sainte Escriture. Mais, peut estre, le bon homme, ne prenoit pas advis aux matieres de si prés, ains en general, et sans le tirer en consequence, vouloit faire rapport de ces reformatons<sup>61</sup>.

<sup>55</sup> Sur le rapport à Machiavel dans cette histoire, voir O. Zhiri, « Turcs et Mores », art. cité, p. 41-43.

<sup>56</sup> *HT*, V, 2, f<sup>o</sup> 37 r<sup>o</sup>.

<sup>57</sup> *Ibid.*, f<sup>o</sup> 35 r<sup>o</sup>.

<sup>58</sup> *Ibid.*, f<sup>o</sup> 35 v<sup>o</sup>.

<sup>59</sup> *Ibid.*, f<sup>o</sup> 42 v<sup>o</sup>.

<sup>60</sup> Voir *CU*, t. 2, col. 1370.

<sup>61</sup> A. Thevet, *Pourtraits et vies des hommes illustres*, Paris, Veuve Kervert et Guillaume Chaudière, 1584, t. 2, f<sup>o</sup> 658 r<sup>o</sup>. Déjà cité par Frank Lestringant, *André Thevet cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, 1991, p. 222, note 139.

D'après le même raisonnement, on pourrait tout à fait accuser Belleforest de faire l'éloge de la branche principale du sunnisme, en l'assimilant implicitement au catholicisme. Or, c'est un texte entier dont une leçon essentielle reposerait sur cette assimilation abusive.

Une manière d'éviter ce grief consisterait à rappeler ce que l'islam, dans son principe même, a de détestable. Et ce principe, pour un chrétien de la Renaissance, réside dans un homme : Mahomet. De fait, on a vu plus haut que l'exposé du Coran était indissociable de la biographie de ce dernier. Mais Mahomet, pour les raisons que l'on a présentées, ne peut guère être pris pour sujet. Sa loi est ordinairement décrite, depuis le Moyen Âge, comme une loi de plaisir. La complaisance dont on accuse souvent l'histoire tragique serait notée avec sévérité si l'on s'attardait trop longuement au récit de ses faits et gestes. Aussi Belleforest décrit-il bien la perversité du prophète comme archétypale, mais il ne peut le faire qu'en passant, comme dans l'argument : « [La fausse persuasion] fust le moyen par lequel l'Arabe imposteur de simple esclave ou affranchy, et de conducteur de chameaux, et passablement riche marchand, devint grand Satrape : et en fin estonna les forces et puissance de l'Empire des Romains »<sup>62</sup>. De même dans le début de la narration, où la prétérition point à peine :

Je n'ay icy affaire de discourir les entreprises complots, & essays de Mahometh chef de la secte Alcorane, ny les moyens avec lesquels il parvinst à une telle, & si grande puissance que de se faire chef, & Prince de presque tout le Levant, d'autant que plusieurs se sont arrestez sur ce sujet, & ont dressé l'histoire qui esclarcit son origine, & racompte au long les ruses de cest homme, excellent certes en ses desseins, si la doctrine n'eust gasté la subtile gentillesse de son esprit assez genereux, si à la cautelle il ne eust point liée l'impieté telle que la ruine de milliers d'ames. Laissant donc c'est [*sic*] imposteur le vray Antechrist, & enfant aîné du Pere du mensonge, je descendray aux temps que les Arabes infectez de sa poison [...] coururent toute l'Affrique [...]<sup>63</sup>.

Ce que la longue généalogie qui suit immédiatement a pour fonction de compenser, avec son lot d'ambitions assouvies dans la violence mais non pas toutes fermement reliées au thème du schisme, c'est selon toute vraisemblance une impossibilité de la geste mahométique à l'intérieur de l'histoire tragique : le déséquilibre de l'économie narrative résulte probablement de deux contraintes d'orthodoxie que Belleforest peine à concilier.

Thevet s'en tire avec plus d'habileté : dans son propre récit des événements, il cite seulement deux précédents de troubles politiques liés à la rébellion religieuse, puis souligne la concomitance entre l'essor du « Cherif » et celui de Luther, mais de manière à présenter le premier comme un « presage »<sup>64</sup> du second ; présage qui présente l'intérêt de souligner le rôle de la providence divine tout en évitant l'analogie des doctrines.

<sup>62</sup> *HT*, V, 2, f° 35 v°.

<sup>63</sup> *Ibid.*, f° 37 v° – 38 r°.

<sup>64</sup> A. Thevet, *Cosmographie universelle, op. cit.*, f° 10 v°.



Dans ce qui précède, la question de la curiosité n'a pas été oubliée : l'impossibilité de la geste mahométique découle de la critique ordinairement adressée à cette curiosité. Mais il est vrai que l'histoire étudiée ne témoigne pas de l'intérêt propre pour la religion musulmane et pour ses textes que l'on a mis au jour dans la *Cosmographie universelle*. Pour tenter de savoir si cet intérêt se retrouve dans l'œuvre de fiction, on quittera les détails de l'analyse particulière. Les propositions générales récemment formulées par Robin Beuchat feront un bon point de départ.

Le point de vue adopté par ce commentateur pour entrer dans les histoires tragiques de Belleforest est différent du nôtre, puisqu'il étudie la question de la vertu barbare. Mais Robin Beuchat entend montrer la mauvaise conscience de l'écrivain quand il donne pour exemplaires de bons barbares et cette mauvaise conscience tient, selon lui, au dilemme suivant : « reconnaître soit la moralité de l'islam, soit la supériorité absolue de la « raison naturelle » – ce qui dans les deux cas revient à contester le monopole moral auquel prétend un certain christianisme sous l'autorité de saint Paul »<sup>65</sup>. Nous ne sommes pas convaincu par l'existence de ce dilemme. Quoique toutes les théologies, d'inspiration paulinienne par exemple, ne cherchent pas nécessairement à souligner ce point, le christianisme ne conteste en aucun cas l'existence d'une morale naturelle, qui n'est d'ailleurs pas la même chose qu'une religion naturelle. Sous le strict rapport des doctrines, catholique comme réformées, la moralité d'un personnage musulman n'est donc pas susceptible de poser problème. Et même la moralité de l'islam, entendu comme religion, n'est qu'une demi-difficulté. Car les controversistes admettent depuis longtemps que la loi mahométane comprend certains préceptes tout à fait conformes à ceux du christianisme, ce qui rend cette loi d'autant plus pernicieuse à leurs yeux. Cela autorise du reste l'argument topique de la honte, qu'étudie par ailleurs Robin Beuchat<sup>66</sup>, dont Belleforest fait plusieurs fois usage, et qui consiste à incriminer les chrétiens en leur faisant remarquer que certains musulmans agissent mieux qu'eux.

Pour toutes ces raisons, il ne nous semble pas que l'auteur des *Histoires tragiques* hésite, par exemple, à évoquer la « charité » de tel personnage musulman. S'il est vrai qu'il ne le fait pas dans l'argument de la nouvelle xxiv, à propos du bon roi Mansour<sup>67</sup>, il emploie bel et bien le mot pour expliquer la clémence de Saich envers le seigneur de Dubdu, dans la nouvelle xxxv : cette clémence est l'effet de « la charité de laquelle il estoit affectionné envers ses subjects »<sup>68</sup>. Dans la *Cosmographie universelle*, Belleforest stipule même que Mahomet, le prophète de l'islam, « recommanda grandement la charité »<sup>69</sup>. C'est qu'il ne l'entend pas alors comme une vertu théologale, mais comme une simple vertu de type moral,

<sup>65</sup> R. Beuchat, « Trouble dans le récit exemplaire », art. cité, p. 106.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 99-100.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>68</sup> *HT*, II, 35, f° 430 v°.

<sup>69</sup> *CU*, t. 2, col. 1202.



et que cela ne soulève pas de difficulté particulière. Au fond, et toujours du strict point de vue de la doctrine, le seul problème qui aurait pu se poser se trouve ailleurs. Très précisément au début de la nouvelle xxxv, dont l'argument commence ainsi :

De quelle plus grande vertu sçauroit on recommander le Prince, que de celle qui rend la vie de l'homme approchant aucunement de la perfection des celestes. C'est chose louable d'aimer & bien faire à ses amis, & se mettre en hazard pour la conservation de son pays & cité : mais c'est surpasser ce que l'homme a de terrestre & charnel, lors qu'oubliant toute injure lon accolle son ennemy, & reçoit on en amitié & alliance : celui qui se seroit essayé de nous mal faire<sup>70</sup>.

Tout semble indiquer que l'amour ici décrit est l'amour évangélique, aussi appelé amour parfait en Mt. v, 48, et qui, par définition, singularise le christianisme : s'il est vrai que le magnanime est parfait dans *l'Éthique à Nicomaque*<sup>71</sup> ou que la vertu du sage le divinise chez Sénèque<sup>72</sup>, l'assimilation du « terrestre » au « charnel » ressortit à un vocabulaire spécifiquement chrétien. Mais l'exemple supposé illustrer cette sentence est bien celui de Saich, prince musulman, dont il faudrait à tout le moins expliquer la grâce particulière. Néanmoins, le récit proprement dit reste très en-deçà de sa promesse initiale, dans laquelle il faut faire la part de l'hyperbole et de la captation d'intérêt : Saich fera finalement montre d'une clémence qui, bien que rapportée à l'action de Dieu<sup>73</sup>, est d'abord victoire d'un homme sur ses passions<sup>74</sup> et aurait aussi bien pu être celle d'un païen, Pompée pardonnant à Tigrane par exemple<sup>75</sup>. Un problème aurait pu se poser, mais ne se pose finalement pas.

Ces remarques nous paraissent importantes car elles permettent d'établir de façon plus exacte le risque pris par l'auteur des *Histoires tragiques* dans son traitement général de l'islam et de préciser en quoi ce traitement pourrait représenter une infraction à l'orthodoxie. L'orthodoxie dont il est ici question n'est pas vraiment orthodoxie de doctrine, pour employer une expression qui semble pléonastique, mais ne l'est pas. C'est plutôt une orthodoxie de comportement ou de convenance, sur le fondement de laquelle un lecteur dirait d'un écrivain, un peu au jugé, qu'il est ou non un bon chrétien. Or, il faut qu'il y ait sous ce rapport péril de transgression, pour qu'à toute description positive d'un personnage musulman,

<sup>70</sup> *HT*, II, 35, f° 409 r°.

<sup>71</sup> Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IV, 1123 b 27-28 et 1124 a 3. Nous empruntons cette remarque à Thibault Catel, en le remerciant de nouveau.

<sup>72</sup> Sénèque, *Lettres à Lucillius*, XXXI, 9.

<sup>73</sup> « Mais quoy ? Le ciel fait aussi bien naistre des choses rares & ames gentilles, & bien nees entre les peuples les plus farouches » (*ibid.*, f° 430 r°).

<sup>74</sup> « Saich Roy de Fez est louable sur tout bienfait d'avoir si bien vaincu ses passions, & moderé sa colere » (*ibid.*, f° 430 v°).

<sup>75</sup> « Pompee le grand, pardonna à Tigrane amy de Mithridate » (*ibid.*, f° 410 v°).

représenté d'après son identité religieuse, succède rapidement l'argument de la honte : on pourrait le démontrer par de très nombreux exemples.

De fait, l'emploi de cet argument peut s'entendre de deux façons. La première, la plus évidente, serait qu'il procède d'une indignation sincère. De la sincérité, surtout quand l'auteur s'affiche indigné, on dira avec raison qu'il est bien difficile de juger ; mais nous sommes tenté de la déduire d'une histoire où, pourtant, Belleforest n'accuse pas expressément l'indignité des chrétiens et où, même, un musulman se comporte avec la dernière des sauvageries : la célèbre histoire xxxi, sur l'affreuse vengeance de l'esclave more battu par son maître chrétien, histoire dont la morale explicite est qu'il ne faut pas s'en remettre à des personnes d'autres créances que la sienne<sup>76</sup>. L'esclave s'y présente avec insistance comme musulman, et non seulement comme more ou comme barbare : « Et qu'avez-vous à aboyer, disoit le Barbare, mastins *Chrestiens* ? Vous semble il grand nouveauté qu'un homme *de loy contraire à la vostre*, use de pareille vengeance sur les vostres, que vous faites sur ceux qui tombent à vostre mercy ? »<sup>77</sup> Le même esclave invoque encore « le grand Prophete Mahom »<sup>78</sup>, pour regretter de ne pouvoir se venger davantage. Mais dans le même temps, Belleforest pose des signes d'équivalence implicite avec le maître de cet esclave<sup>79</sup>. Outre la cruauté dont ce maître fait d'abord preuve, un vain désir de vengeance s'empare de lui à la fin du récit. Les souffrances qu'il endure expliquent ce sentiment, mais toute la narration suggère quand même de comparer un tel désir à celui qui anime le musulman : « Dom Rivieri demeura heritier d'un trance & crevecœur perpetuel, tant pour la ruine des siens, que pour n'avoir eu le moyen de se venger de son esclave »<sup>80</sup>. Une autre morale, sous-jacente, se fait alors entendre : quand un chrétien se comporte en vrai musulman, il a bien cherché la punition qu'il reçoit de Dieu. Parce que cette conclusion demeure sous-jacente et que la morale explicite suffirait à écarter le grief de complaisance dans l'exposé des horreurs, il ne nous paraît pas invraisemblable que Belleforest soit en effet indigné par le comportement de certains chrétiens et qu'il puisse employer de bonne foi, dans d'autres passages, l'argument de la honte.

Il n'en reste pas moins que cet argument, dans certains cas, a l'efficacité d'une stratégie discursive. Il permet de modifier le point de vue ordinairement dégradant porté sur l'islam, ce qui ressortit à une topique du monde renversé fréquente dans les histoires tragiques<sup>81</sup>, tout en intégrant cette modification du stéréotype à un

<sup>76</sup> *HT*, II, 31, f° 343 v°.

<sup>77</sup> *Ibid.*, f° 339 v°. Nous soulignons.

<sup>78</sup> *Ibid.*, f° 338 r°.

<sup>79</sup> Dans cette équivalence se vérifie l'observation de Thierry Pech : « le tragique [de l'histoire tragique] a vocation à situer une expérience du mal à l'intérieur de la communauté, et non à l'exiler dans les terres étrangères du 'monstrueux', du 'barbare' ou de l' 'atroce' » (T. Pech, *Conter le crime*, *op. cit.*, p. 426).

<sup>80</sup> *Ibid.*, f° 343 v°.

<sup>81</sup> W. K. Pietrzak, « Les *Histoires tragiques* de Belleforest », art. cité, p. 98.

raisonnement qui paraît le confirmer. Cela nous semble particulièrement vrai dans une autre histoire fameuse, celle de l'Africain Xahumor, qu'une infaillible loyauté conjugale pousse à délivrer héroïquement son épouse captive : « les Chrestiens », écrit Belleforest, « auront dequoy rougir de honte oyans qu'un Mahometam, & iceluy Africain leur fait la leçon »<sup>82</sup>. L'intérêt de cette remontrance, à laquelle d'autres font écho<sup>83</sup>, est qu'elle autorise un exposé apparemment très flatteur de la piété musulmane. Car il ne s'agit pas seulement de montrer que les Barbares ne le sont que « de nom »<sup>84</sup>, ni que tout « peuple » est capable de « gentillesse & courtoisie »<sup>85</sup> ; les considérations ethniques ne sont pas seules en jeu. L'identité religieuse de Xahumor est très souvent soulignée, ne serait-ce que par ses propres paroles : « Ainsi m'aide Dieu, & son prophete Mahomet, si je me retire d'aujourd'huy que je n'aye accomply ma promesse [en] delivrant les miens de captivité »<sup>86</sup>. Belleforest donne à voir, avec insistance, la foi d'un protagoniste héroïsé et, ce faisant, congédie le cliché du musulman infidèle que d'autres histoires reconduisent au contraire. Plus troublant encore, cette foi marche de pair avec une viscérale détestation du christianisme et cette détestation est partagée par l'épouse de Xahumor : « si » ce dernier « avoit les Chrestiens à contrecœur, elle les haïoit sur toutes les choses de ce monde »<sup>87</sup>. Leur amour exemplaire est fondé sur cette haine. On comprend que l'auteur prenne ailleurs certaines précautions, en faisant la morale aux chrétiens sur leurs vices, ou encore en envoyant *in extremis* ce couple magnifique « voir les cachots infernaux avec [...] le reste des Mahometistes »<sup>88</sup>.

La violence de cette rectification finale produit-elle un effet d'ironie, qui la démentirait ? Probablement pas. Rien ne permet de dire que Belleforest ait composé son texte dans ce but ni que le premier public de ce texte ait pu le recevoir de cette façon. En fait, l'écrivain a poussé jusqu'à son terme extrême – terme religieux et non ethnique – la logique d'inversion au fondement de l'histoire tragique. Mais il a poussé si loin cette logique qu'il lui faut faire quelques pas de recul. Il contreviendrait autrement, non pas à l'exactitude doctrinale, qui n'est pas en jeu, mais bien à cette forme de convenance qui interdit à un chrétien comme lui toute admiration excessive pour la vertu des musulmans.

Cette admiration résulte-t-elle d'une curiosité propre pour l'islam, cette curiosité que des malveillants risqueraient précisément d'incriminer en elle ? C'était notre question, et l'on ne sait y répondre. Belleforest pourrait en effet avoir conçu, dans son travail d'historien, un intérêt pour cette religion dont son œuvre de fiction continuerait de témoigner. Il pourrait aussi instrumentaliser l'islam à des fins

<sup>82</sup> *HT*, VII, 7, f° 195 r°.

<sup>83</sup> Voir, par exemple, f° 198 v° – 199 r°.

<sup>84</sup> *Ibid.*, f° 218 v°.

<sup>85</sup> *Ibid.*, f° 194 r°.

<sup>86</sup> *Ibid.*, f° 206 r°.

<sup>87</sup> *Ibid.*, f° 203 v°.

<sup>88</sup> *Ibid.*, f° 218 r°.

de débat interne, selon sa propre habitude mais non plus dans un esprit d'anti-protestantisme : en l'espèce, la figure de Xahumor paraît inviter à reconnaître chez l'adversaire religieux, réformé par exemple, des qualités distinctes de sa pernicieuse doctrine. Il pourrait enfin être mû par la seule intention de satisfaire chez ses lecteurs une insatiable soif de nouveauté : inhérente à toute entreprise littéraire, cette soif est de surcroît excitée par le souvenir de Bandello, qui est bien un auteur de nouvelles – le mot a toute son importance. Est-ce un hasard si l'histoire de Xahumor intervient dans le dernier tome composé par Belleforest, qui en a déjà donné six, au risque de susciter la lassitude ?

Trancher entre ces hypothèses, en pénétrant plus avant la pensée de l'auteur, importe peu. L'essentiel est ailleurs. L'histoire tragique, peut-être sous l'effet de ses propres contraintes génériques, est un espace propice à l'épanouissement d'une curiosité pour l'islam. Et cette curiosité, certes contrariée par l'état des mentalités, n'est plus seulement esthétique ou intellectuelle, comme dans les écrits historiographiques de Belleforest : dans ses manifestations les plus originales, elle est d'ordre moral. On a tenté de la saisir dans sa dimension proprement religieuse, sans toutefois nier son rapport avec le propos ethnique. Il nous semble que cela permet tout à la fois d'envisager l'œuvre de Belleforest dans sa cohérence, de relever certaines de ses ambiguïtés ou stratégies inaperçues, de mettre en évidence des points-limites par lesquels elle se définit, sinon tout à fait comme expérimentale, du moins comme susceptible de faire évoluer les horizons d'attente.

## Bibliographie

- Belleforest, François de, *Histoire universelle de tout le monde*, Paris, Gervais Mallot, 1570
- Belleforest, François de, *XVIII. Histoires tragiques*, Lyon, Pierre Rollet, 1578
- Belleforest, François de, *Le Second Tome des Histoires tragiques*, Paris, Robert le Mangnier, 1566
- Belleforest, François de, *Le Troisième Tome des Histoires tragiques*, Turin, César Farine, 1569
- Belleforest, François de, *Le Quatrième Tome des Histoires tragiques*, Turin, Jérôme Farine, 1571
- Belleforest, François de, *Le Cinquième Tome des Histoires tragiques*, Paris, Jean Hulpeau, 1572
- Belleforest, François de, *Le Septième Tome des Histoires tragiques*, Paris, Emmanuel Richard, 1583
- Belleforest, François et Münster, Sebastian, *La Cosmographie universelle de tout le monde*, Paris, Michel Sonnius, 1575
- Beuchat, Robin, « Trouble dans le récit exemplaire. La vertu barbare dans les *Histoires tragiques* de François de Belleforest (1559-1582) », in *Le Récit exemplaire (1200-1800)*, études réunies par Véronique Duché et Madeleine Jeay, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 93-107
- Bibliander, Theodor, éd., *Machumetis... uitae, doctrina, ac ipse Alcoran*, Bâle, Johannes Oporinus, 1550
- Boaistuau, Pierre, *L'Histoire de Chelidonium Tigurinus...*, Paris, Vincent Sertenas, 1559
- Lestringant, Frank, *André Thevet cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, 1991
- Lestringant, Frank, « Histoires tragiques et vies des hommes illustres : la rencontre des genres. À propos de quelques histoires orientales chez Belleforest et Thevet », *Travaux de littérature*, 2000, XIII, p. 49-67

- Montesquieu, *Lettres persanes*, éd. par Paul Vernière et rév. par Catherine Volpillac-Auger, Paris, Librairie générale française, « Le Livre de poche », 2006
- Münster, Sebastian, *Cosmographia universalis*, Bâle, Henricpetri, 1554
- Pech, Thierry, *Contre le crime. Droit et littérature sous la Contre-Réforme : les histoires tragiques (1559-1644)*, Paris, Honoré Champion, 2000
- Pietrzak, Witold Konstanty, « Les *Histoires tragiques* de Belleforest et leur réception en France aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *RHR*, 2011, n° 73, p. 89-106
- Thevet, André, *Cosmographie universelle*, Paris, Guillaume Chaudière, 1575
- Thevet, André, *Pourtraits et vies des hommes illustres*, Paris, Veuve Kervert et Guillaume Chaudière, 1584
- Vigliano, Tristan, « L'histoire de Mahomet par Pierre Boaistuau : sources et formes d'une digression sur l'islam », in *Boaistuau ou le génie des formes*, sous la direction de Nathalie Grande et Bruno Méniel, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 65-91
- Zhiri, Oumelbanine, *L'Afrique au miroir de l'Europe : fortunes de Jean Léon l'Africain à la Renaissance*, Genève, Droz, 1991
- Zhiri, Oumelbanine, « Turcs et Mores : monarques musulmans dans les *Histoires tragiques* de Boaistuau et Belleforest », *L'Esprit créateur*, hiver 2013, vol. 53, n° 4, p. 34-46

**Tristan Vigliano** est professeur en littérature française de la Renaissance à Aix-Marseille Université et directeur du CIELAM. Après avoir travaillé sur la notion de juste milieu au XVI<sup>e</sup> siècle, puis édité et traduit le *De disciplinis* de Juan Luis Vives, il a publié *Parler aux musulmans. Quatre intellectuels face à l'islam à l'orée de la Renaissance* (Genève, Droz, 2016) et *L'islam e(s)t ma culture. Leçons d'histoire littéraire pour les jours de tourmente* (Presses universitaires de Lyon, 2017).

Étienne Bourdon

Université Grenoble Alpes

 <https://orcid.org/0000-0003-0173-181X>

[Etienne.Bourdon@univ-grenoble-alpes.fr](mailto:Etienne.Bourdon@univ-grenoble-alpes.fr)

## Le « monstre de Cracovie » : savoirs, religion et politique dans la *Cosmographie universelle* (1575) de François de Belleforest

### RÉSUMÉ

Un monstre humanoïde serait né à Cracovie en 1547. Il connaît une certaine célébrité et se retrouve dans des ouvrages naturalistes, de tératologie, de prodiges ou encore des cosmographies. Alors qu'il est souvent utilisé pour dénoncer les persécutions contre les protestants, le catholique intransigeant François de Belleforest l'insère dans sa *Cosmographie universelle* en 1575. Dans sa dénonciation du protestantisme, Belleforest est souvent radical, devient à l'occasion manichéen, voire violent, et utilise la nouvelle *Imago Mundi* au service de son combat. Son usage politique de la géographie est d'autant plus efficace que l'ouvrage touche un large public avide de découvrir une synthèse des récentes découvertes sur le monde. L'article procède à une archéologie de cette gravure, et étudie l'élaboration et la circulation des savoirs cosmographiques, ainsi que leurs usages confessionnels et politiques. Il apparaît que Belleforest dote cette gravure d'un sens nouveau qui met en évidence les angoisses eschatologiques et politiques en cette période charnière de passage du pouvoir de Charles IX à Henri III.

**MOTS-CLÉS** – Monstre de Cracovie, François de Belleforest, Cosmographie, Guerres de Religion, Tératologie, Henri III

### The “Monster of Krakow”: Knowledge, Religion and Politics in the François de Belleforest’s *Cosmographie Universelle* (1575)

### SUMMARY

According to the common belief, a humanoid monster was born in Krakow in 1547. This creature thenceforth gained a certain popularity and has since been widely represented in naturalistic works, in works of teratology, in books of prodigies, and even in cosmographies. While this frightful figure is often used to denounce the persecutions against Protestants, the intransigent Catholic François de Belleforest inserts it into his *Cosmographie universelle* published in 1575. In his denunciation of Protestantism, Belleforest is often radical, occasionally becomes Manichean or even violent, and



uses the new *Imago Mundi* as a weapon that serves his fight. His political use of geography is all the more effective as this book reaches a large audience eager to delve into such syntheses of recent discoveries about the world. In this article, I carry out an archeology of the engraving entitled “The Krakow Monster”. I explore the development and circulation of cosmographic knowledge as well as its denominational and political uses. It appears that Belleforest endows this engraving with a new meaning which highlights the eschatological and political anxieties through this pivotal period of the handover of power from Charles IX to Henry III.

**KEYWORDS** – Monster of Krakow, François de Belleforest, Cosmography, French wars of religion, teratology, Henri III

## Introduction

La *Cosmographie universelle* de François de Belleforest (1575) recèle une gravure qui a dû surprendre plus d’un lecteur (Fig. 1)<sup>1</sup>. Celle-ci représente un monstre humanoïde qui serait né à Cracovie, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Si elle n’a évidemment pas échappé aux seiziémistes<sup>2</sup>, aucune explication politique satisfaisante n’en a été proposé. Or, pour comprendre cette gravure, il faut se rappeler à quel point François de Belleforest a activement participé par la plume aux guerres de Religion. Bien que sa volumineuse *Cosmographie universelle* reprenne en partie celle du protestant bâlois Sébastien Münster, c’est au service de la cause catholique que François de Belleforest écrit. Dans sa dénonciation du protestantisme, son discours est souvent radical, devient à l’occasion manichéen, voire violent, et utilise la nouvelle *Imago Mundi* au service de son combat. Son usage politique de la géographie est d’autant plus efficace que l’ouvrage touche un large public avide de découvrir une synthèse des récentes découvertes sur le monde. Par le statut de vérité qu’il donne à son discours, l’encyclopédiste replace les guerres de Religion dans le combat pluriséculaire qui oppose le vrai au faux, le bien au mal, le juste à l’inique dans le but de travailler à l’avènement du Royaume de Dieu. Sa *Cosmographie universelle* (1575) devient alors une arme à la fois théologique, confessionnelle et politique. Le but de cet article est de tenter d’élucider le sens politique du « Monstre de Cracovie » et de mettre en évidence que cette naissance prodigieuse est porteuse d’un discours sur l’altérité anthropologique des confins de la chrétienté, mais aussi sur les terribles luttes confessionnelles qui déchirent alors le royaume de France, au moment où le trône passe de Charles IX à Henri III et dans la crainte d’une faiblesse du pouvoir à l’égard des protestants.

<sup>1</sup> F. De Belleforest, *Cosmographie universelle*, Paris, N. Chesneau et M. Sonius, 1575, I, 2, 1690, 1720-1722. [L’ouvrage est désormais noté *CU*].

<sup>2</sup> J. Céard, « Tératologie et tératomanie au XVI<sup>e</sup> siècle », in M.-T. Jones-Davies (dir.), *Monstres et prodiges au temps de la Renaissance*, Paris, Centre de recherches sur la Renaissance, diffusion J. Touzot, 1980, p. 5-16 ; J. Céard, *La nature et les prodiges. L’insolite au XVI<sup>e</sup>*, Genève, Droz ; Paris, [diffusion Champion], 1996, p. 294 ; J.-C. Margolin, « Sur quelques prodiges rapportés par Conrad Lycosthènes », *ibid.*, p. 42-54.



En procédant à une archéologie de cette gravure et de ses usages nous mettrons en évidence les jeux de savoirs et de spatialités dans la chrétienté et dans l'espace du livre, la façon dont le monstre interpelle les contemporains et les invite à déchiffrer le monde, et enfin la façon dont François de Belleforest en donne une interprétation à la fois catholique et politique.



Figure 1. Le monstre de Cracovie (F. de Belleforest, *CU*, I, 2, 1575, 1814-1815 ;  
BM Grenoble, Bd.512)



## 1. « Un monstre nay en Graccovie »

Ce monstre est en effet peu ordinaire. Ce n'est pas tant qu'il est une sorte d'hybride homme-animal, mais surtout que sur une physionomie générale humanoïde et râblée soient greffées des têtes de singe sur les muscles pectoraux, des têtes de chien aux coudes et aux genoux, des yeux globuleux ronds et noirs, prolongés horizontalement par des sortes de houppes oculaires qui en intensifient le regard et que doublent à l'arrière des oreilles pointues. Une petite trompe prolonge le front et le nez, et se recourbe sur le côté. Les pattes avant et arrière sont palmées et les doigts crochus. Il arbore des yeux sur l'estomac, qui font ressembler le nombril à un nez, et un long appendice caudal en forme de fouet se terminant de façon étrange par deux crochets qui ne ressemblent pas tant à une pince qu'à un croissant de lune qui se dresserait sur le haut de la gravure. La gravure est accompagnée d'une légende précisant que « C'est cy la figure d'un monstre, nay en Graccovie, au moys de Fevrier l'an de grace 1547. lequel ne vesquit, que 3. heures ». L'image comporte une deuxième légende – située à la suite de la gravure, en haut de la page suivante – qui affirme de façon plus obscure encore que « Paraventure ce labour ne sera point inutile, d'avoir icy mis la figure de ce monstre, d'auta[n]t que par iceluy les hommes mortels peuvent estre admonestez de plusieurs choses »<sup>3</sup>. En revanche, à aucun moment François de Belleforest ne commente l'image et sa légende. La localisation de la gravure dans l'espace de la double page de l'ouvrage interroge aussi (Fig. 2). Ce monstre apparaît au moment où François de Belleforest vient de traiter des rois de Pologne, puis des villes épiscopales polonaises, et juste avant d'aborder la Lituanie.

La présence de cette gravure dans la *Cosmographie universelle* de François de Belleforest a de quoi surprendre. En effet, on sait bien que celui-ci s'est servi de la cosmographie de Sébastien Münster comme point de départ de son propre ouvrage. Pour certains chapitres, François de Belleforest se contente de reprendre le texte de l'humaniste bâlois, pour d'autres il apporte des précisions ou des corrections, ou bien réécrit intégralement le passage. Du point de vue des gravures, il en garde relativement peu non seulement parce que certains bois étaient devenus indisponibles, mais aussi parce que certaines ne convenaient plus à l'image qu'il voulait donner du monde. Ici, François de Belleforest ne change rien. Et concernant les monstres, il n'en garde que deux. Outre le monstre de Cracovie, il conserve la gravure des « monstres marins, et terrestres » que l'on rencontre dans les régions septentrionales de l'Europe (Fig. 3). On y voit des crevettes géantes et des homards démesurés qui s'emparent, grâce à leurs immenses pinces, de pauvres petits marins tombés à l'eau, des « veaux marins », des poissons gigantesques aux têtes de chouette ou de sanglier, d'immenses serpents de mer qui étreignent les caraques, ou encore des baleines menaçantes dont les jets d'eau qui surgissent de leurs événements s'élèvent si haut dans le ciel que leurs panaches dépassent les mâts les plus hauts des navires les plus grands.

<sup>3</sup> CU, I, 2, 1815.



Figure 2. Le monstre de Cracovie dans l'espace paginal (F. de Belleforest, *CU*, I, 2, 1575, 1813-1816 ; BM Grenoble, Bd.512)

François de Belleforest rappelle qu'on rencontre ces animaux dans les mers scandinaves, qu'ils auraient déjà été décrits par Solin et Boèce, et qu'ils ont encore été récemment observés par l'évêque d'Uppsala, Olaus Magnus, auquel il reprend cette gravure<sup>4</sup>. Ce sont bien des animaux étranges et extraordinaires – qui méritent qu'on en « fasse monstre » pour leur aspect incroyable<sup>5</sup> – mais qui n'appartiennent guère à la même catégorie que notre « monstre de Cracovie » qui s'apparente plutôt à ce qui est contre-nature. Du point de vue naturaliste et théologique de l'époque, les premiers témoignage de la toute-puissance de Dieu et de la diversité de ses créatures, et révèle une certaine conception de l'altérité ontologique

<sup>4</sup> O. Magnus, *Carta marina et descriptio septemtrionalium terrarum ac mirabilium rerum in eis contentarum deligentissime elaborata Anno Dni 1539*, Licopen [sic] Veneciis, T. de Rubis, 1539 ; O. Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus*, Romae, [J. M. De Viottis], 1555. Voir P.-A. Salvadori, *Le Nord de la Renaissance. La carte, l'humanisme suédois et la genèse de l'Arctique*, Paris, Classiques Garnier, 2020.

<sup>5</sup> J. Nicot, *Thresor de la langue françoise, tant ancienne que moderne*, Paris, D. Douceur, 1606, p. 416 ; M. de Montaigne, *Essais*, II, I et XI. Montaigne qualifie en ce sens les baleines et monstres (« l'horrible chaos de la bouche de ce monstre », II, XII).



progressive des périphéries terrestres ; les seconds renvoient soit à l'étrangeté du monde animal – sans intentionnalité divine –, soit à la capacité de Dieu de déroger à Ses propres lois de la nature pour délivrer aux hommes un message. Ce croisement des lectures est renforcé par un véritable appétit de l'époque pour les ouvrages de tératologie dont témoigne *Des monstres tant terrestres que marins* du chirurgien Ambroise Paré, paru deux ans plus tôt (1573)<sup>6</sup>.

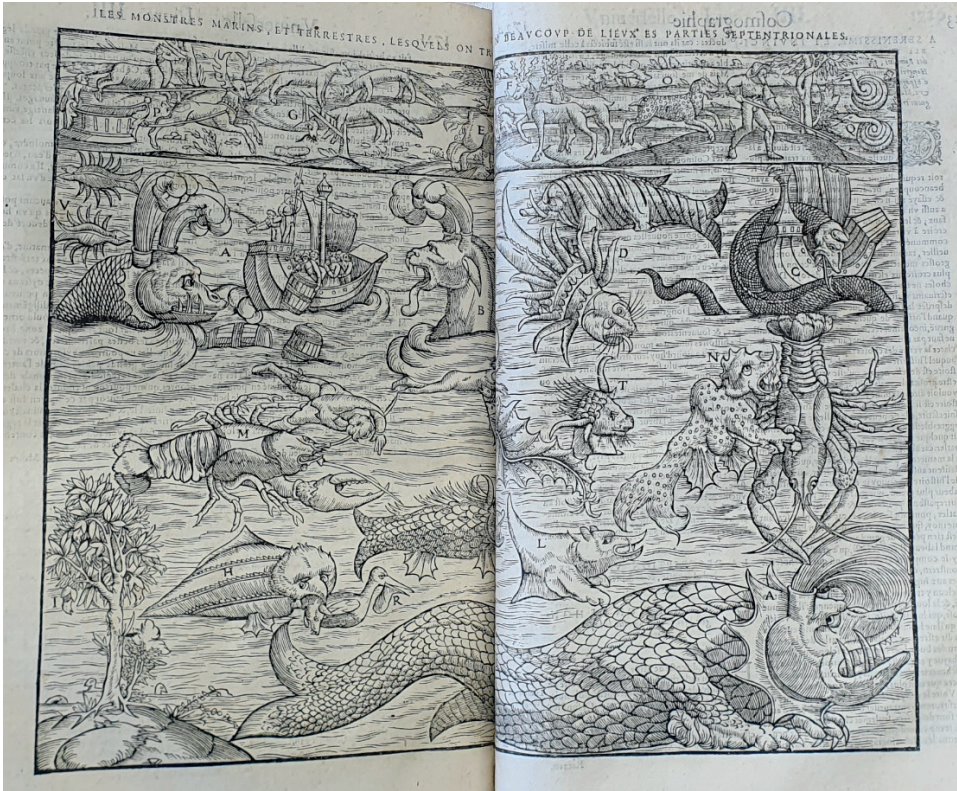


Figure 3. *Les monstres marins, et terrestres* (F. de Belleforest, 1575, *CU*, I, 2, 1722-1723 ; BM Grenoble, Bd.512)

La présence du monstre de Cracovie dans la *Cosmographie universelle* de François de Belleforest est d'autant plus surprenante que l'auteur a pris la peine

<sup>6</sup> A. Paré, *Deux livres de chirurgie*. I. *De la génération de l'homme, & manière d'extraire les enfans hors du ventre de la mère, ensemble ce qu'il faut faire pour la faire mieux, & plus tost accoucher, avec la cure de plusieurs maladies qui luy peuvent survenir* ; II. *Des monstres tant terrestres que marins, avec leurs portrais. Plus un petit traité des plaies faictes aux parties nerveuses*, Paris, André Wechel, 1573 (voir éd. critique et commentée par J. Céard, *Des monstres et prodiges*, Genève, Droz, 1971).

de chasser les nombreux monstres antiques que Sébastien Münster avait fait figurer. En effet, on ne trouve plus les célèbres cyclopes, blemmyes, sciapodes et cynocéphales (Fig. 4) qui étaient directement issus de l'*Histoire naturelle* de Plin l'Ancien et qui avaient nourri les récits merveilleux de voyages médiévaux<sup>7</sup>. En effet, François de Belleforest écrit trois décennies après Sébastien Münster, à une époque où les progrès zoologiques et anatomiques, et la multiplicité des voyages ont fait renoncer à la croyance en la diversité des espèces humanoïdes au profit de la pluralité des peuples et des cultures<sup>8</sup>. François de Belleforest n'a aucun doute et préfère tenir

à part les folles narrations de ceux qui nous sont faint [sic, feint] des hommes d'autre effigie que celle que la nature a donnée comme à tout le genre humain, comme d'en avoir sans la[n]gue, d'autres qui sont sans teste, [...] d'autres qui ont les yeux à l'estomach, d'autres qui n'en ont qu'un au milieu du front, ainsi que les Poètes faignent de leur Polypheme<sup>9</sup>.

Il ne peut non plus accepter les blemmyes légendaires, africains ou asiatiques, que Sébastien Münster représentait avec un visage sur le ventre et une bouche sur l'estomac, ce que les nouveaux savoirs anatomiques rendent incompatibles avec ce que l'on sait alors du système digestif. Pour Belleforest, ceux qui croient en l'existence des blemmyes ne sont que des menteurs, car « ils disent n'avoir point de teste, & lesquels ont les yeux aux espauls, mais il ne dient point par où est-ce qu'ils mangent, car il faut qu'ils ayent la bouche en l'orifice de l'estomach, & que leur digestion se face au lieu mesme où s'assemble la matiere fecale »<sup>10</sup>. On remarquera au passage que le monstre de Cracovie a bien des yeux sur le ventre, mais non une bouche, ce qui écarte le problème anatomique relevé par François de Belleforest. Celui-ci se refuse désormais à croire à ces « monstra humana », ces divers peuples monstrueux que Dieu n'aurait jamais voulu créer. En revanche, ce qui apparaît contre-nature ne peut être, sous sa plume, que des écarts divins et volontaires au fonctionnement de l'ordre naturel voulu par Dieu afin de produire des signes envoyés aux hommes. Au contraire des étranges baleines et des improbables monstres pliniens, le monstre des marges polonaises laisse entendre qu'il s'agit d'un prodige. Il est un signe du Très-Haut en ce bas monde,

<sup>7</sup> L. Verner, *The epistemology of the monstrous in the Middle Ages*, New York, Routledge, 2005 ; J. Block Friedman, *The monstrous races in medieval art and thought*, Syracuse (N. Y.), Syracuse university press, 2000 ; D. Williams, *Deformed discourse. The function of the monster in mediaeval thought and literature*, Montreal & Kingston, McGill-Queen's university press, 1996 ; J. Céard, *La nature et les prodiges. L'insolite au XVI<sup>e</sup>, op. cit.*, ; C. Lecouteux, *Les monstres dans la pensée médiévale européenne*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1993.

<sup>8</sup> F. Lestringant, P.-F. Moreau et A. Tarrête (dir.), *L'unité du genre humain. Race et histoire à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2014.

<sup>9</sup> CU, II, 1793.

<sup>10</sup> CU, II, 1588.





## 2. Déchiffrer le monde

En ces temps de guerre de Religion, où les luttes confessionnelles s'exacerbent, il devient urgent de déchiffrer les phénomènes extraordinaires, de développer une herméneutique du monde dans le prolongement de l'exégèse des textes saints. François de Belleforest s'y est attelé toute sa vie, d'abord aux côtés de Pierre Boaistuau<sup>11</sup>, puis dans divers ouvrages comme l'édition de la *Cité de Dieu* d'Augustin – à laquelle il a participé et où il est rappelé que certains monstres « apprenne[n]t aux Chrestiens »<sup>12</sup> des messages divins –, jusqu'à sa traduction du *Traicté des monstres* d'Arnaud Sorbin, parue quelques mois avant sa mort<sup>13</sup>.

Pour comprendre le sens belleforestien du monstre de Cracovie, il nous faut reconstituer ses pérégrinations textuelles et gnoséologiques antérieures à 1575. Le monstre semble apparaître en 1544. Le prêtre Jehan Glaumeau rapporte qu'« en icelle année [1544]<sup>14</sup> fut grand bruict qu'ilz estoient nez des monstres en plusieurs lieux, memement fut apourté ung protraict dung si horrible et merueilleux quil seroit difficile à describe et disoit on quil avoit seulement vesqui quatre heures et quil avoit prononcé telles ou semblables parolles. Amendez vous, car vostre dieu est prest a venir »<sup>15</sup>. Il voit dans cette naissance extraordinaire et monstrueuse un signe divin et espère que « dieu veuille que le p[re]sage soit bon »<sup>16</sup>. D'autres événements du même ordre seraient survenus à la ceste époque comme l'étoile qui aurait traversé le ciel de Weimar et dont l'humaniste catholique Gabriel Simeoni assurait qu'une voix s'en échappait pour demander aux Saxons de se convertir. Une tempête de pluie et de sang se serait ensuite déversée sur la ville de Weimar et la terre se serait entrouverte<sup>17</sup>. À la même époque, Étienne Dolet mentionne le même monstre que celui de Cracovie, mais né en 1544 à Vuisering (Basse-Allemagne). Il n'aurait guère plus vécu que celui de Cracovie et aurait interpellé les contemporains par ces mots : « Faictes penitence et veillez, car le seigneur Dieu vostre maistre approche »<sup>18</sup>.

<sup>11</sup> P. Boaistuau, *Histoires prodigieuses les plus mémorables qui ayent esté observées depuis la nativité de Jésus-Christ jusques à nostre siècle*, Paris, V. Sertenas, J. Longis, R. Le Mangnier, 1560.

<sup>12</sup> Augustin, *De la cité de Dieu, [...] enrichy de plusieurs annotations et observations en marge, servant à la conference et intelligence des histoires anciennes et modernes, par François de Belleforest, Comingeois*, Paris, N. Chesneau, 1570, rééd. 1585, p. 300.

<sup>13</sup> A. Sorbin, *Traicté des monstres, Traduit de Latin de François par François De Belleforest*, Paris, J. de Marnef et la V<sup>ce</sup> de G. Cavellat, 1582.

<sup>14</sup> En fin d'année 1543 (a. s.), soit en début d'année 1544 (n. s.).

<sup>15</sup> J. Glaumeau, *Journal tenu par Jean GLAU-MEAU, prêtre, né en 1517, à Nouhan le Ferron en Touraine, des événements survenus à Bourges pendant les années 1541-1562*, f<sup>o</sup> 16 r<sup>o</sup> – 16 v<sup>o</sup> (Paris, Bibliothèque nationale, Ms fr. 14380). La transcription et l'édition qui ont été données en 1867 de son *Journal* (Bourges, Just-Bernard, 1867), et auxquelles J. Céard et D. Crouzet se réfèrent, sont partiellement fautives (erreurs orthographiques et mots manquants).

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> Voir D. Crouzet, *Les guerriers de Dieu*, Seyssel, Champ Vallon, 1990, t. 1, p. 362-365.

<sup>18</sup> É. Dolet, *Sommaire et recueil des faictz et gestes*, [s. n., s. l.], 1543 (BnF, Rés LB 30-3 ; cité par J. Céard, *La nature et les prodiges. L'insolite au XVI<sup>e</sup>, op. cit.*, p. 125, n. 18).

C'est quelques années plus tard que le monstre polonais apparaît dans les éditions latine et française de 1552 de la *Cosmographie universelle* de Sébastien Münster<sup>19</sup>. Le commentaire qui accompagne la gravure dans l'édition latine, vraisemblablement signée par le poète et humaniste allemand Gaspar Bruschius de ses initiales<sup>20</sup>, précise que le monstre serait né à Cracovie en février 1547. Après avoir affirmé que l'Afrique peut être considérée comme « la mère des monstres », Bruschius signale qu'il en a lui-même observé plusieurs sur les bords de la Vistule (qui traverse actuellement les grandes plaines polono-biélorusses). Là encore, la légende de l'édition latine affirme que ce monstre « peut avertir les hommes mortels de beaucoup de choses ». La gravure est insérée à la même place que dans la *Cosmographie universelle* de François de Belleforest, aux marges de la Pologne, juste avant la description de la Lituanie. Cette position marginale est corroborée par une autre remarque selon laquelle il existerait de nombreux monstres au pays des Sarmates – peuples antiques qui se situaient au nord de la mer Noire, aux marges de l'Empire romain et des Scythes –, donc une nouvelle fois au lointain, en situation d'interface anthropologique et culturelle. En effet, la description de la Lituanie par Münster (et Belleforest) tranche avec celle de la Pologne<sup>21</sup>. La Lituanie y apparaît sauvage, couverte de forêts et de marécages où se rencontreraient « beaucoup de sortes de bestes estranges », et ne serait parsemée que de rares villes (à l'exception de la ville épiscopale de Vilnius). Elle serait peuplée d'habitants pauvres dont l'essentiel de l'alimentation serait constituée de lait et de la viande de leurs bêtes, et qui ignoraient toute monnaie et tout métal. Les moeurs des habitants semblent étranges puisque les femmes, comme les hommes, auraient l'obligation sociale d'avoir plusieurs partenaires sexuels. De plus, les Tatars seraient musulmans et le reste de la population animiste et idolâtre. On remarquera d'ailleurs que l'extrémité de la queue du monstre de Cracovie se termine par un croissant étrangement proche de celui de l'islam. Le monstre de Cracovie apparaît aux marges spatiales de la chrétienté et en charnière entre la Pologne et la Lituanie dans l'espace de la double page de l'ouvrage. Il relève d'une perception ethnocentrée et graduelle de l'altérité anthropologique dans des périphéries où se diluent progressivement l'humanité et la christianité. À l'instar d'Augustin qui appelait à lire le « livre du monde », expression reprise tout au long de la Renaissance, on voit bien de quelle manière l'encyclopédie géographique que constitue la *Cosmographie universelle* porte en son microcosme paginal l'expression et les hiérarchies du macrocosme du monde. Dans l'édition française de sa cosmographie de 1552, Sébastien Münster conserve la gravure et la totalité des descriptions à l'exception de la notice de Gaspar Bruschius (qui associait les monstres à l'Afrique). Cette partie de l'ouvrage ne connaît plus de changement jusqu'à l'édition de 1565 que reprend François de Belleforest.

<sup>19</sup> S. Münster, *Cosmographia uniuersalis*, Basileae, H. Petri, 1552, p. 905 ; ed. fr., p. 1122.

<sup>20</sup> P. Boaistuau, *Histoires prodigieuses*, op. cit., p. 19.

<sup>21</sup> S. Münster, *Cosmographie universelle*, Basileae, H. Petri, 1565, p. 1032.

Pendant ce temps, le monstre se diffuse dans la littérature savante avec Girolamo Cardano (1550)<sup>22</sup>, Kaspar Peucer (1553)<sup>23</sup>, Jacob Rüff (1554)<sup>24</sup> ou encore Conrad Lycosthenes (1557)<sup>25</sup>. Lorsque la reine catholique Marie I<sup>re</sup> d'Angleterre décède en novembre 1558 et que le trône revient à la protestante modérée Élisabeth I<sup>re</sup>, Pierre Boaistuau offre l'année suivante un exemplaire manuscrit de ses *Histoires prodigieuses* à la nouvelle reine<sup>26</sup>. Celui-ci contient une représentation et une description du monstre de Cracovie. Le discours y est clairement protestant et antipapiste, et insiste sur la dimension eschatologique des présages comme le montre l'épître dédicatoire offerte à la reine. Il y est considéré que

toutes les choses humaines qui se peuvent contempler sous la concavité des cieus il ne se voit rien de plus excessive admiration, qui plus esveille l'esprit humain, qui ravissent plus les sens, qui plus espouvante les creatures, que les monstres, prodige, & abominations, esquelz nous voyons des euvres de nature, non seulement renversées, mutilées, & tronquées, mais qui plus est nous y découvrons le plus souvent un secret jugement & fleau de l'ire de Dieu par l'object des choses qui se presentent, lequel nous faict sentir la violence de la justice aspre, que nous sommes contraintz d'entrer en nous mesmes, frapper au marteau de nostre conscience, espulcher noz vices, avoir en horreur noz meffaitz, specialement quand nous lisons aux histoires sacrées, ou prophanes, que les elemens ont esté ministres de la justice de Dieu<sup>27</sup>.

Boaistuau ajoute une légende à la gravure selon laquelle « Aucuns escrivent qu'avant que ce monstre mourust, il dist, Veillez, le Seigneur vient »<sup>28</sup>. Le monstre serait apparu le jour anniversaire de la conversion de Paul de Tarse sur le chemin de Damas<sup>29</sup>. Pour la nouvelle reine, le propos est de toute évidence à tonalité protestante et invite à une reprise en main de l'Église gallicane, ce à quoi elle s'attèle dès le début de son règne.

Ainsi, dans cette décennie 1550, la plupart des auteurs qui rapportent cette naissance monstrueuse sont clairement protestants (Peucer, Rüff, Lycosthenes, Münster, Bruschius), en sont proches comme Étienne Dolet – qui publie des ouvrages d'Érasme, de Jacques Lefèvre d'Étaples, de Pierre Robert Olivétan ou

<sup>22</sup> G. Cardano, *De Subtilitate libri XXI*, Norimbergae, J. Petreium, 1550.

<sup>23</sup> K. Peucer, *Commentarius de praecipuis diuinationum generibus*, Wittenberg, [J. Krafft], 1553 ; trad. fr. *Les Devins, ou Commentaire des principales sortes de devinations...*, Lyon, B. Honorati, 1584, p. 641.

<sup>24</sup> J. Rüff, *De conceptu et generatione hominis*, Tiguri, C. Froschouerus, 1554.

<sup>25</sup> C. Lycosthenes, *Prodigiorum ac ostentorum chronicon, quae praeter naturae ordinem*, Bâle, H. Petri, 1557, f<sup>o</sup> 20 r<sup>o</sup> – 20 v<sup>o</sup>.

<sup>26</sup> P. Boaistuau, *Histoires prodigieuses*, [1559], conservé à Londres, Wellcome Library, ms. 136. Il ne semble cependant pas que ce manuscrit ait été finalement remis à la reine Élisabeth.

<sup>27</sup> *Ibid.*, f<sup>o</sup> 3 v<sup>o</sup> – 4 r<sup>o</sup>.

<sup>28</sup> *Ibid.*, f<sup>o</sup> 30 v<sup>o</sup>.

<sup>29</sup> Pour une discussion concernant cette date, voir É. Bourdon, *Croire et savoir. L'invention du monde à la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres, 2022 (à paraître).



encore de Clément Marot – voire se sont vraisemblablement convertis secrètement au protestantisme (Boaistuau)<sup>30</sup>. Puisque ces auteurs estiment que le monstre interpelle les croyants, c'est vraisemblablement pour dénoncer des persécutions perpétrées contre les protestants. D'ailleurs, on remarquera que le monstre serait né en Pologne, en Basse-Allemagne ou dans les Pays-Bas espagnols (Lycosthenes), donc dans des régions où existent de fortes communautés protestantes. Cette gravure participe donc à la propagande iconographique réformée comme celle du « veau-moine » né à Fribourg, que rapportent Martin Luther et Philippe Melancthon en 1523, ainsi que les créatures monstrueuses pêchées dans le Tibre et qui révéleraient la corruption de l'Église romaine. Ces images, et leur contre-propagande catholique, jouent un rôle essentiel dans les guerres de Religion<sup>31</sup>.

Pendant, à la suite de Jehan Glaumeau et de Girolamo Cardano, les catholiques s'intéressent aussi au monstre de Cracovie. À leur adresse, Pierre Boaistuau publie en France ses *Histoires prodigieuses* en 1560, mais il prend la peine de retirer ses propos protestants et ses dénonciations des papes successifs<sup>32</sup>. Ainsi, le présage monstrueux de Cracovie demeure, avec sa dimension eschatologique, mais non sa lecture protestante. En 1575, le grand astronome et professeur de médecine à l'université de Louvain, Cornélius Gemma (fils de Gemma Frisius) y voit aussi un présage dans son *De naturae divinis characterismis*<sup>33</sup>. Cet ouvrage est publié à Anvers chez Christophe Plantin, un ami et collaborateur de Michel Sonnius, un des deux éditeurs de la *Cosmographie universelle* de François de Belleforest parue la même année.

### 3. Henri III, les protestants et la Pologne

Dès lors, comment expliquer que François de Belleforest conserve cette gravure qui est fréquemment interprétée comme une défense du protestantisme ? En effet, il ne fait aucun doute que François de Belleforest est un catholique intransigent<sup>34</sup>. À de nombreuses occasions il célèbre les grands acteurs de la lutte contre

<sup>30</sup> Nous suivons ici l'hypothèse de S. Bamforth d'une conversion secrète au protestantisme de P. Boaistuau (voir P. Boaistuau, *op. cit.*, 2010).

<sup>31</sup> E. Couriol et T. Hiergeist, *Monstres et christianisme – monstres du christianisme XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles*, Berlin, P. Lang, 2018 ; D. Crouzet, *Les guerriers de Dieu*, *op. cit.* ; J. S. Spinks, *Monstrous births and visual culture in sixteenth-century Germany*, London, Pickering & Chatto, 2009, p. 100-104 ; W. Shumaker, *The Occult sciences in the Renaissance, a study in intellectual patterns*, Berkeley ; Los Angeles ; London, University of California Press, 1972, p. 95 notamment.

<sup>32</sup> P. Boaistuau, *Histoires prodigieuses*, *op. cit.*, 1560, p. 18.

<sup>33</sup> C. Gemma, *De naturae diuinis characterismis*, Antuerpiae, C. Plantini, 1575, p. 172-175.

<sup>34</sup> M. Simonin, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle ou la carrière de François de Belleforest*, Genève, Droz, 1992 ; P. Debofle, *François de Belleforest, 1530-1583. Un écrivain de Samatan au siècle de l'Humanisme et des guerres de religion*, Samatan, Association Autour de François de Belleforest, 1995 ; É. Bourdon, *Le combat par la plume. François de Belleforest et les guerres de Religion* (à paraître).

les protestants à l'instar, et pour n'en citer qu'un, du théologien et archevêque de Narbonne Simon Vigor qui a accompli « de grans services a Dieu, & a son Église contre la rage furieuse des Calvinistes »<sup>35</sup>. François de Belleforest publie aussi en 1569 un chant funèbre en l'honneur de Sébastien de Luxembourg-Martigues qui s'est notamment illustré aux batailles de Dreux (1562) et de Moncontour (1569) contre Gaspard de Coligny et pour les décisions qu'il a prises contre les calvinistes en 1565 alors qu'il était gouverneur de Bretagne. Il fait de même pour Timoléon de Cossé, comte de Brissac et gouverneur de Picardie, qui avait activement participé aux sièges de Rouen (1562), aux côtés du duc de Guise, et de Lyon (1563), et aux batailles de Saint-Denis (1567), de Saint-Valery (1568) et de Jarnac (1569). Tous les deux sont décédés les armes à la main face aux protestants, le premier à Saint-Jean-d'Angély et le second lors du siège de Mucidan (1569)<sup>36</sup>. François de Belleforest refuse toutes les concessions faites aux protestants notamment à la suite du colloque de Poissy puis de l'édit de Janvier signé à Saint-Germain (1562). Son rapport au pouvoir politique est aussi très clair. Il considère que le roi doit porter « le titre de deffenseur, & fils aîné de l'Église [...] puis que de tout temps ça esté le Roy des François qui a porté la cause des Papes en main, & a deffendu les Eglises de la violence des tyrans qui les persecutoyent »<sup>37</sup>. Il accorde donc son plein soutien au roi légitime à la condition que celui-ci défende l'Église catholique. Il est proche des Guise et des idées des ligues catholiques qui se développent dans la décennie 1560, notamment à Agen, Bordeaux et Toulouse en 1561, face au protestantisme et à la politique de conciliation de Charles IX. En revanche, son décès en janvier 1583 nous empêche de savoir s'il aurait adhéré à la seconde Ligue qui débute l'année suivante. Enfin, on ne peut pas ignorer que François de Belleforest voit dans la violence exercée à l'égard des protestants une incontestable légitimité et un caractère purificateur<sup>38</sup>. Il tient à l'occasion des propos d'une grande violence par exemple lorsqu'il dénonce les « trahistres, sédicieux et rebelles » protestants qui doivent « servir de pasture aux bestes, & oiseaux de ce païs, et de graisse, & fumier a noz terres »<sup>39</sup>, ou lorsqu'il se félicite de voir « les fleuves d'Aquitaine rougir du sang heretique » aux batailles de Jarnac et de Moncontour, et d'en appeler à « faire punir & brusler les heretiques »<sup>40</sup>. Son approche de la violence catholique est volontiers mystique et voit comme nombre

<sup>35</sup> CU, I, 1, p. 353.

<sup>36</sup> F. de Belleforest, *Chant funèbre sur la mort et trespas de... messire Sebastien de Luxembourg, comte de Martigues*, Paris, J. Hulpeau, 1569 ; F. de Belleforest, *Déploration de la France sur la mort de... Timoléon de Cossé, comte de Brissac*, Paris, J. Hulpeau, 1569.

<sup>37</sup> CU, I, 1, p. 262.

<sup>38</sup> D. Crouzet, *Les guerriers de Dieu, op. cit.*, 2005 [1990].

<sup>39</sup> F. de Belleforest, *Discours sur les rebellions auquel est contenu qu'elle est la misère qui accompagne les trahistres, sédicieux et rebelles, et les récompenses qui les suivent selon leurs rebellions*, Paris, J. Hulpeau, 1572.

<sup>40</sup> CU, I, 1, p. 262.

de ses contemporains une intervention divine dans certaines manifestations naturelles comme lorsque l'aubépine aurait reverdi après la mort de Coligny lors de la Saint-Barthélemy. Plus généralement, il interprète ce type de « contresaisons » comme un avertissement divins, des « miracles de nature, faits par le tout puissant pour nous advertir de quelque extraordinaire qui no[us] doit advenir »<sup>41</sup>.

Enfin, pour comprendre le sens du monstre de Cracovie dans la *Cosmographie universelle*, il nous faut revenir au contexte politique dans lequel la France se trouve en 1574. Alors que François de Belleforest en achève l'écriture, Charles IX décède le 30 mai. Il essayait depuis plusieurs années de s'approcher du roi et avait vraisemblablement l'intention de lui dédier son ouvrage. Catherine de Médicis devient régente et le successeur légitime est Henri de Valois. Or, celui-ci a récemment été élu roi de la République des Deux Nations qui comprend le Royaume de Pologne et le Grand-duché de Lituanie<sup>42</sup>. Dans la *Cosmographie*, c'est précisément entre la description de la Pologne et celle de la Lituanie que se trouve la gravure du monstre. Le profil politique d'Henri de Valois ne devrait guère inquiéter le très catholique François de Belleforest. En effet, le roi de Pologne a combattu énergiquement les protestants à la bataille de Moncontour (1569) qui constitue selon Belleforest une « mémorable défaite » des protestants menés par l'amiral Gaspard de Coligny. Au moment même où il est élu par la diète de Varsovie, le 11 mai 1573, il est en train de combattre les protestants à La Rochelle dans un siège qui dure depuis février. Mais ce qui inquiète François de Belleforest porte sur les concessions qu'Henri de Valois a dû accepter pour être élu. En effet, si la majeure partie des paysans polonais est demeurée catholique, de nombreux nobles se sont convertis au protestantisme, plus au calvinisme qu'au luthéranisme. La Pologne passe à l'époque pour abriter de nombreux hérétiques<sup>43</sup>. Or, la diète exige des garanties confessionnelles de la part du prochain roi. C'est tout le travail mené par Blaise de Montluc durant les mois précédents l'élection afin de convaincre la diète polonaise du bien-fondé de la candidature d'Henri de Valois et particulièrement de faire oublier son rôle et celui de ces hommes durant la Saint-Barthélemy (24 août 1572). D'ailleurs, après avoir été informé, à la fin du mois de mai 1573, de son élection, Henri de Valois conclut un accord avec les Rochelais (24 juin) et lève le siège le 6 juillet. Il doit désormais s'engager à respecter la tolérance religieuse en Pologne-Lituanie et à lutter contre les persécutions anti-protestantes en France. Tout cela, François de Belleforest le sait bien, lui qui a traduit l'année précédente la harangue de Giovanni Francesco Commendone prononcée le 8 avril 1573 afin de plaider en faveur de la candidature française<sup>44</sup>. Il sait qu'Henri de Valois a cé-

<sup>41</sup> F. de Belleforest, *Discours des présages*, Paris, R. Magnier et V. Norment, 1568, f° 29 v°.

<sup>42</sup> N. Le Roux et C. Magnien-Simonin (dir.), « Henri roi de Pologne », *Seizième siècle*, 2018, 14.

<sup>43</sup> J. Lecler, *Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme*, Paris, A. Michel, 1994, t. V, *La Pologne, « Asile des hérétiques » au XVI<sup>e</sup> siècle*, p. 354-398.

<sup>44</sup> G. F. Commendone, *Harangue de illustrissime et révérendissime seigneur Jean-François Commendon, cardinal de la S. Église romaine... Prononcée au camp de Warszavie devant le*

lébré la sagesse de la diète, la façon dont le pays a su faire preuve de tempérance et de liberté. Ces arguments ont porté et provoqué l'adhésion des membres de la diète. Mais, avant de recevoir la couronne, il a dû signer la *Pacta Conuenta* et « Les Articles du Roi Henry ». Au moment de signer, Henri de Valois ne peut cacher son hésitation, au point qu'un ambassadeur de Pologne lui a glissé à l'oreille « Signabis aut non regnabis » (Ou tu signeras, ou tu ne régneras pas). Mais il a fini par signer, pour recevoir la couronne, et cela est inquiétant pour François de Belleforest. Lorsque Henri de Valois apprend le 14 juin 1574, par lettre, la mort de son frère Charles IX, il quitte quatre jours plus tard, secrètement et sans l'accord de la diète polonaise, le château royal de Wawel à Cracovie. Le doute plane sur la façon dont Henri III va traiter la question de la tolérance religieuse dans le royaume de France. C'est à ce moment que François de Belleforest met à jour sa généalogie des rois de France. Il regrette à mots cachés la faiblesse dont le défunt roi Charles IX a fait preuve face aux protestants. Il exprime ses espérances en Henri de Valois – et aussi ses craintes dans les creux de son discours – et « espere en Dieu que [le royaume de France] sera soulagé par Henri 3. du nom Roy de Pologne, auquel appartient ceste couronne de France, & pour lequel nous prions Dieu, affin qu'il luy plaise nous le ramener, et le conserver longuement a sa gloire, & pour le bien & support de toute Eglise Gallicane »<sup>45</sup>. Henri III arrive à Lyon le 6 septembre ; François de Belleforest termine alors sa *Cosmographie* et signe l'épître dédicatoire le 23 décembre 1574. Le nouveau roi Henri III n'est sacré que le 13 février 1575 alors que la cosmographie est déjà en vente chez Michel Sonius et Nicolas Chesneau à Paris, rue Saint-Jacques.

## Conclusion

Si nous réunissons les pièces du puzzle, nous voyons bien que la façon dont François de Belleforest utilise le monstre de Cracovie dans sa *Cosmographie universelle* de 1575 relève d'une reconfectionnalisation et d'un usage politique des savoirs. Ce monstre semble avoir émergé en 1544 sous la plume d'auteurs catholiques qui y voyaient un prodige et une mise en garde des chrétiens dans le contexte des guerres de Religion qui déchiraient alors l'Europe. Lorsque Sébastien Münster l'insère dans la version latine de sa *Cosmographie universelle* en 1552, il l'apparente plutôt aux monstres pliniens et à leur grand nombre en Afrique dans le double contexte intellectuel de développement des sciences de la nature et de prégnance de l'*authoritas*. Durant cette décennie, le monstre devient une arme aux mains des protestants pour dénoncer les persécutions dont ils sont

---

Conseil & noblesse de Poloigne, le huitiesme d'avril 1573, translaté de latin en françois, par F. de Belleforest, Paris, T. Brumen, 1573.

<sup>45</sup> CU, I, 1, p. 262.

victimes dans les régions d'Europe centrale où ils constituent une minorité importante dominée par les catholiques. C'est en ce sens que l'on peut comprendre la version française de la *Cosmographie* de Sébastien Münster de 1552. Une vingtaine d'années plus tard, dans son projet de réécriture catholique et de très forte augmentation de l'ouvrage, François de Belleforest se réempare de cette gravure pour tenir un propos cryptique face à un nouveau roi dont il ne connaît pas les intentions, mais dont il craint les engagements récents en Pologne, sans pour autant que le cosmographe n'énonce clairement ses propres doutes. Par la puissance et la polysémie de l'image, il suggère à bas bruit ce que de nombreux catholiques intransigeants pensent comme lui, mais qu'ils ne peuvent explicitement exprimer face au nouveau roi Henri III. Finalement, ici se croisent une acception spatiale de l'altérité anthropologique des périphéries de la chrétienté et l'espace paginal, les savoirs antiques et contemporains, les préoccupations naturalistes et les usages confessionnels et politiques de la tératologie, et les discours faussement distanciés sur le lointain conçus pour éclairer secrètement l'*hic et nunc* des angoisses eschatologiques et des réalités politiques. L'ensemble révèle fondamentalement les relations intimes et complexes entre le croire et le savoir.

## Bibliographie

### Sources primaires

- Augustin, *De la cité de Dieu, [...] enrichy de plusieurs annotations et observations en marge, servant à la conférence et intelligence des histoires anciennes et modernes, par François de Belle-Forest, Comingeois*, Paris, Nicolas Chesneau, 1570, rééd. 1585
- Belleforest, François de, *Chant funèbre sur la mort et trespas de... messire Sebastien de Luxembourg, comte de Martigues*, Paris, Jean Hulpeau, 1569
- Belleforest, François de, *Déploration de la France sur la mort de... Timoléon de Cossé, comte de Brissac*, Paris, Jean Hulpeau, 1569
- Belleforest, François de, *Discours des présages*, Paris, Robert Magnier et Vincent Norment, 1568
- Belleforest, François de, *Discours sur les rebellions auquel est contenu qu'elle est la misère qui accompagne les trahistres, sédicieux et rebelles, et les récompenses qui les suivent selon leurs rebellions*, Paris, Jean Hulpeau, 1572
- Belleforest, François de, *Cosmographie universelle*, Paris, Nicolas Chesneau et Michel Sonius, 1575
- Boaistuau, Pierre, *Histoires prodigieuses*, [1559] (Londres, Wellcome Library, ms. 136)
- Boaistuau, Pierre, *Histoires prodigieuses les plus mémorables qui ayent esté observées depuis la nativité de Jésus-Christ jusques à nostre siècle*, Paris, Vincent Sertenas, Jean Longis, Robert Le Mangnier, 1560
- Cardano, Girolamo, *De Subtilitate libri XXI*, Norimbergae, Johann Petreium, 1550
- Commendone, Giovanni Francesco, *Harangue de illustrissime et révérendissime seigneur Jean-François Commendon, cardinal de la S. Église romaine... Prononcée au camp de Warszavie devant le Conseil & noblesse de Poloigne, le huictiesme d'avril 1573, translaté de latin en françois, par F. de Belleforest*, Paris, Thomas Brumen, 1573
- Dolet, Étienne, *Sommaire et recueil des faictz et gestes*, [s. n., s. l.], 1543 (BnF, Rés LB 30-3)
- Gemma, Cornélius, *De naturae diuinis characterismis*, Antuerpiae, Christophori Plantini, 1575

- Glaumeau, Jehan, *Journal tenu par Jean GLAU-MEAU, prêtre, né en 1517, à Nouhan le Ferron en Touraine, des événements survenus à Bourges pendant les années 1541-1562* (Paris, Bibliothèque nationale, Ms fr. 14380)
- Lycosthenes, Conrad, *Prodigiorum ac ostentorum chronicon, quae praeter naturae ordinem*, Bâle, Henricus Petri, 1557
- Magnus, Olaus, *Carta marina et descriptio septentrionalium terrarum ac mirabilium rerum in eis contentarum diligentissime elaborata Anno Dni 1539*, Licopen [sic] Veneciis, Thomas de Rubis, 1539
- Magnus, Olaus, *Historia de gentibus septentrionalibus*, Romae, [apud Icannem Mariam de Viottis Parmensem], 1555
- Montaigne, Michel de, *Essais*, Paris, Abel L'Angelier, 1595
- Münster, Sebastian, *Cosmographia uniuersalis*, Basileae, Henricus Petri, 1552
- Münster, Sebastian, *Cosmographie universelle*, Basle, Henricus Petri, 1552
- Münster, Sebastian, *Cosmographie universelle*, Basileae, Henricus Petri, 1565
- Nicot, Jean, *Thresor de la langue françoise, tant ancienne que moderne*, Paris, David Douceur, 1606
- Paré, Ambroise, *Deux livres de chirurgie*. I. *De la génération de l'homme, & manière d'extraire les enfans hors du ventre de la mère, ensemble ce qu'il faut faire pour la faire mieux, & plus tost accoucher, avec la cure de plusieurs maladies qui luy peuvent survenir* ; II. *Des monstres tant terrestres que marins, avec leurs portraits. Plus un petit traité des plaies faictes aux parties nerveuses*, Paris, André Wechel, 1573 (éd. critique et commentée par Jean Céard, *Des monstres et prodiges*, Genève, Droz, 1971)
- Peucer, Kaspar, *Commentarius de praecipuis diuinationum generibus*, Wittenberg, [Johann Krafft], 1553 (trad. fr. *Les Devins, ou Commentaire des principales sortes de devinations...*, Lyon, Barthelemi Honorati, 1584)
- Rüff, Jacob, *De conceptu et generatione hominis*, Tiguri, Christoph Froschouerus, 1554
- Sorbin, Arnaud, *Traicté des monstres, Traduit de Latin de François par François De Belleforest*, Paris, Jean de Marnef et la V<sup>ve</sup> de Guillaume Cavellat, 1582

## Sources secondaires

- Bourdon, Étienne, *Le combat par la plume. François de Belleforest et les guerres de Religion*, Paris, Classiques Garnier, 2025
- Bourdon, Étienne, *Croire et savoir. L'invention du monde à la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres, 2025
- Céard, Jean, « Tératologie et tératomanie au XVI<sup>e</sup> siècle », in Marie-Thérèse Jones-Davies (dir.), *Monstres et prodiges au temps de la Renaissance*, Paris, Centre de recherches sur la Renaissance, diffusion J. Touzot, 1980, p. 5-16
- Céard, Jean, *La nature et les prodiges. L'insolite au XVI<sup>e</sup>*, Genève, Droz ; Paris, [diffusion Champion], 1996
- Couriol, Etienne et Teresa Hiergeist, *Monstres et christianisme – monstres du christianisme XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles*, Berlin, P. Lang, 2018
- Crouzet, Denis, *Les guerriers de Dieu*, Seyssel, Champ Vallon, 1990
- Debofle, Pierre, *François de Belleforest, 1530-1583. Un écrivain de Samatan au siècle de l'Humanisme et des guerres de religion*, Samatan, Association Autour de François de Belleforest, 1995
- Friedman, John Block, *The monstrous races in medieval art and thought*, Syracuse (N. Y.), Syracuse university press, 2000
- Jones-Davies, Marie-Thérèse (dir.), *Monstres et prodiges au temps de la Renaissance*, Paris, Centre de recherches sur la Renaissance, diffusion J. Touzot, 1980
- Lecler, Joseph, *Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme*, Paris, Albin Michel, 1994



- Lecouteux, Claude, *Les monstres dans la pensée médiévale européenne*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1993
- Le Roux, Nicolas, Magnien-Simonin, Catherine (dir.), « Henri roi de Pologne », *Seizième siècle*, 2018, 14
- Lestringant, Frank, Moreau Pierre-François, Tarrête Alexandre (dir.), *L'unité du genre humain. Race et histoire à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2014
- Margolin, Jean-Claude, « Sur quelques prodiges rapportés par Conrad Lycosthènes », *Monstres et prodiges au temps de la Renaissance*, Paris, Centre de recherches sur la Renaissance, diffusion J. Touzot, 1980, p. 42-54
- Salvadori, Pierre-Ange, *Le Nord de la Renaissance. La carte, l'humanisme suédois et la genèse de l'Arctique*, Paris, Classiques Garnier, 2020
- Shumaker, Wayne, *The Occult sciences in the Renaissance, a study in intellectual patterns*, Berkeley ; Los Angeles ; London, University of California Press, 1972
- Simonin, Michel, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle ou la carrière de François de Belleforest*, Genève, Droz, 1992
- Spinks, Jennifer Susan, *Monstrous births and visual culture in sixteenth-century Germany*, London, Pickering & Chatto, 2009
- Verner, Lisa, *The epistemology of the monstrous in the Middle Ages*, New York, Routledge, 2005
- Williams, David, *Deformed discourse. The function of the monster in mediaeval thought and literature*, Montreal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 1996

**Étienne Bourdon** est Maître de conférences à l'université Grenoble Alpes en histoire moderne et spécialiste de l'histoire des savoirs de la Renaissance au XIX<sup>e</sup> siècle. Il travaille actuellement sur les relations entre savoirs, pouvoirs et religion à l'époque moderne, particulièrement sur les savoirs historiques, cosmographiques et géographiques. Il est notamment l'auteur de *Le Voyage et la découverte des Alpes. Histoire de la construction d'un savoir, 1492-1713* (PUPS, 2011, prix Georges Goyau de l'Académie française en 2013). Il a récemment dirigé deux numéros de revues, l'un sur « Nos ancêtres les Gaulois ! » Usages politiques de l'histoire de l'Antiquité à la V<sup>e</sup> République (*Parlement[s], Revue d'histoire politique*, n° 32, juin 2020), et « Penser les savoirs géographiques à l'époque moderne (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle) » (*Revue de Géographie Historique*, n° 17-18, novembre 2020-mai 2021). Il vient d'écrire un ouvrage sur François de Belleforest, *Le combat par la plume. François de Belleforest et les guerres de Religion* (Paris, Classiques Garnier) et un autre intitulé *Croire et savoir. L'invention du monde à la Renaissance* (Paris, Les Belles Lettres), tous deux à paraître prochainement.

*Alicia Viaud*

Université de Montréal

 <https://orcid.org/0000-0001-9976-9335>

[alicia.viaud@umontreal.ca](mailto:alicia.viaud@umontreal.ca)

*Thibault Catel*

Université de Limoges

 <https://orcid.org/0000-0002-4231-4943>

[thibault.catel@unilim.fr](mailto:thibault.catel@unilim.fr)

## Les territoires de l'hétérodoxie dans le second tome de la *Cosmographie universelle* (1575)

### RÉSUMÉ

Au sein du second tome de la *Cosmographie* (1575), qui s'intéresse aux espaces extra-européens, savoirs géographiques et polémique religieuse s'entrecroisent. Belleforest réélabore ses sources, en particulier la *Cosmographia* de Münster, pour les placer au service de la défense d'un catholicisme intransigeant. Les territoires de l'hétérodoxie forment autant de mondes à l'envers, où le mal se donne à voir sous ses multiples visages. Décrit comme un péril surgi au cœur même de la chrétienté, la figure du protestant se surimprime de manière récurrente à celle de l'étranger idolâtre, l'hérésie du premier surpassant toujours celle du second. Au sujet de la religion des Turcs, Belleforest s'attache à la description des mœurs plutôt qu'à la théologie et aux conséquences politiques de la différence religieuse. Considérée comme une forme dégénérée du christianisme, l'hérésie turque permet de blâmer l'ensemble des manifestations de l'hétérodoxie et d'exhorter le pouvoir royal à veiller à la sauvegarde de l'orthodoxie.

**MOTS-CLÉS** – cosmographie, polémique, blâme, rhétorique, politique, islam, protestantisme, catholicisme

**The Territories of Heterodoxy in the Second Volume of the *Cosmographie universelle* (1575)**

### SUMMARY

In the second volume of the *Cosmographie* (1575), which focuses on extra-European spaces, geographic knowledges and religious polemic cross each other. Belleforest alters his sources, especially the *Cosmographia* of Münster, to defend an inflexible vision of Catholicism. The territories of



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)  
Received: 30.01.2024. Accepted: 23.02.2024



heterodoxy form numerous upside-down worlds, where evil appears in multiple faces. Described as a threat to Christianity, the figure of the protestant is frequently superimposed on the stranger one's and always presented as more heretic. About the Turkish religion, Belleforest takes an interest in customs description instead of theology and in political consequences of religious difference. Considered as a degenerated form of Christianity, the Turkish heresy enable to condemn all the manifestations of heterodoxy and to exhort the royal power to protect orthodoxy.

**KEYWORDS** – cosmography, polemic, blame, rhetoric, politics, islam, protestantism, catholicism

Publiée à Paris en 1575 chez Michel Sonnius, la *Cosmographie universelle* est au départ une adaptation et une amplification de la *Cosmographia universalis* de Sebastian Münster, publiée pour la première fois en allemand en 1544, puis en latin en 1550 et en français en 1552<sup>1</sup>. Le texte de Münster fournit la structure de cette vaste entreprise de compilation et constitue l'une de ses premières et principales sources. Catholique zélé prompt à vilipender la foi protestante, Belleforest s'appuie donc largement sur les travaux d'un humaniste converti à la Réforme après sa rencontre avec Luther, en 1505. Pour Frank Lestringant, la *Cosmographie* doit être envisagée comme le fruit d'une opération concertée de réductions des prétentions cosmographiques ainsi que de renforcement et d'infléchissement des ambitions religieuses de l'œuvre remaniée vers le catholicisme<sup>2</sup>. S'il refuse, par crainte du blasphème, de traiter du ciel et du monde selon un modèle mathématique<sup>3</sup>, Belleforest hésite rarement à trancher en matière d'orthodoxie. Il dit vouloir proposer « des discours semblables à celui d'un prescheur »<sup>4</sup>, à destination non des plus instruits mais des plus modestes, qu'il s'agit de ramener ou de maintenir dans le giron de l'Église. De son propre chef ou peut-être à l'invitation du théologien Gilbert Générard, il se charge « de transformer un pur produit de la Réforme germanique en l'instrument adéquat de la propagande catholique »<sup>5</sup>. L'analyse de cette réélaboration orientée par des convictions politico-religieuses a déjà été en partie conduite au sein du premier tome de la *Cosmographie*, consa-

<sup>1</sup> S. Münster, *Cosmographia*, Bâle, H. Petri, 1544 ; *Cosmographiae universalis lib. VI*, Bâle, H. Petri, 1550 ; *La Cosmographie universelle, contenant la situation de toutes les parties du monde*, Bâle, H. Petri, 1552.

<sup>2</sup> Fr. Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, 1991, p. 189-197. Frank Lestringant résume ainsi sa démonstration au sujet de la *Cosmographie* de Belleforest : « son anticosmographie est un acte de militantisme dévot ».

<sup>3</sup> Voir *ibid.*, p. 190.

<sup>4</sup> Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle*, Paris, M. Sonnius, 1575, t. II, col. 977. Cité par Fr. Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois, op. cit.*, p. 196.

<sup>5</sup> Fr. Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois, op. cit.*, p. 196. M. Simonin estime que la traduction française de la *Cosmographie* de Münster est jugée particulièrement dangereuse par Belleforest (« Les élites chorographes ou de la description de la France dans la *Cosmographie universelle* », in J. Céard et J.-Cl. Margolin (dir.), *Voyager à la Renaissance*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1987, p. 434).

cré à l'Europe et en particulier à la France<sup>6</sup>. Elle reste à approfondir dans le second tome, qui offre la description des territoires extra-européens et fourmille de jugements critiques sur des pratiques qui, plus ou moins lointaines, sont toutes évaluées à l'aune du dogme chrétien.

On tâchera de comprendre selon quelles modalités le savoir géographique est mis au service de la controverse religieuse. On cherchera d'abord, à partir des passages où les mœurs de l'autre sont blâmées parce que jugées idolâtres ou hérétiques, à repérer les constantes d'un discours sur l'hétérodoxie, où se déploient conjointement une posture d'autorité et une vision du monde. Puis, on s'intéressera au cas particulier de l'islam, dont le traitement est emblématique de la réduction du religieux au politique, ainsi que des enjeux polémiques et militants de la *Cosmographie universelle*.

## 1. Des mondes à l'envers

### 1.1. Diversité des pratiques, unité du mal

L'expression *territoires de l'hétérodoxie* articule un singulier et un pluriel, à la manière de la pensée de Belleforest. Le pluriel signale la diversité des espaces envisagés, c'est-à-dire la diversité des populations et de leurs pratiques religieuses. Ces dernières, rattachées à des régimes politiques et législatifs spécifiques, permettent de caractériser les mœurs des habitants du globe et de les distinguer. Le singulier de l'hétérodoxie signale, quant à lui, que derrière cette diversité se déploie une seule et même erreur, qui est le rejet ou l'ignorance de l'orthodoxie chrétienne.

Dans l'épître liminaire de sa *Cosmographia*, Münster a déjà proposé une lecture unifiée des espaces extra-européens comme lieux du déploiement de l'hétérodoxie. Après avoir mis en valeur les qualités de son ouvrage, l'humaniste s'attache à brosser à grands traits l'histoire religieuse de l'humanité. Il commence par décrire l'« état des premiers hommes »<sup>7</sup> : l'âge d'or est rapidement dégradé par l'action de Satan, qui favorise l'adoration païenne des faux dieux. Vient ensuite le sacrifice du Christ, qui envoie ses disciples aux quatre coins du monde pour diffuser la Révélation après sa mort. Satan fait toutefois retour dans le « cœur des hommes »<sup>8</sup> et vient corrompre cette vérité révélée. L'idolâtrie, qui prend notamment la forme de la foi musulmane, se diffuse alors amplement autour du globe,

<sup>6</sup> Voir, outre l'article déjà cité de M. Simonin, M. Hoogvliet, « Paris dans la cosmographie universelle de François de Belleforest : cartographie et politique au temps des Guerres de religion », *RELIEF – Revue Électronique de Littérature Française*, 2008, n° 2 (1), p. 111-127.

<sup>7</sup> S. Münster, *Cosmographia*, *op. cit.*, f° 2 v° : “primorum hominum [...] stylum”; *Cosmographie*, *op. cit.*, f° 2 v°.

<sup>8</sup> *Ibid.*, *Cosmographia*, *op. cit.*, f° 4 r° : “hominum pectora”; *Cosmographie*, *op. cit.*, f° 3 r°.

comme le souligne l'énumération des différents territoires asiatiques, africains et européens qu'elle affecte<sup>9</sup>. Münster insiste surtout sur la « différence » qui s'instaure entre les pratiques, y compris au sein même de la chrétienté. La « diversité de mœurs »<sup>10</sup> est la marque et le résultat du travail du diable dans l'histoire, et une source, si ce n'est la première, des conflits entre les hommes.

Dans sa propre épître liminaire, Belleforest présente et défend son travail de compilation sans faire allusion aux questions religieuses, qui constituent pourtant l'un des fils conducteurs de l'ouvrage. On le comprend nettement au détour du chapitre sur l'Arabie Pétrée, terre de conquête turque mais également terre sacrée pour les chrétiens. Belleforest offre à son lecteur une rapide évocation des miracles du Mont Sinaï, dont il estime qu'elle pourrait être considérée par de mauvais lecteurs comme une digression, voire comme un mélange inapproprié de théologie et de géographie. Il conclut :

Mais passons outre, afin que les Academiques de nostre temps ne se moquent de nos discours, et ne nous accusent de mesler la theologie parmy la Geographie, car (selon leur advis) les choses sacr[é]es des Chrestiens sont indignes que d'elles on parle, et les folies des idolatres sont là où ils trouvent bon de faire des discours<sup>11</sup>.

Pour Belleforest, il n'est ni possible ni souhaitable de séparer nettement discours géographiques et considérations religieuses, tant les territoires se définissent par l'appartenance confessionnelle de leurs habitants. Celui qui prétend faire de la géographie doit s'autoriser à exhiber les vérités de la foi chrétienne, plus encore à souligner et à dénoncer les multiples « folies » des sociétés humaines, c'est-à-dire les manifestations de l'hétérodoxie.

Outre le modèle fourni par Münster, la *Cosmographie* se place dans le prolongement de l'adaptation de l'*Omniū gentium mores* de Johann Boemus, publiée sous le titre d'*Histoire universelle du monde* en 1570. Dans la « Preface au lecteur » de *L'Histoire universelle*, Belleforest explique qu'il entend présenter, à travers cet ouvrage, la « diversité des mœurs des hommes en chacune nation »<sup>12</sup>. Comme l'a bien montré Jean Céard, tandis que Boemus explique cette diversité

<sup>9</sup> *Ibid.*, *Cosmographia*, *op. cit.*, f° 4 r° : “Unde factum est, ut hodie obseruent, diuinoque honore quam deuotissime prosequantur Asiae minoris, Armeniae, Arabiae, Persidis, Syriae, Assyriae, Mediae, et in Africa, Aegypti, Numidiae, Libyae, Mauritaniae, et in Europa totius Graeciae, Mysiae, Thraciae, Turci nominis gentes omnes, Christo abiecto, epilepticum Mahometum et illius uasanum dogma”; *Cosmographie*, *op. cit.*, f° \*3 r° – 3 v° : « Voila la source de l'idolatrie de la petite Asie, Armenie, Arabie, Perse, Syrie, Assyrie, Medie, et en Afrique, Egypte, Numidie, Libye, Mauritanie, et en Europe toute la Grece, et Mysie, et Thracie, lesquelles nations sont toutes subjectes au Turc, et ont rejecté Christ, pour adorer comme dieu, un Mahomettormenté du haut mal ».

<sup>10</sup> *Ibid.*, *Cosmographia*, *op. cit.*, f° 4 r° : “morum diuersitate”.

<sup>11</sup> Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle*, *op. cit.*, col. 1149.

<sup>12</sup> Fr. de Belleforest, *L'Histoire universelle du monde*, Paris, G. Mallot et J. Hulpeau, 1572, « Preface au lecteur », f° \*iij r°.

par une théorie des climats, Belleforest fait plutôt de la liberté humaine un facteur déterminant : « au lieu de se contenter de la diversité à laquelle la nature, conformément à la volonté de Dieu, les incline, les hommes la multiplient jusqu'au désordre »<sup>13</sup>. À une diversité de la Création voulue par Dieu et entretenue par la nature, s'oppose une diversité causée par l'homme et qui est la conséquence de sa nature pécheresse. La vérité est une, de même que la Révélation : la multiplicité des cultes est le signe d'une corruption de celles-ci, ou de leur diffusion encore imparfaite dans certains territoires. Le terme « dissimilitude », qui désigne la pluralité des pratiques religieuses, est porteur d'une connotation négative dont est dénuée la notion de « variété »<sup>14</sup> : il désigne la dégradation d'une unité qui était signe de la conformité à la vérité révélée. Dans la *Cosmographie* comme dans *L'Histoire universelle*, la multitude des pratiques religieuses, déviance par rapport à la vérité du fait même de leur pluralité, est donc la forme qu'adopte le mal dans le temps et dans l'espace.

## 1.2. Les territoires de l'hétérodoxie et le cœur de la chrétienté

Le second volume de la *Cosmographie* respecte l'organisation de l'ouvrage de Münster : la description du globe va de la Grèce à l'Afrique, en passant par le Proche-Orient et l'Asie d'ouest en est ; s'ajoute, par rapport à la *Cosmographia*, la présentation du « Nouveau Monde ». Belleforest développe une « rhétorique de l'altérité »<sup>15</sup> tributaire des conceptions qui le précèdent, des références qu'il manie et qu'il revendique parfois explicitement, mais aussi de tous les hypotextes que ses sources ont elles-mêmes agrégés plus ou moins volontairement. Toute « rhétorique de l'altérité » repose sur un ensemble de comparaisons qui rendent possible l'opération de traduction que constitue le discours sur l'autre<sup>16</sup>. L'établissement de ces comparaisons comporte une dimension idéologique et axiologique : elles impliquent des hiérarchies élaborées tant en fonction des croyances religieuses que des convictions politiques. Dans son analyse du fait religieux, Belleforest fait du référent européen et chrétien l'élément dont la valeur est supérieure à celle de tous les autres. Cette perspective s'inscrit dans la continuité de celle de Münster, par-delà la distinction confessionnelle entre catholiques et protestants. Elle est par ailleurs conforme à celle des hommes de son époque, y compris de ceux les plus enclins à accorder à l'autre intelligence et dignité<sup>17</sup>. La foi chrétienne est

<sup>13</sup> J. Céard, *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1996, p. 279.

<sup>14</sup> Fr. de Belleforest, *L'Histoire universelle du monde*, *op. cit.*, f<sup>o</sup> \*iij r<sup>o</sup> : « la variété de la figure, venant de son auteur, mais la dissimilitude des mœurs, ayant source de sa propre corruption ».

<sup>15</sup> Fr. Hartog, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1991, p. 225 et suiv.

<sup>16</sup> Voir *ibid.*, p. 237 et suiv.

<sup>17</sup> On songe notamment à Guillaume Postel – qui s'intéresse à la possibilité d'une concorde entre chrétiens et musulmans – ou à Jean de Léry – qui a vécu au contact des populations autochtones brésiliennes et leur accorde un certain nombre de qualités morales. Voir Tr. Vigliano, *Parler*

considérée par Belleforest comme l'unique manifestation de la vérité ; les autres pratiques religieuses apparaissent comme des degrés d'hétérodoxie qui peuvent être jugés avec plus ou moins de sévérité. Se dessinent deux figures majeures de l'hérétique : celle du musulman – turc et arabe – et celle de l'« idololatre »<sup>18</sup>. Le cosmographe tient un discours particulièrement intransigeant au sujet du monde musulman, qui représenterait le summum de l'hérésie. Les territoires du Proche-Orient et d'une partie de l'Asie sont, quant à eux, évalués à l'aune de leur degré de « contamination » par l'islam, dont la diffusion est assimilée à une contagion<sup>19</sup>. Au sujet, enfin, des autres territoires d'Afrique, d'Asie et du « Nouveau Monde », Belleforest considère qu'ils abritent des formes plus ou moins graves d'adoration d'entités naturelles ou surnaturelles. S'il paraît s'accorder avec Cicéron pour dire qu'il n'y a pas de nation sans « quelque opinion de divinité »<sup>20</sup>, il prive parfois tout à fait les populations africaines ou indiennes de religion<sup>21</sup>.

À la fin de l'ouvrage, Belleforest offre une vision synoptique du globe, conforme au « regard éloigné »<sup>22</sup> propre à la cosmographie, et présente les deux extrémités du monde – les Indes orientales et les Indes occidentales – comme deux territoires soumis à l'idolâtrie : « est un grand cas que les deux extrémités du monde de l'Orient, et Occident soient ainsi sujettes à Satan, que de l'y voir adoré, et que visiblement il se représente à ses adorateurs, et leur face des responces, ainsi que jadis és oracles de la Grece »<sup>23</sup>. Cette vision européo-centrée et manichéenne fait régner l'hétérodoxie aux deux extrémités du monde et place l'orthodoxie en son cœur, dans une position à la fois privilégiée – parce que centrale – et fragile – parce que prise en étau entre des espaces soumis au mal. La perspective hiérarchique emprunte, dans le cadre de la représentation géographique, la forme d'un modèle thermique : au centre du monde, se trouve la chrétienté, c'est-à-dire la vérité, dont le rayonnement semble perdre en vigueur dans l'espace, comme il a perdu en vigueur dans le temps du fait de la diversification des pratiques. La superposition des époques et des territoires renforce encore le poids de la menace : l'idolâtrie actuelle des peuples lointains rejoue le paganisme antique pour Belleforest, qui souligne ainsi la continuité du mal dans le

---

*aux musulmans. Quatre intellectuels face à l'islam à l'orée de la Renaissance*, Genève, Droz, 2017 ; Fr. Berriot, « Remarques sur la découverte de l'Islam par l'Occident, à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance*, 1986, n° 22, p. 11-25 ; Fr. Lestringant, *Jean de Léry ou l'invention du sauvage. Essai sur l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Paris, Champion, 2005.

<sup>18</sup> Belleforest use du terme « idolatre » (*Cosmographie universelle, op. cit.*, t. II, col. 897) comme du terme « idololatre » (*ibid.*, col. 1677).

<sup>19</sup> *Ibid.*, col. 1761.

<sup>20</sup> *Ibid.*, col. 2146, citant Cicéron, *De Legibus*, I, 24.

<sup>21</sup> Voir, par exemple, ce qui est dit à propos des « Nègres », « vivants comme bestes sans Roy, police, religion, ny honesteté » (*ibid.*, col. 1913).

<sup>22</sup> Fr. Lestringant, « Le déclin d'un savoir. La crise de la cosmographie à la fin de la Renaissance », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 46<sup>e</sup> année, 1991, n° 2, p. 239.

<sup>23</sup> Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle, op. cit.*, t. II, col. 2082.

temps et l'espace<sup>24</sup>. La représentation du monde apparaît bel et bien indissociable d'une dénonciation des diverses manifestations de l'hétérodoxie et d'une défense résolue de l'orthodoxie chrétienne. Dès l'épître liminaire du premier tome de la *Cosmographie*, le cosmographe a insisté sur l'idée d'une croissance ininterrompue de l'Église, plus soutenue face l'adversité qu'en des temps d'hégémonie : « la vraye Eglise est celle qui de tout temps, et d'aage en aage a fructifié, et senty son accroissement plus és persecutions, que lors que elle a vescu en repos, sans secousse, soit des tyrans, soit des heretiques »<sup>25</sup>.

### 1.3. Géographie et rhétorique : le renforcement du blâme

La *Cosmographia* de Münster, ainsi que Jean-Marc Besse l'a bien montré, repose sur une imbrication des deux topiques que sont la géographie et la rhétorique, celle-ci empruntant la forme du blâme et de l'éloge. L'ouvrage apparaît comme « l'espace produit par cette rencontre du souci descriptif de la géographie et de l'instrument d'analyse fourni par la rhétorique »<sup>26</sup>. De la *Cosmographia* à la *Cosmographie*, et pour ce qui concerne les questions religieuses, un renforcement du blâme est perceptible dans de multiples chapitres, comme dans celui consacré aux « Mœurs, lois, et façons de vivre des Persans »<sup>27</sup>. Si on le compare au chapitre « Persia » de la *Cosmographia*, le texte a connu une forte expansion sous la plume de Belleforest, d'une à quatre pages. Dans la *Cosmographia*, Münster commence par évoquer la fertilité et la richesse de la région. Au sujet des coutumes et des pratiques des Persans, il offre une succession de constats d'une remarquable neutralité : « Ilz adoroient fort devotement l'eaue. Ilz creent leurs roix d'une famille, celui qui n'estoit obeissant au roy avoit la teste trenchée et les bras, et estoit là jeté sans sepulture : un chacun avoit plusieurs femmes, et pour avoir grande lignée, ilz nourrissoient force concubines »<sup>28</sup>. Ni l'idolâtrie, ni la violence du châtement, ni l'absence de tombe, ni la polygamie ne provoquent la moindre désapprobation. Münster évoque ensuite deux traditions historiques concurrentes au sujet du traitement des morts sans condamner aucune des pratiques évoquées, dont l'une consiste pourtant à abandonner les corps aux bêtes sauvages<sup>29</sup>. Il mentionne enfin la domination romaine puis arabe de la Perse, sans faire allusion aux conversions.

<sup>24</sup> Sur la primauté du temps sur l'espace dans la *Cosmographie* de Belleforest, voir Fr. Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois, op. cit.*, p. 189 et suiv.

<sup>25</sup> Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle, op. cit.*, t. I, f° \*ij v°.

<sup>26</sup> J.-M. Besse, *Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS éditions, 2003, p. 220.

<sup>27</sup> Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle, op. cit.*, t. II, col. 1326-1334.

<sup>28</sup> S. Münster, *Cosmographia, op. cit.*, p. 1041 : "[...] aquam religiosissime coluerunt. Reges creabant ex una familia, et qui regi non parebat, capite et brachiis amputatis insepultus abjiciebatur. Uxores ducebant singuli multas, alebantque sobolis propagandae gratia, pellicesque plurimas" ; *Cosmographie, op. cit.*, p. 1286.

<sup>29</sup> Voir *ibid.*, *Cosmographia, op. cit.*, p. 1042 ; *Cosmographie, op. cit.*, p. 1286-1287.



Sous la plume de Belleforest, la tonalité épидictique est d'emblée beaucoup plus marquée. Le chapitre de la *Cosmographie* commence par un éloge soutenu des anciens Persans, dont les qualités sont énumérées – « generosité, vaillance, gaillardise, bonté, courtoisie et vertu » – puis comparées à celles de « la nation gauloise »<sup>30</sup>. Le blâme surgit sans transition : sous l'influence néfaste de Zoroastre, les Persans apprennent conjointement la magie, qui n'est pas estimée condamnable en soi, et l'idolâtrie qui est en revanche décrite comme « mauvaise et detestable en quelque façon qu'on la considere »<sup>31</sup>. Belleforest donne encore de nombreux détails sur les croyances et les rituels persans. Il formule un double commentaire critique au sujet de la vénération du feu et de l'eau : « Voila un dieu estrange que l'eau, est plus recevable (si les choses visibles pouvoient recevoir le tiltre de divinité) que le feu, elle estant cause de la generation, là où l'autre est du tout sterile, et causant infecondité »<sup>32</sup>. L'évaluation interne de la croyance dévalue le culte de l'eau, jugée moins puissante que le feu. Elle est relayée par une évaluation externe, à l'aune des valeurs chrétiennes, qui, placée entre parenthèses, discrédite définitivement la croyance persane. Après la description des rituels proprement dits, Belleforest envisage les « symptômes » moraux du dévoiement religieux. Il insiste sur le scandale de la polygamie et de l'ignorance du tabou de l'inceste – « sans nul respect de sang, ou parenté, ils se mesloyent les uns parmy les autres »<sup>33</sup>. À la fin du chapitre, comme Münster, Belleforest mentionne l'influence chrétienne sur la Perse sous le règne de Constantin, annulée à ses yeux par l'influence de Mani, fondateur du manichéisme, qualifié de « belistre » et d'« apostat » « rusé et cauteleux », puis par celle de l'islam<sup>34</sup>. Si Münster paraît donc capable d'une certaine neutralité, Belleforest ne peut s'empêcher de proposer à son lecteur une évaluation religieuse et morale des populations qu'il présente. Celle-ci peut être nuancée et comporter une part d'éloge, mais ne manque jamais de condamner des pratiques et des croyances jugées à la fois fausses et indignes.

#### 1.4. Le surgissement de la polémique religieuse

Au sein du discours dépréciant les croyances et les cultes des populations du globe, surgit parfois la polémique religieuse qui agite l'Europe des années 1560-1570 et à laquelle Belleforest a activement pris part<sup>35</sup>. Le dénigrement de la foi

<sup>30</sup> Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle, op. cit.*, t. II, col. 1326.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> *Ibid.*, col. 1327.

<sup>33</sup> *Ibid.*, col. 1330.

<sup>34</sup> *Ibid.*, col. 1332.

<sup>35</sup> Fr. Lestringant a très nettement analysé comment la *Cosmographie* permettait également de s'en prendre, en particulier sur des questions religieuses, au travail d'André Thevet (voir *André Thevet, cosmographe des derniers Valois, op. cit.*, « Le duel des cosmographes et son arrière-plan religieux », p. 189 et suiv). Sur la participation de Belleforest à la polémique religieuse, voir M. Simonin, *Vivre de sa plume ou la carrière de François de Belleforest*, Genève, Droz, 1992,



protestante est morcelé au sein de la *Cosmographie* : il se fait au fil des chapitres et par de très brèves remarques, par opposition aux attaques qui se déploient dans les pamphlets. La figure du protestant se surimprime à celle de l'étranger de manière inattendue – rien ne prépare ces allusions – mais cohérente. La « rhétorique de l'altérité » repose en effet sur une double logique de rapprochement – l'autre est, par certains aspects, similaire à ce que je connais – et d'inversion – l'autre est, par d'autres aspects, l'envers de ce que je suis<sup>36</sup>. Pour Belleforest, l'inversion se joue déjà, au sein de l'Europe, sous la forme du protestantisme, qui est à ses yeux une perversion de la foi chrétienne. Si le monde inversé est aussi l'Europe, si le scandale de la distance irréductible éclate déjà au cœur de la chrétienté, alors le très lointain ne cesse de renvoyer au très proche, dans un jeu d'échos permanent. Ces éléments de polémique antiprotestante contribuent à distinguer nettement le catholique Belleforest du réformé Münster. Néanmoins, le cosmographe allemand a su, lui aussi, susciter un rapprochement *a priori* incongru entre foi exotique et foi catholique afin de discréditer cette dernière. La couronne du souverain de Calicuth, qui « adore le diable »<sup>37</sup>, est ainsi comparée dans la *Cosmographia* à la tiare papale<sup>38</sup>. La comparaison est redoublée d'une illustration à la fois inquiétante et grotesque, qui représente le roi indien en être monstrueux, renforçant encore l'efficacité polémique du rapprochement. Si le procédé est rare chez Münster, les références à la foi réformée sont, en revanche, fréquentes chez Belleforest.

Dans le chapitre consacré à la région du Pont et de la Bithynie, le cosmographe raconte le déroulement du concile de Chalcédoine, en 451. La puissance médiatrice de sainte Euphémie est mise à profit pour trancher une querelle religieuse entre les « catholiques » et les tenants d'Eutychès, qui défendent l'idée que le Christ est exclusivement de nature divine. Les professions de foi des deux partis sont enterrées aux pieds de la vierge martyre ; le tombeau rouvert, on découvre que cette dernière tient le manifeste « catholique ». Aux yeux de Belleforest, « les Herétiques Eutichéens furent plus consciencieux et gens de bien, recevant un martyr pour juge, que ne sont les Calvinistes et Lutheriens, lesquels rejettent tous les docteurs anciens, qui ont écrit contre leur ecervellement et folie »<sup>39</sup>. Le cosmographe dénonce ainsi le rejet des saints par les protestants et leur refus de se soumettre à l'autorité de l'Église, distinguant les bons hérétiques eutichéens, repentis, des mauvais hérétiques protestants, qui persistent dans l'erreur. Plus loin,

---

p. 147-150 ; B. Richter, « François de Belleforest : un des pamphlétaires fulminants du XVI<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1984, n° 36, p. 97-110. Plus largement, voir T. Debbagi Baranova, *À coups de libelles. Une culture politique au temps des guerres de religion (1562-1598)*, Genève, Droz, 2012.

<sup>36</sup> Voir Fr. Hartog, *Le Miroir d'Hérodote*, *op. cit.*, p. 225-226.

<sup>37</sup> S. Münster, *Cosmographia*, *op. cit.*, p. 1087 ; *Cosmographie*, *op. cit.*, p. 1341.

<sup>38</sup> Voir *ibid.* : « diademate redimitum caput eius modo Romanorum pontificum » ; le roi « a une couronne sur la teste semblable à celle des Papes de Rome ».

<sup>39</sup> Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle*, *op. cit.*, t. II, col. 498.

dans le chapitre consacré à la Phrygie et à la Lycie, Belleforest évoque la ville de Hiéropolis, célèbre pour ses évêques, et constate que partout dans le monde, s'est ressentie « la fureur et assaut des herétiques »<sup>40</sup>. L'hérétique en question, Montan, fondateur au II<sup>e</sup> siècle du montanisme fait de deux femmes, Maximille et Priscille, ses prophétesses :

Ces deux malheureuses femmes furent par luy incitées à laisser leurs marys (ainsi que de nostre temps les Huguenots en ont usé et à l'endroit des mariées et des religieuses vouées à Dieu) et de sorte charmées par ce meschant apostat, qu'elles se pensoyent avoir le saint esprit et estre douées du don de profetie<sup>41</sup>.

Les protestants sont cette fois accusés de débaucher les religieuses et les femmes mariées. Dans les deux chapitres, les épisodes tirés de l'histoire de régions lointaines permettent à la fois d'associer la Réforme aux hérésies passées et de suggérer que le triomphe des catholiques se produira dans les temps à venir, comme il s'est toujours accompli hier.

La *Cosmographie* offre également des comparaisons du protestantisme avec des pratiques religieuses contemporaines. Dans le chapitre sur l'Arabie « heureuse », la plus au sud de la péninsule, Belleforest mentionne la richesse de la région, liée à l'intensité du commerce, et évoque l'usage de l'encens dans les pratiques cultuelles. Élargissant le propos, il estime ensuite qu'il n'y a « gent, nation, ny peuple sous le ciel de quelque religion que ce soit, qui n'use de fumigations et encensements en ses temples (j'excepte le Huguenot, qui est plus incivil et moins honorant Dieu que les autres) »<sup>42</sup>. Les protestants sont à nouveau assimilés aux hérétiques étrangers et dissociés d'eux comme les plus mécréants qui soient. Dans le chapitre consacré à l'Éthiopie, confondue avec le Royaume du Prêtre Jean, Belleforest évoque cette fois le mariage des prêtres :

Les Prestres s'y marient, mais les moynes non, afin d'avoir lignées, mais leur premiere femme estant morte ne leur est loisible de convoler aux nopces secondes, en cela plus louables et honnestes que les Huguenots, et Lutheriens, lesquels changent souvent de pasture, pour le rassasiement de leur lubricité, bien que les Eglises Occidentales (imitants l'institution primitive des Apostres) n'ayent onc receu le mariage [...]<sup>43</sup>.

Les pasteurs protestants, non contents de se marier à la manière des prêtres éthiopiens, changeraient fréquemment de femmes : le thème de la débauche sexuelle, particulièrement efficace pour discréditer l'adversaire, permet de tisser un parallèle en défaveur de la Réforme. Dans un monde où l'hérésie règne en maître, les huguenots se signalent donc toujours par les pires comportements qui soient.

<sup>40</sup> *Ibid.*, col. 698.

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> *Ibid.*, col. 1158.

<sup>43</sup> *Ibid.*, col. 1968.

Dans les chapitres consacrés au « Nouveau monde », enfin, Belleforest mentionne la tentative d'implantation d'une colonie française au Brésil sous le nom de France Antarctique. Le commentaire au sujet du chef de l'expédition, Nicolas de Villegagnon, se fait particulièrement acerbe ; il est associé à « Sathan [qui] se joue en l'Artique par le venin de l'heresie, duquel il a infesté la plus part des peuples de l'Europe »<sup>44</sup>. Dans le récit de cet épisode, Belleforest pense ensemble le destin du « Vieux Continent » et celui de l'Amérique, perçue comme une terre d'évangélisation où se rejouent les rivalités entre protestantisme et catholicisme. Plusieurs chapitres auparavant, le passé de l'Afrique représentait une perspective inquiétante pour l'avenir de l'Europe. Le continent africain, s'il est le lieu de naissance d'éminents pères de l'Église, est en effet devenu terre d'islam. Belleforest évoque en particulier la Mauritanie – l'Algérie actuelle – qui a vu naître Augustin et formule un sombre constat : « par mesme voye que les Africains nous nous esloignons de sa bergerie »<sup>45</sup>. Par opposition, le continent américain offre des perspectives optimistes. Belleforest considère que les conversions des autochtones au catholicisme permettent de relativiser la présence de l'hérésie en Europe :

[...] il n'y a plus region, ny coing du monde, où le saint siege apostolique de Rome ne soit recogneu comme chef universel de l'Eglise Chrestienne. Et si quelques cerveaux legers de l'Europe, se desvoyent de ce chemin, pour un cent de pervertis de par deça, il y en a dix mille de convertis és Indes tant orientales qu'occidentales<sup>46</sup>.

Le risque de la diffusion et du renforcement de l'hérésie protestante en Europe est compensé par la possibilité de rétablir, par la diffusion de la foi catholique, un monde à l'endroit de part et d'autre du globe. La vision synoptique du globe réapparaît, mais la localisation de l'hétérodoxie et de l'orthodoxie est cette fois inversée. Belleforest suggère ainsi une réversibilité des grands équilibres structurant l'ordre du monde, mettant en mouvement une conception cosmographique de prime abord assez figée.

## 2. L'hérésie musulmane : péril turc sur la civilisation

En matière d'hérésie, l'autre grande figure-repoussoir après le protestant reste bien sûr le mahométan. Double symbolique du huguenot dont il partage l'iconoclasme et la cruauté, le mahométan incarne l'hérésie extérieure qui vient menacer la civilisation chrétienne. Parmi les musulmans, le Turc se distingue par une proximité géographique qui confère à cette menace un caractère concret et immédiat. Les conflits récurrents de l'Europe chrétienne avec la Sublime Porte privent

<sup>44</sup> *Ibid.*, col. 2066.

<sup>45</sup> *Ibid.*, col. 1805.

<sup>46</sup> *Ibid.*, col. 2061.

l'hérésie musulmane de l'irréalité du lointain et des charmes de l'exotisme au plaisir desquels la mention seule de l'Arabie aurait pu entraîner. La *Realpolitik* qui inspire les pages de Belleforest sur les Turcs se traduit d'ailleurs par une volonté de conduire l'enquête sur le plan des mœurs plus que sur celui de la controverse théologique proprement dite : il s'agit de révéler au grand jour les effets moraux et politiques bien tangibles de l'hérésie.

Les réflexions que Belleforest consacre à l'islam, comme civilisation et comme religion, se situent dans deux passages précis du second tome de la *Cosmographie universelle* : l'un qui s'intéresse à l'empire turc et l'autre à l'Arabie<sup>47</sup>. Dans ce second développement, Belleforest s'attache à l'examen de la constitution de la doctrine mahométane. Après avoir retracé la vie de Mahomet et exposé les origines et les principes de la religion mahométane, dans un second chapitre, plus original, le cosmographe procède à l'étude du texte de l'Alcoran lui-même<sup>48</sup>.

Dans la partie sur les Turcs, deux chapitres traitent explicitement de l'islam : « De la religion et police des Turcs » (chap. VIII) et « Des prestres et moynes d'entre les Turcs : de leurs mariages, escholes, pelerinages, ceremonies, des obseques et funerailles des trespassez » (chap. IX). Le premier de ces chapitres ancre immédiatement le propos dans la polémique religieuse en s'ouvrant sur un procès en athéisme des Turcs qui ne reconnaissent pas la divinité de Jésus-Christ. La suite du chapitre dresse un tableau accablant des pratiques religieuses mahométanes. Les oraisons se signalent par leur sauvagerie : les fidèles répondent au muezzin « huants et urlants à l'envy » (col. 583) et les femmes lors de la prière se « tourmentent de telle sorte, et par leurs crys et par le continuel esbranlement de corps » qu'elles tombent évanouies (col. 584). Les fêtes dévoilent l'hypocrisie et la superstition des Turcs : leurs Pâques sont un moment d'ivrognerie et de licence effrénée, leurs fêtes ne sont pas dédiées à Dieu mais « consacrées à leurs Princes » (col. 587), les saints qu'ils célèbrent, comme « le patron des Amourettes », troisième en importance, reflètent leurs préoccupations mondaines (col. 588). La fin du chapitre vient parachever la condamnation du mahométisme en faisant de la cruauté, telle qu'elle se manifeste dans la pratique de la circoncision et dans la persécution des chrétiens, un trait inhérent à cette religion.

Le chapitre suivant sur les « prestres et moynes d'entre les Turcs » confirme la dimension polémique, si ce n'est pamphlétaire, de cette partie de la cosmographie. Les descriptions des différentes institutions sont autant d'occasions de glisser des remarques virulentes : établissant une typologie des prêtres, Belleforest en profite pour insister sur l'ignorance des religieux et la folie des dervis qui s'attachent un anneau à leur membre pour refroidir leur chair<sup>49</sup> ; le passage sur le mariage s'at-

<sup>47</sup> Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle*, op. cit., t. II, col. 521-636.

<sup>48</sup> Nous renvoyons sur ce sujet à l'article de Tristan Vigliano, « La curiosité pour l'islam dans l'œuvre de François de Belleforest », paru dans le même recueil.

<sup>49</sup> Détail que Belleforest (*Cosmographie universelle*, op. cit., t. II, col. 595) doit à Bartholomaeo Georgieviz, *De Turcarum Moribus Eptome*, Lyon, J. de Tournes, 1555, p. 23.

tarde sur la facilité du divorce, les séraïls et son absence de valeur sacramentelle ; juste avant d'évoquer la pratique répandue de l'aumône chez les Turcs – passage obligé dans les ouvrages sur l'islam –, Belleforest rappelle qu'ils sont volontiers sodomites ; l'explication des lois testamentaires va de pair avec la dénonciation de la fourberie des mourants ; enfin la partie sur le deuil ne manque pas d'énumérer les « sott[e] superstition[s] » (col. 602) qui accompagnent les obsèques.

Comme on peut le constater, dans ces deux chapitres sur la religion des Turcs, Belleforest ne s'intéresse nullement aux fondements de la foi, mais à la religion instituée, à ce qu'il appelle la « religion extérieure » (col. 604), moyen habile de présenter l'islam comme un phénomène avant tout social et politique, plus que religieux.

## 2.1. Pluralité des sources et durcissement du ton

Il est intéressant de voir quels sont les auteurs que Belleforest consulte dans sa partie sur les Turcs. L'ensemble s'ordonne en sept chapitres dans lesquels Belleforest aborde la civilisation turque selon trois grandes approches : l'origine et l'histoire des Ottomans, la religion des Turcs, les grands offices de l'État. Si la cosmographie de Münster reste une source importante de la partie historique, Belleforest privilégie d'autres ouvrages dans les chapitres sur la religion<sup>50</sup>. On peut dénombrer quatre sources principales. D'abord, Bartholomaeo Georgieviz<sup>51</sup>, ancien prisonnier des Turcs et auteur d'un *De Turcarum moribus epitome* (1555). L'ouvrage se présente comme un témoignage direct, souvent à charge, qui articule la description des mœurs turques à la déploration des chrétiens captifs et à l'exhortation à l'archiduc Maximilien d'Autriche de prendre la tête d'une nouvelle croisade contre les infidèles. La seconde source en importance est l'*Historia universale dell'origine et imperio de turchi*<sup>52</sup> qui sort des presses de Sansovino au moment où celui-ci donne à sa production éditoriale un tour dévot et tridentin qui l'éloigne de ses aspirations érasmienne de jeunesse<sup>53</sup>. Enfin, l'on peut citer *Des Costumes et manieres de vivre des Turcs* (1560) de Richer et *De la République*

<sup>50</sup> Le passage que Münster consacre à la religion (*Cosmographia, op. cit.*, p. 1200-1211), assez bref au regard du reste, est peu sollicité par Belleforest.

<sup>51</sup> Belleforest a pu connaître Georgevitz par le *Chelidonius* de Boaistuau qui le mentionnait déjà en bonne part lors de son développement sur l'Alcoran (*L'Histoire de Chelidonius Tigurinus*, Paris, V. Sertenas, 1559, f° 56 v°).

<sup>52</sup> De cette compilation de textes sur les Turcs, Belleforest retient principalement le traité du cardinal Ridolfi, *Costumi de Turchi* (*Historia universale dell'origine et imperio de turchi*, Venise, Fr. Sansovino, 1568, l. I, f° 48 r° – 79 r°).

<sup>53</sup> Voir E. Bonora, *Ricerche su Francesco Sansovino. Imprenditore librario e letterario*, Venezia, Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, 1994, p. 63-93. L'*Historia universale dell'origine et imperio de turchi* a fait l'objet de nombreuses éditions depuis 1560 dont le contenu varie selon les parutions. Sur l'histoire et la composition de cette compilation, voir le chapitre « La costruzione delle opere turchesche » de l'ouvrage d'E. Bonora précédemment cité (*op. cit.*, p. 97-137).

*des Turcs* (1560) de Postel. Ces deux derniers ouvrages, plus nuancés que ceux de Georgevitz et de Sansovino, sont moins mis à contribution. Quand Belleforest a le choix entre deux versions, il opte pour celle qui est au désavantage des Turcs. Ainsi, dans le passage consacré à « Bahiran », les Pâques musulmanes, Belleforest dispose de deux sources d'information : Sansovino qu'il suit depuis le début du chapitre et Postel, ce « grand abisme de sçavoir » qu'il cite immédiatement après ce passage (col. 586). Quand Postel explique que *behiram* est la grande fête du pardon et que les mahométans l'observent avec gravité<sup>54</sup>, Sansovino la décrit comme un moment de débordement et d'ivrognerie dangereux pour les chrétiens qui s'aventureraient dans la rue<sup>55</sup>. Bien évidemment, Belleforest retient la seconde présentation.

Contrairement à tous ses devanciers, même les moins complaisants, Belleforest ne s'intéresse nullement à ce qui relève de la vie quotidienne des Turcs, au commerce, à l'agriculture et très peu à la topographie. Cette incomplétude se double de partialité puisque Belleforest observe un silence absolu sur les mœurs qui tournent à l'avantage des Turcs et qui sont pourtant soulignées par ses sources : leur hygiène (Postel), leur hospitalité (Richer) ou encore l'honnêteté des femmes (Münster et Postel). Vis-à-vis des Turcs, Belleforest ne se comporte ni en géographe ni en ethnologue mais bel et bien en polémiste. Dans ce cadre, la religion prend une importance particulière.

## 2.2. Des nouveaux barbares

Dans la partie sur les origines de la civilisation ottomane, Belleforest justifie l'existence dans l'œcoumène des hérétiques turcs : ces « depopulateurs de tout le monde »<sup>56</sup> sont des châtiments divins. C'est pour nous punir de nos méfaits que Dieu nous a donné « pour voisins les plus cruels d'entre les hommes, comme aussi ils sont sortis d'un país barbare, aspre, incivil, et sans honnesteté quelconque »<sup>57</sup>. Les Turcs apparaissent comme les nouveaux barbares qui menacent la civilisation. L'étymologie même l'atteste : « le mot Turc signifie agreste, rustique, et tel qui passe son aage à vivre comme un vagabond, et suyvant la façon de faire des Nomades »<sup>58</sup>.

Ni Troyens ni Arabes, les Turcs étaient déjà connus sous Mahomet « comme solitaires, grossiers, brutaux et barbares »<sup>59</sup>. Ce n'est pas un hasard si ces « Turcs barbares » descendent des Scythes dont ils partagent les mœurs et le

<sup>54</sup> G. Postel, *De la Republique des Turcs*, Poitiers, E. de Marnef, 1560, p. 64-65.

<sup>55</sup> Les mahométans « cominciano tutti per allegrezza a urlare come sogliono i cani, e si danno a mangiare e a bere di continuo, tanto che si embriacano tutti [...]. In questi giorni i Christiani non s'escono di casa, per non incappare nella furia del vino » (*Historia universale dell'origine et imperio de turchi, op. cit.*, I, I, f° 72 r° – 72 v°).

<sup>56</sup> Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle, op. cit.*, t. II, col. 10.

<sup>57</sup> *Ibid.*, col. 521.

<sup>58</sup> *Ibid.*, col. 524.

<sup>59</sup> *Ibid.*

langage. Ils possèdent les mêmes caractéristiques que leurs ancêtres : ils sont paillardards, cruels, infâmes, mangeant des viandes qui répugnent à tous les autres hommes comme la chair des chevaux, des loups ou des vautours<sup>60</sup>. Leur soif de conquêtes et de sang provient peut-être également de leurs origines puisque les Turcs étaient un peuple nomade : n'ayant ni chef certain ni terre assurée sur laquelle commander, ils « vaguoyent çà et là, pillants tout et ravageants plustost que combatants »<sup>61</sup>. Enfin, dernier attribut à valeur étiologique, les Turcs étaient jadis idolâtres, ce qui pourrait expliquer la facilité avec laquelle ils ont embrassé l'hérésie.

Le traitement dépréciatif se poursuit avec la peinture des mœurs contemporaines contenue dans les deux chapitres sur la religion. Les Turcs actuels ont hérité de leurs aînés les mêmes caractères de bestialité (l'appel à la prière est une « urlerie » à laquelle même les chiens participent<sup>62</sup>), de paillardise (ils sont fort adonnés à la sodomie) et d'ignorance. Leur barbarie se manifeste en effet dans le rapport volontairement limité qu'ils entretiennent au savoir : les Turcs dénoncent l'usage de l'imprimerie<sup>63</sup>, leur poésie est mal sonnante, les clercs les plus éclairés n'apprennent les sciences que « grossement » et ignorent tout des « sciences propres à fonder un homme »<sup>64</sup>. Si les docteurs s'opposent à la diffusion du texte sacré par l'imprimé, c'est qu'elle serait préjudiciable à l'autorité des prêtres et révélerait « la sottise de la Loy Alcoranique »<sup>65</sup>. La critique, aux accents humanistes, de la religion turque se fonde chez Belleforest sur un anticléricalisme affirmé qu'il développe également au sujet des Indiens et des Japonais<sup>66</sup>. Ce sont les prêtres qui, incultes et jaloux de leurs prérogatives, entretiennent le peuple dans l'obscurantisme des superstitions. Les causes de l'hérésie ne sont pas tant dogmatiques que sociales.

Cette sociologie de l'hérésie permet à Belleforest de désacraliser le mahométisme. Le cosmographe ne s'intéresse aux coutumes que lorsqu'elles révèlent l'erreur et l'immoralité des hérétiques (on peut penser à la longue description de la circoncision<sup>67</sup>). Attirer l'attention sur les pratiques est un moyen commode de fragiliser les principes de la doctrine. Ainsi le carême observé par les Turcs (le ramadan) ne signale pas la tempérance des Turcs mais bien leur hypocrisie. Belleforest – reprenant un argument de la polémique antimusulmane que Postel

<sup>60</sup> *Ibid.*, col. 524-526.

<sup>61</sup> *Ibid.*, col. 526.

<sup>62</sup> *Ibid.*, col. 583.

<sup>63</sup> Belleforest suit ici l'*Historia universale dell'origine et imperio de turchi*, *op. cit.*, l. I, chap. LIV, f° 77 r° – 77 v°.

<sup>64</sup> Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle*, *op. cit.*, t. II, col. 594.

<sup>65</sup> *Ibid.*, col. 593. Cet argument est absent chez Sansovino.

<sup>66</sup> *Ibid.*, col. 1713 et col. 1742.

<sup>67</sup> *Ibid.*, col. 589-col. 590. Dans ce passage, Belleforest traduit presque mot à mot Sansovino, l'*Historia universale dell'origine et imperio de turchi*, *op. cit.*, l. I, chap. LIV, f° 67 v° – 68 v°.



avait pourtant déjà réfuté<sup>68</sup> – indique à ce propos que les mahométans « sont toute la nuit à banqueter jusqu’au point du jour » et que leur jeûne ne consiste qu’à « tourner la coutume de la nuit au jour, et à s’abstenir le jour, et toute la nuit faire bonne chère » (col. 585).

### 2.3. Une branche dégénérée du christianisme

C’est sur ce fond d’immoralité et de barbarie généralisées que sont évoqués les principes doctrinaux de l’hérésie. L’hérésie mahométane est bien pire que celles des idolâtres car, contrairement à ces derniers, les « mahométistes » ont reçu la Révélation mais en ont perverti le message. C’est parce qu’ils errent sur le « si saint et beau chemin » ouvert par le Christ que Belleforest :

les confesse detestables, damnez et Atheistes, et leur Dieu imaginaire, et eux sans aucune esperance de salut ny assurance de misericorde, s’ils ne viennent au giron de celle Eglise, où Jesu Christ est recogneu sauveur, la sainte Trinité adoree, les sacrements receuz pour remede, et laquelle est fondee sur la pierre vive, et fondement des Prophetes et des Apostres<sup>69</sup>.

L’errance sur le chemin de la vérité n’est pas un signe de proximité avec l’orthodoxie (comme chez Postel), mais d’irrésolution coupable. Cet égarement fondateur du mahométisme trouve une traduction ultérieure avec la diversité des opinions sotériologiques des Turcs<sup>70</sup> : les uns pensent que seule la loi sauve, les autres seule la grâce de Dieu, les troisièmes croient que les mérites suffisent et les derniers avancent que chacun peut se sauver par la foi qu’il suit.

À la différence des hérésies idolâtres, le mahométisme, « vraie image de l’Antechrist » (col. 604), est fondamentalement lié au christianisme car né comme hérésie chrétienne. Belleforest reprend une idée partagée selon laquelle Mahomet aurait été aidé dans l’interprétation des Écritures par un moine apostat nommé Sergie. L’ignorance crasse de Mahomet lui aurait interdit de pénétrer les mystères chrétiens et, même s’il avait confessé Jésus-Christ comme prophète :

la grosse beste qu’il estoit, il ne peut onc comprendre, comme nous entendons ces choses du verbe divin, et de la sapience de Dieu le père [...] ; mesurant ce bestial homme la divine generation suyvnt la manière que les hommes sont engendrez, il dit que Dieu n’engendre et ne peut engendrer, comme estant privé de sexe<sup>71</sup>.

L’islam apparaît alors comme une version rustre et matérialiste du christianisme.

<sup>68</sup> G. Postel, *De la Republique des Turcs*, op. cit., p. 55.

<sup>69</sup> Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle*, op. cit., t. II, col. 582.

<sup>70</sup> *Ibid.*, col. 595. Belleforest reprend un développement de Richer (*Des Coustumes et manieres de vivre des Turcs*, Paris, Robert Estienne, 1560, p. 28-29). Il est intéressant de noter que Belleforest emploie le terme d’« hérésie » qui ne figurait pas dans l’original.

<sup>71</sup> Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle*, op. cit., t. II, col. 1202.

À plusieurs reprises, l'islam est rapproché d'hérésies chrétiennes reconnues telles par les conciles : hérésie des novatiens (col. 1207), des cerdoniens (col. 1210), des gnostiques, des manichéens (col. 1219). Ce que nous offre l'islam, c'est une image en raccourci des hérésies chrétiennes, des diverses erreurs doctrinaires commises au fil du temps :

un ramas de toutes les heresies du temps passé, desquelles [Mahomet] s'estoit enyvré, il nie la Trinité avec Sabellique : avec son Sergie moyne Nestorien, il ne veut recevoir que Jesus-Christ soit Dieu et homme, et avec le pervers Manichée, il ne peut croire que Jesus-Christ soit mort pour le salut des hommes<sup>72</sup>.

La controverse contre l'islam présente un avantage économique pour l'argumentation : en s'en prenant à cette hérésie suprême, on s'attaque dans le même temps à toutes les hérésies chrétiennes dont le mahométisme serait l'assemblage.

Enfin, l'hérésie mahométane apparaît comme une figuration du protestantisme, comme le laissent penser les remarques de Belleforest : les corps des morts sont portés sans prêtres à la manière de « noz Huguenots » (col. 602), l'iconoclasme des mahométans plaît aux « Lutheriens et Calvinistes » (col. 1222). Le long développement sur les mariages tures doit être replacé dans cette perspective : rappeler l'absence de valeur sacramentelle de ces mariages, la possibilité de répudier des femmes pour adultère et la facilité du divorce est une manière de réaffirmer l'orthodoxie des décrets du Concile de Trente sur le mariage et, selon une logique du tiers exclu, de placer les huguenots qui contesteraient ces décrets dans le camp des barbares et des hérétiques.

#### 2.4. Une religion aux objectifs politiques

Si Belleforest s'en prend si virulemment à l'hérésie musulmane, ce n'est pas tant pour des raisons dogmatiques que politiques : le mahométisme illustre *in fine* les désordres au sein du royaume que suscite nécessairement l'hérésie. Plutôt que de se situer sur le strict plan de la controverse théologique, Belleforest aborde le fait religieux comme une question avant tout politique : « la religion [...] est fondement de toute puissance »<sup>73</sup>. Selon la lecture machiavéliste que Belleforest en fait, l'islam repose sur une instrumentalisation de la religion à des fins politiques. En effet, si Mahomet s'est déclaré prophète, c'est qu'il n'a pas réussi à devenir prince par les armes. C'est « l'espee au poing et les menaces à la bouche » à la manière d'un chef de guerre, fondant sa loi sur « l'effusion de sang », que le prophète cherche à soumettre les princes à sa loi théocratique<sup>74</sup>.

<sup>72</sup> *Ibid.* Belleforest doit ce passage à Boaistuau, *Chelidonium Tigurinus*, *op. cit.*, f° 62 v°.

<sup>73</sup> Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle*, *op. cit.*, t. II, col. 604.

<sup>74</sup> *Ibid.*, col. 1198. Il est intéressant de remarquer que Thevet, au même moment, ne se montre pas du tout sensible à ces motivations politiques (*Cosmographie universelle*, Paris, L'Huillier, 1575, t. I, l. VI, chap. III, f° 155 v° – 158 v°).

Cette manipulation du religieux trouve une confirmation dans le domaine des mœurs avec l'hypocrisie des Turcs<sup>75</sup> et dans celui géopolitique avec leurs menées en Grèce, à Chypre, en Arménie, à Jérusalem et en Perse, qui constituent la preuve irréfutable de leurs tendances annexionnistes. La *Cosmographie* dépeint, selon un modèle de la contagion, un œcoumène infesté par les Turcs et plus largement par les mahométans. Discours militant indirectement adressé au roi, la *Cosmographie* apparaît, dans le sillage de l'opuscule de Georgevitz, comme une exhortation à prendre les armes. Peut-être s'agit-il pour Belleforest de rediriger vers l'extérieur les forces occupées par les conflits internes<sup>76</sup>. Peut-être aussi, après la bataille de Lépante à laquelle la France n'a pas pris part, s'agit-il de pousser la petite fille de l'Église à se racheter un blason de *protector fidei* auprès de la chrétienté.

## Conclusion

La comparaison de la *Cosmographie* avec la *Cosmographia* de Münster permet de saisir l'entreprise d'amplification et de remaniement conduite par Belleforest. De la posture du commentateur, qui ajoute à ses sources des jugements personnels, à la posture de l'auteur, qui assume la diffusion de ses convictions politico-religieuses et affirme la maîtrise de sa matière, le passage est insensé. L'enquête cosmographique aboutit presque toujours à un examen, à une évaluation des pratiques et des croyances, à la formulation de commentaires vigoureux contre toutes les formes d'hétérodoxie, animés par la certitude de transmettre la vérité<sup>77</sup>.

Le traitement de la figure de l'hérétique turc permet en particulier à Belleforest de consolider sa position de vigie de la foi chrétienne. Comparées aux versions dont le cosmographe dispose, les pages sur la religion et les mœurs turques ne laissent aucun doute sur la visée polémique et militante qui les anime. Privilégiant les sources les plus négatives et omettant sciemment les mœurs qui ne relèvent pas de la religion, Belleforest présente la civilisation turque comme une grande société de l'hérésie. Dans ces chapitres qui traitent de la religion mahométane, le cosmographe ne s'intéresse pas tant à la théologie de l'hérésie qu'à la politique du religieux, qu'au religieux comme fait politique. De là à dire que les problèmes

<sup>75</sup> Outre le ramadan comme jeûne inversé et les fêtes religieuses comme prétextes pour célébrer leur prince, on peut aussi citer la pratique qui consiste à frotter les naseaux des chevaux de grains de moutarde pour qu'ils pleurent lors des obsèques (Fr. de Belleforest, *Cosmographie universelle*, *op. cit.*, t. II, col. 602).

<sup>76</sup> Les Turcs auraient alors une fonction similaire qu'ils occupent chez La Noue dans ses *Discours politiques et militaires* d'ennemi capable de réunifier les forces chrétiennes. Voir sur ce point l'analyse de Denis Crouzet, *Les Guerriers de Dieu*, Paris, Champs Vallon, 1990, t. II, p. 168-172.

<sup>77</sup> Voir J.-M. Besse, *Les Grandeurs de la terre*, *op. cit.*, p. 155.

religieux se règlent avant tout par des décisions politiques, il n'y a qu'un pas. Les hérésies protestantes aussi bien que mahométanes appellent l'intervention de la puissance publique.

L'ensemble de ces éléments polémiques sont au cœur d'une stratégie pleinement assumée de défense de la foi catholique, mais aussi de revendication d'autorité de la part de Belleforest. Les commentaires antiprotestants, s'ils sont brefs et souvent placés entre parenthèses, sont aussi parfois à la première personne et émaillent le texte de manière répétée, par-delà la distinction des espaces et des chapitres. Par ailleurs, ils n'appartiennent ni à l'ouvrage de Münster, ni aux sources que Belleforest revendique ; de même, la critique virulente de la religion des Turcs procède d'un net remaniement des textes sur lesquels le cosmographe s'appuie. La polémique permet de ce fait de recréer une continuité argumentative d'un chapitre à l'autre et d'adopter une hauteur de vue qui n'est pas celle de la description cosmographique, comme le remarquait déjà Frank Lestringant, mais celle du jugement religieux intransigeant.

## Bibliographie

### Sources primaires

- Belleforest, François de, *Cosmographie universelle*, Paris, Michel Sonnius, 1575  
 Belleforest, François de, *L'Histoire universelle du monde*, Paris, Gervais Mallot et Jean Hulpeau, 1572  
 Boaistuau, Pierre, *L'Histoire de Tigurinus Chelidonius*, Paris, Vincent Sertenas, 1559  
 Boemus, Johann, *Omnium gentium mores*, Lyon, François Juste, 1536  
 Georgevitz, Bartholomeo, *De Turcarum Moribus Epitome*, Lyon, Jean de Tournes, 1555  
 Münster, Sebastian, *Cosmographia*, Bâle, Heinrich Petri, 1544  
 Münster, Sebastian, *Cosmographiae universalis lib. VI*, Bâle, Heinrich Petri, 1550  
 Münster, Sebastian, *La Cosmographie universelle, contenant la situation de toutes les parties du monde*, Bâle, Heinrich Petri, 1552  
 Postel, Guillaume, *De la Republique des Turcs*, Poitiers, Enguillibert de Marnef, 1560  
 Richer, Christophe, *Des Coustumes et manieres de vivre des Turcs*, Paris, Robert Estienne, 1560  
 Sansovino, Francesco, *Historia universale dell'origine et imperio de turchi*, Venise, Francesco Sansovino, 1568  
 Thevet, André, *Cosmographie universelle*, Paris, Pierre L'Huilier, 1575

### Ouvrages critiques

- Berriot, François, « Remarques sur la découverte de l'Islam par l'Occident, à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance*, 1986, n° 22, p. 11-25  
 Besse, Jean-Marc, *Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS éditions, 2003  
 Bonora, Elena, *Ricerche su Francesco Sansovino. Imprenditore librario e letterario*, Venezia, Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, 1994  
 Céard, Jean, *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1996  
 Crouzet, Denis, *Les Guerriers de Dieu*, Paris, Champs Vallon, 1990

- Debbagi Baranova, Tatiana, *À coups de libelles. Une culture politique au temps des guerres de religion (1562-1598)*, Genève, Droz, 2012
- Hartog, François, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1991
- Hoogvliet, Margriet, « Paris dans la cosmographie universelle de François de Belleforest : cartographie et politique au temps des Guerres de religion », *RELIEF – Revue Électronique de Littérature Française*, 2008, n° 2 (1), p. 111–127
- Lestringant, Frank, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, 1991
- Lestringant, Frank, *Jean de Léry ou l'invention du sauvage. Essai sur l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Paris, Champion, 2005
- Lestringant, Frank, « Le déclin d'un savoir. La crise de la cosmographie à la fin de la Renaissance », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 46<sup>e</sup> année, 1991, n° 2, p. 239-260
- Richter, Bodo, « François de Belleforest : un des pamphlétaires fulminants du XVI<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1984, n° 36, p. 97-110
- Simonin, Michel, « Les élites chorographes ou de la description de la France dans la *Cosmographie universelle* », in Jean Céard et Jean-Claude Margolin (dir.), *Voyager à la Renaissance*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1987
- Simonin, Michel, *Vivre de sa plume ou la carrière de François de Belleforest*, Genève, Droz, 1992
- Vigliano, Tristan, *Parler aux musulmans. Quatre intellectuels face à l'islam à l'orée de la Renaissance*, Genève, Droz, 2017

**Alicia Viaud** est professeure adjointe de littérature française du XVI<sup>e</sup> siècle à l'Université de Montréal, chercheuse associée au laboratoire FIRL de Paris 3 et membre du GRHS. Elle s'intéresse aux formes de l'écriture de l'histoire et aux Mémoires de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

**Thibault Catel** est maître de conférences en littérature du XVI<sup>e</sup> à l'université de Limoges. Ses recherches portent sur les histoires tragiques, les rapports de la littérature et de la morale, l'historiographie et la littérature factuelle des occasionnels.

*Marianne Closson*

Université Artois

 <https://orcid.org/0000-0001-8817-7836>

[marianne.closson@univ-artois.fr](mailto:marianne.closson@univ-artois.fr)

## Belleforest démonologue

### RÉSUMÉ

Le troisième tome des *Histoires prodigieuses* marque un tournant dans la série ; contrairement à ses prédécesseurs, Boaistuau et Tesserant, Belleforest est un partisan de la chasse aux sorcières mais aussi un adversaire des suppôts de Satan que sont à ses yeux les huguenots. Aussi met-il les prodiges au service du combat de l'Église contre l'hérésie en accordant une place majeure aux affaires de possession démoniaque devenue arme de propagande de la Contre-réforme. Cette dimension polémique s'accompagne d'une réflexion sur les pouvoirs des démons : contrairement à un Le Loyer, auteur en 1586 des *III livres des spectres*, qui nourrira le 6<sup>e</sup> volume des *Histoires prodigieuses* de 1598, et dont il fut proche, Belleforest propose dans ses récits une démonologie entièrement au service de l'orthodoxie catholique. Il favorise ainsi le rapprochement de l'*Histoire prodigieuse* et de l'*Histoire tragique*, le prodige, comme le crime monstrueux, devenant les signes « fantastiques » du pouvoir du diable, et invente la forme nouvelle et dynamique du « récit militant ».

**MOTS-CLÉS** – démonologie, possession démoniaque, prodige, hérésie, Contre-réforme, propagande, récit édifiant

### Belleforest as a Demonologist

### SUMMARY

The third volume of *Histoires prodigieuses* marks a turning point in the series; unlike his predecessors, Boaistuau and Tesserant, Belleforest is a supporter of the witch hunt and an opponent of Satan's agents, the Huguenots. Thus he put prodigies at the service of the catholic fight against heresy by giving a major place to the affairs of demonic possession, which has become a propaganda weapon of the Counter-Reformation. This controversial dimension is accompanied by a reflection on the demons' powers: unlike Le Loyer, author in 1586 of *III livres des spectres*, which will feed the 6th volume of *Histoires prodigieuses* (1598), and whom he was close, Belleforest offers in his stories a demonology entirely at the service of Catholic orthodoxy. He thus favors the



rapprochement of *Histoires prodigieuses* and *Histoires tragiques*, the prodigy, like the monstrous crime, becoming the “fantastic” signs of the power of the devil, and he invents the new and dynamic form of the “militant story”.

**KEYWORDS** – demonology, demonic possession, prodigy, heresy, Counter-Reformation, propaganda, edifying narrative

Dans la série des *Histoires prodigieuses* Belleforest rompt avec ses prédécesseurs : ses récits s’inscrivent désormais en effet ouvertement dans l’actualité, et il endosse, comme l’écrit Michel Simonin, « l’habit sévère du prédicateur »<sup>1</sup> pour défendre le catholicisme ; si l’on pouvait s’interroger sur l’orthodoxie d’un Boiaistau, cette fois-ci le doute n’est plus permis : dans le contexte des guerres de Religion, c’est la « peste contagieuse semée avec la doctrine de Luther »<sup>2</sup> qui fait se multiplier les prodiges, signes de la colère de Dieu, et avertissements pour revenir à la vraie foi. La dédicace à Jean Vuillemin le proclame : au temps plus « monstrueux que naturel » ne peut répondre qu’un « recueil monstrueux »<sup>3</sup>.

Dans l’édition de 1571<sup>4</sup>, celle où l’on trouve pour la première fois le nom de Belleforest avec « dix histoires prodigieuses adjoustées aux précédentes », l’« Histoire advenue au païs de Laonnais l’an 1565 d’un merveilleux et effroyable saisissement de corps de femme par le malin esprit » occupe la première place. Cette célèbre affaire, où se manifeste ouvertement l’instrumentalisation par l’Église catholique de la possession démoniaque comme arme de combat contre les huguenots – puisque seule l’hostie consacrée permet de chasser les diables<sup>5</sup>, – est présentée comme « l’histoire la plus admirable de nostre siècle »<sup>6</sup>. En un mot, même si la possession de Nicole Obry se retrouve à la douzième place dans le volume de 1575<sup>7</sup>, qui contient désormais dix-sept récits, le 3<sup>e</sup> tome des *Histoires*

<sup>1</sup> M. Simonin, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle ou la carrière de François de Belleforest*, Genève, Droz, 1992, p. 18.

<sup>2</sup> *Le Troisième Tome des Histoires prodigieuses*, recueillies par François de Belleforest, Commingeois, Paris, Vefve Guillaume Cavellat, 1597, chap. 6, p. 135.

<sup>3</sup> *Ibid.*, Épître à Jean Vuillemin (datée du 3 décembre 1570), p. 3.

<sup>4</sup> *Histoires prodigieuses, extraites de plusieurs fameux auteurs, grecs et latins, sacrez et prophanes divisees en deux tomes*. Le premier mis en lumière par P. Boiaistauu [...] Le second par Cl. de Tesserant, et augmenté de dix histoires par F. de Belleforest, Paris, Jean de Bordeaux, 1571.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet J. Boulaese, *Le Thresor et entiere histoire de la triomphante victoire du corps de Dieu sur l’esprit maling Beelzebub, obtenuë à Laon l’an mil cinq cens soixante six*, Paris, Nicolas Chesneau, 1578. Les diables de Laon, chassés par l’exorcisme, s’empressèrent de repartir vers Genève.

<sup>6</sup> *Le Troisième Tome des Histoires prodigieuses*, *op. cit.*, chap. 12, p. 252-253.

<sup>7</sup> En réalité, 11 histoires. Pour l’histoire des éditions, voir Boiaistauu, *Histoires prodigieuses* (éd. de 1561), éd. S. Bamforth et J. Céard, Genève, Droz, 2010, p. 275-329. Six histoires nouvelles apparaissent en 1575 dans une édition parisienne de Charles Macé, qui viendront s’ajouter aux onze histoires de l’édition de 1571 dans la première édition en trois tomes de 1575 chez Marnef et Cavaillat des *Histoires prodigieuses*. Nous avons utilisé pour cet article deux exemplaires plus tardifs : *Histoires prodigieuses [...]*, Paris, vefve Guillaume Cavellat, 1597-1598, [Ars. 8 H 28008



*prodigieuses* est bien placé sous la même « univocité implacable » du discours, la même « radicalisation idéologique »<sup>8</sup> qu'avait constatées Jean-Claude Arnould pour la continuation des *Histoires tragiques*.

Le genre de l'*Histoire prodigieuse* devient donc ouvertement militant : les phénomènes surnaturels s'inscrivent dans la perspective eschatologique du combat entre les catholiques et les protestants, assimilés à des suppôts de Satan au même titre que les sorciers, dans un monde menacé de toutes parts par des forces démoniaques. Contrairement à un Boaistuau, qui ne voyait dans les sorcières que de « pauvres femmes », « séduites par les illusions fantastiques de Sathan<sup>9</sup> », Belleforest affirme avec force, qu'on ne saurait « nier, sans refuser foy aux saints écrits, que les Diables ne se communiquent, et ne facent de grandes choses par le moyen et ministere des sorciers, Necromants et enchanteurs »<sup>10</sup>. L'auteur se situe ainsi du côté des partisans de la chasse aux sorcières, ce qui le rapproche de Pierre Le Loyer, auteur en 1586 des *III livres des spectres ou apparitions et visions d'esprits, anges et demons se monstrans sensiblement aux hommes*<sup>11</sup>, dont les récits nourriront le 6<sup>e</sup> volume, anonyme, des *Histoires prodigieuses* paru en 1598. Belleforest se présente donc comme un spécialiste du pouvoir des démons et prend clairement position dans un certain nombre de débats qui agitent les démonologues de son temps. Enfin, si les *Histoires prodigieuses* sont placées dès l'origine sous l'égide du diable – on se souviendra que le premier chapitre de Boaistuau a pour titre « prodiges de Sathan » –, c'est avec Belleforest que l'ennemi du genre humain entame sa migration dans le genre des *Histoires tragiques*, jusqu'à en devenir un acteur majeur.

## 1. La diabolisation de l'ennemi

Lors du colloque sur Boaistuau à Nantes<sup>12</sup>, j'avais pu montrer que le premier auteur des *Histoires prodigieuses* n'accordait au diable qu'une fonction limitée dans les prodiges, celui de serviteur des desseins de Dieu. Chez le premier

---

en 3 vol. et Ars 8 H 28009 en un vol.], qui ne contient pour le 6<sup>e</sup> tome que six histoires « recueillies par I. D. M. », mais dans laquelle on trouve tous les paratextes, et pour le 6<sup>e</sup> tome, *Histoires prodigieuses et memorables* [...], Lyon, Jean Pillehotte, 1598 [8 H 28007 (1,2,3)] : les illustrations en sont différentes et si le 6<sup>e</sup> volume est cette fois-ci complet, en revanche le paratexte est le plus souvent absent. Nous utiliserons donc pour les *Histoires* de Tesserrant et Belleforest l'édition de Paris, et pour l'auteur anonyme du 6<sup>e</sup> volume, l'édition de Lyon.

<sup>8</sup> J.-C. Arnould, « De Pierre Boaistuau à François de Belleforest. La rupture de la *Continuation* », *RHR*, 2011, n° 73, *Les Histoires tragiques*, p. 73-87.

<sup>9</sup> *Histoires prodigieuses* (éd. de 1561), éd. S. Bamforth et J. Céard, *op. cit.*, p. 606.

<sup>10</sup> *Le Troisième Tome des Histoires prodigieuses*, *op. cit.*, chap. 4, p. 71.

<sup>11</sup> Angers, G. Nepveu, 1586.

<sup>12</sup> Voir mon article : « Pouvoirs de Satan dans l'œuvre de Boaistuau », *Pierre Boaistuau, ou le génie des formes*, dir. B. Méniel et N. Grande, Paris, Classiques Garnier, « Études et essais sur la Renaissance », 2021, p. 247-263.

continuateur, Claude de Tesserant, on assiste même à un refus de reconnaître à l'ennemi du genre humain le moindre pouvoir dans le temps présent :

Nous devons rendre grâce à Dieu [...] d'autant qu'il nous a fait naistre en un siecle auquel il nous a donné par sa grace une cognoissance telle de sa verité et de la pureté de son Evangile que nous avons aprins à mespriser tels mauvais Demons et n'avons point ouy dire que telles folles histoires puissent estre leuës de nous par nostre prosperité, ne aucune exemple passé de nostre temps<sup>13</sup>.

En un mot, le diable a été chassé par le retour au texte de l'Évangile, et les « Histoires diverses des mauvais esprits », rapportées par Tesserant et dont il ne peut affirmer qu'elles soient « dignes de foi », ne proviennent que de l'Antiquité ou du Moyen Âge. Pour ceux qui s'intéresseraient néanmoins à un tel sujet, il renvoie avec une certaine désinvolture à la traduction parue en 1567 du *De praestigiis daemonum* (1563) du médecin Jean Wier : « ceux qui prendront plaisir à lire les livres des prestiges des Demons mis depuis peu de temps en François par Monsieur Grevin, pourront y trouver dequoy assez estre contens »<sup>14</sup>.

On rappellera que Wier, qui accordait pourtant d'authentiques pouvoirs aux magiciens invoquant les démons, ne voyait dans les sorcières, comme Boaistuaau, que de pauvres vieilles s'accusant de crimes imaginaires, et interprétait les possessions démoniaques, en particulier dans les couvents de femmes, comme des manifestations d'hystérie.

Avec Belleforest, cette incrédulité n'est plus de mise. Annonçant la violente « refutation des opinions de Jean Wier » qui conclut la *Démonomanie des sorciers* (1580) de Jean Bodin<sup>15</sup>, l'auteur jette l'anathème sur ce « philosophe qui a écrit un livre de l'Imposture des diables, qu'il deut avoir inscrit ses propres impostures » : ne refuse-t-il pas de faire un signe de croix sur les possédées, « ce signe, duquel comme heretique il est adversaire » ? Il est donc « pire que le diable »<sup>16</sup> !

Les opposants à la possession sont des suppôts de Satan, « athéistes » ou « naturalistes »<sup>17</sup> mais aussi et surtout calvinistes : les discours des démons de Laon « contre la Chandeleur ou la purification de la Vierge Marie » ne correspondent-ils pas à « tout ce que les Huguenots gazoüillent contre noz saintes façons de servir Dieu et ses saints »<sup>18</sup> ?

<sup>13</sup> *Le Second Tome des Histoires prodigieuses* [1<sup>re</sup> éd. 1567], Paris, Vefve Guillaume Cavellat, 1597, chap. 9, « Histoires diverses des mauvais esprits », p. 91.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>15</sup> J. Bodin, *De la démonomanie des sorciers* [1580], éd. de V. Krause, E. MacPhail, Ch. Martin, Genève, Droz, 2016.

<sup>16</sup> *Le Troisième Tome des Histoires prodigieuses, op. cit.*, chap. 12, p. 239-241.

<sup>17</sup> *Ibid.*, chap. 12, p. 224.

<sup>18</sup> *Ibid.*, chap. 12, p. 250.

Le diable, à la fois « ange persécuteur »<sup>19</sup> et « executeur de la vengeance divine »<sup>20</sup>, n'a donc jamais été aussi actif que dans le temps présent : « Estranges et effroyables apparitions du malin esprit tant jadis que *maintenant* en plusieurs endroits de la terre »<sup>21</sup>, écrit Belleforest, qui ajoute aux œuvres de ses prédécesseurs des « exemples » « ou qu'ils ont oublié, ou *qui n'estoient advenuz encor' du temps* qu'ils escrivoient leurs gentils, et doctes volumes »<sup>22</sup>.

Et de fait, les « exemples » choisis par Belleforest pour illustrer les prodiges suivent souvent un ordre chronologique, chaque chapitre s'achevant sur les événements les plus récents, avec des dates précises, comme 1571 ou 1575. Ils sont donc contemporains de ce monde à l'envers engendré par l'essor de la Réforme en Allemagne, puis en France :

Dieu a permis que la discorde civile nous ayt separez les uns des autres, et ayt causé que la charité ancienne qui nous unissoit, se refroidissant, le pere a poursuiuy son fils à mort, l'enfant n'a point respecté celuy qui l'a engendré, et l'ennemi de l'homme a esté son propre domestique, venants à telle mescoissance que le nom Royal ait esté à mespris, et la pieté, et justice presque du tout aneanties<sup>23</sup>.

Autrement dit, en dénonçant l'action du diable dans le monde, Belleforest vise avant tout à diaboliser l'adversaire ; les *Histoires prodigieuses* deviennent progressivement des instruments de propagande au service de la Contre-Réforme, comme l'atteste encore le fait que le 5<sup>e</sup> volume soit la traduction par Belleforest du *Traité des monstres* d'Arnauld Sorbin, évêque de Nevers et vigoureux partisan des massacres de la Saint-Barthélemy. Quant à l'ultime continuateur des *Histoires prodigieuses* de 1598, il intitule, sans surprise, son ultime chapitre, « Histoires de divers demoniacles de nostre temps »<sup>24</sup>, et écrit :

La première histoire de ce livre a esté rapportée, pour faire veoir par exemple, comment le Diable au grand mespris du Createur, se servoit du corps de la creature humaine, pour exercer sur elle sa cruelle tyrannie en ce monde, et en l'autre la detenir aux mesmes abysmes auxquels il est confiné à perpetuité. Reste pour mettre fin à cest œuvre, de faire veoir par autres exemples, comment Dieu à l'opposite se sert de luy-mesme, pour manifester sa puissance<sup>25</sup>.

Satan présiderait donc d'un bout à l'autre la série des *Histoires prodigieuses*. Assis sur son trône à Calicut, en Inde, dans la célèbre gravure inaugurale, il n'était chez Boaistuau qu'une menace lointaine ; mais s'il est maintenant tout proche,

<sup>19</sup> *Ibid.*, chap. 4, p. 87.

<sup>20</sup> *Ibid.*, chap. 5, p. 115.

<sup>21</sup> *Ibid.*, chap. 5, p. 87.

<sup>22</sup> *Ibid.*, chap. 9, p. 177. C'est moi qui souligne.

<sup>23</sup> *Ibid.*, chap. 9, p. 192.

<sup>24</sup> *Histoires prodigieuses*, Lyon, Jean Pillehotte, 1598, livre VI, chap. 10, p. 1267-1282.

<sup>25</sup> *Ibid.*, chap. 10, p. 1268.

c'est pour mieux annoncer le triomphe du vrai Dieu sur l'hérésie satanique. Comme le proclame Belleforest à propos de la possession de Nicole Obry, les prodiges sont désormais là « pour nostre doctrine »<sup>26</sup>.

## 2. Une démonologie orthodoxe

Tout en mettant le diable au service d'un combat contre les Réformés, Belleforest construit un discours sur les démons, autrement dit une démonologie qui, quoique nourrie de multiples hypothèses souvent contradictoires, lui permet de circonscrire la catégorie du surnaturel démoniaque ; comme l'avait déjà remarqué Jean Céard, à propos de la définition du « prodige », « la pensée de Belleforest n'est pas dénuée de rigueur et de cohérence »<sup>27</sup>. Ainsi à la différence de Boistuau qui n'hésitait pas à envisager à la fois des causes naturelles ou surnaturelles sans vraiment trancher, Belleforest réserve l'appellation de prodige à ce qui exclut l'explication naturelle ; dès lors, le prodige peut redevenir « présage », c'est-à-dire, signe envoyé par Dieu. Parmi ces signes, dans une période qui connaît une intense chasse aux sorcières et des possessions spectaculaires, les manifestations du diable occupent la première place.

Belleforest est ainsi proche d'un des plus grands démonologues de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Pierre Le Loyer, auteur en 1586 des *III livres des spectres*, mais aussi en 1576 d'un recueil poétique, *l'Erotopagnie ou passetemps d'amour* (1576), où se trouve un sonnet dédié à Belleforest :

Ce n'est, BELLE-FOREST, sans raison qu'on estime  
Le nom estre des maux et des biens le devin.  
[...]

Ainsi, BELLE-FOREST, tes ouvrages divers,  
Tissus de beau langage et de sçavoir couvers,  
Pour leur divers sujet t'illustrent davantage<sup>28</sup>.

« Deux sonnets de Monsieur de Belleforest, Gentilhomme Comingeois, en faveur du seigneur Le Loyer », appelé joliment l'« Orphée Angevin », figurent par ailleurs dans les pièces liminaires du recueil.

La proximité de ces deux hommes de lettres, l'un et l'autre polygraphes dotés d'une culture encyclopédique et tous deux catholiques, se lit dans les analogies que l'on peut trouver entre la comédie du *Muet insensé* de Le Loyer (1576) et l'*Histoire tragique* XXXII de Belleforest sur « L'escolier de Bo-

<sup>26</sup> *Le Troisième Tome des Histoires prodigieuses* [1597], *op. cit.*, chap. 12, p. 221.

<sup>27</sup> J. Céard, *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI<sup>e</sup>*, Genève, Droz, 1996, p. 331.

<sup>28</sup> *Erotopagnie, ou Passe-temps d'amour. Ensemble une Comédie du muet insensé*, Paris, Abel L'Angelier, 1576, f<sup>o</sup> 59 v<sup>o</sup>.

logne »<sup>29</sup> : dans les deux cas, un jeune homme fait appel au service d'un magicien invocateur de démons pour séduire une jeune fille ; dans les deux cas, le jeune imprudent est saisi d'une telle peur, qu'il en meurt chez Belleforest, en croyant saisir un mort qui se révèle vivant, et devient muet chez Le Loyer. Mais l'analogie s'arrête là ; tandis que dans la comédie un anneau magique entraîne la jeune Marguerite à suivre aveuglément son amant, Belleforest refuse que le diable puisse agir sans son consentement sur l'être humain :

Voyez la folie de ce miserable, qui croit que le diable ait puissance de forcer la volonté d'une femme, qui sera affermie au desir de garder sa chasteté. Je confesse que les malins esprits ont quelque puissance d'operer de merueilleux effects et de nous offusquer les sens par terribles illusions : mais en tant que Dieu le permet comme se list des enchanteurs d'Egypte ; mais que le bon Dieu permette que ce meurtrier des ames puisse esbranler (quelque invocation que l'on fasse) l'esprit d'homme ou femme, que de celuy qui franchement se presente à pecher, je ne sauray y entendre<sup>30</sup>.

Belleforest se lance néanmoins dans une violente diatribe contre ceux qui ont recours aux démons pour s'enrichir ou obtenir les bonnes grâces d'une dame – c'est là « impiété et idolatrie »<sup>31</sup> – ce qui surprend d'autant plus... qu'il n'y a pas de démons : cette histoire tragique, adaptée d'une nouvelle de Bandello<sup>32</sup>, est le récit d'une farce macabre organisée par un seigneur Simon<sup>33</sup>, qui cherche à se moquer d'un pauvre « sot » en prétendant qu'il lui faudra arracher les dents et les ongles d'un mort dans un cimetière la nuit pour que son vœu soit exaucé. Belleforest se moque de la crédulité du personnage : « Quelle simplicité d'homme, ne pouvoir sentir le peu de goust qui est en telles frenesies, lesquelles sont aussi aisées à descouvrir comme la mensonge és fables et bourdes que les vieilles de village racomptent le soir auprès du feu, en fillant leur quenaille »<sup>34</sup>.

Notre auteur ne croit donc pas aux enchantements, mais avoir recours aux diables est en soi un péché mortel comme l'atteste l'oraison funèbre qui conclut l'histoire : « Telles fins eurent donc les amours de ce povre escolier, et tel le payement pour avoir voulu gagner la volonté d'une Dame par le ministere des diables ».

<sup>29</sup> « Un escolier à Bologne pensant faire quelque enchantement, mourut de peur, estant dans un tombeau au cimetière », *Histoires tragiques*, Lyon, Estienne Plessis, 1579, tome second, Hist. XXXII p. 654-694.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 655-656.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 655.

<sup>32</sup> Cette histoire est adaptée de Bandello, III, 29, « Croyant recourir à un enchantement, un étudiant, étendu dans une tombe, meurt de peur », *Novelle/Nouvelles*, tome IV, éd. bilingue, dir. Ch. F. Adelin et A. Godard, Paris, les Belles lettres, 2016, p. 461-470 ; chez Bandello, il s'agit bien d'une farce (*scherzo*) qui tourne mal.

<sup>33</sup> Le nom a probablement été choisi en référence à Simon le magicien.

<sup>34</sup> « Un escolier à Bologne », p. 686-687.

Il en est tout autrement chez Pierre Le Loyer ; certes, il s'agit d'une comédie, qui se termine comme il se doit par un mariage, mais le diable y est un véritable personnage, « une personne muette », qui maltraite le jeune homme sorti de son cercle magique, et c'est l'invocation des démons aériens qui permet au « Muet insensé » d'être guéri. Signe de la fascination de Le Loyer pour les prodiges diaboliques, la pièce comporte un long exposé de huit pages<sup>35</sup> par le magicien – double du futur démonologue – sur les « six sortes de diables » hérités de l'Antiquité : les démons du feu, de l'air, de la terre et de la mer, puis souterrains, et enfin ceux qui tuent par leur souffle.

On retrouve chez Belleforest le même souci didactique dans les « Estranges et effroyables apparitions du malin esprit tant jadis que maintenant en plusieurs endroits de la terre »<sup>36</sup>, où il examine les différentes conceptions des démons dans les textes antiques et patristiques, mais aussi contemporains – il cite longuement l'*Hymne des Démons* de Ronsard –, pour répondre à la question de la corporéité du diable, et donc à sa capacité à engendrer. La réponse tient dans la seule autorité qu'il reconnaisse, celle de l'Église :

Et ne nous faut point tourmenter sur ce que les demons sont incorporels, ainsi que vrayement le tient la doctrine des Chrestiens, veu que, Dieu le voulant ainsy, ils se rendent sensibles, et visibles, par le moyen des corps empruntez, ou formez en l'air, ou en esblouissant les sens des humains [...]<sup>37</sup>.

Aussi, écrit-il, « personne ne me fera croire que le diable puisse engendrer, quoy que par apparence il semble ou abuser d'une femme, ou souffrir l'assaut infame d'un homme »<sup>38</sup>. Loin des élucubrations savantes de Le Loyer, nourri de références antiques, il réfute même la division traditionnelle des démons :

Je ne veux icy me broüiller en la distinction des Platoniques touchant la difference des demons qui se saisissent ainsi des corps humains, en tant que pour le present je n'ay affaire s'ils sont terriens ou aquees, ou souterrains, puisqu'il appert que ce sont esprits ennemys de l'homme en ce qu'ils le privent de l'usage de la raison, qui est la marque principale de l'excellence de l'homme<sup>39</sup>.

En un mot, si Belleforest croit aux pouvoirs des diables et à leur action dans le monde, cela reste dans le cadre d'une stricte orthodoxie et même, pourrait-on dire, dans les limites de la rationalité ; les démons ne s'amuse pas à faire des charmes amoureux – les histoires de sorcellerie sont d'ailleurs quasiment absentes chez Belleforest – mais à envoyer des signes divins pour manifester la colère divine et soutenir les croyants dans leur foi.

<sup>35</sup> *Erotopégnie [...] Ensemble une Comédie du muet insensé*, op. cit., 1576, f° 92 – f° 96.

<sup>36</sup> *Le Troisième Tome des Histoires prodigieuses*, op. cit., chap. 5, p. 87-118.

<sup>37</sup> *Ibid.*, chap. 5, p. 115.

<sup>38</sup> *Ibid.*, chap. 5, p. 107.

<sup>39</sup> *Ibid.*, chap. 12, p. 226.



Dans la dernière *Histoire prodigieuse*, « Diverses apparitions d'esprits aux hommes et si on doit croire que il soit possible que les hommes voyent les esprits »<sup>40</sup>, Belleforest rapporte néanmoins un étrange événement :

Car le propre jour que feu nostre pere mourut, comme je ne sceusse rien de sa maladie, et moins de sa mort le propre jour de la feste de Nostre Dame de Septembre, la nuit estant en un jardin sur les onze heures de nuit avec mes compagnons, j'allay pour esbranler un poirier, où je ne fus pas si tost escarté seul, que je voy devant moy la propre figure de mon pere tout blanc en couleur, mais d'une grandeur excedant la proportion naturelle, laquelle representation s'approchant de moy pour m'embrasser, je mescriay si haut, que mes compagnons soudain y accoururent, et la vision s'esvanoüissant, je leur racompté ce qui m'estoit advenu, et leur dy que pour vray, c'estoit mon pere. Nostre paedagogue adverty de ce fait s'assura de la mort, laquelle pour vray advint sur l'heure mesme que cette figure m'apparut<sup>41</sup>.

De façon encore une fois conforme à la *doxa* catholique, il propose différentes hypothèses ; soit il s'agit de l'âme même de son père, apparition provoquée par une mystérieuse « sympathie de cœurs » entre parents et amis, soit ce sont les « Anges » ont créé cette image ; en revanche, il exclut l'apparition diabolique : « je ne sçauray me persuader que ce soit des malins esprits » ; cette dénégation ne dissimule cependant pas complètement l'inquiétude qui sera celle d'Hamlet s'interrogeant sur la nature peut-être infernale du spectre de son père.

### 3. De l'*Histoire prodigieuse* à l'*Histoire tragique*

La rigueur de Belleforest le distingue donc de Le Loyer qui, dans ses *III livres des spectres*, propose une véritable somme d'histoires surnaturelles mais aussi d'hypothèses en tout genre afin de constituer ce qu'il nomme une « science des spectres ». Cet ouvrage encyclopédique est, quoi qu'en dise l'auteur, proche de l'esprit de Boaistuau, par l'émerveillement face au nombre et à la variété des prodiges. Certes, Le Loyer s'inscrit aussi dans le mouvement de défense du catholicisme mais il a surtout diffusé largement des récits dont lui-même n'assurait pas la véracité, et qui ont fini par trouver leur place dans les *Histoires prodigieuses*.

Dans le 6<sup>e</sup> livre de 1598, paru donc près de quinze ans après la mort de Belleforest, l'auteur anonyme, après avoir évoqué les prodiges du diable chez Boaistuau, Tesserant et Belleforest<sup>42</sup>, cite longuement et textuellement Le Loyer, qui apparaît dès lors comme un auteur à part entière de la série :

<sup>40</sup> *Ibid.*, chap. 17, p. 353-372. Ce sujet est déjà traité par Boaistuau, chap. 27, et Tesserant, chap. 8, avec dans cette édition la même illustration : un fantôme nu apparaît à un homme couché dans son lit.

<sup>41</sup> *Ibid.*, chap. 17, p. 365-366.

<sup>42</sup> Boaistuau, chap. 27, Tesserant, chap. 8 et 9, Belleforest, chap. 4, 5, 12 et 17.

Je m'assure, que si aucun de tous ces auteurs eust leu ce qu'en rapporte Monsieur le Loyer en son Second livre des Spectres, chapitre troisieme il n'auroit manqué de l'insérer en son œuvre je vous feray part d'un des exemples qu'il recite qui me semble plein de merveille et convenable à ce discours : voyci ces propres termes<sup>43</sup>.

Le Loyer a en effet, par rapport à ses prédécesseurs, beaucoup insisté sur le fait que les diables pouvaient emprunter le corps d'un cadavre pour lui redonner faussement une apparence de vie. Outre les exemples tirés de son temps – dans la possession de Nicole Obry, le diable Balthazo<sup>44</sup> se serait emparé du corps d'un pendu –, il a repris les récits du *Livre des merveilles* de Phlégon de Tralles, et en particulier l'extraordinaire histoire de Philinion et Machates qui constitue le premier chapitre de ce 6<sup>e</sup> tome des *Histoires prodigieuses*, reprise de Le Loyer : « Merveilleuse histoire d'un cadaver d'une fille duquel le diable se servit pour exercer luxure avec un jeune homme ». Dans le second chapitre, « Spectres apparus en public, et mors predisans les choses à venir », se trouvent là encore « deux histoires rapportées par ledict Sieur Loyer de la boutique du mesme Phlegon »<sup>45</sup>, dont celle de la tête d'un enfant hermaphrodite, dont le corps a été dévoré par le spectre de son père, et qui fait des prophéties.

Les *Histoires prodigieuses* étant une vaste compilation de textes anciens ou contemporains, qu'un ouvrage de démonologie fournisse des histoires et des arguments nouveaux n'est pas étonnant. En revanche, il est clair que cela contribue à la fois à la diabolisation du genre et à son caractère de plus en plus « fantastique », dans le sens moderne du terme<sup>46</sup>. En effet, dans son avis *Aux Lecteurs*, l'auteur anonyme donne d'abord une définition restrictive du prodige : à la fois ce qui est excédent – « prodige » dans la nature – et présage ; aussi ni les monstres, ni les illusions diaboliques, et moins encore « les accidens de fortune advenus aux hommes » ne sont prodigieux, puisqu'ils n'annoncent rien. Il décide néanmoins d'« estendre et amplifier la signification de ce mot », plutôt que de « frustrer le lecteur de l'honneste deduct qu'il pourroit prendre à la lecture de ces histoires » ; aussi « prodigieuses » signifie-t-il « non ordinaires »<sup>47</sup>.

Cette définition étendue invite à un rapprochement entre *Histoires tragiques* et *prodigieuses* : la troisième histoire est ainsi consacrée à ce brigand d'Allemagne qui non seulement tua près de mille personnes, mais étrangla ses nouveau-nés, pour ensuite les regarder danser dans le vent : « Ceste histoire, à vray dire, est plustost tragique et ne debvroit estre mise au rang des histoires prodigieuses ».

<sup>43</sup> *Histoires prodigieuses*, Lyon, Jean Pillehotte, 1598, Livre VI, chap. 1, p. 1126.

<sup>44</sup> *Ibid.*, chap. 1, p. 1142.

<sup>45</sup> *Ibid.*, chap. 2, p. 1146.

<sup>46</sup> Voir mon ouvrage, *L'Imaginaire démoniaque en France (1550-1650). Genèse de la littérature fantastique*, Genève, Droz, 2000.

<sup>47</sup> *Histoires prodigieuses*, Lyon, Jean Pillehotte, 1598, Livre VI, « Aux lecteurs », p. 1112-1114.

gieuses, aussi peu que plusieurs autres sur le subject de cruauté recitees au premier livre »<sup>48</sup>. L'auteur justifie néanmoins son choix par un double argument :

premierement vous voyez combien l'ennemi de nature a sceu gagner sur ce miserable lui faisant trouver goust à repandre le sang humain, ce qui est evidemment contraire à la nature non corrompue, le persuadant d'employer ses jours que Dieu lui a donné pour meriter en brigandage et volerie, ce que la loy de nature nous defend<sup>49</sup>.

Autrement dit, le monstre humain agit à l'initiative du diable, ce qui le place hors des bornes de la nature : l'histoire « tragique » devient dès lors « prodigieuse ».

Comment ne pas penser à la célèbre *Histoire tragique* de Belleforest (hist. IX) « De la lubricité de Pandore, et cruauté d'icelle contre le propre fruit de son ventre [...] », dans laquelle abondent les références au diable et à la sorcellerie ; pour conserver son amant, Pandore envoie sa servante chercher auprès des « furies et diabesses infernales au val camonique certaines herbes cueillies à la lune estant pallissantes »<sup>50</sup>, sans aucun effet, puisque la magie d'amour est inefficace, mais c'est là le premier signe du caractère infernal de l'héroïne : devenue « mère diable », elle déchire son enfant en deux en riant « à gorge déployée » avant de lui « mâcher » le cœur ; le nouveau-né non baptisé est ensuite « immolé au diable » par le « diable incarné »<sup>51</sup> qu'est sa mère.

Le rapprochement entre *Histoire tragique* et *Histoire prodigieuse* passe ainsi par le diable, mais aussi par le fait que la narration l'emporte désormais sur les spéculations sur l'origine des prodiges, devenues inutiles. L'auteur du 6<sup>e</sup> volume des *Histoires prodigieuses*, écrit ainsi que ces récits sont destinés à « apporter quelque honneste recreation à ceux qui sont lassez d'avoir long temps tenu leurs esprits tendus aux hautes sciences »<sup>52</sup>. Certes, écrit-il, ils visent aussi à « l'utilité du public », et c'est pourquoi il a « recherché les causes et raisons naturelles de plusieurs choses particulières », mais, ajoute-t-il, « les reduisant toutesfois toute à une Surnaturelle, qui est Dieu tout puissant, afin d'exciter un chacun à le louer et magnifier par dessus tout », dans la soumission à la « détermination de nostre sainte mère l'Eglise »<sup>53</sup>.

Dans le prolongement de Belleforest, le monde est désormais binaire ; d'un côté ce qui relève de la nature, de l'autre ce qui est surnaturel, et qui ne peut provenir que de Dieu ou du diable. Or, entre temps, la démonologie avait diabolisé tout ce qui échappait à l'explication naturelle, à l'exception des miracles qu'on ne

<sup>48</sup> *Ibid.*, chap. 3, p. 1181.

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> *Histoires tragiques*, Lyon, Pierre Rigaud, 1566, tome premier, f° 219 r°.

<sup>51</sup> *Ibid.*, f° 222 – f° 224.

<sup>52</sup> *Histoires prodigieuses*, Lyon, Jean Pillehotte, 1598, Livre VI, *op. cit.*, p. 1110.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 1115.

pouvait attribuer qu'à Dieu. Cette simplification permet à la fois l'acceptation des histoires les plus invraisemblables – comme celle de jeunes femmes séduisantes qui se révèlent être des charognes – et le lien avec la conception traditionnelle de Satan : le tentateur qui mène l'homme à sa perte en lui faisant commettre les plus grands crimes.

## Conclusion

Le troisième tome des *Histoires prodigieuses* écrit par Belleforest conduit ainsi, peut-être davantage encore que ses *Histoires tragiques*, aux fameuses *Histoires mémorables et tragiques de ce temps* de François de Rosset (1613) où le diable, comme on le sait, joue un rôle de premier plan ; or, cette omniprésence satanique dans un ouvrage paru trois décennies après la mort de Belleforest ne s'explique pas seulement par les grandes affaires de sorcellerie, comme celle du prêtre-sorcier Gaufridy à Aix en 1611, ou de l'importance des canards qui diffusent désormais à tout vent des histoires relevant du surnaturel démoniaque, mais aussi et surtout parce que le recueil de Rosset appartient comme l'œuvre de Belleforest à l'entreprise de reconquête de la Contre-Réforme<sup>54</sup>.

L'assimilation des ennemis de l'Église, huguenots ou « athéistes », à des supôts de Satan, et une conception du surnaturel démoniaque comme manifestation de la colère de Dieu dans des temps eschatologiques – ce que l'on peut aussi retrouver dans les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné – ont transformé le prodige, comme le crime monstrueux, en signes univoques, assurant la rencontre des deux genres dans les mêmes discours édifiants de mise en garde contre les pouvoirs de Satan. D'une certaine façon, c'est en attribuant aux *Histoires* une finalité militante, que Belleforest en a renouvelé et la forme et la force.

## Bibliographie

### Sources primaires

- Bandello Matteo, *Novelle/Nouvelles*, tome IV, éd. bilingue, dir. Charles Fiorato Adelin et Alain Godard, Paris, les Belles lettres, 2016
- Belleforest François de, *Histoires tragiques*, Lyon, Estienne Plessis, 1579, tome second
- Belleforest François de, *Le Second Tome des Histoires tragiques*, Paris, Vefve Guillaume Cavellat, 1597
- Boaistuau Pierre de, *Histoires prodigieuses* (éd. de 1561), éd. Stephen Bamforth et Jean Céard, Genève, Droz, 2010
- Boaistuau Pierre de, Belleforest François de, *Histoires tragiques*, tome premier, Lyon, Pierre Rigaud, 1566

<sup>54</sup> Voir mon article « Les 'âmes endiablées' dans les *Histoires tragiques* de François de Rosset », in *Le Roman au temps d'Henri IV et de Marie de Médicis*, dir. F. Greiner, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 255-272.

- Boaistuau Pierre de, Tesserant Claude de, Belleforest François de, *Histoires prodigieuses, extraites de plusieurs fameux auteurs, grecs et latins, sacrez et prophanes divisees en deux tomes*. Le premier mis en lumiere par Pierre Boaistuau [...] Le second par Cl. de Tesserant, et augmenté de dix histoires par F. de Belle-forest, Paris, Jean de Bordeaux, 1571
- Boaistuau Pierre de, Tesserant Claude de, Belleforest François de, *Histoires prodigieuses [...]*, Paris, vefve Guillaume Cavellat, 1597-1598
- Boaistuau Pierre de, Tesserant Claude de, Belleforest François de, *Histoires prodigieuses et memorables [...]*, Lyon, Jean Pillehotte, 1598
- Bodin Jean, *De la démonomanie des sorciers*, édité par Virginia Krause, Eric MacPhail, Christian Martin, avec Nathaniel P. Desrosiers, Nora Martin Peterson, Genève, Droz, *Travaux d'Humanisme et Renaissance*, 2016
- Boulaese Jean, *Le Thresor et entiere histoire de la triomphante victoire du corps de Dieu sur l'esprit maling Beelzebub, obtenuë à Laon l'an mil cinq cens soixante six*, Paris, Nicolas Chesneau, 1578
- Le Loyer Pierre, *Erotopegnïe, ou Passe-temps d'amour. Ensemble une Comédie du muet insensé*, Paris, Abel L'Angelier, 1576
- Le Loyer Pierre, *III livres des spectres ou apparitions et visions d'esprits, anges et demons se monstrans sensiblement aux hommes*, Angers, Georges Nepveu, 1586

### Sources secondaires

- Arnould, Jean-Claude, « De Pierre Boaistuau à François de Belleforest. La rupture de la *Continuation* », *RHR*, 2011, n° 73, *Les Histoires tragiques*, p. 73-87
- Céard, Jean, *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI<sup>e</sup>*, Genève, Droz, 1996
- Closson, Marianne, *L'Imaginaire démoniaque en France (1550-1650). Genèse de la littérature fantastique*, Genève, Droz, 2000
- Closson, Marianne, « Les 'âmes endiablées' dans les *Histoires tragiques* de François de Rosset », in *Le Roman au temps d'Henri IV et de Marie de Médicis*, dir. Frank Greiner, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 255-272
- Closson, Marianne, « Pouvoirs de Satan dans l'œuvre de Boaistuau », colloque *Pierre Boaistuau, ou le génie des formes*, organisé par Bruno Méniel et Nathalie Grande, Nantes, 22-24 juin 2017
- Simonin, Michel, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle ou la carrière de François de Belleforest*, Genève, Droz, 1992

**Marianne Closson** est Maîtresse de conférences à l'Université d'Artois, en littérature française du XVI<sup>e</sup> siècle. Ses travaux portent sur la démonologie, le fantastique – elle est l'auteure de *L'Imaginaire démoniaque (1550-1650), genèse de la littérature fantastique* (2000) et a édité en 2023 avec Nicole Jacques-Lefèvre, *Magdelaine Bavent, religieuse au couvent de Louviers. Procès en sorcellerie et autobiographie* –, l'utopie, le genre, l'écriture de l'intime aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Elle a dirigé ou codirigé les éditions de différents colloques : *Les Géants. Entre mythe et littérature* (2007), *L'Hermaphrodite de la Renaissance aux Lumières* (2013), *Les Amours entre frère et sœur : l'inceste adelphique du Moyen Âge au début du XIX<sup>e</sup> siècle* (2020), *Femme et folie sous l'Ancien Régime* (2022). Elle est depuis 2018 secrétaire de la SIÉFAR (Société Internationale pour l'Étude des Femmes de l'Ancien Régime).



*Nathalie Grande*

Université de Nantes

 <https://orcid.org/0000-0002-9091-4644>

[nathalie.grande@univ-nantes.fr](mailto:nathalie.grande@univ-nantes.fr)

## Le viol chez François de Belleforest : une obsession politique

### RÉSUMÉ

Alors que les histoires tragiques prennent plutôt rarement le viol pour sujet, François de Belleforest donne à ce motif un développement plus fréquent que Bandello, Boaistuau ou Rosset : ses nouvelles montrent combien ce crime est universel, traversant les temps, les espaces, les cultures, les religions. Cependant Belleforest n'insiste pas sur une causalité passionnelle, mais souligne le caractère éminemment politique d'un acte qui menace l'ordre des sociétés. Il ne s'agit pas tant pour lui de dénoncer la forme la plus odieuse de la domination masculine, que de développer un discours historique sur le rôle des vertus chrétiennes comme garantes de l'ordre social. Les conséquences juridiques, sociales et politiques ne servent pas à mettre en valeur les victimes ou à dénoncer le crime, mais à glorifier un ordre que défend Belleforest en catholique zélé.

**MOTS-CLÉS** – viol, rapt, crime politique, passion / pulsion, domination masculine, ordre social, rapports de genre

### Rape by François de Belleforest: A Political Obsession

### SUMMARY

While histories tragiques rarely take rape as a subject, François de Belleforest gives this theme more frequent development than Bandello, Boaistuau or Rosset: his stories show how much this crime is universal, crossing times, spaces, cultures, religions. However, Belleforest does not insist on a passionnal causality, but emphasizes the eminently political character of an act that threatens the order of societies. It is not so much for him to denounce the most odious form of male domination, but to develop a historical discourse on the role of the Christian virtues as guarantors of the social order. The legal, social and political consequences do not serve to highlight the victims or to denounce the crime, but to glorify an order defended by Belleforest as a zealous Catholic.

**KEYWORDS** – rape, political crime, passion / pulsion, male domination, social order, gender issues





Alors que les histoires tragiques se focalisent plutôt rarement sur le crime de viol, il semble bien que François de Belleforest donne un développement plus fréquent que d'autres à ce motif dans ses recueils. Pour mémoire, on ne trouve aucun viol chez Pierre Boaistuau : un seul de ses six récits en évoque un (l'histoire d'Édouard d'Angleterre), mais il ne figure que comme une menace jamais réalisée<sup>1</sup>. Chez Matteo Bandello, même relative rareté : cinq nouvelles sur les 214 qui composent son recueil mettent en scène un viol (et encore, un sur les cinq n'est pas réalisé) : « Giulia de Gazzuolo, après avoir été violée, se jette et se noie dans l'Oglio » I, 8 ; « L'abbé Gesualdo veut enlever une jeune fille et, à sa grande honte, est blessée par elle ; et celle-ci, ayant sauté dans le fleuve, est sauvée » II, 7 ; « Alexandre, duc de Florence, oblige Pietro à épouser une jeune meunière qu'il avait enlevée [...] » II, 15 ; « Sextus Tarquin viole Lucrece et est chassé de Rome avec son père et ses frères et condamné à l'exil perpétuel » II, 21 ; « Un esclave battu par son maître en assassine la femme et les enfants » II, 21<sup>2</sup>. Et plus tard, chez François de Rosset, sur les vingt-trois nouvelles qui composent, au maximum, le recueil de ses *Histoires tragiques de notre temps*, une seule met en scène un viol. Ainsi les histoires tragiques prenant pour sujet un viol sont relativement peu nombreuses, ce qui pourrait bien s'expliquer par la manière dont le crime était considéré au XVI<sup>e</sup> siècle. Comme les travaux de l'historien Georges Vigarello l'ont en effet démontré, le viol n'était vraiment pris en compte que s'il suscitait un préjudice collectif et un désordre social, d'où la rareté des cas figurant dans les annales judiciaires. Différentes contraintes décourageaient les victimes de porter plainte : « Insensibilité relative à la violence, honte de la plaignante, soupçon sur son consentement, indifférenciation régulière du violeur et de la femme dans une identique faute morale, les obstacles à la plainte sont massifs, les raisons pour euphémiser la brutalité de l'acte le sont aussi »<sup>3</sup>. D'une certaine façon, on peut penser que les auteurs d'histories tragiques, parce qu'ils sont à la recherche de crimes vraiment épouvantables, d'histories vraiment tragiques et susceptibles de susciter crainte et pitié sans que le lecteur se pose la question de savoir si le crime

<sup>1</sup> C'est dans la première nouvelle, où le roi Édouard III d'Angleterre tente d'abord de séduire la comtesse de Salberic, puis use tour à tour de prières et de menaces et fait pression sur elle en faisant intervenir ses parents. Au dénouement, il la piège pour la mettre en son pouvoir, et le viol est imminent : c'est parce qu'elle lui demande, l'épée à la main, de la tuer, qu'il renonce à son projet criminel pour lui proposer le mariage. P. Boaistuau, *Histoires Tragiques* [1559], éd. R. A. Carr, Paris, STFM, 2008, p. 11-46.

<sup>2</sup> M. Bandello, *Novelle*, éd. A. C. Fiorato et A. Godard, Paris, Les Belles Lettres, 2008-2016. Le décompte n'est pas aisé, car aux viols et tentatives de viol pourraient être ajoutés les enlèvements, puisque le rapt est souvent un euphémisme pour désigner le viol. Dans ce cas, c'est au moins une nouvelle supplémentaire qu'il faut mentionner : II 6 (mais peut-être aussi I 7, I 20, III 54 ?).

<sup>3</sup> G. Vigarello, *Histoire du viol, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 1998, p. 69. Selon les archives du Parlement de Paris, ce ne sont que 49 viols qui auraient été commis dans sa juridiction entre 1540 et 1692 (E. Locard, *Le XVII<sup>e</sup> siècle médico-judiciaire*, Lyon, A. Storck, 1902, cité par G. Vigarello, *ibid.*, p. 37).

pourrait être excusable ou si la victime n'aurait pas attiré sur elle le malheur d'une manière ou d'une autre, évitent ce sujet, parce que pas assez spectaculaire et/ou pouvant donner lieu à questionnement. À rebours de cette invisibilisation historique du crime de viol et de la relative discrétion des autres auteurs d'histoires tragiques, François de Belleforest propose un corpus important d'histoires traitant de ce crime. Si on se risque à une approche statistique, c'est aux alentours de 15% de ses récits qui tournent autour d'un viol<sup>4</sup>, soit près de cinq fois plus que son modèle originel, Bandello. Explorer ces textes va permettre de repérer dans quels contextes il se permet de multiplier les récits de ce crime, et nous amènera ainsi à proposer quelques hypothèses pouvant éclairer sa spécificité.

## 1. Une culture du viol

Chacun des volumes d'histoires tragiques publiés par Belleforest comprend entre un et trois récits mettant en scène un ou des viols. En voici un bref récapitulatif :

– Premier recueil, histoire 12 « Acte fort généreux et plus équitable d'Alexandre de Médicis, premier duc de Florence, à l'endroit d'un jeune gentilhomme son favori lequel ayant violé la fille d'un pauvre meunier, la lui fit prendre pour épouse, et la doter richement ». Ce récit correspond à Bandello II, 15.

– Deuxième recueil, histoire 7 « Mort pitoyable de Julie de Gazuole, laquelle se noya de dépit, se voyant avoir été violée » (Bandello I, 8) ; histoire 10 « Acte méchant d'un abbé à Naples, voulant ravir une fille, et le moyen comme elle se dépêtra des mains du paillard » (Bandello II, 7) ; histoire 13 « Un esclave maure, ayant été battu de son maître, s'en vengea avec une cruauté grande et fort étrange » (Bandello III, 21).

– Troisième recueil, histoire 17 « De la téméraire présomption d'un amoureux lequel sans être aimé, pensait jouir de sa dame, et combien misérable en fut l'issue ».

– Quatrième recueil, histoire 24 « De l'insolente vie et paillardise débordée de Jean, fils de Suarcher, roi des Goths, et comme il fut occis et massacré du peuple à cause de ses méchancetés ».

– Cinquième recueil, histoire 7 « Actes cruels et détestables de quelques jeunes citoyens, sur une Damoiselle : avec le discours et succès de la poursuite faite pour ce crime ».

– Sixième recueil, histoire 11 « Eccelin premier du nom, ravit une jeune fille promise à un sien neveu, dont s'ensuivirent des grands esclandres : la mort d'un grand nombre d'hommes, et la ruine de plusieurs châteaux ».

---

<sup>4</sup> M. Eudes-Feki, *La Justice dans les Histoires tragiques de Pierre Boaistuau et François de Belleforest*, thèse dactylographiée soutenue à l'université de Rouen Normandie le 15 décembre 2017 sous la direction de J.-Cl. Arnould, p. 293. Les relevés de cette thèse ont été très utiles à notre propos.

– Septième recueil, histoire 3 « Accidents divers survenus à Apollonie roi des Tyriens : ses malheurs sur mer, ses pertes de femme et fille, et la fin heureuse de tous ensemble ».

Si le viol constitue spécifiquement un motif central dans ces récits, cela n'empêche pas la même « péripétie » de parcourir aussi ces textes, et d'autres, sous forme d'allusion ou de menace, et parfois de toile de fond, d'ombre portée sur le déroulement du récit tout entier. Ainsi dans l'histoire 3 du septième volume, l'esclave Tharsie est protégée par Athénagore, le roi de Mytilène amoureux d'elle, qui « empeschoit qu'elle ne fût violée », puisque sa condition la met « en grand danger d'estre violée & déflorée », comme le répète à deux reprises la même page<sup>5</sup>. Que ce soit une menace ponctuelle qui plane sur les jeunes filles et les épouses en temps de paix, une conséquence des guerres à un moment donné de l'histoire, ou le résultat de l'affrontement perpétuel entre chrétiens et musulmans (qui peut se traduire sous la forme de razzias d'esclaves, y compris d'esclaves sexuelles), beaucoup de récits, sans en faire le cœur de la narration, s'y réfèrent.

À cette saturation de l'espace textuel correspond logiquement une diversité des espaces géographiques concernés : l'Italie, de Mantoue à Padoue, de Naples à Florence ou Gênes, donne le plus gros contingent de violeurs, évidemment en raison de la source italienne que privilégie Belleforest jusqu'à son quatrième volume. Il reprend par exemple dans son deuxième volume trois des cinq nouvelles de Bandello, ne délaissant dans le corpus bandellien que l'histoire de la romaine Lucrece, peut-être car trop connue par ailleurs. Au-delà de l'Italie, toute la chrétienté est concernée, l'Espagne des Baléares comme la France du sud. Et au-delà de la chrétienté, c'est l'ensemble du monde qui obéit à la même loi passionnelle, les barbares du nord (IV, 24 se passe en Scandinavie) comme les mahométans (II, 13). On peut poursuivre cette observation sur le plan historique, depuis l'Antiquité (VII, 3) jusqu'au Moyen Âge. La nouvelle IV, 24 commence ainsi par des mots chargés d'ancrer le récit dans une temporalité historique précise quoique éloignée : « Environ l'an de grâce mille cent cinquante, et seant à Rome Eugene troisieme, et en France regnant Louys le jeune, celui qui ayant fait le voyage de la terre sainte, repudia Éléonor fille et heritiere de Guillaume comte de Poitiers, advint ce qu'à present je veux vous discourir et deduire »<sup>6</sup>. Mais la période contemporaine de Belleforest n'est pas en reste, comme il en témoigne personnellement dans la nouvelle (V, 7) qui se passe à Agen, c'est-à-dire non loin de ses terres commingeoises :

[...] on eust dict que Agen estoit un vray coupegorge, et estoit aussi assure d'aller de nuit par les destroits plus perilleux de quelques boys ou montaigne que par les ruës d'icelle ville, tant les bateurs de pavé y estoient ordinaires, et les bateries frequentes, et blessures

<sup>5</sup> Fr. de Belleforest, *Le Septiesme tome des Histoires tragiques*, Paris, Gervais Mallot, 1582, f° 102.

<sup>6</sup> Fr. de Belleforest, *Le Quatriesme tome des Histoires tragiques*, Paris, Jean de Bordeaux, 1570, p. 773.

y advenant presque tous les soirs. Je ne vous dis rien dequoy je ne puisse dire, je l'ay veu estant en icelle cité, du temps que l'on poursuyvoit la cause sur laquelle j'ay basti cette histoire [...]»<sup>7</sup>.

À cet égard, si le crime de viol traverse les frontières géographiques et temporelles, il transcende par conséquent les différences de religion. Le chrétien (I, 12) ne fait pas mieux que le musulman (II, 13)<sup>8</sup>, l'abbé napolitain (II, 10) pas mieux que le chanoine luthérien (V, 7), le prince des Goths idolâtre (IV, 24) pas mieux que le roi de Perse disciple d'un antique panthéon (VII, 3).

Autre limite que le viol transgresse, les distinctions sociales. Évidemment, on ne s'étonne pas de voir la fille d'un meunier violée par un courtisan, intime du duc de Médicis (I, 12), ou de suivre le pitoyable destin de Julia de Gazuolo, simple paysanne, traquée par un serviteur noble de l'évêque de Mantoue (II, 7), non plus que d'apprendre qu'un abbé de noble famille a tenté de forcer la fille d'un orfèvre (II, 10) : ce genre d'agression s'inscrit dans l'ordre des choses, et c'est par ce que les filles sont *virgines intactae* que leur viol mérite de figurer dans un recueil d'histoires tragiques. Perdre leur virginité leur fait perdre à la fois la chaste pureté morale indispensable à une jeune fille chrétienne, mais encore, avec leur bonne réputation, toute valeur sur le marché matrimonial : la perte est triple, morale, religieuse et sociale, pour ne pas dire économique. Ces viols, parce qu'ils corroborent la hiérarchie sociale, en soumettant les corps des plus modestes aux exigences des plus puissants, ont besoin de la clause de virginité et de vertu de la victime pour sortir de l'anonymat.

En revanche, quand le viol s'accompagne d'une transgression sociale de bas en haut, il révèle plus explicitement son pouvoir socialement perturbateur. Le meilleur exemple en est le cas du viol de l'épouse de son maître par un serviteur : c'est par vengeance sociale, et non pour assouvir une quelconque pulsion, qu'il s'attaque à elle et qu'il la viole consciencieusement pour atteindre à travers elle son époux qui l'a maltraité ; c'est d'ailleurs pourquoi il ne s'arrête pas au viol de l'épouse, mais la tue également, ainsi que ses enfants pour faire bon poids (II, 13). C'est la cruauté du maître que dénonce le violeur, sûr de punir son maître malfaisant à la hauteur de son méfait en l'humiliant publiquement et en le privant ensuite de descendance<sup>9</sup>. Comme, de surcroît, le serviteur est un esclave maure et le maître un gentilhomme espagnol, forcément sourcilieux sur la pureté du sang, la transgression des hiérarchies sociales est maximale.

<sup>7</sup> Fr. de Belleforest, *Le Cinquiesme tome des Histoires tragiques*, éd. H.-Th. Campagne, Genève, Droz, 2013, p. 409-410.

<sup>8</sup> D'ailleurs, on trouve un éloge de la courtoisie des musulmans au début de la nouvelle 7 du septième recueil.

<sup>9</sup> D'où l'étonnante sortie de Belleforest contre l'esclavage : « Bien-heureux pour vrai le país de France, ou la liberté est seule recognuë, et où les esclaves sont remis en leur pleine délivrance » (*Le Second tome des Histoires tragiques*, Paris, Vincent Norment et Jeanne Bruneau, 1565, p. 319).

Ce tour d'horizon du viol dans les histoires tragiques de Belleforest permet ainsi de dessiner une cartographie géographique, historique et sociale du viol qui démontre l'universalité de ce crime, auquel n'échappe aucun lieu, aucun temps, aucune religion, aucune société. Certes, conformément aux mentalités de son époque, le Commingeois assortit le motif du viol de circonstances aggravantes pour le rendre particulièrement odieux : virginités souillées, meurtre ou suicide des victimes, attentat commis par des personnes que leur statut désigne comme protecteurs et non agresseurs<sup>10</sup>. Ces circonstances aggravantes sont d'usage pour valoriser un motif qui a besoin d'un soulignement spécifique pour entrer dans le corpus des crimes abominables, les viols sans circonstances aggravantes étant vraisemblablement pensés comme ne présentant pas d'intérêt narratif pour le lecteur<sup>11</sup>. On remarquera cependant qu'à la différence de Rosset, qui ose consacrer la seule histoire centrée sur ce motif dans ses *Histoires tragiques* au viol d'un jeune homme par un religieux (« De l'abominable péché que commit un chevalier de Malte assisté d'un moine, et de la punition qui s'ensuivit »<sup>12</sup>), ou des canards, qui signalent les cas de viols pédophiles<sup>13</sup>, François de Belleforest (comme Bandello) ne retient comme victimes que des femmes, en excluant hommes et enfants. Il y aurait donc une seule règle que l'universalité du viol ne transgresserait pas, la différence des sexes, règle que le XVII<sup>e</sup> siècle transgresse déjà.

## 2. Viol et société

Puisque le viol ne connaît ni loi, ni frontière, il porte un sème de désordre social sur lequel s'appesantit le Commingeois. En effet, même si le récit insiste sur le préjudice fait aux victimes, en les plaignant et en soulignant leur héroïque vertu de résistance, Belleforest s'attarde au moins autant sur les bourreaux pour vitupérer leur infâme luxure ou « paillardise », selon le mot qu'il semble préférer. Il insiste sur les circonstances qui conduisent au viol, sollicitations malhonnêtes, discours de séduction corrupteurs inlassablement repoussés, manœuvres préparatoires qui font tomber les malheureuses victimes dans des pièges sans échappa-

<sup>10</sup> Par exemple des religieux (II, 10 ou V, 7), et même un père, puisque la troisième histoire du septième volume s'ouvre sur l'inceste commis par le roi Antiochus sur sa fille.

<sup>11</sup> Voir à ce sujet notre article, N. Grande, « La chasteté ou la mort. Mise en récit du viol dans les récits brefs au tournant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *Viol et littérature (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, *Tangence*, 2017, n° 114, p. 13-29.

<sup>12</sup> Fr. de Rosset, *Histoires tragiques* [1614], éd. A. de Vaucher Gravili, Paris, Librairie Générale française, 1994, p. 353-364. Cette édition reproduit la troisième édition du recueil, la dernière revue, corrigée et augmentée par Rosset.

<sup>13</sup> Voir le « Discours véritable de Toussaint Letra, lequel a été brûlé tout vif dans la ville d'Aix, le 26 d'août dernier, pour avoir violé sa propre fille », Lyon, Fr. Evrard, 1618, signalé dans *Fictions narratives en prose de l'âge baroque. Répertoire analytique (1611-1623)*, Fr. Greiner dir., Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 1213.

toire possible. C'est l'occasion de mettre en évidence et de dénoncer la corruption des mœurs, signe de la déchéance des sociétés.

Dans l'histoire 7 du volume V, dont Belleforest n'est pas traducteur mais pleinement auteur, sont retracées les circonstances d'un viol particulièrement abominable : une femme d'Agen, de bonne maison et mariée, pour avoir refusé avec hauteur les propos suborneurs d'un gentilhomme séducteur, va devenir l'objet d'infâmes représailles, car son viol tiendra non d'un débordement luxurieux, mais d'une vengeance d'amour-propre froidement calculée et minutieusement exécutée. Le viol ne correspond plus là à la satisfaction pulsionnelle d'un désir sexuel non maîtrisé, mais réalise un exercice d'humiliation visant à anéantir la personne qui le subit. C'est pourquoi le violeur, après son acte, invite ses compagnons à profiter à leur tour du corps martyrisé de la dame, puis conviera les domestiques à en faire autant. Or, comme l'écrit Belleforest dans l'incipit : « Les grans estans corrompus et mal-vivans, ne faut s'estonner si le peuple les suit par trace, comme dependans de ce principal tronc duquel ils se pensent les rameaux, et pour ce sont necessitez de produire fruicts de pareille nature »<sup>14</sup>. Et il poursuit par un tableau général des mœurs dépravées des notables locaux, magistrats et ecclésiastiques en tête, avant d'enchaîner sur le récit particulier, tissant ainsi un lien de cause à effet entre corruption des grands et corruption générale. Au milieu du récit, il revient sur l'idée du désordre des sociétés né du désordre des pulsions, mais auquel les pulsions ne peuvent servir d'excuse, puisqu'il s'agit en fait d'un attentat contre la « liberté d'autrui ». S'opposant à la prétendue origine passionnelle du crime de viol, c'est sa nature éminemment politique qu'il dénonce ainsi, soulignant comment cet attentat nie le respect de la personne humaine dans sa liberté et compromet la stabilité de la structure familiale :

Car pourquoy est-ce que la loy dispence quelquefois la simple paillardise et punist grievement un rapt, quoy que l'amour et instinct naturel y puissent servir de quelque couverture, si ce n'est pour le trouble donné au public, et pour un attentat fait sur la liberté d'autrui, et pour éviter les seditions et meurtres qui s'en pourroient ensuyvir ? Regardez ce qui cuida advenir à Rome, pour le rapt pretendu souz une fauce couverture de servitude, en la personne de Virginie pucelle, et fille d'un Capitaine, et verrez que l'estat des republicues a souvent esté alteré et aneanty pour l'esgard des outrages et injures faictes aux dames, soit en la violant ou ravissant, ou leur faisant quelque injure remarquée. Qui est le vice qui redonde plus sur le prejudice du public, qu'est la souillure du licet et couche d'autrui, veu que la loy a esté si severe que de punir de mort l'adultere, à cause du divorce et confusion que le meslange des semences met en une republicue ?<sup>15</sup>

Enfin, à la fin du récit, il revient sur l'idée du désordre social induit par le viol en comparant les désordres d'Agen avec les plus fameux exemples tirés de l'histoire romaine, de l'histoire biblique, et des chroniques de Bandello :

<sup>14</sup> *Le Cinquiesme tome, op. cit.*, p. 405.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 425.

Et pour conclurre, qu'on considère que si l'estat de Rome fut changé pour le rapt du fils du Superbe, que cest acte vituperable commis sur ceste Demoiselle apporta un terrible changement en la cité d'Agen, tout y estant renversé, les bonnes maisons et grandes familles s'en allant sens dessus dessous, à cause des partialitez, discors et procès qu'engendra cette folie trop tôt excogitée, meschamment executée, tard venuë au repentir, et longue à sentir la peine et plus qu'equitable vengeance, afin qu'il nous serve d'exemple et ensemble d'effroi de n'attenter rien qui soit pervers [...] et] trainant à sa queuë une calamité, enveloppant tout un païs sous le filay d'une extreme misere. Temoing de cecy la famille des Benjamites entre les Hebreux, exterminiez pour une femme d'un simple Levite, passant par leur païs, laquelle luy fut enlevée et ravie ; et dans les histoires de Bandel je vous ai deduit comme pour une femme les seditions s'esleverent en Italie, telles que le sang en a coulé plus d'un siecle après le forfait [...]]<sup>16</sup>.

Le viol apparaît ici à la fois comme conséquence et comme cause du désordre des sociétés, le symbole et l'essence du mal en même temps que sa mise en pratique. Logiquement, puisque le viol est à l'origine et à l'aboutissement des transgressions sociales et politiques, le conteur encadre structurellement son récit par des réflexions à ce sujet. Il commence, comme on a vu, par l'idée de la contagion de la dépravation par le haut, enchaîne sur la dimension politique, et conclut par les preuves historiques corroborant son discours. Ce discours sur la nature politique du viol n'est pas neuf<sup>17</sup>, mais il prend un sens particulier à cause du contexte historique.

Car le Commingeois a des troubles civiles une tout autre expérience que Boaiustau, par exemple. Il a été témoin du spectacle des scènes de guerre civile sur le sol français, et le signale dans l'argument de la 24<sup>e</sup> histoire du volume IV<sup>18</sup>, qui porte sur cette question du rôle du viol dans l'histoire et la société : « Et d'autant que je voi qu'en ce temps plein de troubles, nostre France estant tourmentée de guerres civiles, chacun se deborde licentieusement & lasche la bride à ses desreglees affections [...] ainsi le ravir, forcer, et violer semble estre la gloire de ceux qui portent les armes »<sup>19</sup>. Le témoignage de première main explique peut-être à la fois la récurrence régulière du motif du viol dans les récits de Belleforest,

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 443-444.

<sup>17</sup> Déjà Boaiustau avait dénoncé ce crime comme le ferment historique du désordre des sociétés : « Plusieurs Royaumes ont reçu mutation et changement de leur administration transportée à d'autres pour les causes dessus dictes. Troye la superbe, pour le ravissement d'Helene fut ruynée. Thebes la populeuse pour le rapt de Chryssippe [...]. Les Roys furent banniz de Rome pour le ravissement de Lucrece. Aristote en ses Politiques assigne entre les principales causes de la ruyne & mutation des royaumes les paillardises », *Histoire de Chelidonius Tigurinus sur l'institution des princes chrétiens*, Paris, Vincent Sertenas, 1559, chap. 13, f° 128 v°.

<sup>18</sup> Elle raconte l'histoire d'un prince des Goths qui pour avoir violé l'épouse et la sœur d'un gouverneur danois provoquera la sédition des peuples et le renversement du trône paternel.

<sup>19</sup> *Le Quatriesme tome, op. cit.*, p. 772. On trouve une autre mention de ces violés de guerre dans *Les Grandes annales et histoire générale de France* où Belleforest note que, pendant les guerres, les soldats « ravirent, violerent & forcerent » (Paris, Gabriel Buon, 1579, chapitre « François I<sup>er</sup> », livre VI, tome second, f° 1460 v°).



en même temps que l'interprétation politique qu'il en donne. Le spectacle des victimes, survivantes ou mortes, avait largement de quoi marquer durablement l'imagination du conteur, et en contexte de conflit armé, l'hypothèse de la pulsion luxurieuse tend à s'effacer devant l'évidence de la violence d'un crime de guerre. Partant, au-delà des traumatismes individuels, cette forme particulière d'humiliation et/ou de représailles infligées à l'ennemi prend en temps de guerre une dimension systématique qui révèle combien la barbarie du viol s'ancre dans un rapport de domination où il s'agit d'imposer son pouvoir par la contrainte. Si l'ordre des sociétés repose sur la domination masculine acceptée et intériorisée dans les couples, dans les familles, dans les institutions, le viol dit de manière véhémente une domination masculine inacceptable car portée à un paroxysme destructeur, des individus comme des sociétés. Rapport de force entre les sexes, le viol brise l'ordre de la soumission consentie pour lui substituer la violence pure, à laquelle aucun acquiescement ne peut répondre et qui ne peut susciter que révolte en retour. Le viol et ses conséquences semblent ainsi modéliser une voie politique menant à une révolte contre un pouvoir injuste. On peut penser qu'il y a de fait une continuité entre violence subie et passage à la sédition, et que le constat de Belleforest sur le viol comme moteur de l'histoire est plus subtil qu'il n'y paraît d'abord.

### 3. Retour à l'ordre

Quand on examine les suites que les viols entraînent, on constate que le novelliste insiste sur le nécessaire rétablissement de l'ordre social perturbé par l'irruption de la violence. Le viol subi par la fille du meunier (I, 12) est racheté par le mariage avec son noble violeur, qui la dédommage de sa chasteté perdue par une promotion sociale inespérée : l'honneur est sauf, et la justice seigneuriale a joué son rôle en réinstaurant le lien social distendu par le crime. Et Belleforest conclut à la « joie » (p. 283) de la fille et de son père, et à l'approbation générale en Italie devant un jugement comparé à celui du roi Salomon. Quant à la jeune Julie de Gazuole (II, 7), elle se suicide et son violeur doit s'enfuir pour échapper à la colère générale : c'est un tombeau « en marbre ou bronze [...] digne de la louange et vertu d'une si vertueuse fille » commandité par le seigneur local qui sert à restaurer la hiérarchie des valeurs sociales. L'abbé Gesualdo (II, 10) est pour sa part condamné à la fuite loin de son abbaye et de ses bénéfices ; mais il se retrouve aussi défiguré par la fille qui lui a échappé en s'emparant de son épée et en lui coupant le nez, transformant en « abrevoir à mouches [...] le beau nez de Monsieur le moyne » (p. 284) : la balafre infligée à l'arme blanche retourne contre le violeur l'intention agressive en une sorte de viol du visage, sans compter que la cicatrice marquera à jamais l'infamie du coupable à la vue de tou-te-s. Là encore, on constate, par la glorification de la courageuse jeune fille et la stigmatisation

sociale du coupable, un retour à l'ordre *in fine* réaffirmé dans l'explicit de la nouvelle<sup>20</sup>. Dans le volume III, l'histoire 17 montre comment la famille de la jeune femme violée se venge collectivement du crime, au nom de l'honneur bafoué : ils prennent d'assaut le château où s'est réfugié le violeur, et passent les gardes en leur déclarant qu'« au reste qu'ils n'attenteroient rien qui peust prejudicier au public » (p. 372) ; et les gardes les laissent faire. À la nouvelle 24 du volume IV, le viol perpétré par le fils du roi des Goths entraîne le renversement du trône de son père, à la manière dont le viol de Lucrece a entraîné la chute des rois de Rome : un nouvel ordre politique est créé pour remplacer l'ordre tyrannique qui régnait, le corps des femmes violentées prenant la dimension symbolique du pays soumis au bon plaisir d'un prince indigne, et libéré par l'instauration d'un nouveau régime. On pourrait aussi revenir sur le cas déjà analysé du viol de la dame agenaise, qui se conclut par le bouleversement de la vie de la cité. Parce qu'il met en scène un violeur qui est de son état chanoine et luthérien, cet exemple corrobore les positions catholiques de l'auteur, qui voit dans la fin du célibat des ministres protestants la porte ouverte à la dépravation dans l'Église et la preuve des secrètes débauches protestantes. Là encore, le viol tient d'un ordre politique déviant, celui d'une religion que Belleforest abhorre, et appelle un retour à l'ordre, social, politique et religieux. On constate donc que la justice rendue aux victimes va plus loin que le *pretium doloris* du dédommagement réparateur d'un tort qui leur serait fait personnellement. Les conséquences juridiques, sociales, politiques ou religieuses dépassent les victimes, dont les cas particuliers viennent s'inscrire dans un ordre que leur sort ne sert finalement qu'à renforcer et glorifier, cet ordre étant, pour le catholique zélé qu'était Belleforest, celui d'une société organisée autour des vertus chrétiennes.

\*

Si l'universalité du viol, pour ne pas dire la culture du viol, que nous avons d'abord constatées, justifient le choix de l'auteur de donner tout son développement à ce motif, il permet surtout au Commingeois de poursuivre le but d'exemplarité chrétienne qu'il assigne au genre des histoires tragiques. C'est d'ailleurs ce que déclare Belleforest dans l'épître au duc d'Épernon qui ouvre le septième et dernier volume de ses *Histoires tragiques* :

<sup>20</sup> En revanche, pour ce qui concerne le troisième exemple de viol du *Second tome* (l'histoire de l'esclave maure qui viole sa maîtresse pour se venger de son maître, puis la tue avant de se suicider lui-même), cette histoire n'est susceptible d'aucun dénouement rémunérateur, car, comme le souligne Belleforest dans l'explicit, le coupable est aussi le seigneur espagnol qui a réduit son serviteur en esclavage : « Aussi est ce autre cas de celui qui sert sans contrainte, et pour salaire, et de celui qui y est astraint, comme un bœuf et cheval, qui sont liez a la charruë, au plaisir de celui qui en a esté l'acheteur » (*op. cit.*, p. 343).

Au reste, Monseigneur, ayant par cy devant dressez quelques livres (comme tout mon estude, et vacation presque a esté adonné à l'histoire) contenans plusieurs sujetz et divers arguments, pleins d'occurrences paintes de troubles, et de sang, et cecy afin de destourner la jeunesse des folies d'amour, cause de ces actions tragiques : voyant que plusieurs ont plus eu d'égard à la corruption qu'à l'intégrité, et moins d'esgard à la vertu qu'au vice, suivans la lascivité, et accommodans ce qui servait à la reformation des mœurs, au chatouillement de leur chair trop douillete et fretillante : je leur ay basty ce septiesme d'histoires tragiques et iceluy tout masle, et genereux sans nul fard, et mignotise, plein de saints enseignemens, et tel que doivent estre les escrits de celuy qui fait profession du saint christianisme [...] <sup>21</sup>.

Pourtant, on remarquera que, dans ce regard rétrospectif que Belleforest jette sur son œuvre, il semble prendre conscience d'un possible détournement de la lecture morale et religieuse qui est censée orienter l'intention de ses textes. Il avoue en effet que des lecteurs corrompus et mal intentionnés peuvent se complaire dans la description des vices et prendre plaisir au récit des crimes qui remplissent ses ouvrages. Il va jusqu'à sexualiser précisément son écriture même, en affirmant qu'elle peut chatouiller une « chair trop douillete et fretillante ». Quand on se rappelle que le chatouillement sert au XVI<sup>e</sup> siècle à dire la titillation sensuelle, l'excitation sexuelle<sup>22</sup>, on comprend mieux la suite de son propos et l'opposition qu'il dresse entre la « lascivité » d'un lecteur prompt à se laisser chatouiller et un livre qu'il voudrait « tout masle, et genereux sans nul fard, et mignotise ». La lecture « douillete et fretillante », fardée et pleine de « mignotise » est excitante comme une femme, quand il revient à l'auteur de produire un texte viril, « tout masle, et genereux », à la *virtù* capable de résister aux tentations sexuelles. Le contenu sexuel latent de cette poétique nous invite à comprendre deux régimes de désir possible : l'un, désigné comme féminin, entraîne vers la lascivité, vers l'abandon aux passions désordonnées, qui mène, au stade ultime, au viol, accomplissement de la convoitise qui habite le cœur des hommes depuis la Chute ; l'autre, qualifié de mâle, s'accomplit dans le refus de la convoitise et la volonté de suivre les commandements divins tels qu'ils s'incarnent dans les lois des sociétés chrétiennes. La stigmatisation du désir de type « féminin » et l'exaltation du désir de type « mâle » par Belleforest tendent ainsi à montrer que, s'il est sensible aux effets de pathétique des récits de viol, ce n'est certainement pas en raison d'une sensibilité particulière à la cause des victimes féminines<sup>23</sup>, puisque ses références

<sup>21</sup> Fr. de Belleforest, *Le septième Tome des histoires tragiques*, Paris, Emmanuel Richard, 1583, n. p.

<sup>22</sup> Estienne dans son *Dictionnaire* (1549) rapproche *chatouiller* du picard *catouiller* qui serait une déformation de *tatouiller*, c'est-à-dire *titiller* en français moderne. Pour Furetière (1690), chatouiller signifie « Toucher legerement quelque personne en quelque partie delicate, ensorte que cela luy cause quelque plaisir ou esmotion [...], se dit aussi du sentiment qui donne du plaisir au corps ».

<sup>23</sup> La preuve en est, si besoin était, qu'il conclut l'histoire de Julie de Gazuole, violée pour avoir voulu rester chaste et suicidée parce que ne supportant pas la perte de sa vertu, en donnant des leçons aux filles d'éviter les « charmes et piperies des amans, et à ne donner occasion de poursuite par les signes attrayans et œillades peu discrettes ». De leçon de morale aux violeurs, point.

genrées témoignent d'une hiérarchie où la domination masculine se révèle comme le signe et la garantie d'un ordre du monde voulu par Dieu. C'est donc principalement (voire uniquement ?) parce qu'il inscrit le crime de viol dans le référentiel des crimes politiques car anti-sociaux que Belleforest y trouve un intérêt. Le discours contre le viol que tracent ses *Histoires tragiques* n'est donc certainement pas à comprendre comme la forteresse avancée d'un proto-féminisme qu'il serait illusoire de vouloir y lire.

## Bibliographie

- Bandello, Matteo, *Novelle*, éd. A. C. Fiorato et A. Godard, Paris, Les Belles Lettres, 2008-2016
- Belleforest, François de, *Le Cinquiesme tome des Histoires tragiques*, éd. Hervé-Thomas Campanne, Genève, Droz, 2013
- Belleforest, François de, *Les Grandes annales et histoire générale de France*, Paris, Gabriel Buon, 1579
- Belleforest, François de, *Le Quatriesme tome des Histoires tragiques*, Paris, Jean de Bordeaux, 1570
- Belleforest, François de, *Le Septiesme tome des Histoires tragiques*, Paris, Gervais Mallot, 1582
- Belleforest, François de, *Le Septiesme tome des Histoires tragiques*, Paris, Emmanuel Richard, 1583
- Boaistuau, Pierre, *Histoire de Chelidonium Tigurinus sur l'institution des princes chrétiens*, Paris, Vincent Sertenas, 1559
- Boaistuau, Pierre, *Histoires tragiques*, éd. Richard A. Carr, Paris, STFM, 2008
- Eudes-Feki, Maroua, *La Justice dans les Histoires tragiques de Pierre Boaistuau et François de Belleforest*, thèse dactylographiée soutenue à l'université de Rouen Normandie le 15 décembre 2017 sous la direction de Jean-Claude Arnould
- Fictions narratives en prose de l'âge baroque. Répertoire analytique (1611-1623)*, dir. Frank Greiner Paris, Classiques Garnier, 2014
- Grande, Nathalie, « La chasteté ou la mort. Mise en récit du viol dans les récits brefs au tournant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *Viol et littérature (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, *Tangence*, 2017, n° 114
- Rosset, François de, *Histoires tragiques*, éd. Anne de Vaucher Gravili, Paris, Librairie Générale française, 1994
- Vigarelo, Georges, *Histoire du viol, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 1998

**Nathalie Grande**, Professeure à l'université de Nantes, s'intéresse à la question des formes que prend la fiction narrative dans les premiers siècles de la modernité (*Le Roman au XVII<sup>e</sup> siècle. L'exploration du genre*, Paris, Bréal, 2002). Spécialiste de la question de l'accès des femmes à l'écriture, des genres qu'elles pratiquent, de leur place dans le champ littéraire du XVII<sup>e</sup> siècle (*Stratégies de romancières*, Champion, 1999), elle s'interroge plus généralement sur les liens réciproques entre littérature et société, sur la manière dont la mixité a pu changer la culture, en particulier à travers l'étude du phénomène galant dans la littérature narrative comique (*Le Rire galant*, Champion, 2011). Elle a édité plusieurs romans du XVII<sup>e</sup> siècle (Madeleine de Scudéry, M<sup>me</sup> de Villedieu, Jean de Préchac), et a dirigé en 2017 un numéro de la revue *Tangence* intitulé *Viol et littérature (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*. Parmi les ouvrages qu'elle a récemment publiés, on peut noter *Pierre Boaistuau ou le génie des formes* (Paris, Garnier, 2021), actes du colloque organisé à Nantes en 2017, et « *Toute la cour était étonnée* » *Madame de Maintenon ou l'ambition politique au féminin* (Rennes, PUR, 2022), actes du colloque organisé à Versailles en 2019.

*Bruno Méniel*

Université de Nantes

 <https://orcid.org/0000-0002-3266-9927>

[bruno.meniel@univ-nantes.fr](mailto:bruno.meniel@univ-nantes.fr)

## La colère dans les *Histoires tragiques* de François de Belleforest : une lecture augustinienne

### RÉSUMÉ

Si l'histoire tragique offre la représentation d'un univers historique animé par des passions violentes, elle construit aussi l'image d'une société où la colère change de nature et de fonction selon les catégories sociales. La tension existant entre l'aptitude de la colère à se mettre au service des grandes valeurs éthiques de la Renaissance et son incapacité à répondre aux exigences de l'humanité, de la raison, de la justice et de la mesure rend la colère tragique. La colère n'est ni bonne, ni mauvaise en soi mais elle est un des effets de la misère humaine, qui elle-même est la conséquence du péché originel. Dans l'univers créé par Belleforest comme dans celui décrit par Augustin, la cité des hommes et la cité de Dieu sont indistinctement mêlées. La colère de qui vit selon la chair est mauvaise, celle de qui vit selon l'esprit est bonne. L'éthique des *Histoires tragiques* pourrait bien témoigner de la forte empreinte laissée sur Belleforest par la méditation de la *Cité de Dieu* de saint Augustin.

**MOTS-CLÉS** – Belleforest, saint Augustin, colère, passions, tragique, histoires tragiques

### Anger in the *Histoires tragiques* of François de Belleforest's: An Augustinian Reading

### SUMMARY

While the “tragic story” represents a historical universe animated by violent passions, it also builds the image of a society where anger changes nature and function according to social categories. The tension between the ability of anger to serve the great ethical values of the Renaissance and its inability to respond to the demands of humanity, reason, justice and measure makes anger tragic. Anger is neither good nor bad in itself, but it is one of the effects of human misery, which itself is the consequence of original sin. In the universe created by Belleforest as in that described by Augustine, the city of men and the city of God are indistinctly mixed. The anger of who lives by the flesh is evil, the anger of who lives by the spirit is good. The ethics of the *Histoires tragiques* might well testify to the strong imprint left on Belleforest by the meditation on the *City of God* of Saint Augustine.

**KEYWORDS** – Belleforest, Saint Augustine, anger, passions, tragic, tragic story



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)  
Received: 02.02.2024. Accepted: 16.02.2024

François de Belleforest a contribué par sa connaissance de l'italien à l'élaboration des *Histoires tragiques* de Boaistuau. Il a de plus été le premier à s'affranchir de Bandello, à traiter des sujets neufs et à fabriquer des récits inédits. Et pourtant là n'est pas le plus important.

Pour tracer une ligne, deux points sont nécessaires. François de Belleforest est donc l'inventeur véritable de l'histoire tragique : en prolongeant l'œuvre de Boaistuau, il a indiqué une direction et établi une tradition. Inventer un genre littéraire consiste à retenir de l'œuvre d'un prédécesseur les traits qui en deviendront les caractéristiques. Or parmi les caractéristiques qui définissent un genre littéraire figurent la prédilection pour certaines passions et la représentation particulière de celles-ci. Avec beaucoup de sagacité, Sergio Poli a mis en avant le rôle du désir dans les histoires tragiques<sup>1</sup>. Nous souhaiterions insister sur celui de la colère. Nous nous demanderons comment elle prend place dans un récit qui tire ses principaux matériaux de l'histoire et pourquoi elle est une passion tragique.

## 1. La colère dans l'Histoire et la Société

Les passions s'inscrivent dans le monde imaginaire des *Histoires tragiques* par les altérations du corps qu'elles suscitent, et ces changements révèlent l'emprise qu'elles exercent sur le sujet. La colère est, de toutes les émotions, la plus visible et Belleforest en recense les signes : le sujet « bruslant de fureur, et saisy d'extreme colere, ayant les yeux estincellens, les sourcils fronchez et la face palissante » s'exprime « d'une voix enrouée, et tremblante, et presque begueyant, et mal asseuree »<sup>2</sup>. Les changements que cette émotion provoque dans le visage, la voix, les gestes, décèlent une mutation interne : « Aussi toute passion, et emotion d'esprit a (je ne scay comment) une naturelle façon, qui ne se peut cacher, soit-il au visage, ou à la voix, et gestes extérieurs. Aussi est la face la porte du cueur, manifestant la volonté et desseins tant secrets, que l[']on s'essaye de les tenir »<sup>3</sup>. Le monde des histoires tragiques est constellé de signes physiognomoniques, qui abolissent la distinction entre ce qui est intime et ce qui est manifeste. Ces signes trahissent les passions et rendent vulnérable le sujet qui, s'il veut conserver sa liberté d'action, doit apprendre à dissimuler. La seizième histoire tragique l'enseigne clairement. L'avocat Tolonio, qui trompe sa femme avec la dame de Chabrie, a fait tuer le mari de celle-ci par un brigand. Le fils aîné se doute de quelque chose, comme le montrent le discours qu'il tient à sa mère et surtout les signes de trouble qu'il

<sup>1</sup> S. Poli, *Histoire(s) tragique(s), Anthologie/Typologie d'un genre littéraire*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1991, p. 103.

<sup>2</sup> F. de Belleforest, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques*, Paris, Gervais Mallot, 1582, hist. 1, f° 9 v°.

<sup>3</sup> P. Boaistuau et F. de Belleforest, *XVIII Histoires tragiques, extraictes des œuvres italiennes de Bandel, et mises en langue François*, Lyon, Benoist Rigaud, 1596, hist. 15, f° 344 r°.

laisse voir : « La rusée et malicieuse femme, voyant la contenance, gestes, et parole interrompue de son fils cogneut que sa passion estoit plus que vehemente : et cognoissant son humeur, se douta, qu'il n'excutast sur Tolonio la vengeance de la mort secrette de son mary »<sup>4</sup>. La dame de Chabrie s'arrange pour qu'il arrive à ce fils un accident mortel. Le couple maléfique s'enhardit jusqu'à faire disparaître un autre fils. Puis l'avocat prétend que son épouse est morte d'une suffocation causée par un rhume. Le père de celle-ci examine le cadavre et décèle des marques de strangulation sur le cou. Sans rien laisser paraître de son émoi, il va trouver le juge criminel du lieu et suscite une enquête qui conduira à la condamnation des coupables. Sa démarche a été efficace car il a agi en « dissimulant son courroux »<sup>5</sup>.

Signe pour autrui, la colère est aussi signe pour soi. Elle révèle au sujet des anomalies qu'il ne s'avoue pas spontanément. Dans la quinzième histoire tragique, le fils du soudan d'une île éthiopienne, pour s'emparer du pouvoir, tue son père, sa mère et neuf de ses frères et sœurs. Le plus jeune de ses frères lui échappe et se réfugie dans une mosquée : « la juste colere de ce jeune Prince, contre les furies de son frere, luy ouvrit non moins le sens, qu[e] jadis la peur denouâ la langue au fils du Lydien Crese, voyant son pere en danger de mort, durant le sac de la ville, par les gensd'armes et soldats du Monarque des Medes »<sup>6</sup>. Ces lignes font allusion à un passage de l'*Enquête* d'Hérodote (I, 85), qui raconte comment le fils muet de Crésus retrouva la parole pour empêcher un soldat perse de tuer son père : la colère dote l'esprit comme d'un organe supplémentaire, qui le rend sensible à la présence du mal.

Parce que la colère est une passion qui se traduit par des signes patents et déchiffrables, elle manifeste la relation qui s'établit entre la vie intérieure des hommes et les soubresauts des sociétés. Pour Belleforest, qui conçoit l'histoire tragique, qu'il échafaude souvent à partir de sources historiques, comme le moyen de méditer sur le devenir des communautés humaines, la colère apparaît comme un phénomène qui affecte les foules aussi bien que les individus et dont le surgissement est imprévisible et surprenant. Elle est en soi un événement, la plupart du temps annonciateur d'un infléchissement de l'Histoire : celle du tyran indique le durcissement d'un régime, celle du peuple la chute prochaine du monarque autoritaire ; mais elle entraîne d'autres événements, graves la plupart du temps – brutalités, meurtres, soulèvements, coups d'État, sacs de ville, massacres. Lançant et relançant l'action, elle apparaît comme le moteur de la petite et de la grande Histoire. Accorder dans le récit une attention particulière à la colère, c'est s'ouvrir à la compréhension de l'Histoire comme champ de forces passionnelles. Le mouvement de l'Histoire dépend moins des efforts du conseil et de la prudence que du jeu désordonné des émotions.

<sup>4</sup> *Ibid.*, hist. 16, f° 358 r°.

<sup>5</sup> *Ibid.*, f° 365 r°.

<sup>6</sup> *Ibid.*, hist. 15, f° 340 v° – 341 r°.



Si l'histoire tragique offre donc la représentation d'un univers historique animé par les passions violentes, elle construit aussi l'image d'une société fortement compartimentée, dont elle entend proposer une grille de lecture. La colère du peuple n'est pas l'agrégation de colères individuelles, mais celle d'une foule incontrôlable et toujours menaçante. Les histoires tragiques de Belleforest adoptent parfois le mode d'énonciation d'un miroir du prince. Le narrateur s'adresse alors au lecteur comme s'il était un souverain qui doit assurer la pérennité de l'État et se méfier des tumultes populaires. La métaphore qui rend le mieux ce que la rage de la plèbe a d'irrépressible est celle du torrent grossi par l'orage :

Quelle raison penseriez vous avoir d'un peuple mutiné tandis que la fureur le detient saisi, et qu'il se sent estre le plus fort ? Il n'y a loy qui luy commande, ny douceur qui le puisse apaiser, ny Prince auquel il obeysse : ains faut que sa colere passe, tout ainsi que le ravage d'un bouillonnant et effroyable torrent descendant le long d'un precipice de rocher durant quelque pluye violente et orageuse<sup>7</sup>.

Belleforest ne se pose pas toujours en contempteur de la foule. Il ne considère pas que la colère populaire soit vile ; elle témoigne au contraire de la noble liberté du peuple et de sa dignité irréductible. Interrompant son évocation de la colère du peuple anglais contre l'envahisseur romain, Belleforest apostrophe les conquérants :

Aprenex vous Roys, Princes, et capitaines qui faites de nouvelles conquestes, et souviene vous que ceux que vous assujetissez sont hommes comme vous, nais libres de condition, et que si la misere de la guerre asservit leurs corps, et confisque leurs substances, si est-ce que les cœurs ne perdent leur generosité naturelle : laquelle ils vous feront sentir, et experimenter, à vostre dam, si vous les traitez plus rudement que la courtoisie ne vous permect, et que la raison ne vous commande [...]<sup>8</sup>.

Sans doute Belleforest retire-t-il le fruit de la lecture des *Discours sur la première décade de Tite Live* : la colère du peuple manifeste une force avec laquelle les puissants doivent composer, car elle est l'expression d'un contre-pouvoir. Quand elle exerce sa violence sur le corps du tyran affaibli, elle apparaît même comme l'effet du jugement de Dieu :

celuy-là n'estoit point estimé fils de bonne mere, qui n'avoit fait quelque injure au corps du miserable Tyran. O juste jugement de Dieu ! Celuy qui n'aguere estoit presque adoré de ses subjects, est maintenant occis de leurs mains seditieuses : à fin que chacun cognoisse, que le bien acquis injustement, donnera tousjours le salaire de son injustice à l'auteur du forfait et violateur du droit, et de la religion<sup>9</sup>.

Si Belleforest prend parfois la défense de la femme, il se montre sévère à l'égard de sa colère : « Une femme est vehemente en ses passions et cruelle en

<sup>7</sup> F. de Belleforest, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., hist. 2, f° 46 r°.

<sup>8</sup> *Ibid.*, f° 46 r° – 46 v°.

<sup>9</sup> P. Boaistuau et F. de Belleforest, *XVIII Histoires tragiques*, op. cit., hist. 15, f° 346 r°.

ses coleres »<sup>10</sup>. Cette cruauté est l'effet de sa faiblesse. La femme ne peut autant que l'homme recourir à la force physique. Si elle laisse éclater sa colère, elle risque d'avoir affaire à forte partie. Elle doit donc souvent dissimuler ses émotions, ruser, juguler sa colère jusqu'à ce que se présente le moment opportun pour la vengeance : « Comme elle a le corps plus foible, et l'esprit plus apprehensif, de tant elle se defie le plus de ses forces, de tant plus aussi elle pratique l'artifice pour se prevaloir par moyens, de ce que la force ne peut faire »<sup>11</sup>. Lorsque la colère des femmes se déchaîne, elle est plus cruelle que celle des hommes parce qu'elle est dépourvue de la magnanimité qui incite à faire grâce à ses ennemis. Il en va ainsi dans le combat que les femmes anglaises et écossaises ont jadis mené contre l'occupant romain :

Les femmes estoient celles qui tenans le fer aux mains faisoient plus d'actes de cruauté que les hommes : comme ordinairement on voit que les plus couards, et avilis sont les plus furieux et sanguinaires ayant le dessus de leurs adversaires : là où les cœurs haults et genereux se contentent bien souvent de la victoire, et pardonnent franchement à celui qu'ils ont surmonté<sup>12</sup>.

Quant aux hommes, ils se mettent généralement en colère lorsque leur honneur a été bafoué : l'époux trompé, le père dont on a enlevé la fille, le frère dont la sœur a été séduite, s'emporent non seulement parce qu'ils souffrent d'une blessure affective, parce que les « mélanges des semences » sont à redouter, mais surtout parce que leur réputation et celle de leur famille est atteinte : « cet honneur est si violent sollicitateur du courroux, que les plus sages et modestes en deviennent furieux, et les coüards prennent cœur, et s'enhardissent pour venger les outrages qu'il se pensent avoir reçeus d'autrui »<sup>13</sup>. Le narrateur des *Histoires tragiques* considère le souci de l'honneur comme une marque de noblesse. Or il déclare s'adresser principalement aux gentilshommes : à l'extrême fin de la première histoire du cinquième livre, il évoque « la diversité des œuvres qu'[il] basti[t], pour le prouffit de nostre Noblesse »<sup>14</sup>. Dans le quatrième tome, sont évoqués

les effets qui naissent d'un esprit gentil, se sentant intéressé en son honneur, fort merveilleux, mesmement où l'injure luy est injustement faite, veu que l'ire le point, esguillonne, et enflamme, de telle sorte, que jamais il n'a repos, tant que son cœur soit appaisé par la vengeance préméditée, et laquelle il execute, et fust-ce au prix de sa propre vie<sup>15</sup>.

<sup>10</sup> F. de Belleforest, *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques*, éd. H.-Th. Campagne, hist. 9, Genève, Droz, 2013, p. 512.

<sup>11</sup> F. de Belleforest, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., hist. 2, f° 51 r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>.

<sup>12</sup> *Ibid.*, f° 45 r<sup>o</sup> – 46 v<sup>o</sup>.

<sup>13</sup> F. de Belleforest, *Histoires tragiques, extraictes des œuvres italiennes de Bandel, et mises en langue Française*, Rouen, Adrian de Launay, 1604, t. IV, hist. 59, p. 284.

<sup>14</sup> F. de Belleforest, *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., hist. 1, p. 56.

<sup>15</sup> F. de Belleforest, *Histoires tragiques, extraictes des œuvres italiennes de Bandel, op. cit.*, hist. 55, p. 115.

Dans la société où l'honneur est la valeur suprême<sup>16</sup>, le préserver, en tuant si nécessaire, est non seulement un droit, mais un devoir conforme aux valeurs aristocratiques : « l'homme noble donne lors le tesmoignage et preuve de sa noblesse, qu'il est curieux de la conservation de son honneur, et de la venger, où on y auroit fait quelque estorce »<sup>17</sup>. Au contraire, celui qui laisserait passer une offense faite à son honneur est un lâche et il se fait le complice d'une injustice : « Non moins juste (je parle selon la raison humaine) est-il de venger le tort receu de son ennemy, là où le temps le requerra, que l'office d'un couard, et pusillanime, de dissimuler, et endurer que la malice de l'adversaire abuse de telle patience »<sup>18</sup>. La colère n'est pas une passion inconciliable avec la raison. Elle résulte d'une évaluation de la situation et du préjudice subi. Lorsque le marquis de Ferrare aperçoit, à travers un trou de mur, sa seconde femme et son fils s'enlacer amoureusement, sa colère résulte d'une prise de conscience : « Quand il advisa que le jeu redondoit à son desavantage, et à l'infamie perpetuelle de sa maison, à peine qu'il ne forcena de rage [...] »<sup>19</sup>.

Au sommet de la pyramide sociale, le roi, qui a pour fonction première de rendre la justice en tempérant la rigueur de la loi par l'équité<sup>20</sup>, ne doit pas se laisser aveugler par la colère. La neuvième histoire du septième tome enseigne cependant que la colère du prince ne relève pas seulement de la psychologie, qu'elle est aussi l'effet d'une structure politique et juridique. Cette histoire raconte comment un membre de la cour de Philippe II d'Espagne, Jean Tacon, s'éprend de Marie de Castro, dame de compagnie de la reine Isabelle, et, par sa maladresse, laisse croire qu'il l'a enlevée. Le roi le fait arrêter, refuse de l'entendre, et le fait déférer devant des juges, qui, sans même l'auditionner, le condamnent à mort. Dans l'attente de la sentence, Jean Tacon attribue son malheur à la colère du roi :

Et qui eut jamais pensé (disoit-il) que ce grand Roy Catholique, le miroir des princes de son temps, se fut oublié jusqu'à là que sans ouyr les parties, ny faire deurement informer d'un fait, transporté d'une mal seante colere il feit poursuivre et l'honneur et la vie d'un Gentilhomme qui onc n'espargnast sa vie, ny ses moiens pour luy faire treshumble service [...]<sup>21</sup>.

Or le récit et les commentaires du narrateur mettent en évidence les causes de cette colère : la cour d'Espagne a hérité des Goths des lois sévères contre la pail-

<sup>16</sup> Sur l'honneur, voir A. Jouanna, « Recherches sur la notion d'honneur au XVI<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, octobre-décembre 1968, t. 15, n<sup>o</sup> 4, p. 597-623.

<sup>17</sup> P. Boaistuau et F. de Belleforest, *XVIII Histoires tragiques*, op. cit., hist. 14, f<sup>o</sup> 322 v<sup>o</sup>.

<sup>18</sup> *Ibid.*, sommaire de l'hist. 14, f<sup>o</sup> 318 r<sup>o</sup>.

<sup>19</sup> *Ibid.*, hist. 11, f<sup>o</sup> 257 r<sup>o</sup>.

<sup>20</sup> F. de Belleforest, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., hist. 9, f<sup>o</sup> 272 v<sup>o</sup> : « le magistrat ayant fait ce qui estoit en son devoir, et obeissant à la loy, exerce justice sans nul respect, ny acception de personnes, le chef, et souverain y entrevenant, modifia la loy, et adoucit, comme il pouvoit, et, en ceste cause, devoit, les jugements trop severes du magistrat, et la pratique de la loy trop exacte, et rigoureuse ».

<sup>21</sup> *Ibid.*, hist. 9, f<sup>o</sup> 269 v<sup>o</sup>.

lardise et une tradition de punitions rigoureuses en la matière (f<sup>o</sup> 250 v<sup>o</sup> – 251 r<sup>o</sup>) ; le roi est assisté d'un conseil qui exerce une influence néfaste, faisant « d'une chose loisible, et honneste [...] un crime de leze majesté » (f<sup>o</sup> 266 r<sup>o</sup> – 257 r<sup>o</sup>) ; il entend punir pour l'exemple (f<sup>o</sup> 264 v<sup>o</sup>) ; en l'absence de contre-pouvoir, le roi, a « absolue et souveraine autorité, ou de mort, ou de vie » (f<sup>o</sup> 272 r<sup>o</sup>), et les juges qui sont à son service peuvent avoir « plus d'esgard à leur folle fantasie que aux loix naturelles » (f<sup>o</sup> 270 v<sup>o</sup>). Si Marie de Castro utilise le mot de « tyrannie » pour caractériser l'exercice du pouvoir par Philippe II (f<sup>o</sup> 268 r<sup>o</sup>), elle est néanmoins démentie par les faits *in extremis* : les infantes et les dames de la cour obtiennent du roi qu'il renonce à l'exécution et les deux amants sont condamnés à se marier et à s'exiler. Le roi a donc un « bon naturel » (f<sup>o</sup> 272 r<sup>o</sup>) et sa colère induite résulte du système politique et judiciaire dont il est le cœur.

Au bon roi est donc opposé le tyran, toujours enclin à se laisser entraîner par ses passions. En particulier, il est incapable de supporter le discours de vérité que lui tiennent ses conseillers, cette *parrhèsia* qui tente de faire accepter au pouvoir une parole lucide et intransigeante. Dans la première nouvelle du septième tome, le gouverneur de Calédonie fait une longue remontrance à Dust, roi des Écossais, qui répond à son interlocuteur en manifestant les signes de la colère la plus véhémentement<sup>22</sup>. Le gouverneur est tué à sa sortie du palais.

Au contraire, chez le bon roi, la colère est le signe d'un dysfonctionnement auquel il convient de remédier. Ainsi, le narrateur loue un usage du royaume de Perse :

toutes les fois que le Roy se coleroit outre mesure il falloit en dire l'occasion aux seigneurs du conseil : lesquels procedans avec toute prudence en l'affaire, s'ils voyoyent le Prince s'estre émeu sans grand' raison, taschoyent à l'appaiser : mais là où la cause estoit juste, et qu'avec equitable dédain se fust coléré, on procedoit lors contre celuy qui estoit le moyenneur de tel dépit, et estoit puny selon son forfait, ores par banissement, et souvent il y laissoit la vie : et estoit ce jugement en dernier ressort, et sans appel : bien est vray c'estoit au Roy, comme souverain, de pouvoir ou changer, ou diminuer la rigueur de la sentence, ou de delivrer, et absoudre du tout le criminel, en luy faisant recognoistre sa faute<sup>23</sup>.

Le conseil du prince joue ici le rôle de modérateur : il oblige le roi à expliciter les causes de son irritation, donc à passer du discours de la passion à celui de la raison et, lorsque cela se justifie, il transforme son cri de colère en jugement.

La nature et la fonction de la colère varient donc selon la position que celui qui l'éprouve occupe dans l'espace social, et en parcourant le spectre des conditions nous nous confrontons aux valeurs qui orientent les comportements dans la société de la Renaissance : liberté, dignité, magnanimité, noblesse, vérité, honneur,

<sup>22</sup> *Ibid.*, hist. 1, f<sup>o</sup> 9 v<sup>o</sup>.

<sup>23</sup> F. de Belleforest, *Histoires tragiques, extraictes des œuvres italiennes de Bandel*, op. cit., hist. 57, p. 226.

justice. Chez Belleforest, la colère n'est donc pas une explosion irrationnelle. Elle est d'autant plus puissante qu'elle se sent mieux étayée par une axiologie sociale. L'ancrage éthique des comportements explique qu'il y ait du tragique dans les histoires que conte Belleforest.

## 2. Le tragique de la colère

Belleforest identifie constamment colère et désir de vengeance. Les histoires tragiques sont souvent des histoires de loi, et plus souvent encore des histoires de vengeance. Certes, dans un de ses « arguments », Belleforest condamne la vengeance :

Et s'il est ainsi que les loix ostent le couteau aux fols et deffendent à chascun de juger en sa propre cause, et que la raison nous commande de penser un fait longuement avant que l'executer, à bon droit aussi condempnerons nous ceux qui transportez de fureur, aveuglez d'un desir de vengeance, et poussez d'un esprit inexorable, prennent la justice en main et font l'estat de souverain juge<sup>24</sup>.

Néanmoins, dans l'univers des histoires tragiques, la vengeance est en général jugée bonne par les personnages, pour plusieurs raisons. D'abord, elle apparaît comme un moyen légitime de venger son honneur, qui est pour eux la valeur suprême. Ensuite elle passe pour une forme de justice. De plus elle s'accompagne d'un plaisir particulier que ne procurent pas les formes institutionnelles de la justice : déjà Homère disait que le courroux « semble plus doux que le miel distillé goutte à goutte » [*Il.* XVIII, 109] et Aristote expliquait que c'était parce qu'il s'accompagne d'« un plaisir dû à l'espoir de se venger » [*Rhét.* II, 2, 1378b 1]. Enfin, la vengeance n'est pas toujours punie avec sévérité puisque le meurtre accompli sous le coup de la colère bénéficie de circonstances atténuantes : comme le rappelle Belleforest, tout le monde juge les amants adultères condamnables et « le mary sur sa chaude excusable si les ayant surprins il a tasché de venger son injure »<sup>25</sup>.

Or la vengeance et la colère violente sont incompatibles avec l'humanité. En s'emportant, l'individu se ravale au rang de la bête brute. De cet abaissement et de cette aliénation il ne peut ressentir, une fois la raison recouvrée, que de la honte :

La colere est une passion de l'ame, laquelle saisissant l'homme le conduit quelquefois à tel oubly et transport de soy-mesme, que bestialisant son naturel il ne porte plus en luy que la simple figure humaine, le reste s'escolant comme fumée ; mais après un bien peu de temps ce feu estant amorty et ceste flamme evaporée, ces humeurs flamboyantes cessant,

<sup>24</sup> F. de Belleforest, *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., « Argument » de l'hist. 4, p. 190.

<sup>25</sup> F. de Belleforest, *Histoires tragiques, extraites des œuvres italiennes de Bandel*, op. cit., hist. 57, p. 542.

la raison reprend sa force et cause un repentir au cœur de celui qui aura permis à son cœur de s'abaisser au choix de chose indigne de l'aprehension de la partie intellectuelle<sup>26</sup>.

Vengeance et colère sont en outre difficilement conciliables avec la raison – Belleforest affirme que « le courroux est un commencement de rage, et vrayement d'alienation de sens et raison »<sup>27</sup> – et donc avec la justice : « ne doit on estimer, écrit Belleforest, que la vengeance qui excède la raison soit digne d'estre enrollée parmy les effaits de la justice »<sup>28</sup>, en particulier lorsqu'elle provoque des meurtres. Plus généralement, la colère tend à l'*hybris*. La punition infligée par un homme en colère est rarement proportionnée à la faute qu'elle punit. La colère fait perdre le sens de la mesure. Elle trouble le jugement et pousse le sujet à commettre des actes qu'il regrette ensuite. C'est ce que constate le Gascon de la huitième histoire tragique, qui, croyant à tort que sa femme le trompe, l'expose aux lions qu'il élève sur son domaine. Comme la Blandine de la légende, l'épouse adresse une prière à Dieu, et les lions, au lieu de la dévorer, viennent la caresser. Le Gascon a honte, « tant luy rong[e] vivement le cœur, la memoire de sa legereté, et colere trop soudaine »<sup>29</sup>. De même, le duc Alexandre de Médicis rappelle au meunier dont la fille a été enlevée, dans la douzième histoire tragique, que les actes que dicte la colère ne sont pas les plus judicieux : « il avient souvent, que celui, qui sur sa chaude colere fait l'execution de la peine d'un crime (quoy que justement) apres avoir masché son ire, il se repent tout à loisir d'une telle rigueur, et trop soudaine severité »<sup>30</sup>.

Il existe donc une tension entre l'aptitude de la colère à se mettre au service des grandes valeurs éthiques de la Renaissance et son incapacité à répondre aux exigences de l'humanité, de la raison, de la justice et de la mesure. C'est cette tension qui rend la colère tragique et qui en fait l'un des thèmes récurrents des histoires de Belleforest. En particulier, la colère du tyran est tragique parce qu'elle est d'ordinaire suivie d'effets dévastateurs et que le narrateur présente plusieurs fois le tyran comme l'instrument employé par Dieu pour punir les peuples de leurs péchés.

### 3. L'hypothèse augustinienne

Dans les histoires tragiques, la colère est un phénomène fondamentalement ambigu, qui peut procéder, aussi bien que du vice, de la vertu. D'une part, elle est souvent la conséquence d'un vice : le sujet se met en colère par orgueil ou par vanité, lorsque son autorité est contestée, par ambition, lorsqu'il ne parvient pas

<sup>26</sup> F. de Belleforest, *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., « Argument » de l'hist. 3, p. 129-130.

<sup>27</sup> P. Boaistuau et F. de Belleforest, *XVIII Histoires tragiques*, op. cit., sommaire de l'hist. 14, f° 317 v°.

<sup>28</sup> F. de Belleforest, *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., « Argument » de l'hist. 4, p. 189.

<sup>29</sup> P. Boaistuau et F. de Belleforest, *XVIII Histoires tragiques*, op. cit., hist. 8, f° 204 v°.

<sup>30</sup> *Ibid.*, hist. 12, f° 276 v°.

à occuper la place qu'il brigait, par jalousie, lorsque l'être aimé lui échappe, par concupiscence, quand il se refuse à lui, mais elle n'est pas en soi un vice. D'autre part, la colère naît du sentiment de l'immoralité, de l'injustice ou de l'impiété. Ainsi, les jeunes filles vertueuses éprouvent de la colère lorsqu'une entremetteuse tente de les corrompre<sup>31</sup>. La colère éclate au constat d'une injustice, comme le prouve l'émotion du marquis de Ferrare qui voit, à travers un trou de mur, sa seconde femme et son fils s'enlacer avec passion :

Las ! le cœur me creve, le sens me faut, mes forces s'aneantissent, seulement me reste le desir de faire la justice, non pas (peut estre) condigne à l'abomination de ce fait, mais au moins, qui pourra effacer ceste tache de ma maison, et alléger un peu l'ennuy qui me point, et qui encor servira de penitence à ceux qui ont offensé si grièvement la majesté divine, et donné de quoy lon puisse à l'advenir blasonner l'impudicité de leur folle jeunesse. Et disant cecy, la parole luy faillit, et blesmissant de douleur, et d'impatiente colere, il demeura esvanouy entre les bras de ses gentilshommes [...]<sup>32</sup>.

L'adultère incestueux est un crime de lèse-majesté divine : dans le système de représentation théologico-moral des *Histoires tragiques*, la justice n'est pas seulement la protection des droits d'un individu mais la préservation d'un ordre voulu par Dieu. La colère est un désir de mettre fin à un désordre.

Belleforest en vient à distinguer entre l'ire, qui peut être bénéfique, et la fureur, qui est nuisible :

Autre cas est l'Ire et autre la fureur : l'une peut estre juste, mais l'autre n'est jamais que une estrange imperfection de l'ame, et un transport brutal de l'esprit ; l'une est pratiquée modestement en la punition des fautes, et à venger les injures publiques (car des particulieres n'est au chrestien à prendre vengeance), mais l'autre ayant source d'un esprit alteré ne peut aussi ouvrir que follement, ny donner ou engendrer que des effects de mauvaise consequence [...]<sup>33</sup>.

Belleforest considère donc que la colère n'est ni bonne ni mauvaise en soi. Comment expliquer l'importance qu'il lui accorde et le discours fondamentalement ambigu qu'il tient sur elle ? Je ferai l'hypothèse qu'il a été marqué par la lecture de saint Augustin, en particulier par la conception que celui-ci présente des passions.

Belleforest a participé à l'édition, publiée en 1570, de la traduction par Gantier Hervet de *La Cité de Dieu* accompagnée du commentaire de Jean-Louis Vivès, en rédigeant des manchettes explicatives. Dans l'épître dédicatoire il fournit des indices sur la familiarité qu'il a pu établir avec le texte de saint Augustin. Il évoque

<sup>31</sup> F. de Belleforest, *Histoires tragiques, extraictes des œuvres italiennes de Bandel, op. cit.*, hist. 66, p. 475 ; *Le Second Tome des Histoires tragiques*, Paris, Vincent Norment et Jeanne Bruneau, 1565, hist. 25, f° 144 r°.

<sup>32</sup> P. Boaistuau et F. de Belleforest, *XVIII Histoires tragiques, op. cit.*, hist. 11, f° 261, r°-v°.

<sup>33</sup> F. de Belleforest, *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques, op. cit.*, « Argument » de l'hist. 4, p. 189-190.



le « long et pénible labeur de [s]es veilles, recherches, soing et diligence employee à recueillir, et fueilleter les livres » nécessaires à ce travail d'annotation et il regrette de n'avoir pas mené à bien lui-même la traduction effectuée par Gentian Hervet :

Je suis marry qu'autre m'ait devancé en la traduction, non d'envie que je porte à ce bon et religieux Theologien qui a tourné ce livre, mais pour le desir que j'avoy de travailler en iceluy aussi bien, ou mieux que je pense avoir fait en Saint Cyprian, duquel je pense que avant que soit longtems j'en feray veoir la traduction tout entiere et parfaite<sup>34</sup>.

Or au livre VIII de *La Cité de Dieu*, Augustin pose que les passions sont le fait de la *miseria hominis* : « que ces perturbations soyent aux hommes, follie le fait, ou misere »<sup>35</sup>. Dans le livre suivant, il présente les théories des philosophes sur les passions puis celle qui se tire de l'Écriture. Il explique qu'à la différence du stoïcien, qui blâme les passions, et même la miséricorde, le chrétien soumet ses passions à son entendement, et celui-ci à Dieu. Il y a des colères justes : « Et finalement, en nostre discipline on ne demande pas tant, à sçavoir, si l'ame religieuse et devote se courrouce [...]. Car se courroucer à un qui peche afin qu'il soit corrigé : [...] je ne sçay si personne le peut reprendre avec une saine consideration »<sup>36</sup>. Comme l'écrit Belleforest en manchette, paraphrasant le texte d'Augustin : « Les passions de l'ame du chrestien faut que soient assujetties à Dieu, et converties en l'usage de justice »<sup>37</sup>.

La méditation approfondie à laquelle Belleforest a soumis *La Cité de Dieu* a pu le prédisposer à donner à la colère, dans les *Histoires tragiques*, la place qu'elle occupe. Quand il présente la colère comme un désir de vengeance, il pourrait, plus encore que d'Aristote<sup>38</sup>, de Cicéron<sup>39</sup> et de Sénèque<sup>40</sup>, se réclamer d'Augustin, à qui cette définition permet de montrer, dans la *Cité de Dieu*, que toutes les passions procèdent d'un certain désir<sup>41</sup>. La colère est un des traits de la misère humaine, qui elle-même est la conséquence du péché originel, auquel Belleforest fait mainte fois référence<sup>42</sup>. Dans l'univers créé par les *Histoires tragiques* comme

<sup>34</sup> F. de Belleforest, « A illustre et genereux Seigneur, Monseigneur Juste Loys, Seigneur de Tornon et Conte de Roussillon », in Saint Augustin, *De la Cité de Dieu*, trad. G. Hervet (1<sup>re</sup> éd. 1570), Paris, M. Sonnius, 1585, f<sup>o</sup> ãiiij r<sup>o</sup>.

<sup>35</sup> Saint Augustin, *De la Cité de Dieu*, VIII, 16, trad. cit., p. 242 (*In hominibus autem ut sint istae perturbationes, facit hoc stultitia vel miseria*).

<sup>36</sup> *Ibid.*, 5, p. 259.

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> Aristote, *Rhét.*, II, 2, 1378a 30, éd. et trad. M. Dufour, Paris, Les Belles Lettres, 1967, t. II, p. 61.

<sup>39</sup> Cicéron, *Tusculanes*, III, v, 11, éd. G. Fohlen, trad. J. Humbert, Paris, Les Belles Lettres, 1960, t. II, p. 8.

<sup>40</sup> Sénèque, *De ira*, II, III, 5, éd. et trad. A. Bourgery, Paris, Les Belles Lettres, 1942, p. 31 : *concitatio ad ultionem uoluntate et iudicio pergentis*, « une excitation de l'âme qui marche volontairement et délibérément à la vengeance ».

<sup>41</sup> Saint Augustin, *De la Cité de Dieu*, XIV, 15, trad. cit., p. 404.

<sup>42</sup> Voir par exemple F. de Belleforest, *Histoires tragiques, extraites des œuvres italiennes de Bandel*, op. cit., hist. 59, p. 274.

dans celui décrit par Augustin, la cité des hommes et la cité de Dieu sont indistinctement mêlées. La colère de qui vit selon la chair est mauvaise, celle de qui vit selon l'esprit est bonne. Qu'Augustin, après Cicéron, définisse les passions comme des volontés<sup>43</sup> peut expliquer la relation qui s'établit entre la colère et les valeurs de la société de la Renaissance.

Cette conception augustinienne de la colère, qui se donne la faiblesse humaine pour axiome, induit une éthique de la clémence et de la miséricorde. Elle incite à l'indulgence comme le rappelle Alexandre de Médicis au meunier : « le péché (estant naturel en l'homme) peut quelquefois, où le scandale n'est évident, prendre fin et chatiment, par voye douce, et plaine de clemence, sans en rien enfreindre, ou violer les saintes et civiles constitutions des legislatureurs »<sup>44</sup>. Paradoxalement, la morale que le lecteur est invité à tirer de ces récits hallucinés et véhéments que sont les histoires tragiques est qu'il est parfois bon de renoncer à la colère en choisissant le silence et l'oubli.

\*

Les *Histoires tragiques* de Belleforest exposent donc une anthropologie des passions. La colère y joue un rôle au moins aussi important que le désir, la faculté irascible de l'esprit humain y est plus sollicitée que la faculté concupiscible, car le désir qui s'y exprime rencontre des obstacles. L'accent est mis moins sur sa satisfaction que sur ce qui l'entrave, sur le scandale qu'il suscite ou sur la répression qu'il entraîne. Pourtant la colère n'est pas plus euphorique que le désir. Il n'est pas de passion plus apte qu'elle à se mettre au service de la noblesse, de l'honneur et du combat contre le mal, mais elle est incapable de répondre aux exigences de l'humanité, de la raison, de la justice et de la mesure, et c'est ce qui fait d'elle une passion tragique. Les *Histoires tragiques* déploient le spectacle d'un monde rugueux, épineux, hérissé d'obstacles et tendu de pièges, perçu à travers la conscience d'un écorché vif, corseté d'interdits, scandalisé par la prolifération du péché, une conscience inquiète qui juge et qui condamne avec intransigeance les mœurs passées et contemporaines. Une conscience tridentine, en somme.

## Bibliographie

Aristote, *Rhétorique*, éd. et trad. Médéric Dufour, Paris, Les Belles Lettres, 1967

Belleforest, François de, *Histoires tragiques, extraictes des œuvres italiennes de Bandel, et mises en langue Française*, Rouen, Adrian de Launay, 1604, tome IV

<sup>43</sup> Saint Augustin, *De la Cité de Dieu*, XIV, 6, p. 391-392 ; manchette de Belleforest, p. 392 : « Selon les occurrences, la volonté se change en ses passions » ; voir Cicéron, *Tusculanes*, IV, VI, 12, éd. cit., t. II, p. 60.

<sup>44</sup> P. Boaistuau et F. de Belleforest, *XVIII Histoires tragiques, op. cit.*, hist. 12, f° 276 v°.

- Belleforest, François de, *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques*, éd. Hervé-Thomas Campagne, Genève, Droz, 2013
- Belleforest, François de, *Le Second Tome des Histoires tragiques*, Paris, Vincent Norment et Jeanne Bruneau, 1565
- Belleforest, François de, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques*, Paris, Gervais Mallot, 1582
- Boaistuau, Pierre et Belleforest François de, *XVIII Histoires tragiques, extraites des œuvres italiennes de Bandel, et mises en langue Française*, Lyon, Benoist Rigaud, 1596
- Cicéron, *Tusculanes*, éd. Georges Fohlen, trad. Jules Humbert, Paris, Les Belles Lettres, 1960, 2 t.
- Jouanna, Arlette, « Recherches sur la notion d'honneur au XVI<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, octobre-décembre 1968, t. 15, n° 4, p. 597-623
- Poli, Sergio, *Histoire(s) tragique(s), Anthologie / Typologie d'un genre littéraire*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1991
- Saint Augustin, *De la Cité de Dieu*, trad. Gentien Hervet (1<sup>e</sup> éd. 1570), Paris, Michel Sonnius, 1585
- Sénèque, *De ira*, éd. et trad. Abel Bourgety, Paris, Les Belles Lettres, 1942

**Bruno Méniel** est professeur en littérature du XVI<sup>e</sup> siècle à l'Université de Nantes et directeur adjoint des *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*. Spécialiste des genres littéraires, de la Renaissance à l'âge baroque (*Renaissance de l'épopée*, Droz, 2004), il a été conduit à s'intéresser au récit et à l'anthropologie des passions. Il explore ces deux domaines en étudiant en particulier le genre des histoires tragiques, sur lesquelles il a publié plusieurs articles. Il a publié un ouvrage sur la colère à la Renaissance, *Anatomie de la colère* (Classiques Garnier, 2020), récompensé par un prix décerné par l'Académie française.



*Vincent Combe*

Chercheur indépendant, New York  
vcombe@fasny.org

## **L'expression contrastée des discours dans *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques***

### RÉSUMÉ

*Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques* porte en son sein l'expression contrastée des conflits humains tant par le style que par le biais des violentes expériences humaines qui y sont relatées. L'ensemble des ressources discursives et génériques semblent sollicitées par François de Belleforest qui s'emploie à divertir le lecteur dans la veine de ses prédécesseurs mais aussi à affirmer style et idées politiques personnels. Le recours systématique au discours direct y apparaît pétri d'intentions rhétoriques et didactiques. Visant à dynamiser le récit, celui-ci côtoie simultanément épanchements sanglants et discours moraux attendus où la volonté d'instruire semble surpasser celle d'effrayer. Le tissage des genres littéraires exprime, en outre, la prépondérance de la tragédie, de la harangue mais aussi du fait-divers illustrant ainsi une forme d'osmose littéraire au service d'une même cause. Cependant, la collision entre la *doxa* du *docere* et l'expression controversée du *placere*, interroge plus encore chez Belleforest que chez ses prédécesseurs.

**MOTS-CLÉS** – *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques*, hybridités génériques, histoires tragiques, discours moral, fait-divers

### **The Contrast Expression of Speeches in *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques***

### SUMMARY

*The Fifth Volume of the Tragic Stories* carries within it the contrasting expression of human conflicts both through style and through the violent human experiences recounted there. All the discursive and generic resources seem to be used by François de Belleforest who strives to entertain the reader in the vein of his predecessors but also to assert his personal style and political ideas. The systematic use of direct speech appears to be steeped in rhetorical and didactic intentions. Aiming to energize the story, it simultaneously rubs shoulders with bloody outpourings and expected moral discourses where the desire to instruct seems to surpass that of frightening. The weaving of literary genres expresses, moreover, the preponderance of tragedy, harangue but also news items, thus illustrating



a form of literary osmosis in the service of the same cause. However, the collision between the *doxa* of *docere* and the controversial expression of *placere* raises even more questions for Belleforest than for his predecessors.

**KEYWORDS** – *The Fifth Volume of Tragic Stories*, generic hybridities, tragic stories, moral speech, news item

Dans l'argument dédicatoire du *Cinquième Tome des Histoires tragiques*, François de Belleforest parle de ses récits en termes de « hideux spectacles » ou encore de « théâtre sanglant et plein de meurtres ». Évoquant à mi-mot ses prédécesseurs Boaistuau et Bandello, c'est une vraie quête de renouveau générique qui parcourt l'œuvre de cet auteur et plus précisément à travers ce volume sur lequel mon étude repose. Celui qui déclare effectivement que « la vie des presens ne doit rien de retour à ceux qui nous ont devancez par centaines ou milliers d'années »<sup>1</sup>, s'engage dans une quête d'indépendance littéraire et de modernité dans un siècle où le modèle des anciens tant dans la pensée que dans l'esthétique est de rigueur. C'est également une quête de reconnaissance littéraire qui s'impose pour celui qui fut l'historien d'Henri III renvoyé de la Cour pour ses infidélités historiques. Dans ce *Cinquième Tome*, le lecteur découvre non seulement une profonde cohérence du recueil avec des parallélismes entre les différentes histoires elles-mêmes mais aussi avec leur époque et à l'international. Cependant, c'est aussi une pluralité de stratégies discursives qui créent une tension formelle qui semble tout à fait intéressante à étudier. L'auteur présente, à travers les douze histoires tragiques extraites de ce recueil, une vision du monde en 1572 certes tragique mais aussi exotique et fortement ancrée dans son actualité et celle du lecteur, par un jeu de subtiles co-références. Se libérant du rôle de traducteur, l'auteur commente les histoires narrées et accentue la coloration théâtrale de ses récits tragiques témoignant d'une évolution de son inspiration. François de Belleforest, caméléon littéraire, exemplifie magnifiquement ce que la polygraphie chez un auteur rend possible : dramaturgie, récit bref en prose, récit historique, cosmographie et poésie, rarement un auteur s'est montré aussi pluriel dans sa démonstration littéraire. Le genre de la tragédie apparaît, en amont et en aval de l'histoire tragique, apparemment comme le modèle à suivre. Hervé-Thomas Campagne déclare ainsi « qu'il se profile entre dramaturgie et genre narratif en prose des rapports à la fois complexes et variés de transposition, de réécriture et de métamorphose »<sup>2</sup>. Le dialogisme de l'histoire tragique avec la tragédie génère ainsi une féconde cohésion générique qui impacte directement le discours, imposant François De Belleforest comme le « Sophocle moderne ». En cette année de 1572 où paraît la première édition de cette œuvre,

<sup>1</sup> F. de Belleforest, *Le Cinquième Tome des Histoires tragiques* (1572), éd. crit. par H.-Th. Campagne, Genève, Droz, 2013, *Histoire dixième*, p. 541.

<sup>2</sup> H.-Th. Campagne, « De l'histoire tragique à la dramaturgie : l'exemple de François de Belleforest », *Revue d'histoire littéraire et de la France*, 2006, vol. 106, résumé de l'article.

Jean de la Taille fait également jouer son célèbre Saul le furieux, modèle de théâtre humaniste. Aussi, en transformant le sentiment de colère de ses personnages en monologue tragique, François de Belleforest marque alors une rupture de ton avec la condition sociale bourgeoise de ceux-ci ; il associe le genre de l'histoire tragique à une forme vulgarisée de la tragédie, tout en exprimant une forme rehaussée du récit bref. L'auteur déclare au terme de l'*Histoire sixieme* que : « nous poursuivons le reste de nos histoires pour vous contenter, et nous acquitter de nostre devoir, avec des narrations d'autres effait que les comptes vulgaires et sans prouffit qu'on récite en plusieurs livres »<sup>3</sup>. Peut-être peut-on y voir une attaque contre les récits brefs et comiques qui étaient à la mode, tels *Les Nouvelles recreations et joyeux devis* de Bonaventure des Périers qu'il méprise certainement pour leur dimension mensongère, et purement ludique, et promouvant parallèlement l'Histoire et le tragique du fait de sa fonction didactique. Il sera vu cependant que les sources d'influence de l'histoire sont loin de se limiter au seul genre de l'histoire tragique. Par certains aspects le *Cinquième Tome* apparaît comme un manuel de bonne gouvernance pour les monarques, telle l'*Histoire unzieme* : *la propre vertu du Roi doit estre la clemence*<sup>4</sup>, et de bonne conduite pour les peuples, exhibant une fierté nationale non dissimulée et sans fard : « Or en ce temps-là, les danois étaient encore assez grossiers en la religion, et non trop avanez en la pureté d'icelle, comme Barbares qu'ils estoient ; les François ont esté plus sages que ne furent lors les Danois »<sup>5</sup> ; « Je prens plaisir à toucher ces histoires estrangeres et de peuples non baptisés, afin que la vertu de ces grossiers donne plus de lustre à la nostre »<sup>6</sup>.

François de Belleforest se positionne de plus clairement en faveur du roi dénonçant toute forme de rébellion de la noblesse faisant ainsi écho à la brûlante actualité, la question de la trahison et de la vengeance se trouvant très clairement au cœur des douze récits tragiques du recueil. Il semble intéressant d'étudier la dimension opportuniste de l'auteur au regard du genre de l'histoire tragique qu'il semble percevoir comme un support adéquat pour présenter sa propre vision de l'Histoire et de la morale.

C'est cette tension que l'on propose d'approfondir et de nuancer à travers la nature des discours en présence dans cette polyphonie discursive mais aussi le rôle et la valeur de leur enchâssement au service de l'histoire tragique et du projet de l'auteur. Le volume ne peut se contracter au résumé seul de l'anecdote, à l'instar du titre même des histoires, car cela fausserait l'une des intentions premières de François de Belleforest qui est de combler les lacunes et les silences de l'Histoire. Cette dilatation discursive au sein d'un genre qui se veut « bref » interroge tant sur ses effets que sur les motivations de l'auteur présentées de primes abord comme

<sup>3</sup> F. de Belleforest, *op. cit.*, *Histoire sixieme*, p. 390.

<sup>4</sup> *Ibid.*, *Histoire unzieme*, p. 596.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 606.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 622.



essentiellement morales comme en témoigne un certain nombre de d'aphorismes qui constellent les histoires: « aprenez peres a chastier si bien vos enfans que leur pervertissement ne soir cause de vostre ruine »<sup>7</sup>, Le volume rend ainsi compte d'une dualité profonde entre le discours parénétiq ue décroché de la situation d'énonciation et une narration qui offre un spectacle exploitant largement les ressources du discours direct.

Sur l'ensemble des auteurs tragiques de la période 1560-1630 François de Belleforest est celui qui intègre le plus largement le discours direct au sein de la narration tout en dilatant à l'extrême les analyses personnelles sur le comportement des personnages et des situations. La lecture oscille donc entre pauses narratives, scènes dialoguées et commentaires moraux. En outre, comment se manifeste l'espace dédié au *placere* dans toute la docte didactique et la démonstration rhétorique dont l'auteur fait preuve ? La destination de ses récits étant très ouverte au même titre que son horizon d'attente, tout semble avoir été mis en œuvre pour que le lecteur quel que soit son degré d'instruction et de culture puisse bénéficier de ces histoires. Enfin à la charnière entre deux époques comment l'esthétique humaniste rentre-t-elle en tension face à une expression baroque qui tend à s'imposer dans le genre ? Les histoires tragiques étant protéiformes par nature, l'auteur accentue cette caractéristique à des fins opportunistes. Il rend compte de deux niveaux d'en-châssements dialogiques : l'un par imbrication d'une pluralité de formes littéraires au sein du récit et l'autre au niveau des discours dans l'alternance récit/commentaires où l'on peut y voir un conflit entre la volonté d'être au plus juste dans la restitution des événements et une leçon de morale entièrement personnelle. Quelle valeur le lecteur peut-il prêter au message moral du récit ? Et en quoi la polyphonie générique crée-t-elle une *uarietas* tout à fait distrayante pour le lecteur ?

## 1. Dilatation historico-narrative et commentaires moraux

Le recueil de François de Belleforest se caractérise par une débauche d'événements historiques illustrant la fonction première de l'auteur qui est de combler les lacunes et les silences du discours historico-géographique. Dans un style holistique, l'auteur semble rendre compte d'un macrocosme de l'Histoire nationale au sein de chacun des récits, tel le genre de l'*Historia*, qui a su l'illustrer dans l'Antiquité. Grâce à des commentaires truffant le rapport des événements notamment sur les effets de cause et conséquences, l'auteur rend compte de sa propre vision de l'Histoire et de la leçon qu'il veut y donner. Le lecteur peut ainsi assister à une page de contexte historique avant de finalement commencer le récit à proprement parler. L'auteur aime à s'emparer d'une micro-histoire de destinée individuelle qui débouche sur une interprétation collective et ouvrir ainsi l'histoire à l'His-

<sup>7</sup> *Ibid.*, *Histoire septieme*, p. 440.

toire, ou encore, partir de faits historiques contemporains et les mettre en parallèle de grands événements, comme la longue explication de la dynastie danoise de l'*Histoire unzieme* mise en parallèle avec celle de Romulus et Remus. Quelle valeur porter aux commentaires moraux ?

Afin d'encadrer au plus près le cheminement du lecteur, François de Belleforest intervient dans une pluralité de formes relatives au commentaire métatextuel, que ce soit une adresse directe au lecteur : « la tragédie sanglante que nous esperons vous reciter, vous qui estes versez en la variete de l'Histoire de nostre France »<sup>8</sup> ou des conseils politiques destinés à ceux qui gouvernent : « Prenez exemple Princes, sur l'inconstance d'un peuple s'il ne vous est pas naturellement sujet »<sup>9</sup>. L'auteur se porte garant en tant que témoin des événements. Il rassure ou effraie également le lecteur sur le fait que ceux qui se seront écartés du droit chemin seront irrémédiablement punis : « la main puissante de Dieu, lequel estant tardif à courroux, ne laisse à la fin de donner des signes effroiabes de son ire sur ceux qui [...] trahissent les cheffz ausquelz ils doivent tout service, honneur et révérence »<sup>10</sup>. Plus rarement, l'auteur sollicite l'humour pour séduire son audience et créer une connivence d'idées : « ce pauvre niaiz, et plus simple qu'un pigeon a poil follet, se fioit du tout aux paroles du General, et n'eust jamais pensé que son frere luy eust fait ny dressé trahison quelconque, veu la douceur avec laquelle il le caressoit et luy tenoit bec dans l'eau »<sup>11</sup>. Ici, les figures imagées de volatile attribuées au frère sont une vraie leçon mettant en garde le lecteur contre les excès de la naïveté et les abus qu'ils entraînent par ceux qui sont mal intentionnés. Cinquante ans plus tard, Jean-Pierre Camus déclare à propos de François de Belleforest que « dans ses récits le réel se trouve pris au piège d'un miroir déformant, d'une catoptique »<sup>12</sup>, c'est-à-dire que sans intrigue véritable, ces petits faits vrais établiraient une relation vivante avec les excès, pouvant mener jusqu'à la vanité. Néanmoins, l'altération morale des histoires par le narrateur biaiserait le rendu objectif des faits, la question de la vraisemblance est ainsi intimement liée à celle de la morale puis au conseil dont les interventions, souvent lyriques, du narrateur ne sont pas sans rappeler les fonctions du Chœur antique.

## 2. Emploi du discours direct

Face à la dilatation narrative et à l'enflément parémique, les scènes de discours direct se multiplient au sein du recueil, chacune des douze histoires possède *a minima* trois interventions de personnages au discours direct. Nous pouvons

<sup>8</sup> *Ibid.*, *Histoire quatriesme*, p. 195.

<sup>9</sup> *Ibid.*, *Histoire cinquiesme*, p. 256.

<sup>10</sup> *Ibid.*, *Histoire cinquiesme*, p. 257.

<sup>11</sup> *Ibid.*, *Histoire troisisme*, p. 262.

<sup>12</sup> J.-P. Camus, *La Tour des miroirs, ouvrage historique de M. J.-P. C., E. de Belley*, Paris, Robert Bertault et Louis Bertault, 1631, p. 50.

nous interroger sur ce choix de la parole vive qui semble avoir pour fonction d'expliquer les intentions du protagoniste tel un monologue tragique créant ainsi un contrepoint brutal avec les commentaires fortement encadrés du narrateur et la fausse liberté des idées. Il ne faut pas s'y tromper, le discours direct est un leurre d'objectivité de la part de l'auteur, qui le travaille autant que le reste du récit. L'influence de la tragédie semble ici évidente, d'autant que les séquences au discours direct apparaissent davantage comme de longues tirades plus que de réels dialogues. Un seul dans tout le recueil répond au vrais critères d'alternance dialoguée. C'est pourquoi, l'on peut y voir l'inspiration de la tragédie humaniste dans ce mode d'expression déclamatoire<sup>13</sup>. On peut relever dans l'*Histoire troisieme* :

Qui eust jamais pensé, ma sœur, qu'une demoiselle de si bon lieu que vous eust voulu faire ce tort aux siens que de se prostituer comme une publique, dans un navire a la veu de chacun, et servir de cloaque a chacun vilain qui la viendroit requerir ? Avez-vous requis a vostre frere le voyage sur mer pour en sa presence luy braver et rassasier vostre effrenee lubricité<sup>14</sup>.

Le statisme de la tirade, la tonalité dramatique, les interrogations rhétoriques expriment le courroux d'un frère dénonçant le comportement de sa sœur tombée enceinte par hasard. À travers ces discours exprimés par les « puissants », ceux qui sont associés à la *res politica*, il est possible de percevoir un écho aux dialogues philosophiques très en vogue dans les années 1550-1560, notamment ceux de Guy de Bruès, faisant débattre des personnages érudits autour de réflexions philosophiques et politiques et dont le seul désir est d'atteindre une vérité satisfaisante pour tous. Ce dessein est également entretenu par Belleforest à propos de la bonne gouvernance du pays. La stratégie du discours direct divertissante et didactique pour le lecteur apparaît toutefois biaisée elle aussi par des interventions du narrateur ou le recours au discours narrativisé qui, de ce fait, prend en charge les propos des personnages. L'expression du discours direct peut apparaître astucieuse dans la démarche morale du narrateur : « Le Comte luy respondit fort arrogamment : « Mon cousin si j'avoy la foy aussi legere et muable [...] je vous chastieroy... » A quoy l'autre repliqua qu'il aimeroit mieux mourir de cent mille morts que faillir tant peu soit en chose »<sup>15</sup>. Dans cette séquence on peut se demander pourquoi le choix du discours direct est destiné à l'un des personnages plutôt qu'à l'autre. Il semble que la colère du premier soit moralement légitime donc digne d'être illustrée alors que le second se situe du côté de l'*hybris* et mérite donc d'être prise en charge.

Ainsi, l'usage du discours direct est associé à la question de la vérité systématiquement justifiée avec le motif narratif du « j'ai vu » ou « j'ai vécu ». Pour l'auteur dont on sait qu'il n'a pas ou peu voyagé et qui ancre huit récits sur douze

<sup>13</sup> F. de Belleforest, *op. cit.*, *Histoire quatrieme*, p. 220.

<sup>14</sup> *Ibid.*, *Histoire troisieme*, p. 159.

<sup>15</sup> *Ibid.*, *Histoire quatrieme*, p. 200.

à l'étranger il est important qu'il compense cette carence par une stratégie discursive à laquelle est intégré le discours direct comme témoignage des paroles prononcées et créant un effet de vraisemblance. La véracité étant fondée sur l'*èthos*, la renommée de rapporteurs « dignes de foy, et qualifiez » l'auteur se croit autorisé à parler en expert quitte à dire qu'il a été témoin oculaire. La dimension protéiforme de l'histoire tragique et du *Cinquiesme Tome* s'exprime en outre par l'intégration de genres littéraires canoniques ou plus modestes.

### 3. Hybridités génériques

L'auteur s'empare de manière évidente du style et des principes de la tragédie pour les adapter à un nouveau public et à une nouvelle époque. C'est également l'esprit bourgeois qui est amorcé *via* l'insertion de la vie quotidienne à travers quatre histoires issues de faits divers. L'auteur établit une association directe entre le genre de la tragédie (personnages issus du pouvoir) et celui de l'histoire « tragique » en tant que registre. Il est intéressant de voir comment l'auteur adapte le style au large éventail de son lectorat : si la tragédie nécessite de l'érudition elle n'est pas seulement « didascalique et enseignante », pour citer Ronsard. L'histoire tragique apparaît comme solution hybride en proposant un nouveau regard sur l'expérience tragique. Du côté formel, l'abondante insertion de passages au discours direct et de plusieurs monologues crée une communion du tragique et du vraisemblable. La dimension dramatique est portée très haute puisque le lecteur retrouve également la présence de théâtre dans le théâtre, *Histoire quatriesme*, les invités sont spectateurs de la tragédie qui se déroule au même titre que le lecteur : « puis tous effroyez s'attendoient de voir quelque qcte pitoiable et sanglant de ceste maudite tragedie »<sup>16</sup>.

Le recours à la harangue est quasiment systématique, celle-ci est le plus souvent déclamée par les plus hauts dignitaires au sein de chaque histoire, elle semble correspondre à l'expression d'un point de vue sur une situation politique ou personnelle relative à l'impasse décisionnelle du personnage. On retrouve ainsi : la *Harangue de la chef amazone face au peuple*, par deux fois : la *Harangue de Henri cacique aux indiens* ; la *Harangue de François du Neuf-Bourg Viceroy au Cacique Henry* ; la *Harangue d'Acmes Bascha aux soldas des deux armées* ; la *Harangue du capitaine turc a ses gens* ; la *Harangue de Harald à la noblesse Danoise* ; ou encore la *Harangue du Roy Kanut aux estats du Danemarch*. Ces unités discursives au volume relativement conséquent sont construites dans un style rhétorique très rigoureux auquel s'intègrent différents effets oratoires. La *Harangue du Serif à ceux de sa nation*<sup>17</sup> est très strictement construite selon le

<sup>16</sup> *Ibid.*, *Histoire quatriesme*, p. 223.

<sup>17</sup> *Ibid.*, *Histoire seconde*, p. 84-87.

modèle de rhétorique cicéronien où sont combinés effets oratoires et dimension épique ; la *Harangue d'Hamlet à la Royne sa mère*, quant à elle, prend la forme d'un véritable monologue, aux sources de ce qu'illustre Shakespeare avec la scène des portraits dans sa version d'*Hamlet*<sup>18</sup>, mais on peut retrouver un écho également à l'acte IV scène 2 de *Britannicus* lorsque Néron règle une dernière fois ses comptes avec Agrippine<sup>19</sup>. Le narrateur lui-même s'illustre dans l'exercice lui permettant ainsi d'être associé aux plus grands aux yeux du lecteur et gagnant en crédit pour donner les leçons politiques ou morales telle l'*Histoire unzième* où son commentaire s'accompagne d'une prolepse dans laquelle le lecteur peut une fois encore constater le soutien de Belleforest à la figure royale : « cette seditieuse et desloyale harangue enflamma tellement le coeur de ce maudit et furieux peuple, que comme maniacles, tous alloient trespotez de rage à se ruer sur le Roy qui merityent un plus honneste traitement »<sup>20</sup>.

L'activité littéraire de François de Belleforest l'a également conduit vers la poésie, nous le constatons dans ce recueil d'histoires tragiques également, bien que l'association générique ne soit pas nécessairement évidente de prime abord ; chez ses successeurs Rosset et Camus, nous retrouvons ce principe sous la forme d'une dénonciation de l'amour et de ses dangers. On peut également y voir un exercice de style où l'auteur rend compte de sa verve poétique. Si l'*Histoire huitième* est amorcée par des vers faisant écho à Virgile « O faim abominable, / D'avoir de l'or, quel forfait laisse l'homme / pour entasser d'argent quelque grand somme ? »<sup>21</sup>, l'*Histoire troisième* : « Cœur genereux d'une damoiselle françoise, exposee avec son mary en une isle deserte de l'ocean, et comme elle en fut delivree » ne contient pas moins de quatre expressions poétiques au sein du récit : en effet, si l'auteur ne manque pas de louer Homère pour son éloquence à travers la *Chanson de l'amant*, poème d'inspiration homérique de cent dix-huit vers, en octosyllabes, de poursuivre avec une poésie légère de quatorze sizains en alternance pentasyllabique et heptasyllabique et de clore tragiquement le récit avec une chanson funèbre en octosyllabes, l'expression poétique reste pour l'auteur le lieu du mensonge. Le recours poétique est employé par celui qui veut abuser d'autrui, en l'occurrence de l'innocence de la jeune fille dans l'histoire troisième en question. L'intégration poétique s'effectue même au sein du discours direct ce qui crée un effet de mise en abyme mensongère :

Et comment disoit-il seroit-il possible que la femme de tout se passast de l'accointance de l'homme [...] Mais c'est fausement qu'il dit :  
« Dis-moy quelle fut onc qui le licit nuptial

<sup>18</sup> W. Shakespeare, *Hamlet*, 1603, in *Œuvres complètes de Shakespeare, traduction de Victor Hugo*, Paris, Pangnerre, 1865, scène 11, p. 169,

<sup>19</sup> J. Racine, *Britannicus*, 1669, acte IV, scène 4.

<sup>20</sup> F. de Belleforest, *op. cit.*, *Histoire unzième*, p. 630.

<sup>21</sup> *Ibid.*, *Histoire huitième*, p. 465.

paillarde ne viola, et ne fait onc mal ?  
 Quelle Déesse qui seule fut contente  
 D'un seul Dieu la baisant, sans avoir autre attente ? »<sup>22</sup>.

L'expression poétique apparaît comme un charme envoûtant de la parole orale dont le but ici est de séduire la jeune fille pour coucher avec ensuite. Le dernier poème chanté et accompagné au luth exprime le lyrisme du gentilhomme envers la demoiselle mais aussi le didactisme du narrateur qui ne laisse aucune confusion possible au lecteur : « L'histoire du quel quoy qu'ayt esté deduicte et représentée sur les theatres [...] si ne laisseray-je la de vous escrire, afin que les simples qui n'entendent la divinité des vers [...] puissent comprendre par notre grosserie qui est celui qui cause »<sup>23</sup>.

Il est intéressant de noter deux genres qui surgissent discrètement dans ce volume mais apparaîtront comme majeurs chez les successeurs de l'auteur : il s'agit du genre épistolaire qui surgit l'*Histoire douzieme* à travers la *Lettre du Roy Loys d'Hongrie à Jeanne de Naples*<sup>24</sup> et le fait divers sanglant qui est une puissante source d'inspiration au moment où ce genre connaît un vif succès. Ce dernier, appartenant au récit bref, vendu à la dérobée au service de la Contre-Réforme rend compte des accidents les plus sordides et des phénomènes les plus étranges dans le but d'émerveiller et d'effrayer le lecteur afin de le maintenir dans la « bonne » foi. Le fait divers a évolué de manière concomitante à l'histoire tragique qui s'en est inspirée pour ses récits domestiques les plus sordides. Bandello y avait par ailleurs davantage recouru que Belleforest et Rosset, dans ses histoires tragiques de 1619, s'en inspire largement. Chez Belleforest, on le retrouve l'*Histoire septieme* : « [l'ours] eut affaire avec elle, et de leur accointance elle eut un fils lequel quoy que velu, si est ce que tous ces lineamens rapportoient à la figure, proportion, et gestes de l'homme »<sup>25</sup>. Ou encore dans l'*Histoire huictieme* :

[...] chacun empoina un des enfans, et les massacra cruellement en la presence de la mere, laquelle voyant un si piteux et inatendu spectacle, confuse et estonee de ceste tragedie [...] ne dit autre chose sinon : « Ha mon filz, c'estoit vrayment en la signifiance de nostre mort que les croix que tu nous as donnees, je prie dieu qu'il luy plaise... »<sup>26</sup>

Ces événements sensationnels et sanglants ont pour vocation de délecter le goût du lecteur pour le macabre dans le contexte des guerres de religion, mais il semble que l'auteur n'en fasse cependant pas son fer de lance.

Avec ce *Cinquiesme tome des histoires tragiques*, François de Belleforest rend compte d'un véritable état général de la France mais aussi au-delà de ses frontières

<sup>22</sup> *Ibid.*, *Histoire troisieme*, p. 157.

<sup>23</sup> *Ibid.*, *Histoire sixieme*, p. 327-328.

<sup>24</sup> *Ibid.*, *Histoire douzieme*, p. 672.

<sup>25</sup> *Ibid.*, *Histoire septieme*, p. 451.

<sup>26</sup> *Ibid.*, *Histoire huictieme*, p. 477.

en dépassant ainsi la simple littérature. Son recueil d'histoires se rapprochant du genre du récit de voyage et de la cosmographie, par sa diversité de forme et d'intentions, exprime un récit riche, radical et fascinant tant les forces des discours s'y confrontent. Les discours, et plus particulièrement le discours direct confronté au discours moral, participent de cette tension de volume et d'intentions. L'exotisme de ces récits, la variété géographique est aussi source de surprise de la part d'un homme dont on sait qu'il sortit peu de l'Hexagone. Dans une précédente étude, j'analysais que :

À travers la réécriture de *La Soltane* en une histoire tragique, Belleforest s'éloigne non seulement du projet traditionnel des auteurs d'histoires tragiques de cette génération, consistant à traduire et transposer en un registre plus convenable les nouvelles de Bandello, mais joue un rôle de vulgarisateur en mettant les enjeux d'émotion et d'édification au service d'un vaste public n'ayant pas toujours l'instruction pour éclaircir le genre de Sophocle<sup>27</sup>.

Le tragique de Belleforest rend compte de tout ce que l'Homme a de misérable et de pathétique, en plus de l'introspection des personnages ce qui s'illustre par de longues tirades au détriment de l'incident sanglant. Le dilemme qui agite le héros dans ce volume et que l'on retrouve chez Poissenot une dizaine d'années plus tard se trouve largement atténué chez Rosset ou Camus dans les premières décades du dix-septième siècle. Pour les histoires tragiques de cette troisième génération le tragique recherche davantage l'effet sur le destinataire impliquant la dilatation et la prépondérance narrative de l'acte sanglant où le *furor* l'emporte largement. Avec les guerres de religion, le tragique change de nature : le *fatum* se substitue à un amoncellement d'horreurs. La volonté d'ensanglanter la catastrophe l'emporte sur le drame, l'horreur sur la pitié. Ainsi, il est intéressant de voir comment Belleforest est parvenu à surmonter les écueils de la traduction puis comment, en amorçant des caractéristiques essentielles au genre, il a su par la suite être lui-même la source d'inspiration nationale et internationale que nous savons.

## Bibliographie

- Belleforest, François de, *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques* (1572), édition critique par Hervé-Thomas Campagne, Genève, Droz, 2013
- Campagne, Hervé-Thomas, « De l'histoire tragique à la dramaturgie : l'exemple de François de Belleforest », *Revue d'histoire littéraire et de la France*, Paris, PUF, 2006, vol. 106, résumé de l'article
- Camus, Jean-Pierre, *La Tour des miroirs, ouvrage historique de M. J.-P. C., E. de Belley*, Paris, Robert Bertault et Louis Bertault, 1631

<sup>27</sup> V. Combe, *Histoires tragiques et « canards sanglants » : Genre et structure du récit bref épouvantable en France à la fin du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle*, Thèse de doctorat, Université Nice Sophia Antipolis, 2011, p. 115 ; URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00643307/document>, consulté le 30.06.2019.



Combe, Vincent, *Histoires tragiques et « canards sanglants » : Genre et structure du récit bref épouvantable en France à la fin du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle*, Thèse de doctorat, Université Nice Sophia Antipolis, 2011 ; URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00643307/document>, consulté le 30.06.2019.

Racine, Jean, *Britannicus*, 1669, Acte IV, scène 4, in *Théâtre classique*, publié par Gwénola, Ernest et Paul Fièvre, Septembre 2015

Shakespeare, *Hamlet*, 1603, in *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction de Victor Hugo, Paris, Pagnerre, 1865, p. 169, scène 11

**Vincent Combe** est professeur au lycée franco-américain de New York. Auteur d'une thèse publiée sur le récit bref épouvantable à la fin du seizième siècle et au début du dix-septième siècle, il est spécialiste de la structure de l'histoire tragique mais aussi de l'évolution du fait divers sanglant du Moyen Âge à aujourd'hui. Il a également ouvert son champ de recherche sur l'écriture des apocalypses et des désastres en littérature.



*Russell Ganim*

Université de l'Iowa

 <https://orcid.org/0000-0003-2459-1194>

[russell-ganim@uiowa.edu](mailto:russell-ganim@uiowa.edu)

## Emprunts et empreintes : la reine Gertrude de Belleforest et celle de Shakespeare

### RÉSUMÉ

Il s'agit de tracer l'influence de François de Belleforest sur William Shakespeare à travers le personnage de Gertrude (nommé « Geruthe » chez Belleforest) dans la pièce *Hamlet*. S'appuyant sur la légende danoise originale de Saxo Grammaticus (*Historia Danica*), c'est Belleforest dans les *Histoires tragiques* qui donne une voix à celle qui est à la fois mère du protagoniste (se nommant « Amleth » chez Belleforest) et reine du Danemark. Par la suite, Shakespeare élabore et approfondit le portrait de Gertrude. S'inspirant largement de l'exemple de Belleforest, le dramaturge élisabéthain met en valeur la rupture psychologique entre Hamlet et sa mère, soulignant surtout l'évolution de leur rapport qui passe du conflit à la réconciliation au cours de la tragédie. La représentation belleforestienne de Geruthe comprend aussi son rôle ambigu dans les nombreux complots du roi contre Amleth. Ces manigances sont adaptées par Shakespeare pour augmenter la tension du drame et pour faire de Gertrude elle-même un personnage tragique.

**MOTS-CLÉS** – Belleforest, Shakespeare, Saxo, *Histoires tragiques*, *Hamlet*, *Historia Danica*, Gertrude, tragédie, rupture psychologique, conflit, réconciliation, complot, adaptation

### Adaptations and Impressions: Belleforest's Queen Gertrude and Shakespeare's

### SUMMARY

This study traces the influence of François de Belleforest on William Shakespeare through the character of Gertrude (named « Geruthe » in Belleforest) in *Hamlet*. Basing his work on the original Danish legend of Saxo Grammaticus (*Historia Danica*), Belleforest in his *Histoires tragiques* gives voice to the character who is both mother of the protagonist (called « Amleth » in Belleforest) and queen of Denmark. In turn, Shakespeare elaborates and deepens the portrait of Gertrude. Inspired largely by Belleforest's example, the Elizabethan playwright emphasizes the psychological rupture between Hamlet and his mother while underscoring the evolution of their relationship from one of



conflict to reconciliation over the course of the tragedy. Belleforest's representation of Geruthe also includes her ambiguous role in the numerous plots against Hamlet. These conspiracies are appropriated by Shakespeare to heighten the tension of the drama and to render Gertrude a tragic character herself.

**KEYWORDS** – Belleforest, Shakespeare, *Histoires tragiques*, *Hamlet*, *Historia Danica*, Gertrude, tragedy, psychological rupture, conflict, reconciliation, conspiracy, adaptation

Cette étude s'attache à explorer le développement du personnage de Gertrude dans *Le Cinquième Tome des Histoires tragiques* (1570), et dans la pièce *Hamlet* (c.1599-1601). Jusqu'à présent, la critique examinant le rapport entre François de Belleforest et William Shakespeare s'est concentrée, parmi d'autres sujets, sur la fameuse mélancolie du prince ainsi que sur l'apparition du fantôme du défunt roi, père du personnage éponyme<sup>1</sup>. Cependant, le portrait de la reine fait aussi remarquer l'influence considérable qu'exerce Belleforest sur le dramaturge élisabéthain. La représentation de Gertrude dans la légende d'Hamlet (ou d'Amleth selon les différentes sources littéraires et historiques) remonte à l'historien danois Saxo Grammaticus (c. 1160-1220), dont l'oeuvre *Historia Danica* a été publiée à Paris en 1514<sup>2</sup>. Chez Saxo, Gertrude, alors nommée « Gerutha », n'est évoquée que très brièvement, au moment où « Amleth » accuse sa mère de parricide et d'adultère pour avoir comploté avec Feng (Fengon chez Belleforest et par la suite Claudius chez Shakespeare) dans l'assassinat de son frère le roi Horvendille afin de s'emparer du trône. Dans le texte de Saxo, Gertrude est privée de parole. C'est Belleforest qui lui donne une voix et fait de « Geruthe<sup>3</sup> » un personnage bien campé, la seule interlocutrice de substance dans son récit. La Gertrude de Belleforest reconnaît les accusations de son fils, mais s'en défend en expliquant qu'il lui manque des moyens de résistance. D'autant plus, en épousant son beau-frère Fengon, la reine réussit en fait à protéger Amleth contre ses adversaires. Prise en étau par des circonstances impossibles, Gertrude subit sa propre tragédie. Pourtant, en promettant de dissimuler le projet de vengeance que trame le prince contre son oncle, Gertrude devient un personnage sympathique qui finit par se réconcilier avec son fils. Certes, le portrait de Gertrude marque un jalon dans l'histoire littéraire de la Renaissance. En outre, le développement de Gertrude va de pair avec celui d'Hamlet, éclairant les dilemmes

<sup>1</sup> Voir deux articles d'A. Stabler, "King Hamlet's Ghost in Belleforest", *PMLA*, 1962, vol. 77, n° 1, p. 18-20, et "Melancholy, Ambition, and Revenge in Belleforest's Hamlet", *PMLA*, 1966, vol. 81, n° 3, p. 207-213. À noter dès le départ la familiarité de Shakespeare avec la traduction de Saxo par Belleforest. À ce sujet, consulter J. Maxwell, "Versions of Saxo: A New Source for Hamlet?", *Renaissance Quarterly*, 2004, vol. 57, n° 2, p. 518-560, surtout p. 545.

<sup>2</sup> Pour le texte de Saxo, nous nous appuyons sur l'ouvrage d'I. Gollancz, *The Sources of Hamlet*, Londres, Oxford University Press, 1926, p. 93-162.

<sup>3</sup> Nom que donne Belleforest à la reine.

moraux et psychologiques qu'affrontent ces deux personnages. Le résultat en est que reine et prince deviennent plus accessibles – voire plus humains – au lectorat de la première modernité.

L'humanisation de Gertrude par Belleforest prépare le portrait nuancé de la reine chez Shakespeare, comme on peut le voir en particulier dans l'acte 3, sc. 4 d'*Hamlet* – bien comparable au chapitre III des *Histoire Tragiques* – où le protagoniste impute des crimes de trahison à sa mère<sup>4</sup>. Comme sa devancière chez Belleforest, la Gertrude de Shakespeare n'avoue pas sa culpabilité, mais elle prend vivement conscience de la douleur qu'elle inflige à son fils. En conséquence, elle jure de ne pas faire obstacle aux desseins de celui-ci. La singularité de Shakespeare dans le portrait de Gertrude repose sur la rédemption de la reine à la fin de la pièce. Dans un geste à la fois maternel et sacrificiel, elle boit le vin empoisonné destiné à Hamlet. Même si son intervention ne fait que retarder la mort de son fils de quelques moments, Gertrude se rachète par un acte de vertu. Son personnage évolue donc au point où le désespoir qui marque sa tragédie se transforme en délivrance. Shakespeare fait alors de Gertrude un personnage admirable qui parvient à transcender la corruption de son état. Dans le cadre du rapport entre l'invention et la traduction qui sous-tend notre enquête, c'est Belleforest qui invente le personnage de la reine, alors que Shakespeare fait traduire la complexité psychique de Gertrude dans son interprétation de la reine-mère.

Pour situer sa chronique, Belleforest dans son Argument décrit le caractère malveillant de la nature humaine, citant des exemples de Rome (Romulus et Rémus, Domitien et Titus, Tarquin l'ancien), de la Bible (Asbolon et David), du Levant (Sultan Zelin et Bajazeth) : « les hommes achètent une telle misère et vie calamiteuse, pour la gloire caduque de ce monde, au prix de leurs amis, et font prodigue largesse de leur conscience, laquelle ne s'emeut pour meurtre, trahison, fraude, ou meschanceté qu'ils commettent »<sup>5</sup>. En ce qui concerne sa propre époque, Belleforest dans sa préface espère que la chronique d'Amleth servira d'exemple de vertu. Sans faire référence aux Guerres de Religion, Belleforest justifie son adaptation ainsi :

j'eusse deliberé dès le commencement [...] de ne m'esloigner [...] des histoires de nostres temps, y ayant assez de sujets pleins de succes tragiques... j'ay un peu esgaré mon cours de ce siècle, et sortant de France et pays voysins, suis allé visiter l'histoire Danoise afin qu'elle puisse servir et de exemple de vertu, et de contentement aux nostres<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> Pour le texte de Shakespeare, voir *The Tragedy of Hamlet, Prince of Denmark*, éd. B. A. Mowat et P. Werstine, Folger Shakespeare Library, New York, Simon & Shuster, 2012. Pour Belleforest, consulter *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques*, éd. H.-Th. Campagne, Genève, Droz, 2013, p. 253-323.

<sup>5</sup> *HT*, V, p. 253-255.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 257-258.

La vertu illustrée par Belleforest est donc le triomphe d'Amleth sur son oncle qui accède au trône en assassinant son frère, le père d'Amleth. En ce qui concerne le seizième siècle en France, la morale chez Belleforest est claire : le pouvoir usurpé est donc rétabli, avec un monarque légitime dirigeant désormais son royaume.

Les grandes lignes de l'histoire sont les suivantes : Horvvendille, un prince au service du roi Rorique du Danemark, occit le roi Collere de Norvège. En récompense, Rorique donne à Horvvendille sa fille, Gerutha, en mariage. Amleth, donc, est le fruit de cette union. Jaloux de la réussite d'Horvvendille ainsi que de son « alliance et amitié royale »<sup>7</sup>, Fengon, son frère, tue Horvvendille dans le but de s'approprier la couronne et d'épouser Gerutha. Soulignant la vilénie absolue de Fengon, le narrateur de Belleforest suggère, « [qu']il avoit incestueusement souillé la couche fraternelle, abusant la femme de celui-ci avant que de mettre la main sanguinolente »<sup>8</sup>. L'implication est ici que Geruthe devient victime des manigances de son beau-frère, n'ayant pas moyen de lui résister. Cette perspective se présente régulièrement dans le débat sur Gertrude chez Shakespeare. Preuve encore de la perfidie de Fengon, celui-ci justifie le fratricide en déclarant qu'Horvvendille avait l'intention d'assassiner Gertrude. Une telle défense de la part de Claudius – nommé tout simplement « le Roi » de Danemark dans la traduction de François-Victor Hugo<sup>9</sup> – ne se trouve pas chez le dramaturge élisabéthain.

Pourtant, dans le récit de Belleforest comme dans la pièce de Shakespeare, des questions se posent sur les mobiles de Geruthe. Amleth lui-même croit sa mère complice du meurtre de son mari et le lecteur se donne du mal pour lui reprocher cette attitude. Les avis sont partagés en ce qui concerne la complicité de Geruthe. Ses détracteurs l'accusent « d'avoir causé ce meurtre pour jouir librement de son adultère »<sup>10</sup>. Toutefois, sa culpabilité n'est jamais prouvée et sa situation reste ambiguë. Geruthe semble à la fois victime et complice. Les parallèles avec Shakespeare sont donc clairs. Effectivement, en considérant la situation tragique de Geruthe, on est tenté d'appliquer le raisonnement de Racine par rapport à Phèdre dans la mesure où Geruthe « n'est ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente »<sup>11</sup>. Le narrateur de Belleforest décrit Geruthe comme une femme égarée, sinon déçue :

Ceste Princesse, qui au commencement estoit honoree de chacun, pour ses rares vertus, et courtoises, et chérie de son espoux, dés aussi tot qu'elle preste l'oreille au tyran Fegnon, elle oublia, et le rant qu'elle tenoit entre les plus grans, et le devoir d'une espouse honnête<sup>12</sup>.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 261.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>9</sup> Voir le *Dramatis Personae*, URL : [https://www.oeuvresouvertes.net/IMG/pdf/SHAKESPEARE\\_HAMLET.pdf](https://www.oeuvresouvertes.net/IMG/pdf/SHAKESPEARE_HAMLET.pdf), p. 3, consulté le 05.01.2019.

<sup>10</sup> *HT*, V, p. 264.

<sup>11</sup> J. Racine, *Phèdre*, éd. J. Salles, Paris, Bordas, 1985. Plus précisément, nous faisons référence à la *Préface*, p. 32.

<sup>12</sup> *HT*, V, p. 264.

Belleforest accuse Geruthe de s'être perdue et, par la suite, d'avoir abandonné son propre fils. Qu'elle ait activement participé à l'assassinat de son mari ou non, Belleforest croit Geruthe au moins à demi-coupable. C'est cette culpabilité qui rend Geruthe partiellement responsable de la folie que feint Amleth pour se protéger de Fengon.

Faisant encore allusion à l'histoire romaine, Belleforest souligne la comparaison avec Amleth et Brutus où ce dernier semble perdre la raison afin de cacher le coup qu'il monte pour déposer le tyran et pour restaurer l'ordre<sup>13</sup>. Belleforest tient que la folie d'Amleth s'interprète surtout comme une ruse pour venger le meurtre de son père. Quoique certains soient enclins à négliger la déraison d'Amleth, d'autres y voient une acuité d'esprit qui se révèle discrètement. En ce qui concerne la conduite d'Amleth, le narrateur observe que « Les fols... acomptoient cecy à peu de sens, mais les hommes accors...commencent à soupçonner ce qui estoit... cachée [à savoir] une grande finesse »<sup>14</sup>. Pour mettre la folie d'Amleth à l'épreuve et aussi pour dévoiler un complot possible, son oncle envoie une demoiselle séduire le prince. La jeune fille en question devient le précurseur d'Ophélie dans la tragédie de Shakespeare. À la différence du personnage inventé par le dramaturge anglais, la jeune fille de Belleforest n'a ni nom ni parole directe. Cependant, elle remplit la même fonction au départ en ce qu'elle représente un piège tendu au protagoniste, piège dans lequel il ne tombe pas.

Dans un premier temps, comme dans le cas de Geruthe, la demoiselle de Belleforest incarne un portrait de la femme tentatrice. Pourtant, la jeune fille finit par avertir le prince de la perfidie de Fengon en avouant à Amleth son amour pour lui : « le Prince, esmeut de la beauté de la fille, fut par elle asseuré encore de la trahison : car elle l'aymoit des son enfance, et eust bien marie de son desastre et fortune »<sup>15</sup>. Belleforest pose ainsi les fondations pour le personnage d'Ophélie de Shakespeare. Il s'agit d'un amour manqué – sinon tragique – où des amants apparemment destinés l'un à l'autre voient leur union empêchée par des circonstances fatales. Comme chez Shakespeare, le personnage qui va devenir Ophélie prévient Amleth de la trahison ourdie par son oncle. Dans les deux cas, il se produit une sorte d'auto-sacrifice de la part de la jeune fille dans la mesure où Ophélie révèle le complot tout en se révélant elle-même. L'amour reste non-consommé alors que la jeune fille se met au service d'Amleth. Toutefois, une différence saillante se présente entre les deux interprétations. Chez Belleforest, Amleth feint la démence mais la bienveillance de la jeune fille fait cesser sa mascarade. Dans le cas de Shakespeare, Hamlet ne fait preuve d'aucune douceur envers Ophélie. Cette dernière avoue son amour ainsi que son désir d'assister le prince ; pourtant Hamlet rejette toute tendresse de la part de la demoiselle en lui conseillant de se réfugier

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 266.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 267.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 269.



dans un couvent<sup>16</sup>. La réaction d'Hamlet renforce l'idée que sa névrose est véritable et que le protagoniste oscille régulièrement entre déséquilibre et raison.

Dans les deux textes, le prince finit par ne rien avouer à la jeune fille. En ce qui concerne la prochaine étape dans le complot contre Amleth, le travail de Shakespeare reflète celui de Belleforest en ce que le roi tend un nouveau piège en manigancant une conversation privée entre Amleth et sa mère. Le but du dialogue est de susciter un aveu de la part du prince. La question est de savoir si Geruthe/Gertrude participe à la cabale contre son fils. La réponse reste ambiguë chez les deux auteurs, mais dans un premier temps le lecteur est plus apte à croire à l'innocence de Geruthe qu'à celle de Gertrude. Amleth de Belleforest et sa mère se trouvent à huis clos dans la chambre de la reine au palais. Dans le but de découvrir les intentions du prince, le roi envoie secrètement un conseiller pour écouter la conversation derrière une tapisserie. Soupçonnant des ruses, Amleth fait le fou avant de sortir son poignard pour tuer le conseiller.

Belleforest décrit la réaction de Geruthe ainsi : « la Roayne se tourmentoit et plouroit voyant toute son esperance perdue estimant que les Dieux luy envoyassent ceste punition, pour s'estre incestueusement accouplee avec le tyran meurtrier de son espoux »<sup>17</sup>. Le portrait de la reine chez Belleforest contraste avec celui de Shakespeare en ce que la Geruthe de Belleforest fait preuve d'un repentir presque immédiat. Elle s'interroge sur la question de sa culpabilité jusqu'au point de « se tourment[er] ». Une auto-exégèse semblable ne se réalise pas aussi rapidement chez Shakespeare. Alors qu'elle ne s'implique pas complètement dans le coup contre son fils, la Geruthe de Belleforest se caractérise par une profondeur sentimentale et psychologique qui suscite plus de sympathie – sinon de pitié – chez le public que dans le cas de Shakespeare. Geruthe se croit une femme quasiment déçue qui n'est pas à la hauteur de la lignée illustre de sa famille. La Gertrude de Shakespeare ne se diffame pas de la même manière. Elle se présente comme plus distante et moins accessible que celle de Belleforest. Or, si le défaut tragique du personnage éponyme de Shakespeare repose sur son indécision, celui de sa mère réside dans son détachement. Néanmoins, si le lecteur s'aperçoit des remords de Geruthe, il n'est pas évident qu'Amleth fasse de même. Demeurant insensible aux larmes de sa mère, il lance une harangue violente contre elle<sup>18</sup>. Comme l'Hamlet de Shakespeare, le protagoniste de Belleforest se montre obsédé par la sexualité de sa mère. Dans les deux cas, l'obsession se caractérise par une cruauté distincte où le personnage principal fait comparer l'appétit de sa mère non seulement à celui des prostituées, mais à celui des bêtes. D'un côté, la fureur d'Amleth s'explique par les sentiments de trahison et d'abandon qu'il subit. D'un autre côté, une telle rage témoigne du refoulement sexuel que ressent Amleth au cours des deux

<sup>16</sup> *Hamlet*, acte 3, sc. 1, p. 131-133.

<sup>17</sup> *HT*, V, p. 264.

<sup>18</sup> *Ibid.*, V, p. 272-276.

ouvrages. Alors que dans la chronique de Belleforest Amleth finit par se marier, il est à noter qu'à ce moment-là du récit, il n'a pas connu l'amour, ayant repoussé les avances de la jeune fille envoyée par son oncle. Il en est de même pour l'Hamlet de Shakespeare, qui résiste à la douceur que lui montre Ophélie. La vie érotique de Geruthe/Gertrude se présente comme le contraire de celle son fils en ce qu'elle semble trouver son bonheur amoureux d'abord dans le lit du père d'Amleth et ensuite dans celui de son oncle. Aux yeux d'Amleth, la jouissance de sa mère se voit augmentée par une liaison incestueuse avec son beau-frère.

Notre but n'est pas d'élaborer les interprétations freudiennes concernant la conduite du personnage principal<sup>19</sup>. Pourtant, la répression sexuelle subie par Amleth chez Belleforest se reproduit dans la tragédie de Shakespeare. Les deux auteurs dressent donc un portrait angoissé du protagoniste qui suscite à la fois de la sympathie et de l'antipathie envers lui. Si la douleur existentielle et personnelle d'Amleth est compréhensible, l'hostilité envers sa mère devient problématique pour le lecteur. Ne faisant nul effort pour connaître la situation de la reine, le prince renonce à sa filiation avec Fengon en tant qu'oncle ainsi qu'avec Geruthe en tant que mère. La diatribe d'Amleth continue avec la dénonciation que même « [l]es bestes plus farouches »<sup>20</sup>, ne laissent pas leurs enfants sans défense face aux agressions des prédateurs. Employant un langage plus dégradant que celui de Shakespeare, l'Amleth de Belleforest qualifie sa mère de femme perfide et meurtrière. De ce fait, Amleth impute à Geruthe une double trahison en ce qu'elle l'a dupé lui, le prince, en même temps que son père. La posture véhémement d'Amleth soulève la question de savoir si son courroux envers elle se justifie. Le lecteur se demande alors si le prince va trop loin dans ses accusations.

La Gertrude de Shakespeare se conduit de manière bien plus circonspecte que celle de Belleforest. Somme toute, la contribution de Belleforest concernant le portrait de Gertrude se trouve dans la création même de son personnage. Il la dote d'une voix et d'un caractère qui suggèrent une épaisseur psychologique et personnelle avec laquelle le lecteur peut s'identifier. Pour se concentrer maintenant sur Shakespeare, l'on constate qu'à la différence de Belleforest où Amleth se trouve toujours seul avec sa mère sans le roi Fengon, Shakespeare présente des moments où le protagoniste se voit sur scène avec Gertrude et le roi Claudius. Dans de telles circonstances, surtout au début de la pièce, le lecteur a l'impression que Gertrude adopte une posture d'adversaire envers son fils. En réalité, la reine ne semble pas prendre pitié d'Hamlet quand elle aperçoit qu'il pleure toujours son père. Soit par culpabilité, soit par insensibilité, Gertrude et Claudius cherchent à minimiser la

<sup>19</sup> Pour se renseigner davantage à ce propos, consulter les études suivantes : A. Erlich, *Hamlet's Absent Father*, Princeton NJ, Princeton University Press, 1977; M. De Grazia, "When Did Hamlet Become Modern ?", *Textual Practice*, 2003, vol. 17, n° 3, p. 485-503 ; et C. Goldberg, "The Shame of Hamlet and Oedipus", *The Psychoanalytic Review*, 1989, vol. 76, n° 4, p. 581-603.

<sup>20</sup> *HT*, V, p. 271.

perte d'Hamlet, suscitant ainsi un sentiment de solitude et de vulnérabilité chez le prince que le lecteur ne perçoit pas toujours dans le travail de Belleforest. Pour mettre en relief un effet d'abandon, Shakespeare se sert du monologue pour révéler la pensée interne de son protagoniste. C'est par le soliloque qu'Hamlet dévoile la douleur et la rage dont il souffre :

Mariée avec mon oncle, le frère de mon père, mais pas plus semblable à mon père que moi à Hercule ! En un mois ! Avant même que le sel de ses larmes menteuses eût cessé d'irriter ses yeux rougis, elle s'est mariée ! Ô ardeur criminelle ! Courir avec une telle vivacité à des draps incestueux ! C'est une mauvaise action que ne peut mener à rien de bon. Mais tais-toi, mon cœur ! Car il faut que je retienne ma langue<sup>21</sup>.

Ce sont ces monologues qui donnent de l'ampleur au personnage principal de Shakespeare et qui approfondissent son portrait psychologique. Comme son analogue chez Belleforest, l'Hamlet de Shakespeare qualifie sa mère de traîtresse et se montre tourmenté par sa sexualité. Pourtant, en affirmant l'intention de « ret[enir] sa langue », le héros élisabéthain suggère une approche qui insinue que sa fureur sera aussi équilibrée par une certaine subtilité. C'est le va-et-vient entre l'agressivité et le calcul qui distingue la relation mère-fils dans l'ouvrage de Shakespeare de celle de Belleforest. Chez ce dernier, le ton change rapidement de la rancune à la réconciliation. Chez Shakespeare, le rapprochement est à la fois moins clair et moins définitif. L'ambiguïté qu'éprouve Hamlet vis-à-vis de sa mère se voit compliquée par la présence du spectre qui, en apparence, représente son défunt père<sup>22</sup>. Celui-ci reconnaît l'infidélité de la reine, mais il exhorte son fils en même temps à modérer son agitation en laissant la punition à Dieu. Que le spectre symbolise l'esprit du roi décédé ou la psyché agitée d'Hamlet, le résultat est identique en ce que le protagoniste devra se conduire avec prudence en contemplant la culpabilité de sa mère.

Un exemple de ce calcul se manifeste dans la pièce méta-théatrale « Le Meurtre de Gonzague ». Pour mettre sa mère et son oncle à l'épreuve, Hamlet invite une troupe de comédiens pour représenter un drame qui semble reconstituer l'assassinat de son père. Le but de la représentation est de susciter une réaction de culpabilité chez Gertrude et Claudius. Nommée « Baptista » dans la traduction de François-Victor Hugo, la reine du méta-spectacle fait preuve de remords en contemplant les conséquences de son deuxième mariage. En l'occurrence, elle réfute les mots doux de son époux en disant : « Oh ! grâce du reste ! Un tel amour dans mon cœur serait trahison; Que je sois maudite dans un second mari, Nulle n'épouse le second sans tuer le premier<sup>23</sup>. Ses regrets s'intensifient quelques

<sup>21</sup> Acte 1, sc. 2, URL : [https://www.oeuvresouvertes.net/IMG/pdf/SHAKESPEARE\\_HAMLET.pdf](https://www.oeuvresouvertes.net/IMG/pdf/SHAKESPEARE_HAMLET.pdf), p. 15, consulté le 05.01.2019.

<sup>22</sup> La première rencontre entre le spectre et Hamlet a lieu à l'acte 1, sc. 4, p. 51-55.

<sup>23</sup> Acte 3, sc. 2, URL : [https://www.oeuvresouvertes.net/IMG/pdf/SHAKESPEARE\\_HAMLET.pdf](https://www.oeuvresouvertes.net/IMG/pdf/SHAKESPEARE_HAMLET.pdf), p. 76, consulté le 05.01.2019.

moments après lors de son exclamation : « Qu'en ce monde et dans l'autre une éternelle adversité me poursuive / Si, une fois veuve, je redeviens épouse »<sup>24</sup> ! La crainte que sa trahison mène à une condamnation aux enfers fait de Baptista une femme décidément plus contrite que Gertrude. Sur le plan psychologique, Baptista représente la réponse voulue par Hamlet. Elle est en effet la projection d'une mère vertueuse, image diamétralement opposée à ce que perçoit Hamlet à ce moment de la pièce. De ce fait, la vraie Gertrude remarque : « La dame fait trop de protestations, ce me semble »<sup>25</sup>. Une telle méta-représentation de la reine n'existe pas chez Belleforest. Pourtant, dans les deux textes, il se produit une sorte de révélation – sinon une évolution – de Gertrude qui rend son personnage plus abordable, voire plus humain. Chez Belleforest ainsi que chez Shakespeare, c'est le dialogue entre mère et fils qui éclaire le portrait de la reine à ce propos. On trouve donc une correspondance nette entre le troisième chapitre du cinquième tome des *Histoires tragiques* et l'acte 3, sc. 4 de la tragédie élisabéthaine. La scène sert une double fonction en représentant : 1<sup>o</sup> le meurtre du conseiller derrière la tapisserie, et 2<sup>o</sup> la confrontation directe entre mère et fils. Polonius, caché par une tenture durant la conversation entre la reine et Hamlet, pousse Gertrude à réprimander son fils pour sa conduite irrespectueuse envers Claudius. Le personnage de Polonius – nommé tout simplement « Conseiller » dans le récit de Belleforest – se voit accorder un rôle bien plus élevé chez Shakespeare, faisant partie du complot contre le personnage éponyme. Comme l'Amleth de Belleforest, celui de Shakespeare est marqué par une paranoïa considérable. Chez le lecteur, l'effet est celui d'une certaine appréhension envers le personnage principal. En ce qui concerne Gertrude, même si elle est en partie responsable de la mort de son mari, la terreur suscitée par Hamlet la rend plus sympathique aux yeux du public. Sachant que son fils est capable de mettre quelqu'un à mort, elle craint pour sa propre vie. Chez Belleforest comme chez Shakespeare, la mort de Polonius représente le meurtre du couple royal par procuration.

Accusant sa mère d'hypocrisie et de perversion, Hamlet énumère les crimes perpétrés par la reine. Celle-ci réagit avec incompréhension, criant : « Qu'ai-je fait, pour que ta langue me flagelle de ce bruit si rude ? »<sup>26</sup>. La situation de Gertrude s'avère donc ambiguë. Reste-t-elle vraiment ignorante face aux récriminations de son fils ? Ou feint-elle son innocence ? La réponse n'est pas définitive. C'est donc également l'ambiguïté qui fait d'elle un personnage tragique. En ce qui concerne le déroulement et la résolution de sa tragédie, son personnage évolue au cours de la vengeance que poursuit son fils. La transformation de Gertrude commence par son introspection. La diatribe emportée d'Hamlet la force, à contre-cœur, à s'interroger : « Oh ! ne parle plus, Hamlet. Tu tournes mes regards au fond de mon

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 77-78.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 91.

âme ; et j'y vois des taches si noires et si tenaces que rien ne peut les effacer<sup>27</sup>. Excédée par les tourments de son fils, Gertrude s'exclame que le prince est sous l'emprise de la folie. C'est à ce moment-là que le spectre revient pour calmer encore l'esprit d'Hamlet « [s'interposant] dans cette lutte entre elle et son âme »<sup>28</sup>. Le spectre, demeurant invisible à la reine, incarne la conscience d'Hamlet. Dans ces scènes parallèles de confrontation entre mère et fils, le ton du dialogue passe de l'hostilité à l'intimité. La mère adversaire devient – dans une certaine mesure – mère complice. Chez les deux auteurs, ces scènes marquent le dernier moment où Hamlet et Gertrude restent seuls. Les deux Hamlet partiront ensuite en Angleterre pour comploter leur vengeance après avoir échappé à des tentatives d'assassinat. L'Hamlet de Shakespeare semble comprendre le danger ainsi que la profondeur du moment en souhaitant à sa mère une « bonne nuit »<sup>29</sup>, un vœu lourd de sens qui évoque une réunion aussi bien qu'un adieu. Shakespeare se sert aussi de la tragédie d'Ophélia pour humaniser Gertrude. Apprenant qu'Ophélia vient de perdre l'esprit suite à la mort de son père Polonius, Gertrude semble confesser sa propre culpabilité en parlant de son « âme malade »<sup>30</sup>. Aux obsèques d'Ophélia (acte 5, sc. 1) après son suicide, la reine pleure le fait que la jeune fille ne sera pas l'épouse d'Hamlet. Par cet émoi profond et sincère, la mère d'Hamlet devient de plus en plus distinctive, faisant d'elle un personnage manifestement sympathique vers la fin de l'ouvrage.

Pour conclure, c'est cette évolution qui prépare la rédemption de Gertrude dans la dernière scène (acte 5, sc. 2). Au cours du duel entre Hamlet et Laertes – fils de Polonius et frère d'Ophélia – à la fin de la pièce, Gertrude donne un mouchoir à son fils pour qu'il s'essuie après avoir été touché par la rapière (empoisonnée) de Laertes. En même temps, elle lève son gobelet en l'honneur d'Hamlet, en dépit de l'avertissement de Claudius. Le verre, bien entendu, est empoisonné aussi. Que la reine le sache ou non, il est probable qu'elle soit au courant du complot tramé par Laertes et Claudius pour achever son fils. Sa consommation du vin s'interprète comme une révolte contre son mari. Elle peut aussi représenter une tentative d'empêcher Hamlet de prendre une boisson destinée à le tuer. Dans ce cas-là, l'intervention de Gertrude devient à la fois suicide et sacrifice pour sauver Hamlet. Son geste final est un effort pour essuyer le front de son fils avant de mourir, action qui suggère une sorte de *pietà* qui rachète le personnage de Gertrude. Criant « Ô mon Hamlet cheri ! »<sup>31</sup> avec son dernier soupir, la reine assure son rôle en tant que mère. Face à la mort, elle prend le parti de son fils contre le roi. Du fait, elle reconnaît Hamlet comme successeur légitime de son père. Comme

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 147.

son fils, Gertrude ne meurt pas innocente. Pourtant, comme chez lui, l'indécision qui marque sa disposition se transforme en une affirmation de soi. Belleforest a préparé ainsi cette progression, léguant à Shakespeare un héritage qui enrichit la contribution que fait Gertrude à la tragédie historique de la Renaissance.

## Bibliographie

- Belleforest, François de, *Le Cinquiesme tome des Histoires tragiques*, éd. Hervé-Thomas Campagne, Genève, Droz, 2013
- De Grazia, Margareta, "When Did Hamlet Become Modern ?" *Textual Practice*, 2003, vol. 17, n° 3, p. 485-503
- Erllich, Avi, *Hamlet's Absent Father*, Princeton NJ, Princeton University Press, 1977
- Goldberg, Carl, "The Shame of Hamlet and Oedipus", *The Psychoanalytic Review*, 1989, vol. 76, n° 4, p. 581-603
- Gollancz, Israel, *The Sources of Hamlet*, Londres, Oxford University Press, 1926
- Maxwell, Julie, "Versions of Saxo: A New Source for Hamlet ?", *Renaissance Quarterly*, 2004, vol. 57, n° 2, p. 518-560
- Racine, Jean, *Phèdre*, éd. Jean Salles, Paris, Bordas, 1985
- Shakespeare, William, *Hamlet*, Trans. François-Victor Hugo, URL: [https://www.oeuvresouvertes.net/IMG/pdf/SHAKESPEARE\\_HAMLET.pdf](https://www.oeuvresouvertes.net/IMG/pdf/SHAKESPEARE_HAMLET.pdf), consulté le 05.01.2019.
- Shakespeare, William, *The Tragedy of Hamlet, Prince of Denmark*, éd. Barbara A. Mowat et Paul Werstine, Folger Shakespeare Library, New York, Simon & Shuster, 2012
- Stabler, Arthur, "King Hamlet's Ghost in Belleforest", *PMLA*, 1962, vol. 77, n° 1, p. 18-20
- Stabler, Arthur, "Melancholy Ambition, and Revenge in Belleforest's Hamlet", *PMLA*, 1966, vol. 81, n° 3, p. 207-213

**Russell Ganim** est professeur de français et Vice-Recteur et Doyen de Programmes Internationaux à l'Université de l'Iowa. Ses recherches se concentrent sur la poésie religieuse du seizième et du dix-septième siècles, ainsi que sur le rapport entre le texte et l'image durant la première modernité. Son travail actuel porte sur la représentation de l'époque pré-révolutionnaire en France dans les dessins animés japonais.





*Hervé-Thomas Campagne*

University of Maryland

 <https://orcid.org/0000-0001-9242-3665>

[hcampang@umd.edu](mailto:hcampang@umd.edu)

## Feutry lecteur de Belleforest : les *Histoires tragiques* au XVIII<sup>e</sup> siècle

### RÉSUMÉ

Publiées pour la dernière fois en 1616, les histoires tragiques de François de Belleforest ont vite rejoint le rang des ouvrages rares et curieux. Les bibliophiles du XVIII<sup>e</sup> siècle ont souvent méprisé le style d'un auteur jugé coupable d'avoir composé des récits à la fois insipides et effroyables. Les lecteurs des années 1750 purent cependant redécouvrir les histoires tragiques grâce à Aimé-Ambroise-Joseph Feutry, qui publia en 1753 un ouvrage intitulé *Choix d'histoires tirées de Bandel, Italien ; de Belleforest, Commingeois ; de Boastuau, dit Launai ; et de quelques autres Auteurs*. Sous la plume de Feutry, les récits de Belleforest subirent cependant d'étonnantes mé-tamorphoses, dont nous avons étudié les enjeux et les modalités. Ces transformations, qui nous permettent de mieux saisir la spécificité de l'histoire tragique telle que la conçoit Belleforest, montrent que celle-ci constitue un genre difficilement adaptable à l'horizon d'attente des lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**MOTS-CLÉS** – Histoires tragiques, anthologies, XVIII<sup>e</sup> siècle, adaptation, réécriture

**Feutry and Belleforest: Rewriting the *Histoires tragiques* in Eighteenth-Century France**

### SUMMARY

François de Belleforest's *histoires tragiques*, which were published for the last time in 1616, quickly joined the ranks of forgotten, rare, and curious books. Eighteenth-century bibliophiles often de-spised the style of an author whose stories they judged to be ghastly and tasteless. Yet in the 1750s, readers were able to rediscover the *histoires tragiques* when Aimé-Ambroise-Joseph Feutry published an anthology titled *Choix d'histoires tirées de Bandel, Italien; de Belleforest, Commingeois; de Boastuau, dit Launai; et de quelques autres Auteurs*. In this volume, Belleforest's stories underwent surprising transformations. These changes allow us to understand the specificity of the *histoire*



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)  
Received: 01.02.2024. Accepted: 23.02.2024

tragique genre as Belleforest envisioned it. Feutry's anthology also shows that this type of narrative had to undergo significant stylistic and thematic transformations in order to fulfill the tastes and expectations of eighteenth-century readers.

**KEYWORDS** – Histoires tragiques, anthologies, eighteenth century, enlightenment, rewriting, adaptation

Les bibliophiles du XVIII<sup>e</sup> siècle ont porté un jugement parfois très sévère sur les histoires tragiques de François de Belleforest. Antoine-René de Voyer de Paulmy d'Argenson précise ainsi qu'il a lui été « effrayant et désagréable »<sup>1</sup> de lire les récits du Commingeois, écrivain qui déploie selon lui « toute l'horreur qu'il est capable d'imaginer »<sup>2</sup>. « Barbares », « scandaleuses », « insipides », « peu ingénieuses »<sup>3</sup>, les histoires tragiques contiennent même, d'après l'auteur des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, des « horreurs qui ne méritent pas que nous nous y arrêtions »<sup>4</sup>. François Xavier de Feller écrivait de son côté au sujet du Commingeois : « Cet écrivain étoit si fécond, qu'on disoit qu'il avoit des moules à faire des livres ; mais on ne disoit pas qu'il en eût à faire des bons »<sup>5</sup>.

Publiées pour la dernière fois en 1616, les histoires tragiques de Belleforest ont vite rejoint, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le rang des ouvrages rares et curieux<sup>6</sup>. Oubliées et parfois méprisées par des lecteurs et des lectrices dont les goûts ne sont plus ceux des contemporains de Montaigne et d'Aubigné, elles vont pourtant revivre sous la plume de l'écrivain et traducteur Aimé-Ambroise-Joseph Feutry, qui publie en 1753 un ouvrage intitulé *Choix d'histoires tirées de Bandel, Italien ; de Belleforest, Commingeois ; de Boaiustau, dit Launai ; et de quelques autres Auteurs*. L'ouvrage connaîtra un franc succès et sera réédité en 1779.

Entre Belleforest, cosmographe, auteur de pastorales, mais aussi « pamphlétaire fulminant »<sup>7</sup> des guerres de religion d'un côté, et de l'autre Feutry, poète du *Temple de la mort* et auteur d'opuscules philologiques qui contribua parfois au *Mercur de France*<sup>8</sup>, il est a priori difficile de trouver des points communs.

<sup>1</sup> A.-R. de Voyer de Paulmy d'Argenson, *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. De la lecture des livres français. Romans du seizième siècle*, Paris, Moutard, 1781, p. 123.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 182, 194, 198.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>5</sup> F. X. de Feller, *Dictionnaire historique, ou Histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par le génie, les talens, les vertus, les erreurs, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*, Liège, M. Rieger fils, 1781, t. I, p. 381.

<sup>6</sup> Voir par exemple le *Dictionnaire Infernal* Par M. Collin de Plancy, Paris, Librairie universelle, 1825, p. 422.

<sup>7</sup> La formule est employée par B. L. O. Richter, « François de Belleforest : un des pamphléaires fulminants du XVI<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de l'AIEF*, 1984, n° 36, p. 97-110.

<sup>8</sup> Sa version des « amours infortunés de Juliette et de Roméo » parut dans le *Mercur de France* en juin 1752.

Né en 1720, maire titulaire de Châtillon-sur-Loing, Feutry fut aussi l'un des correspondants de Benjamin Franklin, grâce auquel il devint membre de la Société Philosophique de Philadelphie<sup>9</sup>.

Comme Belleforest pourtant, Feutry est un écrivain prolifique qui s'essaie à des genres variés : poésie, traduction, adaptations de romans étrangers, ou encore un surprenant *Manuel tironien, ou Recueil d'abréviations faciles et intelligibles de la plus grande partie des mots de la langue française* (1775). Avec les histoires tragiques qu'il adapte dans son *Choix d'histoires*, il rejoint l'intention moralisatrice de Belleforest. En réécrivant une douzaine de récits empruntés au Commingeois, il opère cependant une importante sélection thématique ainsi que des métamorphoses stylistiques dont il convient d'étudier les enjeux et les modalités. Comme on le verra, Feutry choisit de mettre en valeur certains éléments des histoires tragiques, ou d'en rejeter d'autres ; il va parfois même jusqu'à censurer des passages qu'il juge trop effrayants pour ses lecteurs. Les transformations qu'il impose à son modèle sont doublement révélatrices : elles permettent, d'une part, de mieux saisir la spécificité de l'histoire tragique telle que la conçoit Belleforest ; les modifications apportées par Feutry montrent de surcroît que l'histoire tragique constitue un genre difficilement adaptable à l'horizon d'attente des lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## 1. Le style

En étudiant les particularités du style de Belleforest, René Sturel et Michel Simonin ont pu montrer de quelles manières l'emploi de procédés comme la digression ou le développement historique, ainsi que le recours à différents ornements littéraires – entretiens, conversations, harangues et épîtres diverses – distinguent les récits du Commingeois de ceux de Bandello et de Boaistuau<sup>10</sup>. Plus récemment, Jean-Claude Arnould a montré comment les interventions de plus en plus longues d'un narrateur devenu prêcheur, la distanciation par rapport au récit, ou encore l'emploi de la période, constituent chez Belleforest les signes d'une rupture par rapport aux six *Histoires tragiques* de Boaistau<sup>11</sup>. Or dans le *Choix d'histoires* de Feutry, le style très particulier des histoires tragiques du Commingeois fait l'objet de métamorphoses significatives. On peut dire qu'il est la première cible d'un écrivain qui ne se contente pas de proposer une anthologie

<sup>9</sup> Voir la lettre qu'il adresse à Benjamin Franklin en 1777 : URL : <https://founders.archives.gov/documents/Franklin/01-24-02-0293>, consulté le 30.06.2019.

<sup>10</sup> Voir R. Sturel, *Bandello en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 ; M. Simonin, *François de Belleforest et « l'histoire tragique » en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Université de Paris XII, Créteil, 1985.

<sup>11</sup> J.-C. Arnould, « De Pierre Boaistuau à François de Belleforest, la rupture dans la *Continuation* », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 2011, n° 73, p. 73-87.

des récits de Belleforest, mais qui cherche aussi à les transposer dans un style plus moderne, et en quelque sorte à les traduire pour les lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, ceci en dépit d'une déclaration d'intentions précisant que les histoires proposées ne sont « ni traduites, ni exactement imitées »<sup>12</sup>. Ainsi dans l'histoire consacrée à la révolte menée par la reine des Icènes Boadicée<sup>13</sup>, Feutry recherche systématiquement la concentration du récit là où Belleforest optait pour l'amplification et la *copia* rhétorique. Feutry supprime la longue partie dans laquelle Belleforest exposait tous les détails de la lettre envoyée par Boadicée à son frère Corbred, pour l'implorer de la venger des outrages subis aux mains des soldats de l'empereur Néron<sup>14</sup>. L'interminable discours de Suétone Paulin, dans lequel le capitaine Romain exhortait ses troupes à attaquer les barbares rebelles, et justifiait l'exercice d'une impitoyable vengeance<sup>15</sup>, se transforme en « courte harangue » dans le *Choix d'histoires* du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>. Feutry ne reprend pas non plus le long discours dans lequel Boadicée expose les raisons qui l'incitent à dépasser sa condition de femme pour prendre le commandement des troupes qui s'apprêtent à affronter les légionnaires romains. Là où Belleforest mettait en exergue la redoutable efficacité de « l'éloquence de ceste excellente princesse »<sup>17</sup>, Feutry préfère les parties du texte qui concernent l'action et les batailles. Rappelons d'ailleurs à ce sujet que l'attention portée par Belleforest au fil de ses volumes d'*Histoires tragiques* à la construction de harangues qui illustrent toutes les techniques de l'art oratoire avait permis à un auteur anonyme de publier en 1581 un *Thresor des histoires tragiques* où étaient repris les « discours, complaints, remonstrances, exhortations » des personnages de Belleforest « pour le soulagement de ceux qui desirent s'exercer à parler proprement et elegamment François »<sup>18</sup>. Or la dimension qui consistait, chez le Commingeois, à associer l'histoire tragique au rayonnement de la langue et de la culture française en rappelant à ses lecteurs que la renommée de ses récits « court presque par toute l'Europe »<sup>19</sup> est entièrement absente chez Feutry.

<sup>12</sup> A.-A.-J. Feutry, *Choix d'histoires tirées de Bandel, Italien ; de Belleforest, Commingeois ; de Boistuau, dit Launai ; et de quelques autres Auteurs*, Paris, Bastien, 1779, t. 1, p. VII.

<sup>13</sup> Chez Belleforest l'histoire s'intitulait « Desloyauté des Romains sur les heritiers d'Arviragus, Roy de la grande Bretagne et la vangeance qui en fut prise et autres diverses et cruelles occurrences » (*Le Septiesme tome des histoires tragiques, contenant plusieurs choses dignes de mémoire, et divers succez d'affaires, et evenements, qui servent à l'instruction de nostre vie*, Paris, Emmanuel Richard, 1583, histoire n° 2 ; Feutry retient de son côté le titre « Cruautés exercées par les Romains dans la grande Bretagne, après la mort du Roi Arviragus » (*Choix d'histoires*, t. 1, *op. cit.*, histoire n° 4).

<sup>14</sup> F. de Belleforest, *Le Septiesme tome*, *op. cit.*, f° 43 r°.

<sup>15</sup> *Ibid.*, f° 54 v° – 55 r°.

<sup>16</sup> A.-A.-J. Feutry, *Choix d'histoires*, t. 1, *op. cit.*, p. 84.

<sup>17</sup> Fr. de Belleforest, *Le Septiesme tome*, *op. cit.*, f° 50 v°.

<sup>18</sup> *Le Thresor des histoires tragiques*, Paris, Gervais Mallot, 1581, f° aij r°.

<sup>19</sup> Fr. de Belleforest, *Le Septiesme tome*, *op. cit.*, f° aiiij r°.

On remarque aussi au fil des récits réécrits par Feutry une disparition quasi-systématique des discours qui avaient pour fonction, chez Belleforest, de renforcer la théâtralité de l'histoire tragique. On lisait ainsi dans l'histoire consacrée à la tyrannie de Durst une longue série de questions oratoires développées par un vieux conseiller du monarque, suivie de la réponse tout aussi détaillée du tyran. Si le conseiller met en lumière tout ce qui risque de mener les sujets du roi écossais à la révolte, ce dernier éconduit violemment le vieillard, menace de le tailler en pièces, et lui rappelle qu'il vient lui-même d'expliquer que « les roys sont les images des dieux »<sup>20</sup>. Or ce passage, qui évoque le style de la tragédie humaniste renaissante, est considérablement écourté par Feutry, qui se contente de remarquer que « Durst qui avoit frémi de colère à ce discours, se fit violence pour point n'en punir l'auteur de sa propre main »<sup>21</sup>. Là où Belleforest favorisait le dialogue théâtral, Feutry préfère la description. On notera d'ailleurs que les nombreuses allusions faites par le Commingeois à la tragédie et au tragique au fil de ses récits sont beaucoup moins fréquentes dans le *Choix d'histoires* de Feutry.

La recherche de la concentration s'exprime aussi par le laconisme de Feutry lorsqu'il s'agit de dépeindre les sentiments éprouvés par les personnages des histoires tragiques. De son côté, Belleforest accumulait souvent les détails qui permettent de révéler la profondeur des passions dévastatrices qui emportent ses personnages. Dans le *Septiesme tome*, il décrivait les profonds effets de l'*innamorento* ressentis par Don Juan Tacon au moment où celui-ci s'apprête à révéler ses sentiments à Dona Maria : « En fin, comme sorty de pasmoison, ou esveillé de quelque profond sommeil, il jecta un haut et langoureux soupir (comme la nation Espagnole, simbolise en ses fainctes langoureuses avec l'Italienne) et d'un visage blemissant, et voix tremblante il luy parla en ceste maniere [...] »<sup>22</sup>. De son côté, Feutry écrit de manière plus laconique : « Dom Juan étant un peu remis de son émotion, lui dit à demi-voix : Je puis donc enfin vous ouvrir tout mon cœur »<sup>23</sup>.

Comme les poètes humanistes de son temps, Belleforest affectionne les comparaisons mythologiques qui lui permettent de préciser l'état psychologique de ses personnages ou de dépeindre leur tragique destinée. Devant celle qu'il aime, Dom Juan Tacon est « comme un Tantale pres des viandes, et plongé en la fontaine d'une presence, l'abord, de laquelle lui estoit deffendu »<sup>24</sup> ; lorsque les éléments se déchaînent contre l'embarcation du même personnage, Belleforest se lamente : « on eut dit proprement que Neptune avoit guerre contre l'amour »<sup>25</sup>. Feutry, qui pense visiblement que ce type d'image ne correspond plus au goût de ses lecteurs, préfère écrire que Dom Juan se trouve « dans un état plus facile

<sup>20</sup> *Ibid.*, f° 10 r°.

<sup>21</sup> A.-A.-J. Feutry, *Choix d'histoires*, t. 1, *op. cit.*, p. 209.

<sup>22</sup> Fr. de Belleforest, *Le Septiesme tome*, *op. cit.*, f° 256 v°.

<sup>23</sup> A.-A.-J. Feutry, *Choix d'histoires*, t. 1, *op. cit.*, p. 236.

<sup>24</sup> Fr. de Belleforest, *Le Septiesme tome*, *op. cit.*, f° 259 v°.

<sup>25</sup> *Ibid.*, f° 265 r°.

à sentir qu'« à peindre »<sup>26</sup>, ou qu'un « ouragan qui survient en pleine mer, oblige le Pilote de rentrer dans le port »<sup>27</sup>. L'écrivain du XVIII<sup>e</sup> siècle supprime ainsi les teintes lyrique et poétiques de l'histoire tragique façon Belleforest ; il a d'ailleurs systématiquement omis, dans des histoires comme celles qui concernent la mésaventure de la demoiselle dans l'île, ou les « Plaisantes et loyales amours de Camille et Emilie Aretins », les vers qui venaient souvent agrémente les récits du Commingeois.

Très souvent, Feutry choisit aussi de ne pas retenir les fréquentes interventions diégétiques qui abondaient sous la plume de Belleforest. Dans l'histoire consacré à la Tyrannie de Durst, ce dernier précisait ainsi, au moment où le tyran fait assassiner les seigneurs qui se sont ligués contre lui lors d'un banquet prétendument organisé pour sceller la paix avec ses adversaires :

Voicy encore une faute bien lourde de Durst, car s'il eut attrappé tous les chefs, c'est sans faute, que la guerre estoit finie, et luy hors de tout soupçon, et crainte : mais les principaux ne s'estant presentez que par procureur, ce Roy eut mieux fait de dissimuler, ou du tout oublier sont maltalent, que de recommencer une fusée laquelle il ne peut onc devider, que en y laissant la vie : et entendez comment [...]»<sup>28</sup>.

Ce commentaire qui relève du réalisme politique, et qui permet aussi à Belleforest de préparer le lecteur au dénouement de l'histoire, n'est ni retenu, ni résumé par Feutry qui, en cherchant à ménager un plus grand suspense, passe sous silence le type de leçon politique et l'orientation providentielle qui constituent pourtant deux caractéristiques saillantes de l'histoire tragique telle que la concevait son modèle.

Feutry supprime d'ailleurs plus généralement toutes les formes de digression qui caractérisent l'histoire tragique façon Belleforest. Lorsqu'il traite un sujet politique comme celui des tyrans qui ont dissimulé pour mieux parvenir à leurs fins, le Commingeois donne une longue liste d'exemples historiques appropriés ; s'il est question d'ivrognerie, il accumule les noms de souverains romains connus pour leur intempérance. Feutry se garde bien d'offrir à ses lecteurs ce type d'inventaire si caractéristique de l'humanisme renaissant, de même qu'il passe systématiquement sur les détails géographiques qui figurent souvent dans les premiers paragraphes des récits de Belleforest. Pour planter le décor de l'histoire des « Plaisantes et loyales amours de Camille et d'Emilie Aretins », Belleforest recourt à son expérience de cosmographe pour offrir une longue description de la ville d'Arezzo, dont il retrace l'histoire et dresse la liste des citoyens les plus célèbres. Si le texte latin de Francesco Florio qui est son modèle citait déjà Pétrarque, Boccace et Leonardo Bruni, Belleforest remonte à l'Antiquité, mentionne Mécène, puis passe à une période plus récente pour présenter

<sup>26</sup> A.-A.-J. Feutry, *Choix d'histoires*, t. 1, *op. cit.*, p. 238.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>28</sup> Fr. de Belleforest, *Le Septiesme tome*, *op. cit.*, f° 22 v°.

à ses lecteurs la figure de Pietro Aretino<sup>29</sup>. Tous ces éléments, qui amplifient considérablement le récit et donnent à l'histoire tragique la forme très spécifique d'un genre mixte où viennent se rejoindre descriptions, narrations, inventaires, discours oratoires, réflexions politiques et ornements littéraires, ne retiennent pas l'attention de Feutry, qui entend offrir à ses lecteurs des récits simples, qu'il oppose d'ailleurs très clairement aux longs et mauvais romans qu'affectionnent selon lui les écrivains et les lecteurs de son temps.

Belleforest et Feutry partagent pourtant, à deux époques différentes, le point de vue du moraliste, ce « spectateur de la vie » qui démasque et décrypte, et qui se targue toujours de voir mieux et plus loin, comme l'explique Louis Van Delft<sup>30</sup>. A l'instar de l'auteur des histoires tragiques, qui rappelle constamment qu'il célèbre la vertu et abhorre le vice, Feutry s'attaque aux écrivains qui donnent « dans la satire, dans l'obscénité, ou dans le matérialisme »<sup>31</sup>. La parénèse prend cependant des formes différentes chez les deux écrivains. A la fin de l'histoire de Boadicée, Belleforest prononce son jugement sur le suicide de la reine des Icéens, dans lequel il voit une expression de son orgueil (« ceste fin par trop genereuse »), en même temps qu'une marque de faiblesse, excusable « en une femme simple, foible, et defiante, et sortie du milieu de ceux qui portoyent le tiltre de Barbares »<sup>32</sup>. De son côté, Feutry préfère s'attaquer à l'inhumanité des Romains, en affirmant que « la cruauté ternit toujours la gloire du vainqueur, mais elle fait horreur contre un sexe pour lequel nous ne saurions avoir trop d'égards »<sup>33</sup>. L'auteur du *Choix d'histoires* actualise également les remarques offertes par Belleforest au sujet de la superstition dans le même récit, en précisant à la manière des auteurs de *l'Encyclopédie* : « Devons-nous nous étonner que des Payens se soient laissés aller à la superstition, puisque, malgré les lumières de notre siècle, elle n'est pas encore entièrement abolie parmi nous ? »<sup>34</sup>.

Chez Belleforest, la parénèse revêt souvent la forme d'une réflexion politique approfondie, qui apparaît de plus en plus nettement dans les récits qui sont écrits, comme l'a rappelé Witold Pietrzak, dans la période où le Commingeois s'éloigne de Bandello pour exploiter des sources historiographiques diverses<sup>35</sup>. L'histoire tragique, qui relève de l'*historia* comprise comme *magistrae vitae* s'adresse souvent, chez Belleforest, à des courtisans, à des nobles et des capitaines : la dédicace

<sup>29</sup> Voir à ce sujet G. Tournoy, « Francesco Florio's *novella* revisited », *Humanistica Lovaniensia. Journal of Neo-Latin Studies*, 1991, vol. XL, p. 41.

<sup>30</sup> L. Van Delft, *Les Spectateurs de la vie. Généalogie du regard moraliste*, Presses de l'Université Laval, 2005, p. 8.

<sup>31</sup> A.-A.-J. Feutry, *Choix d'histoires*, t. 1, *op. cit.*, préface, p. X.

<sup>32</sup> Fr. de Belleforest, *Le Septiesme tome*, *op. cit.*, f° 57 v°.

<sup>33</sup> A.-A.-J. Feutry, *Choix d'histoires*, t. 1, *op. cit.*, p. 86.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>35</sup> W. K. Pietrzak, « Les histoires tragiques de François de Belleforest et leur réception en France aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 2011, n° 73, p. 96.



du *Cinquième tome* de 1572 est adressée à Guillaume des Lombards, homme d'armes de la compagnie du duc de Montpensier, celle du *Septième tome* à Jean-Louis de Nogarets. Or le type de réflexion politique souvent très nuancée qui était caractéristique des histoires tragiques de Belleforest joue un rôle beaucoup plus anecdotique dans les adaptations de Feutry. Comme il l'avait déjà fait dans le *Cinquième tome* autour de l'histoire d'Amleth<sup>36</sup>, Belleforest s'interroge longuement, dans l'histoire qu'il consacre au souverain écossais Durst dans son *Septième tome*, sur la question du tyrannicide, essentielle à l'époque où des auteurs comme François Hotman défendent des thèses monarchomaques. Dans l'argument qui précède son récit, le moraliste rappelle d'abord à ses lecteurs que la bible pose, à travers l'épisode du péché originel, la question de l'obéissance et de la transgression. Nourrie de lectures du *Policraticus* de Jean de Salisbury et des *Discorsi* de Machiavel<sup>37</sup>, l'analyse proposée repose aussi sur une image souvent reprise par Belleforest : l'état est un corps dont il faut « couper les membres pourris » (entendre : les mauvais conseillers et autres ministres corrompus<sup>38</sup>). Le tyran, quant à lui, est coupable de « rendre monstrueux le corps de son royaume »<sup>39</sup> en créant une discorde entre les différents éléments qui le composent. Plus loin dans l'histoire de Durst, le Commingeois, qui entend réfléchir aux différentes formes de despotisme qui peuvent naître au moment où sont menacés les principes de la monarchie, s'en remet au lecteur, qu'il appelle à méditer sur deux formes de tyrannies, celle d'un monarque légitime devenu indigne de son état d'un côté, et de l'autre, celle d'un usurpateur qui a profané la « majesté et sainteté d'une royale couronne »<sup>40</sup>. D'autres questions politiques essentielles, comme celle la régence féminine, ou du choix machiavélien entre clémence et cruauté qui s'impose parfois au prince, sont traitées en profondeur dans les récits que Belleforest consacre à Wenceslas et Boleslas<sup>41</sup>, et au Roy Philippe d'Espagne<sup>42</sup>, également repris par Feutry dans son *Choix d'histoires*. Or dans tous les cas, ce dernier réduit les raisonnements souvent très complexes de Belleforest à de simples maximes : « les peuples ont leurs droits ainsi que les Souverains : l'on peut donc sans scrupule se soustraire à la tyrannie »<sup>43</sup> ; « L'envie est sans contredit un des plus grands ennemis du genre humain »<sup>44</sup> ; « Quand l'on a une fois franchi

<sup>36</sup> F. de Belleforest, *Le Cinquième Tome des Histoires Tragiques contenant un discours memorable de plusieurs Histoires* (Paris, Gervais Malot, 1572), éd. H.-Th. Campangne, Genève, Droz, 2013, histoire n° 5.

<sup>37</sup> Cf. Jean de Salisbury, *Policraticus*, V, 2, et VI, 26, et N. Machiavelli, *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, Florence, 1531, III, 1.

<sup>38</sup> Fr. de Belleforest, *Le Septième tome*, *op. cit.*, f° 13 v°.

<sup>39</sup> *Ibid.*, f° 26 r°.

<sup>40</sup> *Ibid.*, f° 30 r°.

<sup>41</sup> Fr. de Belleforest, *Le Septième tome*, *op. cit.*, histoire n° 5.

<sup>42</sup> *Ibid.*, histoire n° 9.

<sup>43</sup> A.-A.-J. Feutry, *Choix d'histoires*, t. 1, *op. cit.*, p. 213.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 30.

les limites de la vertu, l'on retourne rarement sur ses pas »<sup>45</sup> ; « La haine qui naît de la différence des opinions sur les religions, est toujours implacable »<sup>46</sup> ; « Le premier devoir d'un prince est de s'instruire de ce qui constitue son devoir »<sup>47</sup>.

## 2. La matière

Si le style et la manière de Belleforest subissent d'importantes transformations dans le *Choix d'histoires* du XVIII<sup>e</sup> siècle, les métamorphoses les plus spectaculaires opérées par Feutry concernent la matière même des histoires tragiques. Les exemples des récits numéro quatre du *Cinquiesme tome* de 1572 et numéro douze du *Septiesme tome* de 1582 sont particulièrement révélateurs à cet égard. Dans le premier cas, Belleforest relatait la mésaventure bien connue de la demoiselle dans l'île, déjà traitée par Marguerite de Navarre dans la soixante-septième nouvelle de l'*Heptaméron*. L'histoire est celle d'une jeune femme abandonnée sur une île déserte lors d'un voyage vers le Canada. Embarquée sur le vaisseau de son frère, la damoiselle tombe amoureuse d'un des gentilshommes du bord, qu'elle épouse en secret. Tombée enceinte, elle ne peut cacher la vérité à son frère qui, dépité, l'abandonne avec son mari sur une île déserte en leur laissant pour survivre une paillasse, quelques provisions et des munitions. Sur l'île, la demoiselle donne naissance à un fils qui meurt de faim au bout de quelques semaines. Son mari subit le même sort, et la malheureuse passe une année dans ce « desert espouvantable » avant d'être secourue<sup>48</sup>. Chez Feutry, le récit s'intitule « aventure d'Elise ». Comme dans l'histoire de Belleforest, les époux infortunés sont victimes de la vengeance du frère de la jeune femme, le Comte de Monval, capitaine cruel, « d'un caractère inflexible, rigide sur le devoir et sur l'honneur »<sup>49</sup>. Mais sous la plume de l'auteur du *Choix d'histoires*, la deuxième partie du récit revêt une forme très différente de celle qu'avait imaginée Belleforest. Le « lieu dangereux et malsain »<sup>50</sup> de l'histoire tragique se transforme en île à la « situation agréable et commode »<sup>51</sup>, véritable paradis terrestre au climat tempéré et aux forêts giboyeuses. Bien que Menneville, le mari d'Elise, s'affaiblisse progressivement et expire dans les bras de sa bien-aimée, celle-ci donne naissance à une petite fille baptisée Laïda. Feutry relate alors tous les détails de l'éducation dispensée par Elise à la jeune enfant. Loin des « systèmes, des cultes et des préjugés »<sup>52</sup>, l'état de nature est propice aux

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>48</sup> Fr. de Belleforest, *Le Cinquiesme tome*, *op. cit.*, p. 167.

<sup>49</sup> A.-A.-J. Feutry, *Choix d'histoires*, t. 2, *op. cit.*, p. 256.

<sup>50</sup> Fr. de Belleforest, *Le Cinquiesme tome*, *op. cit.*, p. 175.

<sup>51</sup> A.-A.-J. Feutry, *Choix d'histoires*, t. 2, *op. cit.*, p. 273.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 277.

instructions qui « lui apprennent que le bonheur étoit plus facile à trouver dans la retraite, que parmi les hommes »<sup>53</sup>. Feutry profite d'ailleurs de la description de cette apprentissage idéal pour condamner les romans où sont dépeints des désordres qui risquent de porter « le feu dans les veines » de la jeune Laïda<sup>54</sup>.

Après plusieurs années, Elise et Laïda sont secourues par un navire marchand qui les ramène en France. De retour à la civilisation, la jeune femme n'oubliera jamais les préceptes enseignés par sa mère. Mariée, elle se retire avec son époux et sa mère dans une terre « où elles conserverent jusqu'à la fin de leurs jours cet air sauvage, pour ainsi dire, que leur exil et leur philosophie avoient naturellement dû leur donner »<sup>55</sup>. Avec cet éloge de la nature et de la sensibilité, Feutry s'éloigne considérablement de Belleforest, qui proposait à ses lecteurs une histoire conforme aux exigences de la tragédie : le conflit aristotélicien entre *Philoï* et le type de « bannissement » que Jean de la Taille mettait au rang des « vrais sujets »<sup>56</sup> de la tragédie constituaient les principaux éléments du « discours tragic »<sup>57</sup> du Commingeois. Traducteur et continuateur du *Robinson Crusoé* de Defoe, Feutry entend de son côté répondre au goût de ses lecteurs pour les romans d'aventures d'exotiques ; l'aventure d'Elise, robinsonnade sentimentaliste, est aussi une réponse à tous les auteurs auxquels il reproche de « donner dans la satire, dans l'obscénité, dans le matérialisme »<sup>58</sup>.

Les transformations opérées par Feutry sur le douzième récit du *Septiesme tome des Histoires tragiques* sont tout aussi révélatrices des intentions de l'auteur du *Choix d'histoires*. Chez Belleforest, ce récit fort sombre se terminait par la mort d'une femme mariée injustement calomniée, suivie du suicide du calomniateur, et des regrets éternels d'un mari aveuglé par la jalousie. Feutry crée quant à lui un *qui pro quo* des plus romanesques pour occulter les détails les plus funestes de l'histoire de Belleforest et composer une fin nettement plus optimiste. Car dans le *Choix d'histoires*, l'amant supposé de la jeune femme mariée s'avère être une femme, que les circonstances ont conduites à se travestir pour dissimuler son identité et suivre l'homme qu'elle aime. L'épouse calomniée sera donc épargnée, le couple réconcilié, tandis que le méprisable calomniateur deviendra « la fable du public et l'horreur des honnêtes gens »<sup>59</sup>.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 281.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 280.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 294.

<sup>56</sup> « La tragédie donc est une espece, et un genre de Poësie non vulgaire, mais autant elegant, beau et excellent qu'il est possible. Son vray subject ne traite que de piteuses ruines des grands seigneurs, que des inconstances de Fortune, que bannissements, guerres, pestes, famines, captivitez, execrables cruautez des Tyrans [...] » Jean de La Taille, « De L'art de la tragedie », in *Saul le furieux, Tragédie prise de la Bible*, Paris, Federic Morel, 1572, f° 2 v°.

<sup>57</sup> Fr. de Belleforest, *Le Cinquiesme tome, op. cit.*, p. 139.

<sup>58</sup> A.-A.-J. Feutry, *Choix d'histoires*, t. 2, p. x.

<sup>59</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 315.

Feutry fait également subir des métamorphoses révélatrices à l'un des récits qui conduisaient Antoine-René de Voyer d'Argenson à s'indigner devant les « horreurs » dépeintes par Belleforest. L'histoire, qui apparaît dans le *Septiesme tome* du Commingeois, reprend un thème bien connu : un mari trompé fait exécuter l'amant de sa femme, et lui présente lors d'un repas la tête « embaumée et mise en un estuy » de la victime<sup>60</sup>. Après avoir refusé de reconnaître ses torts, l'épouse infidèle est enfermée dans un sinistre donjon. La nouvelle de Belleforest rappelle la trente-deuxième histoire de l'*Heptaméron*, ainsi qu'un récit de Bandello que Boaistuau avait repris dans ses *Histoires tragiques* de 1559<sup>61</sup>. Mais Belleforest avait su traiter avec originalité un thème que d'autres avaient exploité avant lui, en transformant son histoire tragique en récit à clef, et en lui donnant toutes les caractéristiques d'une chronique judiciaire, qui mettait en contraste les effets de la justice privée et de la justice royale. Le Commingeois accordait aussi une certaine complexité aux personnages mis en scène : dans sa version du récit, le mari est prêt, dans un premier temps, à pardonner ses infidélités à son épouse ; cette dernière, si elle est sévèrement condamnée par le moraliste à la fin de l'histoire, est un personnage tragique au sens aristotélicien : ni tout à fait bonne, ni tout à fait méchante, sa faute est celle d'une femme qui finit par céder aux avances de l'un des nombreux prétendants qui profitent des absences répétées de son mari. Feutry offre de son côté un récit dépourvu de toute nuance : l'infidèle Henriette a déjà un amant au moment de son mariage avec le seigneur Dorval ; le feu des passions est allumé dans son cœur dès sa plus tendre jeunesse par une confidente que le compilateur du *Choix d'histoires* présente comme un monstre initiateur des vices les plus sombres : « les calomnies les plus atroces, l'inceste », écrit Feutry, « n'étoient plus qu'un jeu, le poison et l'incendie qu'une faible vengeance »<sup>62</sup>. Il se garde bien également de reprendre la fin particulièrement horrible du récit de Belleforest, qui décrivait avec force détails le suicide et la lente agonie de l'épouse infidèle.

\*

Les lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle découvrent ainsi un Belleforest simplifié et assagi, depouillé des scènes effroyables qui scandalisaient Antoine d'Argenson de Paulmy et d'autres bibliophiles de son temps. Revues et corrigées à l'aune d'un sentimentalisme bienveillant, les histoires tragiques sont devenues, comme l'indique le titre de l'anthologie de Feutry, de simples *histoires*. L'invention et le style de Belleforest ne retiennent pas l'attention de son adaptateur, qui recherche surtout dans les histoires tragiques « un cours de morale en exemple, pour nous

<sup>60</sup> Fr. de Belleforest, *Le Septiesme tome*, f. 243 v<sup>o</sup>.

<sup>61</sup> Il s'agit de la quatrième histoire contée par Boaistuau dans les *Histoires tragiques* publiées chez Vincent Sertenas en 1559.

<sup>62</sup> A.-A.-J. Feutry, *Choix d'histoires*, t. 1, *op. cit.*, p. 59.

instruire en nous amusant »<sup>63</sup>. Passé au service des antiphilosophes<sup>64</sup>, le très prolix Belleforest nous est présenté par Feutry comme un auteur de « narrations courtes, variées ». Celles-ci sont dignes d'être lues, conclut l'auteur du XVIII<sup>e</sup> siècle, car, écrit-il, elles « n'occupent et ne tendent point l'esprit comme la plupart de ces immenses romans qu'il faut nécessairement lire de suite, pour ne point perdre de vue la liaison des événements ; ou plutôt qu'il ne faut point lire du tout, du moins pour la plupart ; ils amollissent le cœur et gâtent l'esprit »<sup>65</sup>.

## Bibliographie

- Arnould, Jean-Claude, « De Pierre Boaistuau à François de Belleforest, la rupture dans la *Continuation* », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 2011, n° 73, p. 73-87
- Belleforest, François de, *Le Cinquième Tome des Histoires Tragiques contenant un discours memorable de plusieurs Histoires* (Paris, Gervais Malot, 1572), édition critique par Hervé-Thomas Campangne, Genève, Droz, 2013
- Belleforest, François de, *Le Septiesme tome des histoires tragiques, contenant plusieurs choses dignes de mémoire, et divers succez d'affaires, et evenemens, qui servent à l'instruction de nostre vie*, Paris, Emmanuel Richard, 1583
- Collin de Plancy, Jacques Albin Simon, *Dictionnaire Infernal*, Paris, Librairie universelle, 1825
- Feller, François Xavier de, *Dictionnaire historique, ou Histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par le génie, les talens, les vertus, les erreurs, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*, Liège, M. Rieger fils, 1781, t. I
- Feutry, Aimé-Ambroise-Joseph, *Choix d'histoires tirées de Bandel, Italien ; de Belleforest, Commingeois ; de Boaistuau, dit Launai ; et de quelques autres Auteurs*, Paris, Bastien, 1779, t. I et t. II
- Jean de Salisbury, *Policraticus*, éd. Katharine S. B. Keats-Rohan, "Corpus Christianorum Continuatio Medieualis", 117, Turnhout, Brepols, 1993
- La Taille, Jean de, « De L'art de la tragedie », in *Saul le furieux, Tragédie prise de la Bible*, Paris, Federic Morel, 1572
- Machiavelli, Niccolò, *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio* (Florence, 1531), a cura di Francesco Bausi, Rome, Salerno, 2001
- Masseau, Didier, *Les Ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps de Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000
- Pietrzak, Witold Konstanty, « Les histoires tragiques de François de Belleforest et leur réception en France aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 2011, n° 73, p. 89-106
- Richter, Bodo Ludwig Otto, « François de Belleforest : un des pamphlétaires fulminants du XVI<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de l'AIEF*, 1984, n° 36, p. 97-110
- Simonin, Michel, *François de Belleforest et « l'histoire tragique » en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Université de Paris XII, Créteil, 1985
- Sturel, René, *Bandello en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1970
- Thresor des histoires tragiques, Le*, Paris, Gervais Mallot, 1581
- Tournoy, Gilbert, « Francesco Florio's novella revisited », *Humanistica Lovaniensia. Journal of Neo-Latin Studies*, 1991, vol. XL, p. 30-42

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. IX.

<sup>64</sup> Sur le mouvement anti-philosophique au XVIII<sup>e</sup> siècle, voir D. Masseau, *Les Ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps de Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000.

<sup>65</sup> A.-A.-J. Feutry, *Choix d'histoires*, t. 1, *op. cit.*, p. IX-X.

---

Van Delft, Louis, *Les Spectateurs de la vie. Généalogie du regard moraliste*, Presses de l'Université Laval, 2005

Voyer de Paulmy d'Argenson, Antoine-René de, *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. De la lecture des livres français. Romans du seizième siècle*, Paris, Moutard, 1781

**Hervé-Thomas Campagne** est professeur de littérature de la Renaissance et d'histoire culturelle à l'Université du Maryland, College Park (États-Unis). Il a publié des éditions critiques du *Cinquiesme tome des histoires tragiques* de François de Belleforest (éditions Droz) et de la tragi-comédie *Trasibule* de Montfleury (Euno Edizioni). Il est l'auteur du livre *Mythologie et rhétorique aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, en France* (Honoré Champion), ainsi que de nombreux chapitres et articles sur les *Histoires tragiques*, le récit de voyage, et le théâtre des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.





*Inès Ben Zayed*

Université de Monastir

 <https://orcid.org/0000-0003-4070-7046>

[Ines.BenZaied@fsegma.u-monastir.tn](mailto:Ines.BenZaied@fsegma.u-monastir.tn)

## François de Belleforest, conteur et témoin de son temps

### RÉSUMÉ

Devant son souhait de poursuivre l'entreprise de Pierre Boaistuau, en répondant aux goûts du public de l'époque, François de Belleforest ne se contente pas de traduire les nouvelles de l'Italien Bandello ; il produit une œuvre d'une grande originalité, en privilégiant la portée exemplaire de ses récits. Paradoxalement, tout en affichant ses préoccupations morales, l'auteur met en scène des personnages emportés par des passions destructrices et complètement gouvernés par le mal. Dans cette étude, on montrera que le conteur opte pour l'authenticité de la représentation, en puisant ses histoires tragiques dans l'actualité ou dans l'Histoire. En outre, il semble primordial, tout en s'interrogeant sur l'efficacité du projet d'édification du lecteur, de mettre en relief l'aspect novateur de l'œuvre narrative de Belleforest.

**MOTS-CLÉS** – histoire tragique, véracité, édification, morale, invention

### François de Belleforest, Storyteller and Witness of his Time

### SUMMARY

Driven by his wish to continue Pierre Boaistuau's undertaking, and consistent with public taste at the time, Francois de Belleforest didn't just translate short stories by Italy's Bandello. Indeed, he wrote highly original work, laying emphasis on the exemplary character of his stories. Paradoxically, while displaying his moral concerns, the author staged characters dominated by destructive passions and totally ruled by evil. In this study, I shall show that the storyteller opted for authentic representation, drawing on actual and historical events for his tragic stories. On the other hand, while I looked into the effectiveness of the author's envisaged edification of his readers, I found it essential to highlight the innovative nature of his narratives.

**KEYWORDS** – tragic story, truthfulness, edification, morality, invention



Dès 1559, François de Belleforest succède à Pierre Boaistuau dans la réalisation d'un projet qui consiste à traduire les nouvelles « tragiques » de l'Italien Matteo Bandello. L'œuvre connaît un tel succès que l'auteur publie six volumes d'histoires tragiques, dont le dernier en 1582. Le Commingeois ouvre ainsi la voie à une tradition qui va se poursuivre jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

En fait, à travers le terme « tragique » dans le titre, Boaistuau et Belleforest écartent la nouvelle « facétieuse », n'étant plus en vogue durant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans un contexte socio-politique marqué par les troubles et les conflits religieux, le goût du public s'oriente vers tout ce qui est violent, cruel et sanglant. Les deux collaborateurs privilégient les dénouements funestes et optent pour un ton grave et pathétique, suscitant les émotions les plus diverses. Le caractère homogène des récits relatés dans ces recueils a permis, certes, d'élaborer une « collection », mais aussi de mettre en exergue la spécificité de ce genre narratif bref.

D'ailleurs, si la collection des histoires tragiques a su conquérir le public français, c'est parce qu'elle s'est nourrie aussi bien des sources historiques que de l'actualité. Qu'il s'agisse d'événements contemporains ou appartenant au passé, Belleforest relate des histoires véritables ou prétendues telles afin de dénoncer les abus des hommes de son temps. Cependant, il convient de préciser que notre auteur semble plus attaché que son prédécesseur<sup>1</sup> au caractère didactique des histoires racontées qu'il truffe de commentaires moraux. D'un volume à l'autre, il ne manque pas de souligner, à maintes reprises, la primauté du projet d'édification de son lecteur.

Ainsi, on montrera, dans le cadre de cette étude, comment se manifeste le souci d'authentification et de vraisemblance chez Belleforest, en prenant en considération ses choix narratifs, dans les histoires tragiques. On étudiera également le rapport entre les divers témoignages sur la société du XVI<sup>e</sup> siècle et le projet moral et didactique de l'auteur ; ce qui nous mènera, enfin, à une réflexion sur la voie qu'aurait empruntée le Commingeois pour préserver la part d'invention de son œuvre narrative.

## 1. Un souci de vraisemblance et d'authentification

En voulant apporter au genre plus de vraisemblance et de naturel, Belleforest puise ses exemples dans la réalité contemporaine ou dans l'Histoire afin de garantir la véracité des histoires narrées.

Il place ses nouvelles dans un cadre réel, en racontant des faits d'actualité, comme l'atteste particulièrement le titre du cinquième tome de la collection : « des Histoires tragiques, contenant un discours memorable de plusieurs Histoires, le

<sup>1</sup> Witold Konstanty Pietrzak précise que « pour Boaistuau, l'histoire tragique n'est qu'un petit genre divertissant ». Voir *Le Tragique dans les nouvelles exemplaires en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Łódź, WUŁ, 2006, p. 38.

succez & evenement desquelles est pour la plus part recueilly des choses advenues de nostre temps ». Le conteur emprunte sa matière à la réalité quotidienne ; ce qui confirme la dimension sociale de son œuvre. D'ailleurs, les derniers tomes de la collection des histoires tragiques comprennent des récits plus ouverts aux réalités sociales du temps. Ils semblent plus en harmonie avec la veine tragique, invitant à relater des faits divers particulièrement sombres et sinistres. L'auteur puise même certaines de ses histoires dans les canards d'information, un genre éphémère qui participe également de l'émergence du récit criminel.

Certes, raconter un fait divers permettrait au commingeois d'ancrer davantage ses récits dans l'actualité. Le canard sanglant, publié en 1577, relatant l'histoire d'Anne de Buringel<sup>2</sup> a été repris dans le sixième tome de la collection des histoires tragiques<sup>3</sup>. C'est l'histoire d'une demoiselle qui « fit empoisonner son mary, par un à qui elle promettoit mariage, et depuis elle empoisonna son père, sa sœur, et deux de ses petits neveux, et de ce qui s'ensuivit »<sup>4</sup>. Comme les hommes de son temps, l'auteur semble séduit par le caractère anecdotique de ce genre d'histoires. Il attire l'attention du lecteur sur la décadence et la corruption des temps, en puisant sa matière dans les crimes les plus étranges et les plus spectaculaires. Bien plus, il peint des détails réellement vécus par ses compatriotes, en évoquant les fléaux qui les tourmentaient à cette époque : les famines, les pestes, les affaires de sorcellerie, les guerres civiles assaillant l'État... Il se montre, ainsi, sensible aux préoccupations contemporaines, en condamnant la violence et la barbarie qui se sont installées dans le pays. Il ne manque pas d'établir des analogies entre le passé et l'époque actuelle afin d'attirer l'attention du lecteur sur la situation politique alarmante en France et l'inciter à réfléchir :

Le mot de sedition s'estend en particulier sur les divisions, & guerres civiles entant que ceste discorde se rapporte au grand detrimement & dommage de la republique, & au trouble, & empeschement du repos des bons citoiens. Que si jamais ce vice en l'estat fut nuisible, & les

<sup>2</sup> *Le Vray Discours d'une des plus grandes cruaultez qui ait esté veuë de nostre temps, avenue au Royaulme de Naples. Par une Damoiselle nommée Anne de Buringel, laquelle a fait empoisonner son mary par un à qui elle promettoit mariage, et depuis elle a empoisonné son pere, sa soeur et deux de ses petits neveux, et de la mort qui s'est ensuyvie d'un jeune Gentil-homme. Ensemble du dueil qu'elle a fait de la mort d'iceulx personnages, et de la grand'joye qu'elle a faicte puis après à ses secondes nopces, et comment ils se sont accusez de leur mal fait, et de l'emprisonnement d'iceux, et de l'arrest qui en a esté donné, et de la repentance qu'ils ont fait avant leur trespas*, Paris, Jean de Laistre, 1577.

<sup>3</sup> Même si on continue à considérer le sixième tome comme faisant partie de la collection des Histoires tragiques, il convient de préciser que Belleforest nie complètement l'avoir écrit. Selon Michel Simonin, le conteur a tenu « en tête du volume VII à rejeter toute paternité pour les volumes présentés comme un sixième tome ». Voir M. Simonin, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle ou la carrière de François de Belleforest*, Travaux d'Humanisme et Renaissance, n° CCLXVIII, Genève, Droz, 1992, p. 283 et suiv.

<sup>4</sup> F. de Belleforest, *Le Sixiesme Tome des histoires tragiques extraittes des œuvres italiennes de Bandel*, Paris, Jean de Bordeaux, 1582, histoire XXX.

Assyriens, & les Persans & les Grecs, & les Romains, tous qui ont administré, & gouverné la monarchie du monde, en ont gousté les amorces, & par trop expérimenté les dommages<sup>5</sup>.

Il est évident que l'une des sources les plus attrayantes du conteur s'avère l'Histoire. Les personnages qu'il choisit sont le plus souvent des personnages historiques de grande renommée, en France, en Europe ou même en Orient. Dans le cinquième tome de la collection, il consacre la sixième histoire tragique au grand sultan turc, Soliman le Magnifique, dont il dénonce la cruauté :

Mais l'histoire que je pretends vous reciter, et que tous ceux qui vivent à present sçavent pour avoir parout esté publiée, a ne sçay quoy de juste en la manifeste cruauté qui est découverte ; [...] L'histoire duquel quoy qu'ayt esté deduite et représentée sur les theatres, aussi bien que sanglamment fust jouée en l'Asie, si ne laisseray-je de la vous escrire, afin que les simples qui n'entendent la divinité des vers, ny les admirables couleurs de nos poëtes François (j'entendz des vrais poëtes qui sont doctes, et non des lipeurs et larrons des œuvres d'autrui), puissent comprendre par nostre grosserie qui est celuy qui cause ceste histoire, et sur qui est ce que la Tragedie a esté sanglamment jouée ; par ainsi donnez nous audience, et nous tascherons de contenter vostre desir<sup>6</sup>.

Les expressions « qui vivent à present » et « pour avoir parout esté publiée » montrent que, pour le conteur, la notion de témoignage est primordiale. En s'adressant directement à son lecteur, Belleforest reconnaît que cette histoire a également inspiré d'autres dramaturges<sup>7</sup>. Cependant, il explique à ce dernier que son récit est bien différent et qu'il ne risque pas de le décevoir. En relatant des événements historiques et en attestant la crédibilité des faits narrés, il incarne l'image d'un auteur digne de foi. En effet, il ne se contente pas de citer ses sources, mais il révèle aussi qu'il s'est bien documenté sur l'affaire en question :

Or quiconque lira l'histoire Turquesque, verra par mesme moyen que jamais Roy de ceste nation n'a establi son siege que par le sang de ses plus proches parentz, fut ce que le filz conspirast contre son pere, ou que le pere abregast le cours des ans de son enfant, soit que les freres se soient acharnez brutalement sur leurs Germains, les oncles sur les neveux, ou en somme quiconque pretendoit à la couronne n'a rien trouvé si sacré qu'il n'ayt profané, agité de ceste maudite ambition et convoitise<sup>8</sup>.

Le conteur fait allusion à la « loi du fratricide » afin de préparer le lecteur au portrait qu'il va brosser du personnage, celui d'un souverain assoiffé de pouvoir au point

<sup>5</sup> F. de Belleforest, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques*, Paris, Emanuel Richard, 1583, argument sur la dixiesme histoire, f° 274 r°.

<sup>6</sup> F. de Belleforest, *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques*, éd. crit. par H.-Th. Campagne, Genève, Droz, 2013, argument sur la sixième histoire, p. 327-328.

<sup>7</sup> Belleforest se réfère ici à la pièce de théâtre *La Soltane* de Gabriel Bounin (1561).

<sup>8</sup> F. de Belleforest, *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques*, *op. cit.*, histoire sixième « De l'abominable et tyrannique meurtre de Sultan Soliman Roy des Turcs perpetré sur son filz Mustapha », p. 329.

de faire « mourir son propre filz, et l'heritier attendu de sa couronne »<sup>9</sup>. En optant pour une histoire proche temporellement, mais éloignée géographiquement, il a su préserver le caractère anecdotique de son récit. De plus, l'ancrage de l'histoire tragique dans l'Histoire lui permet de garantir la véracité des faits, en assurant l'adhésion du lecteur et l'efficacité de l'exemple. Dans ses *Nouvelles Histoires tragiques*, Bénigne Poissenot souligne l'intérêt de privilégier l'Histoire « ... pour ce qu'elle conserve la mémoire des choses qui ont esté bien ou mal exploitées ; en partie aussi pour ce qu'elle advertit un chacun de son devoir beaucoup mieux que ne sçauoient faire les stastues, pyramides, pourtraits et images de nos ancestres et devanciers »<sup>10</sup>.

Historiographe en 1568, démis de sa charge à cause du caractère infidèle de son écriture, Belleforest opte pourtant pour la vérité historique, dans ses histoires tragiques. La référence à l'Histoire constitue, pour lui, le meilleur moyen de dire vrai, d'échapper à l'oubli et à l'effacement, en fixant l'histoire d'un peuple ou d'une génération. En effet, l'authenticité des exemples allégués répond au *topos* de véracité universel à l'époque. Selon Daniela Ventura, « le conteur de la Renaissance éprouve le besoin d'indiquer aux lecteurs ce qui est vrai et ce qui est faux ; c'est pour cela qu'il se sent d'une certaine manière, contraint de parler vrai, car ce qui est senti comme étant vrai est nettement plus persuasif que ce qui s'annonce inventé, fantastique ou mensonger »<sup>11</sup>.

Ainsi, le conteur, tel un chroniqueur, se préoccupe à dire vrai, en optant pour des histoires dignes d'être racontées. Il n'hésite pas à rappeler à son lecteur qu'il était, lui-même, témoin oculaire, dans quelques récits de ses recueils. Les procédés d'accréditation sont nombreux et reviennent comme des leitmotifs dans les histoires tragiques. Belleforest rend fidèlement témoignage, en attestant que les événements relatés sont authentiques. Dans la onzième histoire du premier tome qui parle d'inceste, l'auteur évoque « un scandale [...] digne certes d'estre noté, combien qu'il soit estrange au possible : & si la memoire n'en estoit fresche, il seroit presque incroyable »<sup>12</sup>.

Les faits racontés par Belleforest sont généralement attestés par des témoins dignes de foi. Il s'agit le plus souvent de véritables histoires qu'authentifie le témoignage personnel de l'auteur lui-même : « Au reste je ne vous allegueray rien qui ne soit vray, ny fait qui ne soit advenu de nostre temps, ou au moins de la memoire de nos peres »<sup>13</sup>, précise le commingeois, dans l'argument qui précède

<sup>9</sup> *Ibid.*, argument sur la sixième histoire, p. 327

<sup>10</sup> B. Poissenot, *Nouvelles Histoires tragiques*, éd. établie et annotée par J.-C. Arnould et R. A. Carr, Genève, Droz, 1996, « Prologue de l'auteur », p. 57.

<sup>11</sup> D. Ventura, « La nouvelle à la Renaissance : une question de 'vérité' », *Récit et vérité du Moyen Âge au XVI<sup>e</sup> siècle*, RAZO, 1998, n° 15, p. 113-114.

<sup>12</sup> P. Boaistuau et F. de Belleforest, *XVIII Histoires tragiques extraictes des œuvres italiennes de Bandel*, Lyon, Pierre Rollet, 1578, histoire XI, f° 243.

<sup>13</sup> F. de Belleforest, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., argument sur la quatriesme histoire, f° 112 v°.

la quatrième histoire du septième tome, racontant les « Plaisantes et loyales amours de Camille et Emilie Aretins, et quelles traverses sentirent, et la fin miserable de ceste affection ».

Le souci de vraisemblance et d'authenticité est perçu également chez cet auteur, à travers le recours à des noms d'emprunt. Dans la onzième histoire tragique du septième tome, Belleforest se montre discret et feint de ne pas citer les noms des personnages pour ne pas nuire à la réputation de cette famille de grande renommée :

Car s'il en fut advenu de ceste sorte à celle de laquelle nous allons parler, nous n'aurions aucune occasion de parler de sa simplicité : & toutesfois ne pretendons (à cause que je pense que son pere & parens sont en vie) dire son nom, ny celui de ceux qui l'ont engendree, voire ny de la ville lieu de sa naissance, ny de celui pour l'amour duquel elle mourut, nous suffisant de vous reciter au vray le fait, & raconter le progrez de leurs amours, & la fin miserable de la fille, que nous appellerons Marguerite, & son amant Guillaume, à fin qu'il ne faille user de repetitions odieuses de mots, & que ces noms supposez couvrent les veritables : entant que je ne vous escriis rien qui ne soit advenu realement<sup>14</sup>.

Le conteur insiste sur la sincérité de son propos ; ce qui le rendrait plus convaincant. Il s'adresse directement à son lecteur afin de l'impliquer davantage dans la narration. L'histoire traite de faits actuels ou récents, invitant ce dernier à prendre position, à participer activement à son interprétation. Cette complicité entre l'auteur et le lecteur s'avère bel et bien au service d'un projet pédagogique bien déterminé.

## 2. Un art narratif au service de l'édification ?

Belleforest, comme les autres auteurs de son temps, confère une grande place à l'intrigue et aux développements romanesques. On s'interroge alors sur le rôle attribué à la fiction dans ce genre où la véracité des faits garantit l'efficacité morale de l'histoire. Le lecteur est souvent frappé par la visée persuasive de l'auteur et par la rigueur de son expression, développant une dimension plus sombre et plus intense de ses récits ; batailles sanglantes, récits criminels, récits d'adultères, de viols et d'amants maudits animent ses recueils d'histoires tragiques.

Ce Catholique « acharné » privilégie les valeurs morales, telles que la chasteté, l'honneur et la fidélité conjugale. Il défend la conception du mariage chrétien, en offrant au lecteur des conseils moraux et des leçons matrimoniales ; il appelle le lecteur à respecter les normes collectives, en mettant en scène des personnages gouvernés par le vice, en dénonçant les écarts de conduite qui, selon lui, sont

<sup>14</sup> F. de Belleforest, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., histoire XI « D'une jeune fille qui se lança et suffoqua dedans un puy, pour l'amour d'un escolier que son pere ne voulut luy donner pour mary », f° 319.

beaucoup plus fréquentes chez les femmes. Il s'agit le plus souvent d'un discours misogynne, où la figure féminine incarne la tentation de la chair<sup>15</sup>. On assiste même à une condamnation de la passion amoureuse que notre auteur considère comme une cause de malheur et de perdition pour l'homme :

afin de destourner la jeunesse des folies d'amour, cause de ces actions tragiques : voyant que plusieurs ont plus eu d'esgard à la corruption qu'à l'integrité, & moins d'esgard à la vertu qu'au vice, suyvans la lascivité, & accomodance qui servoit à la reformation des mœurs, au chatouillement de leur chair tres douillete & fretillante : je leur ay basty ce septiesme d'histoires tragiques & iceluy tout masle, & genereux sans nul fard, & mignotise, plein de saincts enseignemens<sup>16</sup>.

Belleforest amplifie les sommaires, multiplie les jugements et les commentaires moraux. Pour mettre en place son projet d'édifier le lecteur, il mise sur l'analyse des comportements humains. Pour lui, le déferlement des passions humaines témoigne du caractère insaisissable du monde, dans son perpétuel changement. Ainsi, il dénonce les incohérences de la vie et les vicissitudes de la Fortune qu'il oppose à la Providence, engendrant un sentiment de précarité de la vie. René Sturel précise même que « du calvinisme, en effet, Belleforest a l'austérité et la gravité morale, au moins dans ses réflexions ; il a aussi et surtout le pessimisme fondamental. Presque toutes ses nouvelles nous en fournissent la preuve »<sup>17</sup>. Il est clair que le bouleversement total des valeurs illustre parfaitement le thème du monde renversé qui lui est si cher. Néanmoins, c'est la défense de la loi et le respect de l'ordre qui constituent ses objectifs primordiaux :

Ceux qui ont en haine les Roys & la Royauté, & Monarchie, & qui taschent par leurs escrits, nous reformer l'Estat, (ou plustost difformer, & alterer) par l'establisement de ne sçay quelle Aristocratie : pourroyent trouver un argument fort puissant en la corruption des mœurs, & vies des Princes souverains tant à Rome, qu'és autres pais<sup>18</sup>.

L'auteur commingeois met l'accent sur la rigueur de la loi, sur la légitimité du pouvoir royal et monarchique, en défendant l'autorité du monarque. Il privilégie les institutions collectives (la famille et l'État), en veillant à préserver la paix dans le Royaume. Il songe alors aux moyens de rétablir l'ordre, d'autant plus que l'unité politique se trouve menacée par les guerres civiles. Il affirme que « s'il y a chose qui soit prejudiciable au salut des hommes, & au repos public, l'ambition, & le desir de regner sont les causes les plus violentes qu'on sçache dire, ny

<sup>15</sup> « Les simples femmelettes, qui par vice naturel s'oublent quelquefois jusqu'à se laisser vaincre aux appetits de la chair » ; P. Boaistuau et F. de Belleforest, *XVIII Histoires tragiques extraites des œuvres italiennes de Bandel*, op. cit., histoire XI, f° 245.

<sup>16</sup> F. de Belleforest, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., f° a ij.

<sup>17</sup> R. Sturel, *Bandello en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Bordeaux, 1918 ; Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 98.

<sup>18</sup> F. de Belleforest, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., histoire II, f° 33 r°.



penser, pour l'entiere alteration d'un estat, & la ruine des pays plus heureux, et plus puissantes Provinces »<sup>19</sup>.

Cependant, il lui arrive de considérer que l'autorité paternelle pourrait engendrer des malheurs. Bien plus, il met en garde son lecteur contre l'intransigeance des parents ; dès le titre de la onzième histoire tragique, le conteur laisse entendre qu'il s'agit plutôt d'un sévère châtement d'un père contre son fils incestueux<sup>20</sup>. Il condamne clairement le comportement de la marquise qui a séduit son beau-fils et qu'il qualifie de « seconde Fedre »<sup>21</sup>. Il s'attarde longuement sur le repentir du comte avant sa mort qu'il oppose à la révolte de la Marquise ; il ne manque pas d'insister sur le chagrin du père qui a, pourtant, choisi de sauver sa réputation et son honneur :

Donc pour le repos de mon esprit, & exemple de justice pour la posterité, mon fils en mourra, avec la louve eshontee, qui est cause de tout cecy, & par laquelle je reçoay la perte insigne de mon unique & legitime enfant, & de l'honneur mesme, qui me est plus cher qu'enfans, richesses, ou vie<sup>22</sup>.

D'ailleurs, on peut parler du développement d'une doctrine pédagogique fondée sur la répression, mais qui permet surtout de mettre en garde le lecteur contre les dangers du vice : « Aussi sont-ce les menaces que Dieu fait aux meschans, que les pechez clandestinement, & à l'obscurité de la nuict commis, seront un jour punis à plein midy, & à la veuë de tout le peuple »<sup>23</sup>. En effet, la punition exemplaire et le sort funeste auquel sont voués les protagonistes visent à édifier le lecteur et à le préserver de tous les péchés. Le supplice ou le châtement spectaculaire du coupable constitue une leçon pour la foule des honnêtes gens, à travers la mise en scène de corps mutilés et massacrés. Ainsi, l'efficacité du châtement, exercé en public, annonce le rétablissement triomphal de l'ordre inviolable du monde.

Dans le second tome des histoires tragiques, Belleforest confirme la primauté de son projet moralisateur, en parlant d'« un apennage de nostre naturel, & inclination, que d'aymer mieux estre enseignez par exemples, que par loix et commandements »<sup>24</sup>. Toutefois, le public semble séduit beaucoup plus par les aspects narratifs que par les aspects édifiants de l'œuvre. Jean-Claude Arnould, dans son

<sup>19</sup> *Ibid.*, f° 273 v°.

<sup>20</sup> P. Boaistuau et F. de Belleforest, *XVIII Histoires tragiques extraictes des œuvres italiennes de Bandel*, *op. cit.*, Histoire XI « Du Marquis de Ferrare, lequel sans avoir esgard à l'amour paternel, fit decoller son propre fils, pour l'avoir trouvé en adultere avec sa belle mere : à laquelle encor il fit tailler la teste en la prison », f° 241.

<sup>21</sup> *Ibid.*, f° 246 v°.

<sup>22</sup> *Ibid.*, f° 257 v° – 258 r°.

<sup>23</sup> *Ibid.*, f° 258.

<sup>24</sup> F. de Belleforest, *Le Second Tome des Histoires tragiques, extraictes de l'italien de Bandel*, Paris, Robert Le Mangnier, 1566, Épître à Isabeau de Fusée, f° 6 v° – 7.

article « L'impasse morale des histoires tragiques au XVI<sup>e</sup> siècle »<sup>25</sup>, explique les contradictions d'un projet éthique voué à l'échec. En constatant l'inefficacité de son entreprise didactique, Belleforest tente de trouver une nouvelle voie plus inventive.

### 3. Vers de nouveaux horizons

En poursuivant l'entreprise de Boaistuau, le commingeois propose au lecteur une adaptation plus ou moins libre des *Novelle* de Bandello. Il exprime sa volonté de faire « œuvres véritables, morales et françaises ». En fait, dès la première édition des *Histoires tragiques*, le choix du titre<sup>26</sup> révèle le souhait des traducteurs de ne s'intéresser qu'aux nouvelles dont les sujets sont émouvants et le dénouement est tragique. D'ailleurs, François de Belleforest, tout en rappelant à son lecteur, qu'il s'agit de récits funestes, reconnaît sa dette envers son collaborateur dont il fait l'éloge, dans un sonnet :

Celuy, qui sanglamment a chanté les erreurs  
Des humains, et a fait tristes les plus joyeux :  
Et qui des bien-vivans a humectez les yeux  
De ris, d'ennuy, de deuil, en liesse, et frayeurs<sup>27</sup>.

À travers l'usage de deux champs lexicaux antithétiques, il établit un jeu de mots opposant la joie à la tristesse afin de montrer que, dans ce genre de littérature, on mise surtout sur les émotions fortes. En fait, le caractère théâtral de certaines scènes et le choix de sujets pathétiques donnent à ces histoires toute leur intensité dramatique, suscitant chez le lecteur un sentiment paradoxal de délectation et d'effroi. L'auteur, en observateur des mœurs et analyste des passions cherche à séduire, voire à conquérir le lecteur/spectateur. Plus que de simples traductions, ces textes sont des adaptations d'une grande originalité. Il s'agit, en effet, d'une œuvre particulièrement représentative de l'évolution du goût du public, à la fin de la Renaissance. Pour Jean Céard, l'œuvre de Belleforest constitue « le reflet fidèle des préoccupations et des curiosités des hommes de son temps »<sup>28</sup>.

L'objectif « plaire pour instruire » justifiait le choix du genre narratif, pour un auteur préoccupé par les problèmes sociaux et moraux de l'époque. On souligne, ainsi, le changement du titre du septième tome, confirmant l'évolution du projet

<sup>25</sup> Voir J.-C. Arnould, « L'impasse morale des histoires tragiques au XVI<sup>e</sup> siècle », *RHR*, Décembre 2003, n° 57, numéro thématique, *Un genre littéraire est-il porteur d'une éthique ?*, p. 93-108.

<sup>26</sup> Le titre complet du recueil de Boaistuau : « Histoires tragiques extraites des œuvres italiennes de Bandel et mises en nostre langue Française, par Pierre Boaistuau surnommé Launay, natif de Bretagne ».

<sup>27</sup> P. Boaistuau, *Histoires tragiques*, éd. crit. publiée par R. A. Carr, Paris, Honoré Champion, 1977, « Au seigneur de Launay breton, François de Belleforest Commingeois, Sonet », p. 235, v. 1-4.

<sup>28</sup> J. Céard, *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1977, p. 327.

envisagé par le conteur : « le Septiesme tome des histoires tragiques, Contenant plusieurs choses dignes de memoire, & divers succes d'affaires, & evenements, qui servent à l'instruction de nostre vie : le tout recueilly de ce qui s'est passé, & jadis, & de nostre temps, entre des personnes de marque & reputation... »<sup>29</sup>. En effet, l'ouvrage est composé, pour la plupart, d'histoires orientales, de récits historiques ou judiciaires, dont certains sont inspirés des canards criminels. L'objectif du conteur dans ce dernier volume de la collection est surtout d'assurer le rayonnement de la langue et de la culture françaises.

Dans les premiers volumes de la collection des histoires tragiques, Boaistuau et son collaborateur puisent leurs récits dans les nouvelles de Bandello. Cependant, dès le quatrième tome, Belleforest renonce à la traduction et décide de donner libre cours à l'invention : « car les miens (Dieu merci) ne doivent rien, qu'à ma seule diligence », précise-t-il, dans son « Adverstissement au Lyseur »<sup>30</sup> du septième tome. Il affirme, de ce fait, sa volonté de produire une œuvre plus personnelle, qui reflète, avant tout, ses engagements et ses ambitions.

Issu d'une famille de petite noblesse provinciale, François de Belleforest opte pour le travail acharné et la production abondante afin d'échapper à une situation sociale et financière précaire et incertaine<sup>31</sup>. Il entre dans un processus d'élaboration continu, en prenant en considération différents aspects liés à la production et à la diffusion de ses livres. En fait, dans ce paysage social en pleine mutation, il fallait savoir comment faire commercialiser son œuvre, en ciblant un nouveau lectorat. Ainsi, il se détache rapidement de son modèle dont il n'hésite pas à critiquer le style. Il évoque alors « un auteur Italien, assez grossier, mais qui toutefois pour le merite de l'invention, & verité de l'histoire, & pour le fruict que l'on en peut tirer, ne doit estre privé de l'honneur, ny la jeunesse François, du proffit, d'estre mis en nostre langue »<sup>32</sup>. Puis, il ajoute pour expliciter son projet, dans les premières pages de la *Continuation des Histoires tragiques* :

je l'ay enrichy de sentences, d'adoption d'histoires, harangues, & epistres selon que j'ay veu que le cas le requeroit. Et encor, pour mieux embellir l'histoire, qui de long temps vous estoit vouee, Monseigneur, j'ay fait le sommaire de chaque narration, & la fin selon le sujet, y accomodant les sentences, qui me sembloient faire pour l'institution de la vie, & formation des bonnes mœurs<sup>33</sup>.

Les verbes « enrichir » et « embellir » mettent en relief le travail du conteur qui rejette la traduction, certifiant la supériorité de son œuvre : « Cest embellissement

<sup>29</sup> Publié chez Emmanuel Richard, au mont S. Hilaire, 1583, avec privilege du Roy.

<sup>30</sup> F. de Belleforest, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., « Adverstissement au Lyseur », f° 393 v°.

<sup>31</sup> Voir M. Simonin, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle, ou la carrière de François de Belleforest*, op. cit.

<sup>32</sup> P. Boaistuau et F. de Belleforest, *XVIII Histoires tragiques extraictes des œuvres italiennes de Bandel*, op. cit., f° 151 v° – 152 r°.

<sup>33</sup> *Ibid.*, f° 152 r°.

donq (je ne l'appelleray plus traduction) pourra servir d'enseigne vainqueresse sur le sort de mon auteur, à fin qu'il se resente mieus poly en vostre langue, qu'il n'estoit rude & grossier en son Lombard »<sup>34</sup>.

Cette prise de distance vis-à-vis de l'auteur italien confirme donc l'originalité de son projet, ainsi que la spécificité des récits tragiques français du XVI<sup>e</sup> siècle. Belleforest diversifie ses sources, en s'ouvrant à d'autres œuvres et en s'inspirant des lectures qu'il avait faites :

C'est pourquoy, je diversifie tant mes escrits & les pains d'infinies couleurs, ayant à complaire aux Francoys, lesquels comme ils ont l'esprit gentil, & l'apprehension soudaine, & le desir d'apprendre fort grand, & se plaisent en nouveauté, & diversité, il est besoing aussi de sçavoir plus d'une chose, & icelle qui aye de la rareté du riez, et de la gaillardise<sup>35</sup>.

Le continuateur mise sur une esthétique de la diversité. Il fait l'éloge de ses compatriotes et ne manque pas de souligner, lui-même, l'intérêt de répondre aux goûts des lecteurs français. Le souci de bien servir le public l'incite à élargir son champ littéraire pour s'ouvrir sur de nouvelles perspectives. Ainsi, il parvient à orienter le genre vers une nouvelle voie, compte tenu de son projet éducatif et de la portée exemplaire de son œuvre<sup>36</sup>. En fait, il tente de libérer progressivement le genre de la soumission aux Italiens, en rivalisant avec eux. À la recherche d'une identité spécifique, « typiquement » française, il favorise la couleur locale et les sources populaires, d'où l'origine nationale de certains récits, comme l'attestent particulièrement la plupart des histoires tragiques du cinquième tome.

Certes, la publication de tous ces recueils permet à Belleforest de concilier sa vocation de poète et d'historien ; néanmoins ce dernier a su réinventer le genre et faire de la collection des Histoires tragiques un immense succès :

En quoy si j'ay profité au public, je ne veux autre tesmoing que la renomme qui en court presque par toute l'Europe : car il m'est loisible estant vieil, et sans autre salaire de mes peines, de me vanter de la verité, et me contenter (comme l'on dit) sur les cartes & l'honneur que j'ay acquis à mon païs par les provinces estrangeres<sup>37</sup>.

Son rêve de gloire est particulièrement révélé par l'intérêt qu'il accorde à la postérité et au succès de son œuvre, ainsi que son désir de glorifier et d'illustrer la langue française :

<sup>34</sup> *Ibid.*, f<sup>o</sup> 152 r<sup>o</sup> – 152 v<sup>o</sup>.

<sup>35</sup> F. de Belleforest, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., histoire III « Accidens divers advenus à Apollonie Roy des Tyriens : ses malheurs sur mer, ses pertes de femme, et fille : et la fin heureuse de tous ensemble », f<sup>o</sup> 61 v<sup>o</sup>.

<sup>36</sup> Witold Konstanty Pietrzak précise que « Belleforest fait de l'exemplarité le noyau de son programme éducatif ». *Le Tragique dans les nouvelles exemplaires en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 39.

<sup>37</sup> F. de Belleforest, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., f<sup>o</sup> a iiiij r<sup>o</sup>.

Je voy ce discours estre plus necessaire, ou la vie des hommes est tant depravée que maintenant, afin que les exemples proposez sur la vie de nos predecesseurs, nous esguillonent à changer ce qui est de mauvais, & qu'un chascun voye le vice portant quand & luy sa punition, et penitence : ce qui nous fera confesser au contraire que la vertu ne laisse celuy, qui en est vestu sans salaire, l'investissant icy de repos, & apres la mort de gloire eternelle<sup>38</sup>.

Le conteur semble soucieux de promouvoir sa carrière afin d'atteindre cette « gloire eternelle ». Il a trouvé dans les histoires tragiques le moyen de réaliser sa vocation et d'attirer davantage de lecteurs. Michel Simonin parle même d'« une alliance fortuite entre un genre narratif en quête d'auteur, et un ambitieux curieux d'un tremplin littéraire susceptible tout à la fois de lui procurer une reconnaissance sociale et intellectuelle »<sup>39</sup>.

## Conclusion

Dans l'« Advertissement au lecteur »<sup>40</sup>, Boaistuau reconnaît sa dette envers Belleforest auquel il rend hommage, en le présentant comme son successeur. Le Commingeois poursuit, certes, cette entreprise, en publiant différents tomes dont le succès est immédiat. Il parvient même à devancer Boaistuau et à affirmer sa propre vision. Ne se contentant pas d'avoir le rôle secondaire d'un simple traducteur, il revendique sa part d'invention et affiche clairement la supériorité de son style sur celui de Bandello.

Marqué par la gravité de son époque, Belleforest laisse une œuvre narrative abondante et diverse, étroitement mêlée à l'Histoire et aux réalités du temps. Il s'agit de témoignages précieux sur l'une des périodes les plus importantes de la France. Ces histoires tragiques répondent à une exigence de moralisation, imposée aussi bien par le goût du public que par les convictions personnelles de leur auteur. En effet, le but de ce dernier est, avant tout, d'exercer le lecteur à la Vertu et de lui montrer la voie de la Vérité. Pourtant, sa mission de pédagogue, son engagement politique et idéologique ne lui font pas oublier son rêve de gloire et ses ambitions d'écrivain. Il a su, de ce fait, renouveler l'écriture d'un genre, en perpétuelle transformation, notamment au siècle suivant avec les histoires tragiques de François de Rosset et de Jean-Pierre Camus<sup>41</sup>.

<sup>38</sup> F. de Belleforest, *Le Second Tome des Histoires tragiques, extraites de l'italien de Bandel*, op. cit., Épître à Isabeau de Fusée, f° 6 v°.

<sup>39</sup> M. Simonin, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle ou la carrière de François de Belleforest*, op. cit., p. 13.

<sup>40</sup> P. Boaistuau, *Histoires tragiques*, op. cit., p. 6.

<sup>41</sup> Il convient de préciser que ces deux auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle qui se sont beaucoup inspirés de l'œuvre de Belleforest, n'ont pas forcément adopté ses choix esthétiques. En fait, Rosset publie les histoires les plus horribles et les plus sanglantes de son temps, qu'il a puisé dans la chronique judiciaire. Jean-Pierre Camus opte pour la concision et la brièveté afin de réaliser son projet moralisateur.

## Bibliographie

- Arnould, Jean-Claude, « L'impasse morale des histoires tragiques au XVI<sup>e</sup> siècle », *RHR*, Décembre 2003, n<sup>o</sup> 57, numéro thématique, *Un genre littéraire est-il porteur d'une éthique ?*, p. 93-108
- Belleforest, François de, *Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques*, édition critique par Hervé-Thomas Campagne, Genève, Droz, 2013
- Belleforest, François de, *Le Second Tome des Histoires tragiques, extraites de l'italien de Bandel, contenant dixhuit Histoires traduites & enrichies outre l'invention de l'auteur par François de Belleforest comingeois*, Paris, Robert Le Mangnier, 1566
- Belleforest, François de, *Le Septiesme Tome des Histoires tragiques, contenant plusieurs choses dignes de memoire, et divers succes d'affaires & evenemens, qui sevent à l'instruction de nostre vie : le tout recueilly de ce qui s'est passé, & jadis, & de nostre temps, entre des personnes de marque & reputation. Par F. de Belleforest Commingeois*, Paris, Emanuel Richard, 1583
- Belleforest, François de, *Le Sixiesme Tome des histoires tragiques extraites des œuvres italiennes de Bandel, contenant trentes Histoires traduites et enrichies outre l'invention de l'Auteur : Plus est adjousté trois belles histoires de l'invention de François de belle Forest Comingeois*, Paris, Jean de Bordeaux, 1582
- Boaistuau, Pierre, *Histoires tragiques*, édition critique publiée par Richard A. Carr, Paris, Honoré Champion, 1977
- Boaistuau Pierre, Belleforest, François de, *XVIII Histoires tragiques extraites des œuvres italiennes de Bandel, et mises en langue Françoisse, les six premieres, par Pierre Boaisteau, surnommé Launay, natif de Bretagne, les douze suivans, par Franc. de Belle Forest, Comingeois*, Lyon, Pierre Rollet, 1578
- Céard, Jean, *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1977
- Pietrzak, Witold Konstanty, *Le Tragique dans les nouvelles exemplaires en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Łódź, WUŁ, 2006
- Poissenot, Bénigne, *Nouvelles Histoires tragiques*, édition établie et annotée par Jean-Claude Arnould et Richard A. Carr, Genève, Droz, 1996
- Simonin, Michel, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle ou la carrière de François de Belleforest*, Travaux d'Humanisme et Renaissance N<sup>o</sup> CCLXVIII, Genève, Droz, 1992
- Sturel, René, *Bandello en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Bordeaux, 1918
- Sturel, René, *Bandello en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1970
- Ventura, Daniela, « La nouvelle à la Renaissance : une question de 'vérité' », *Récit et vérité du Moyen Âge au XVI<sup>e</sup> siècle*, *RAZO*, 1998, n<sup>o</sup> 15, p. 105-115


**Inès Ben Zayed** est maître-assistante à l'Université de Monastir (Tunisie). Elle est titulaire d'un doctorat, préparé dans le cadre d'une cotutelle internationale de thèse, entre l'Université de la Manouba (Tunisie) et l'Université de Rouen (France). Étant spécialiste de littérature française du XVI<sup>e</sup> siècle, ses principaux travaux portent sur la nouvelle exemplaire, la nouvelle facétieuse, les histoires tragiques et les canards criminels.





*Victoria Bujak*

Université de Łódź, Pologne

 <https://orcid.org/0009-0006-2046-6395>

[victoria.bujak@edu.uni.lodz.pl](mailto:victoria.bujak@edu.uni.lodz.pl)

## L'utérus dans le discours médical des années 1599-1626 en France : médecin, chirurgien, sage-femme<sup>1</sup>

### RÉSUMÉ

Notre article est consacré au corps féminin et à l'utérus en particulier, représenté d'une manière ambiguë dans le discours médical français des années 1599-1626. Ce discours émane à la fois du médecin, du chirurgien et de la sage-femme. D'abord, nous avons analysé les passages traitant de l'utérus transmis par la médecine universitaire. Cette littérature nous a permis de mesurer le poids de la tradition médicale dans les questions relatives à la procréation, où l'utérus apparaît comme l'organe le plus mystérieux du corps féminin. Ensuite, nous nous sommes intéressés à l'œuvre d'Ambroise Paré (1510-1590), médecin et chirurgien qui présente non seulement les moyens de soulager les femmes durant les couches, mais qui, de plus, instruit les sage-femmes sur la manière de faire face aux diverses complications. Enfin, nous avons étudié certaines des *Observations* de la sage-femme Louise Bourgeois (1563-1636) qui pouvait se prévaloir d'une réelle familiarité avec le corps féminin et avec les problèmes survenant pendant et à la suite des couches. Après avoir confronté ces différents discours, nous pouvons conclure que les figures du médecin, du chirurgien et de la sage-femme étaient toutes trois fortement influencées par les connaissances héritées de l'Antiquité. Cependant, les points de vue varient au sein de cette hiérarchie médicale, de même que les termes, les recommandations et les sujets abordés. Chacun des représentants, selon son rang et selon le contact qu'il avait réellement avec le corps féminin, élabore un discours dont les enjeux dépassent sans doute le sort des parturientes.

**MOTS-CLÉS** – histoire de la médecine, discours médical des années 1599-1626, anatomie, femme, utérus, médecin, chirurgien, sage-femme

---

<sup>1</sup> Le présent travail est le résultat des recherches menées dans le cadre des Studenckie Granty Badawcze (2023-2024) sous la direction du prof. Magdalena Koźluk de l'Institut d'Études Romanes de l'Université de Łódź.

**The Uterus in Medical Discourse Between 1599 and 1626 in France:  
Physician, Surgeon, Midwife**

**SUMMARY**

Our article is devoted to the female body and the uterus in particular, represented in an ambiguous way in the French medical discourse between 1599 and 1626. This discourse emanates from the doctor, the surgeon and the midwife at the same time. First, we analysed the passages dealing with the uterus transmitted by academic medicine. This literature has allowed us to measure the weight of the medical tradition in questions relating to procreation, where the uterus appears as the most mysterious organ of the female body. We then looked at the work of Ambroise Paré (1510-1590), a physician and surgeon who not only presented the means of relieving women during childbirth, but also instructed midwives on how to deal with various complications. Finally, we have studied some of the *Observations* of the midwife Louise Bourgeois (1563-1636) who could claim a real familiarity with the female body and with the problems arising during and after childbirth. After comparing these different discourses, we can conclude that the figures of the doctor, the surgeon and the midwife were all strongly influenced by the knowledge inherited from Antiquity. However, views vary within this medical hierarchy, as do the terms, recommendations and topics discussed. Each of the representatives, according to their rank and the contact they actually had with the female body, elaborated a discourse whose stakes undoubtedly went beyond the fate of the parturients.

**KEYWORDS** – history of medicine, French medical discourse between 1599 and 1626, anatomy, woman, uterus, doctor, surgeon, midwife

L'utérus est le seul organe qui n'ait pas d'équivalent masculin. Les médecins l'imaginent donc adapté à la physiologie féminine et le conçoivent tant comme un collecteur du sang menstruel que comme un pourvoyeur d'enfant. Le féminin est « alors réduit à l'organe, non nécessaire à sa survie mais indispensable à sa place dans la cité »<sup>2</sup>. Voici donc comment la matrice, « partie propre seulement à la femme »<sup>3</sup> était perçue, comprise et définie dans la médecine des années 1599-1626 et dans la mentalité masculine plus largement. Or, le corpus soignant durant cette période se compose de trois *personae medicae* distinctes et hiérarchisées : le médecin universitaire, le chirurgien et la sage-femme. Par conséquent, il nous a paru pertinent de nous intéresser au regard porté par chacune d'entre elles sur la matrice, ou « amarry » comme on la nomme alors. L'objectif de notre article est ainsi d'analyser en quels termes, et selon quels savoirs, le médecin, le chirurgien et la sage-femme pensaient et décrivaient l'utérus et ses fonctions.

<sup>2</sup> L. Bodiou, « Un récipient, un four ou un animal ? », in *Utérus. De l'organe aux discours*, sous la dir. de M. Guyvarc'h et V. Mehl, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2022, p. 67.

<sup>3</sup> B. Cabrol, *Alphabet anatomic auquel est contenue l'explication exacte des parties du corps humain*, Lyon, Pierre Rigaud, 1621, p. 42.

## 1. *L'amarry* perçu par le médecin universitaire « docte et rationnel »

Parcourons les informations qui portent sur la matrice (lat. *matrix*) dans les textes médicaux composés par les médecins universitaires « doctes rationnels », bons connaisseurs des théories héritées de l'Antiquité. Éduqués dans le courant orthodoxe, privés de la pratique, car voyant en réalité rarement le corps féminin, ils attribuaient à l'utérus de nombreuses caractéristiques, plutôt défavorables, tout en étant conscients de l'importance de l'ensemble de l'appareil génital féminin.

Avant de nous pencher sur les textes mêmes, il est important de rappeler qu'à l'époque dont nous traitons, il existait une théorie séministe par laquelle les médecins expliquaient le phénomène de la génération<sup>4</sup>. Nous trouvons les traces de cette théorie dans l'œuvre d'André du Laurens (1558-1608), premier médecin d'Henri IV qui, dans le chapitre intitulé *Des parties genitales*, décrit avec une grande précision les organes génitaux de la femme. Le médecin commence son cours par une explication de l'existence des *vaisseaux préparans*, soit deux veines et deux artères qui, chez l'homme, vont vers les testicules. Chez la femme, la question paraît, en revanche, plus délicate à traiter : l'une des parties descend au fond de l'utérus tandis que l'autre monte aux testicules de la femme. Le médecin le précise en ces termes :

D'icelles la plus grande portion se perd au testicule et à l'épididyme, et le moindre s'épand au fond de la matrice. Cette première partie-la est entrelacée de force replis et anfractuosités pour l'ébauchement et délimitation de la semence, et fait finalement l'épididyme, qui est un corps variqueux, mol et glanduleux<sup>5</sup>.

Ensuite, Du Laurens explique que chaque « vaisseau préparant » est prolongé par deux *vaisseaux éjaculatoires* qui conduisent le gamète féminin à la matrice où les deux semences sont ensuite mélangées. Le premier se dirige vers le fond de l'utérus tandis que le second se termine par le début du col de la matrice : « Par ce premier-là, les femmes non enceintes font éjaculation de leur

---

<sup>4</sup> Anne Carol explique que « jusqu'à la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est la théorie séministe qui domine en matière d'explication des phénomènes de fécondation. Depuis Hippocrate, on pense en effet que la conception est le mélange de deux semences, masculine et féminine, toutes les deux éjaculées au moment du coït dans la matrice. Issues de la partie la plus noble du sang, les deux semences commencent à se former dans les vaisseaux et transitent dans les testicules de l'homme et dans ceux de la femme (les ovaires) où s'achève leur transformation : cette symétrie dans la conception renvoie d'ailleurs à une vision symétrique des organes génitaux des deux sexes ». A. Carol, *Esquisse d'une topographie des organes génitaux féminins : grandeur et décadence des trompes (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, <https://doi.org/10.4000/cli0.590>. Voir aussi É. Berriot-Salvadore, « La question du 'séminisme' à la Renaissance », *Histoire des sciences médicales*, 2017, n° 51 (2), p. 265-272.

<sup>5</sup> A. Du Laurens, *Des parties genitales*, in *Toutes les œuvres*, traduit par Th. Gelée, Rouen, pour Raphael du Petit Val, 1621, p. 220 v<sup>o</sup>.

semence au fond de la matrice »<sup>6</sup>. Le deuxième canal, selon Du Laurens, est nécessaire dans le cas où la semence située dans la matrice s’y trouverait piégée. Cette semence, explique le médecin, « se putrefie incontinument et prend nature de venin : il fallait donc faire un canal qui s’en allast rendre non au fonds, mais au col de la matrice, afin qu’elle fût chassée hors par icelui »<sup>7</sup>. Comme nous pouvions nous y attendre, le médecin ne fait aucune mention des trompes de Fallope en tant que telles<sup>8</sup> mais nous devinons qu’il est fait allusion à celles-ci par les *cornes* qui sont situées au fond de la matrice, bien que leur localisation semble hasardeuse car précise Du Laurens :

si nous aimons la verité, elle paraissent seulement aux bestes, et principalement aux brebis, chèvres et vaches. Il est bien vrai que les costes de la matrice de la femme, à l’endroit où se terminent les vaisseaux éjaculatoires, sont quelque peu plus relevez, mais ils ne ressemblent en rien à des cornes, ny aux apophyses mammaires<sup>9</sup>.

Les testicules des femmes sont les organes auxquels le médecin consacre le plus d’attention, organes symétriques des testicules masculins. Du Laurens compare l’anatomie féminine à celle de l’homme et constate des différences en dépit de fonctions similaires. Le médecin connaît bien ce que l’on nomme aujourd’hui « ovaires », mais son savoir est insuffisant pour en décrire le rôle dans le système génital féminin. Il s’inspire de la théorie des humeurs pour constater principalement la froideur, la petitesse et la mollesse des testicules féminins par rapport aux testicules de l’homme. En effet, selon lui, les testicules doivent être situés à l’intérieur du corps, où la température est nettement plus élevée, pour que l’insémination soit possible. Du Laurens précise que :

Les testicules sont assis aux costez de la matrice, un de chasque costé, lesquels different en figure, situation, grosseur, substance, temperament et composition de ceux de l’homme. 1° en figure : parce qu’ils sont plus languets et applatis par devant et par derriere ; 2° en assiette, parce qu’ils sont couchez sur les muscles des lombes, et ne pendant point dehors la capacité du ventre ; 3° en grosseur, parce qu’ils sont moindres ; 4° en substance, parce qu’ils sont plus mols, et pleins de force petites vessies, qui s’entretiennent en façon presques d’un corps variqueux ; 5° en temperature, parce qu’ils sont plus froids ; 6° en composition, parce qu’ils ne sont couvers que d’une seule tunique, et non de quatre comme ceux des hommes : et que leur épидидyme est plus mol. Ils ont esté faits de nature pour cuire, élaborer la semence : car les femmes, quoy que les peripateticien disent au contraire, jettent

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 221 r°.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Indiquons ici que les trompes de Fallope ne sont pas encore connues sous ce nom quoique le médecin italien Gabriel Fallope soit un contemporain de notre sujet. Nombre de médecins tentaient alors de les comprendre et surtout de les délimiter anatomiquement dans le corps. Voir R. Teyssou, *La Médecine à la Renaissance et évolution des connaissances, de la pensée médicale du quatorzième au dix-neuvième siècle en Europe*, Paris, L’Harmattan, 2002, p. 104-111.

<sup>9</sup> A. Du Laurens, *Des parties genitales*, in *Toutes les œuvres, op. cit.*, p. 229 r° – 230 v°.

une semence prolifique et feconde aussi bien que les hommes, mais plus froide. Or, ils sont cachez au-dedans afin de les rendre et plus chauds et plus fertiles<sup>10</sup>.

Dans ses explications, Du Laurens procède en juxtaposant le féminin et le masculin. Il insiste par exemple sur le rôle de l'utérus en mettant en évidence sa structure anatomique, c'est-à-dire le *long canal qui est dédié pour recevoir le membre viril*. Ailleurs, il décrit les parties de l'appareil génital de la femme et note une différence dans la position et la structure des vessies. Il remarque encore que le col de la vessie chez l'homme se transforme chez la femme en col de la matrice :

Le col de la matrice renversé, ressemble au membre viril, est une chose tres-absurde ; car ledit col n'a qu'une seule cavité, est un long canal, comme qui dirait une gaine, dédié pour recevoir le membre viril ; mais la verge virile, est composée de deux nerfs caverneux, d'un conduit commun à la semence et à l'urine, et de quatre muscles ; et mesme cette grande cavité, qui est le col de la matrice, ne se remarque point au membre viril. Joint que le col de la vessie, en la femme, n'accompagne point tout le col de la matrice, comme il fait toute la verge<sup>11</sup>.

Dans le discours médical, l'idée de l'éjaculation de la semence féminine était fortement liée au plaisir charnel de la femme pendant le coït. Les médecins évoquent régulièrement la question du plaisir féminin, et tous s'accordent sur son rôle dans la procréation. Selon nombre d'entre eux, la femme devait avoir un double plaisir, mais plus diffus que celui de l'homme, car comme le décrit Jean de Riolan « l'homme se vide et la femme s'emplit et ressent du plaisir tant par l'émission que par la réception : l'utérus se délecte de la semence, comme un ventre affamé se délecte de nourriture »<sup>12</sup>. Contrairement à l'homme qui se prive de sa semence, la femme éjacule et reçoit le sperme viril pour assouvir son désir. Cependant, pour les médecins de la Renaissance « il semble très difficile d'admettre que la femme, d'un tempérament humide et froid, puisse ressentir des plaisirs plus ardents »<sup>13</sup>. Ils placent la cause de tels plaisirs dans l'existence même de l'utérus, car « nous retrouvons cette idée d'une matrice indépendante, prenant son plaisir a part le reste du corps de la femme »<sup>14</sup>. La matrice attire non seulement la semence virile mais tire un intense plaisir de l'éjaculation interne. Nous pouvons supposer que c'est pour ces raisons, entre autres, que les femmes ont été pour longtemps si facilement accusées d'adultère et de paillardise (les principaux

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 221 r°.

<sup>11</sup> A. Du Laurens, *Des parties genitales*, op. cit., p. 225 r°.

<sup>12</sup> Cité par J. Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> s.*, Paris, A. Colin, 1963, p. 60.

<sup>13</sup> É. Berriot-Salvadore, *Un corps, un destin. La femme dans la médecine de la Renaissance*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 1993, p. 73.

<sup>14</sup> A. Gilles-Chikhaoui, *D'une voix l'autre : plaisirs féminins dans la littérature française de la Renaissance* : [http://central.bac-lac.gc.ca/.item?id=TC-OOU-30487&op=pdf&app=Library&oclc\\_number=1033225207](http://central.bac-lac.gc.ca/.item?id=TC-OOU-30487&op=pdf&app=Library&oclc_number=1033225207), consulté le 19.11.2022.

péchés de la féminité). De plus, la femme « est encore la sorcière, celle qui, par ses maléfices, gèle et détruit les bien terrestres, celle qui décharne le monde. Si la sorcellerie va de pair avec l'âge le plus mûr de la femme, c'est aussi justement en raison de cette inquiétante énergie sexuelle qui ne peut plus s'accomplir dans l'enfantement »<sup>15</sup>. Nous remarquons bien dans cette approche la persistance de la croyance, fortement ancrée dans le savoir commun, selon laquelle tout pouvoir magique est lisible sur le corps<sup>16</sup>. Bien que Du Laurens écrive que « les femmes pour le certain reçoivent du contentement au coït en plus de façons : car et elles jettent leur semence, et attirent celle de l'homme »<sup>17</sup>, il place l'origine de cette volupté dans la « Nature », qui a doté l'homme d'un désir sexuel pour que l'espèce humaine puisse survivre. Le médecin constate que la raison est privée de ses capacités à juger lors d'un acte sexuel et en fait la seule cause du comportement de l'homme :

La nature voyant l'individu estre mortel, à celle fin de conserver l'espece, et engravé en chaque animal des aiguillons de volupté, et un desir incroyable de copulation. Car qui est, je vous prie, celui qui rechercherait avec tant de travail, et embrasserait avec tant de contentement une chose si vilaine comme est la copulation, ainsi que nous avons déjà dit cy devant ? avec quel visage cet animal plein de conseil et de raison, que nous appellons homme, manierait-il les parties honteuses de la femme souillées de tant d'infections et renvoyées pour ce regard, au plus bas lieu, comme en l'esgoust et sentine de tout le corps ?<sup>18</sup>

Selon Du Laurens, « la semence de l'homme a le principe efficient plus puissant que celle de la femme, et néanmoins tant l'une comme l'autre est fertile et très-puissante pour engendrer »<sup>19</sup>. Le médecin soulève le sujet de l'efficacité du sperme féminin en s'appuyant une fois de plus sur la théorie des humeurs. Le gamète de la femme, abrité dans un corps froid et humide ne serait pas aussi efficace que la semence masculine issue d'un corps chaud et sec. À cet égard, c'est à cette époque que les femmes acquièrent aux yeux de la majorité de la population une nouvelle responsabilité quant au développement de l'embryon. « La femme inférieure et imparfaite »<sup>20</sup> ne pouvait être seule à l'origine de ce qui fait un enfant vertueux. On l'accusa même d'être responsable des monstres qui peuplent le monde<sup>21</sup>. Lorsqu'avait lieu un rapport sexuel entre deux amants pendant les règles, on supposait que le sang menstruel ne manquerait pas d'engendrer un monstre.

<sup>15</sup> S. Jahan, *Les Renaissances du corps en Occident (1450-1650)*, Paris, Belin, 2004, p. 76.

<sup>16</sup> *Ibid.*, 20.

<sup>17</sup> A. Du Laurens, *Des parties genitales*, *op. cit.*, p. 243 r°.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 242 v°.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 236 r°.

<sup>20</sup> A. Gilles-Chikhaoui, *D'une voix l'autre : plaisirs féminins dans la littérature française de la Renaissance*, *op. cit.*, consulté le 19.11.2022.

<sup>21</sup> A. Paré, *Des monstres et prodiges. Édition critique et commentée par Jean Céard*, Genève, Droz, 1971.

Ambroise Paré (1510-1590), médecin et chirurgien, consacre un long passage aux pouvoirs maléfiques du sang menstruel :

il est certain que le plus souvent ces creatures monstrueuses et prodigieuses procedent du jugement de Dieu, lequel permet que les peres et meres produisent telles abominations pour le desordre qu'ils font en la copulation comme bestes brutes, où leur appetit les guide, sans respecter le temps, ou autres lois ordonnée de Dieu et de Nature, comma il est escrit en Esdras le Prophere, que les femmes souillées de sang menstruel engendreront des montres<sup>22</sup>.

## 2. L'*amarry* perçu par le médecin-chirurgien praticien

Transmise à travers le temps et les lettres, la théorie des anciens sur l'obstétrique est peu à peu revue au seuil de la modernité grâce à l'expérience personnelle et à la mise en pratique des *sententiae* des autorités. Ce n'est pas par les livres mais face à la femme en couches que le savoir se nuance et se corrige. Il s'avère alors que, sous la main du chirurgien, les faits perdent de leur évidence et de leur simplicité. Ambroise Paré souligne à plusieurs reprises dans son œuvre l'importance du savoir-faire pratique. C'est ce savoir qui, selon lui, est garant de l'efficacité de toute opération :

et à toutes les choses, le Chirurgien bien expert remedira, autant qu'il luy sera possible, selon son art : et les matrones expertes pareillement (desquelles le nombre est trespetit) parce qu'elles ne veulent apprendre des Medecins et Chirurgiens pour les conduire à mieux secourir les femmes à leur enfancement, qui est cause d'un grand mal<sup>23</sup>.

L'expérience dont disposent les chirurgiens à l'époque leur permet de différencier les types d'accouchement à l'instar d'Ambroise Paré qui en indique deux principaux : le premier, naturel « quand la teste vient la premiere et fuit ses eaux »<sup>24</sup> et le second, pathologique, autrement dit « contre nature », lorsque l'enfant « vient les pieds devant »<sup>25</sup>. Au demeurant, Paré y inclut aussi la question de la durée de la grossesse. Pour que la « délivrance » soit naturelle, il valorise le neuvième mois et souhaite que la tête de l'enfant sorte la première. Il mentionne

<sup>22</sup> A. Paré, *Livre de la génération de l'homme*, in *Les Œuvres*, Paris, Gabriel Buon, 1599, p. 754.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 765. Sur le rôle de l'expérience et de l'*experimentum* dans la médecine, nous renvoyons à l'article de M. Koźluk, « 'De Sectis' : au delà des 'sectes' de l'Antiquité », *Collectanea Philologica*, 2006, IX, p. 221-233 et M. Koźluk, „*Maiores et minores – między tradycją a nowoczesnością*”, in *Mistrzowie i uczniowie. Przekaz i dialog kulturowy w dawnych literaturach romańskich*, éd. J. Dimke-Kamola, A. Loba, *Seria Filologia Romańska*, 2015, n° 53, Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM, p. 49-60.

<sup>24</sup> A. Paré, *Livre de la génération de l'homme*, *op. cit.*, p. 747.

<sup>25</sup> *Ibid.*



par ailleurs les diverses positions possibles de l'enfant dans son commentaire sur les couches pathologiques :

les fesses premieres, ou les mains et pieds ensemble, ou qu'il est mort [l'enfant] et grandement enflé, ou qu'avec lui a este engendré une molle (qui est une masse de chaire de laquelle parlerons cy apres) ou que l'enfant est monstrueux, comme d'avoir deux testes : ou qu'il y en aye deux jumeaux joints ensemble : ou quand ils sont plusieurs, comme trois, quatre ou plus [...] <sup>26</sup>.

Sur ce sujet, Paré considère également la pose qu'adopte la femme durant l'accouchement. En effet, Paré consacre un modeste chapitre à la question *De bien situer la femme pour lui extraire*<sup>27</sup>, dans lequel il offre aussi des moyens de soulager les souffrances. Il en va de même chez le médecin et polygraphe français, Loys Guyon (1527-1617). Selon ce dernier, comme nous l'indique Évelyne Berriot-Salvadore, le praticien et médecin « a le devoir absolu d'aider les femmes dans leurs *engoisses* et *necessitez* »<sup>28</sup>. Les femmes ont ainsi, aux yeux des hommes-chirurgiens, un statut privilégié : « elles ont prêté leurs corps à l'homme, sans appréhender *les travaux, peines, douleurs et dangers* de la grossesse et de l'accouchement »<sup>29</sup>. Les médecins et les chirurgiens ne négligent pas les efforts produits et les douleurs endurées par les femmes à l'heure de la délivrance. C'est à ce titre que Paré recommande l'utilisation de la chaise obstétricale qui avait pour but de faciliter le travail des femmes<sup>30</sup>. De plus, Paré recommande la « figure moyenne »<sup>31</sup>, c'est-à-dire la position où la femme a « le dos eslevé, afin qu'elle puisse mieux respirer et avoir force à mettre l'enfant hors »<sup>32</sup>. Il déclare toutefois qu'au moment de l'accouchement, « le tout venant bien, [il] faut laisser faire à nature, et à la sage-femme »<sup>33</sup>. Le chirurgien définit ainsi le rôle de la matrone en mentionnant qu'elle doit « lui [à la femme] presser les parties superieures du ventre en poussant l'enfant en bas : car telle chose aide grandement à les faire accoucher »<sup>34</sup>. Le chirurgien insiste encore sur la nécessité du secours des sage-femmes pendant les contractions en leur conseillant de clouer « le nez et la bouche »<sup>35</sup> des parturientes de sorte que la poussée s'effectue par le vagin et non par tout autre orifice.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 765.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 759.

<sup>28</sup> É. Berriot-Salvadore, *Un corps, un destin. La femme dans la médecine de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 155.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> « Même que la chaise obstétricale n'est plus aujourd'hui qu'une pièce de musée, elle semble d'abord représenter un progrès comparativement à d'autres méthodes où la parturiente est maintenue, des heures durant, dans la position contraignante », *ibid.*, p. 159.

<sup>31</sup> A. Paré, *Livre de la génération de l'homme*, *op. cit.*, p. 747.

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> *Ibid.*

Si le chirurgien reste fidèle à la « figure moyenne », il propose plus précisément de placer la femme au bord du lit et d'écartier ses cuisses en les attachant à l'aide d'une bande. Cette méthode consiste à soutenir la femme sous les bras et les cuisses en l'immobilisant au moment où l'enfant est tiré de son corps. Paré dit qu'il

lui [à la femme] faut courber les jambes ayant les talons assez pres des fesses, et les lier avec une grande et large bande de toile, ou autre chose, laquelle poseras premierement par dessus le col, et au travers des épaules de ladite femme, en maniere de croix S. André : puis derechef croiseras ladite bande à chacun pied, et la tourneras au tour des jambes et cuisses, lesquelles seront écartées l'une de l'autre en rapportant encores ladite lisière par-dessus le col, et la faut lier et attacher si ferme, que ladite patiente ne se puisse mouvoir ça ou là, ainsi qu'on lie ceux ausquels on extrait la pierre de la vessie<sup>36</sup>.

Ailleurs, non sans poésie, le médecin semble touché par la naissance humaine et fait preuve d'une empathie tant à l'égard de la mère que de l'enfant :

alors se fait la nativité naturelle de l'enfant, non sans douleur de son corps tendre et delicat, estant pressé, dont en pleurant fait ici son entree des calamitez de la vie humaine : semblablement la mère enfante avec une extreme douleur, parce qu'il faut que le col de la matrice (qui est rond, étroit, et nerveux) se dilate et elargisse pour faire passage à l'enfant<sup>37</sup>.

Lors de l'accouchement, l'anatomie féminine se métamorphose<sup>38</sup>. Paré note qu'après la délivrance les parties intérieures de la parturiente se transforment : « la matrice, et toutes les autres parties se resserrent incontinent que l'enfant en est hors »<sup>39</sup>. Le chirurgien évoque également la nécessité de l'expulsion de l'arrière-faix qui, comme il le dit « a esté ainsi appelé du vulgaire, parce qu'il vient apres l'enfant, et qu'il est un autre faix à la femme : des autres est appelé le lict, parce que l'enfant y est couché et enveloppé »<sup>40</sup>. Comme le constate Henri Stofft<sup>41</sup>, c'est sous l'influence de Paré que se produisit un progrès visible et important pour l'histoire de la médecine obstétricale. Pour le chirurgien, l'expulsion du placenta marque le point final de l'accouchement : « La femme est

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> A. Paré, *Livre de la génération de l'homme*, op. cit., p. 743.

<sup>38</sup> Notons d'ailleurs que depuis l'Antiquité, le microcosme de la matrice est souvent l'objet d'une métaphore botanique. L'utérus y est un jardin fertile : « Devès savoir ke li enfes ki est ou cors de la femme est ausi comme li fruis des arbres, car vous vées premierement ke li flors où li fruits vient qu'il se tient foiblement à l'arbre, et par pau de vent ou de pluie chiet, et apriès, quand li fruis engrosse, et il se tient fort, et ne chiet mie volontiers ; et quant il voit qu'il est meurs, si chiet aussi comme li flors legierement » ; L. Landuzy, P. Roger, *Le Régime du corps de maître Aldebrandin de Sienne*, Paris, Honoré Champion, 1911, p. 71.

<sup>39</sup> A. Paré, *Livre de la génération de l'homme*, op. cit., p. 748.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 750.

<sup>41</sup> H. Stofft, *Une rétention de l'arrière-faix en 1609* ; <https://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhtm/hsm/HSMx1987x021x002/HSMx1987x01x002x0065.pdf>, consulté le 21.03.2023.

entièrement délivrée, et autant qu'il aura d'enfants, autant y aura d'arrierefaix separez l'un de l'autre »<sup>42</sup>. Le chirurgien fait aussi état des conséquences qui peuvent résulter de la rétention du placenta dans le corps de la mère. Il aborde notamment les risques de putréfaction que nous devons mettre en relation avec la croyance d'une vie autonome et vagabonde de la matrice<sup>43</sup>. En la matière, il recommande aux sage-femmes de « mettre sa main doucement dans la matrice, ointe d'huile, ou de quelque axonge, et suivra ledit nombril, qui lui servira de guide pour prendre l'arrierefaix »<sup>44</sup>.

Dans son traité obstétrical, Paré s'adresse à plusieurs reprises aux sage-femmes dans une volonté de transmission du savoir, rendue possible grâce au développement des grands ateliers d'imprimerie. Ce phénomène est encore facilité par la gravure qui permet à Paré d'illustrer les positions possibles de l'enfant dans le ventre de la mère<sup>45</sup>. Les connaissances dont disposaient les sage-femmes provenaient surtout de l'expérience ; cependant, la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle voit naître la remise en question de l'état de leurs connaissances. Dans le *Livre de la génération de l'homme*, Paré met l'accent sur l'expérience. Le trop petit nombre de sage-femmes, surtout « expérimentées », et c'est sur cet adjectif que Paré met un accent particulier, est pour lui la cause de toutes sortes de malheurs<sup>46</sup>. Paré relate une situation dans laquelle le manque de connaissances et l'ignorance des matrones ont conduit à la mort de l'enfant. Il rapporte sa propre expérience *in casibus* :

J'ay esté appelé quelquefois à extraire hors le corps de la mere l'enfant mort, que les matrones (soy-disans sages-femmes) s'estans efforcées le tirer par un des bras, avoient esté cause d'avoir fait gangrener et mortifier ledit bras, et par consequent de faire mourir l'enfant, en sorte qu'on ne le pouvoit remettre dans la matrice pour la grande tumeur, tant des parties genitales de la femme, que du bras de l'enfant, tellement que de nécessité le falloit amputer<sup>47</sup>.

<sup>42</sup> A. Paré, *Livre de la génération de l'homme*, op. cit., p. 750.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 751 : « là où il ne serait séparé de soi-mesme, et demeurat en la matrice, il surviendrait à la mere plusieurs accidens, comme suffocation de matrice, ne pouvant aboir son haleine, ai moyen de la putrefaction qui se fait en peu de temps, parce qu'il s'élève plusieurs vapeurs corrompues et putrides qui montant au cœur et au cervaux ».

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> Voir A. Paré, *Livre de la génération de l'homme*, op. cit., p. 744-745.

<sup>46</sup> « En effet, dans bien des cas, une ou plusieurs femmes sans formation médicale étaient sans doute présentes, ces *accompagnantes à la naissance* ayant surtout pour rôle d'encourager la parturiente, voire de lui fournir un soutien physique » ; V. Worth-Stylianou, « Conjurer la mort : sages-femmes, chirurgiens et médecins au service des parturientes pendant la Renaissance française », in *Enfants De La Renaissance*, dir. C. zum Kolk, cat. d'expos., Paris, Château royal de Blois, / In Fine éditions d'art, 2019 : [https://www.academia.edu/40254575/\\_2019\\_Conjurer\\_la\\_mort\\_sages\\_femmes\\_chirurgiens\\_et\\_médecins\\_au\\_service\\_des\\_parturientes\\_pendant\\_la\\_Renaissance\\_française](https://www.academia.edu/40254575/_2019_Conjurer_la_mort_sages_femmes_chirurgiens_et_médecins_au_service_des_parturientes_pendant_la_Renaissance_française), consulté le 03.03.2023

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 760.

### 3. L'*amarry* perçu par une sage-femme

« Dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'accouchement est pris dans un vaste mouvement de scientification et de médicalisation. Cette nouvelle conception de la vie découle », selon Jacques Gélis, « de l'entrée sur la scène obstétricale du corps chirurgical qui fait de cette pratique le fer de lance de sa reconnaissance scientifique et sociale »<sup>48</sup>. Les sage-femmes jouent dans ce contexte un rôle de plus en plus important ; certaines, comme Louise Bourgeois (dite Boursier, 1563-1636), élève de Paré, reçoivent même une formation pour remplir leur devoir et aider les femmes des diverses classes sociales. Toutefois, comme le constate Marie-France Morel, « dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les chirurgiens-accoucheurs commencent à concurrencer (très modestement) les sage-femmes dont la plupart n'ont aucune formation théorique »<sup>49</sup>.

Le cœur du travail des sage-femmes reposait sur leurs connaissances pratiques, sur leur expérience, personnelle ou échangée. Toutefois, les matrones n'ignoraient pas l'importance du savoir théorique, nécessaire pour pouvoir agir et affronter correctement les complications lors des couches. Comme le remarque Valérie Worth-Stylianou « dans les *Observations diverses*, œuvre qui avait fait la réputation de Bourgeois, ce sont les signes et les remèdes qui prédominent, avec les remarques ponctuelles sur les causes des maladies [...] Elle juge le volume d'autant plus nécessaire que les médecins et les chirurgiens sont souvent ignorants en ce qui concerne l'accouchement et ses suites »<sup>50</sup>. Bourgeois accorde une attention particulière à la question du savoir et de l'éducation des matrones. Elle comprend l'importance de l'équilibre entre ces deux notions et pose la question suivante : « comment peut-on [les sage-femmes] apporter remède à une partie que l'on connaît point? »<sup>51</sup>.

Les *Observations* de Bourgeois contiennent de nombreuses études de cas à caractère proprement didactique. Elle décrit chaque situation à laquelle elle a dû faire face en tant que sage-femme afin d' « informer des techniques efficaces en matière d'accouchement compliqué et instruire sur la façon de mieux diagnostiquer et de mieux maîtriser les grossesses et les accouchements difficiles ainsi que les problèmes associés à la période *post-partum* et néonatale »<sup>52</sup>. Tout d'abord,

<sup>48</sup> N. Sage Pranchère, *Naissance d'un corps professionnel, 1786-1917* : <https://doi.org/10.4000/books.pufr.13196>

<sup>49</sup> M.-F. Morel, *Sages-Femmes et accoucheurs : perspectives historiques* : [http://unssf.org/wp/wp-content/uploads/2018/08/MF-Morel\\_SF-accoucheurs.pdf](http://unssf.org/wp/wp-content/uploads/2018/08/MF-Morel_SF-accoucheurs.pdf), consulté le 10.03.2023.

<sup>50</sup> V. Worth-Stylianou, *Les traités d'obstétrique en langue française au seuil de la modernité*, Genève, Droz, 2007, p. 321.

<sup>51</sup> L. Bourgeois, *Les Observations diverses*, Paris, Melchior Mondiere, 1626, livre I, p. 182-183.

<sup>52</sup> A. Klairmont Lingo, *Connaître le secret des femmes : Louise Bourgeois (1563-1636), sage-femme de la Reine, et Jacques Guillemeau (1549-1613), chirurgien du Roi* : <https://doi.org/10.4000/books.apu.10966>

Bourgeois insiste en décrivant sa pratique sur la première tâche à accomplir par la matrone en arrivant chez une patiente. Elle souligne qu'il est essentiel de s'assurer de l'état de la femme enceinte. C'est ainsi qu'« il faut qu'elle [la sage-femme] s'informe du temps de la grossesse, et d'où peut provenir le mal, et où il tient, afin de voir s'il si peut apporter remède »<sup>53</sup>. Quant aux dangers eux-mêmes, Bourgeois distingue plusieurs facteurs qui peuvent avoir une influence néfaste sur la femme enceinte et aborde, pareillement à Ambroise Paré, le thème de la mort de l'enfant. Cependant, dans le discours de la sage-femme, nous trouvons des informations supplémentaires concernant non seulement les procédures nécessaires pour délivrer la mère mais aussi les conséquences d'une fausse couche. Dans l'un de ses chapitres, Bourgeois soulève un aspect totalement abandonné par les médecins universitaires : l'état psychique de la femme qui vient de perdre son enfant. Elle déclare à propos d'une patiente que « l'esprit lui tourna et fut tellement folle, quatre ans durant, qu'il ne se veid jamais rien semblable, car elle allait malgré son mary, et ceux qui la gardaient tout nue sans chemise par les rues, se fourrait par les maisons, où elle faisait frayeur à ceux qui la voyaient »<sup>54</sup>.

Dans son traité sont également abordés les effets de la mort et de la rétention de l'embryon sur la femme. Elle a pu observer, comme l'une des conséquences de ce phénomène, que les eaux fœtales<sup>55</sup>, une fois percées par la sage-femme, « étaient toutes noires »<sup>56</sup> ; elle explique ce fait par la théorie des humeurs et leur déséquilibre en enseignant que si l'« enfant est tourné et mort, toutes les humeurs tombent à bas, ne trouvant plus de chaleur naturelle qui les repousse »<sup>57</sup>. La sage-femme, bien qu'expérimentée, confesse que cette situation « était effroyable à voir »<sup>58</sup>, car l'enfant « avait la teste demi aplatie, et verte, et n'y avait plus ny derme ny epiderme entier »<sup>59</sup>.

La sage-femme se permet également de mettre « à l'épreuve le système herméneutique des Anciens et d'en suggérer implicitement les insuffisances »<sup>60</sup>. Elle décrit la situation d'une femme en cours de grossesse chez qui tous les signes indiquaient la mort de l'enfant. Voici son témoignage :

J'ay fey appeler feu Monsieur Marchand, le fils, Chirurgien, homme fort capable et entendu avec Madame Françoise ancienne sage-feme, et en la presence des Medecins sus dits, nous

<sup>53</sup> L. Bourgeois, *Les Observations diverses*, op. cit., livre I, p. 71.

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> La couleur des eaux fœtales porte en elle des informations sur l'état de l'enfant. Le liquide amniotique est normalement d'une couleur claire, mais s'il vient à changer de couleur, à devenir vert ou marron foncé, on ne peut que s'inquiéter pour la santé et la vie de l'enfant.

<sup>56</sup> L. Bourgeois, *Les Observations diverses*, op. cit., livre I, p. 188.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> *Ibid.*

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> D. Brancher, *Y a-t-il une herméneutique féminine ? Les péripéties de la matrice dans l'œuvre de Louise Bourgeois* : <https://doi.org/10.4000/books.lisaa.1213>

consultames de ce qui pouvait estre de cet enfant : par plusieurs fois il fut conclu par tous, que l'enfant estait mort. Car tous les signes que les Anciens ont remarqué pour cognaistre si un enfant est mort, estaients en ceste femme là, la bouche si mauvaïse qu'on ne la pouvoit approcher, les excrements qui sortaient d'elle si extremements puants, [...], elle avait l'œil terny, le ventre infiniment froid, et des conséquences de ce phénomène, elle indique les eaux fœtales quand elle se tournait d'un costé, tout le ventre se tournait comme une grosse masse [...]<sup>61</sup>.

Après consultations et une conclusion sans appel, Bourgeois laissa la vie de la femme et de l'enfant entre les mains de Dieu et de la « Nature ». Quelques mois plus tard, contre toute attente, elle « accoucha d'une tres belle fille saine et drue »<sup>62</sup>. En effet, Bourgeois explique à son lecteur que tous les maux de la femme provenaient d'une « grande potée d'eau »<sup>63</sup> qui ensuite

engendra de grandes crudités, et amassa beaucoup d'eaux lesquelles causerent la colique, laquelle cessant assiegèrent l'enfant par leur grandes frigidites, causant tous les signes susdites, tellement qu'il n'y a regles si estroite où il ne se trouve de l'exception<sup>64</sup>.

Dominique Brancher remarque au sujet des *Observations* que « par deux fois, le savoir des Anciens a été mis en faillite par l'épreuve du réel. Simples exceptions, déclare Bourgeois, mais en réalité l'exception se dégage de son statut marginal pour suggérer un ordre général »<sup>65</sup>. Bourgeois nous enseigne par ailleurs qu'il existe des situations « où il faut proprement accoucher une femme à quelque terme que ce soit, pour conserver sa vie »<sup>66</sup>. Comme exemple de ces circonstances, elle donne celui des saignements survenant pendant la grossesse qui provoquent une grande faiblesse et représentent un risque de mort pour la femme ou l'enfant. La matrone précise qu'elle a vu « peu de femmes qui ayant eu perte de sang sur leur grossesse ne soyent accouchées avant terme, et plus souvent enfants morts, que de vivants »<sup>67</sup>. Pour y remédier, elle déconseille tous les agents buccaux. Selon elle, ils fortifient seulement le saignement indésirable. La sage-femme, pour délivrer la mère, doit donc

venir à l'extraction de l'enfant avec la main, la faiblesse relasche les ligaments du col de la matrice, tellement qu'elle s'ouvre autant que si la femme avait grand nombre de douleurs : mais les eaux ne se trouvant formées, il faut rompre les membranes qui environnent l'enfant, ainsi que l'on serait une porte pour sauver une maison du feu, et tirer l'enfant par les pieds, c'est le moyen de sauver la mere, et de donner le Baptesme à l'enfant<sup>68</sup>.

<sup>61</sup> L. Bourgeois, *Les Observations diverses*, op. cit., livre I, p. 188-189.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> *Ibid.*

<sup>65</sup> D. Brancher, *Y a-t-il une herméneutique féminine ? Les péripéties de la matrice dans l'œuvre de Louise Bourgeois*, op. cit.

<sup>66</sup> L. Bourgeois, *Les Observations diverses*, op. cit., livre I, p. 64.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 65.

Louise Bourgeois relève aussi les opinions courantes sur le comportement que doivent adopter les femmes enceintes. Elle met l'accent sur le septième mois de la grossesse en indiquant une probabilité accrue d'un accouchement prématuré. La sage-femme critique l'usage de faire promener une femme enceinte dans son septième mois, qui veut que « cela decharne l'enfant des reins, et facilite l'accouchement »<sup>69</sup>. Elle explique que cette attitude peut au contraire s'avérer fâcheuse. Bien que Bourgeois reste en accord avec la conviction qu'un accouchement est facilité par l'activité, elle insiste sur les dangers éventuels découlant d'un tel traitement. Parmi les conséquences que l'on peut redouter pour la santé de la mère, elle évoque en particulier les difficultés de régénération de la matrice et des ligaments, causées par le poids excessif de l'enfant qui, « poussant contre bas »<sup>70</sup>, dilate le corps féminin ; en effet « la teste entraine souvent tout le corps de la matrice, et en relache si bien les ligaments qu'après l'accouchement ils ne se peuvent remettre »<sup>71</sup>. En outre, elle explique que l'activité trop intense de la mère peut aussi être à l'origine de la mort de l'enfant, car « les enfants ayant le teste entre les os de leur mere »<sup>72</sup>, ils peuvent en souffrir en raison de l'allongement des os et du froissement de la tête. Il s'ensuivra une cascade de conséquences dont « la ramification des veines qui sont pour la nourriture du cerveau »<sup>73</sup> qui « s'ouvrent à l'instant de la froissure »<sup>74</sup>. L'enjeu semble d'ailleurs dépasser le sort de la mère et de son enfant et Bourgeois ne saurait trop insister sur ces divers conseils car elle déclare que « de tous les accidents susdits on n'en accusera autre que la sage femme, sinon que si le ventre est gasté l'on dira que c'est la faute de la garde qui ne lui a mis remedes propres pour le racouter »<sup>75</sup>.

\*

Bien que le sujet de notre article touche à l'anatomie féminine et au fonctionnement du système génital, le médecin, le chirurgien et la sage-femme abordent ces questions différemment ; chacun à sa manière, en ses propres termes et, surtout, en fonction de la relation qu'il entretient avec le corps féminin. Le discours du médecin est essentiellement forgé par les théories sur la matrice reprises depuis

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> *Ibid.*

<sup>74</sup> *Ibid.*

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 29. Cf. « Les sages-femmes sont chargées de cette responsabilité parce que les autorités se figurent que les femmes parlent plus librement entre elles et se soumettent plus facilement à l'auscultation d'une sage-femme que celle d'un chirurgien ou d'un médecin » ; A. Klairmont Lingo, *Connaître le secret des femmes : Louise Bourgeois (1563-1636), sage-femme de la Reine, et Jacques Guillemeau (1549-1613), chirurgien du Roi, op. cit.*



l'Antiquité. Contrairement au *medicus* universitaire, le chirurgien donne des instructions et des explications concrètes quant aux conditions de l'accouchement, quant à l'utilisation des instruments et quant à l'art d'enfanter selon les situations rencontrées. C'est sa voix qui transmet le savoir-faire purement pratique car c'est lui qui est autorisé à effectuer des interventions chirurgicales d'urgence. C'est ainsi que nous trouvons dans les *Œuvres* d'Ambroise Paré une grande diversité d'informations pratiques témoignant de la curiosité et du savoir-faire du médecin-chirurgien. Par son traité, Louise Bourgeois est, sans aucun doute, un personnage important de l'histoire de la construction du savoir obstétrical. Elle a contribué à former l'éthos de la matrone qui veille, observe et transmet<sup>76</sup>. Elle témoigne, en outre, d'une grande sensibilité vis-à-vis des femmes et de leur condition, quel que soit le rang social dont elles relèvent.

## Bibliographie

### Sources primaires

- Bourgeois, Louise, *Les Observations diverses*, livre I-III, Paris, Melchior Mondiere, 1626
- Cabrol, Bathelémy, *Alphabet anatomic auquel est contenue l'explication exacte des parties du corps*, Lyon, Pierre Rigaud, 1621
- Du Laurens, André, *Des parties genitales*, in *Toutes les œuvres*, traduit par Théophile Gelée, Rouen, pour Raphael du Petit Val, 1621
- Paré, Ambroise, *Des monstres et prodiges*, édition critique et commentée par Jean Céard, Genève, Droz, 1971
- Paré, Ambroise, *Les Œuvres*, Paris, Gabriel Buon, 1599

### Sources secondaires

- Berriot-Salvadore, Évelyne, « La question du "séminisme" à la Renaissance », *Histoire des sciences médicales*, 2017, n° 51 (2), p. 265-272
- Berriot-Salvadore, Évelyne, *Un corps, un destin. La femme dans la médecine de la Renaissance*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 1993
- Bodiou, Lidie, « Un récipient, un four ou un animal ? », in *Utérus. De l'organe aux discours*, sous la dir. de Morgan Guyvarc'h et Véronique Mehl, Rennes, Presses Universitaire de Rennes, 2022, p. 55-67
- Carol, Anne, *Esquisse d'une topographie des organes génitaux féminins : grandeur et décadence des trompes (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, <https://doi.org/10.4000/cliio.590>
- D. Brancher, *Y a-t-il une herméneutique féminine ? Les péripéties de la matrice dans l'œuvre de Louise Bourgeois*, <https://doi.org/10.4000/books.lisaa.1213>
- Gilles-Chikhaoui, Audrey, *D'une voix l'autre : plaisirs féminins dans la littérature française de la Renaissance*, [https://central.bac-lac.gc.ca/.item?id=TC-OOU-30487&op=pdf&app=LibRARY&oclc\\_number=1033225207](https://central.bac-lac.gc.ca/.item?id=TC-OOU-30487&op=pdf&app=LibRARY&oclc_number=1033225207), consulté le 19.11.2022
- Jahan, Sébastien, *Les Renaissances du corps en Occident (1450-1650)*, Paris, Belin, 2004

<sup>76</sup> « Il faut veiller sur elle, comme le chat fait la souris, et faire la guerre au doigt, et à l'œil », *ibid.*, p. 67-68.

- Koźluk, Magdalena, « 'De Sectis' : au delà des 'sectes' de l' Antiquité », *Collectanea Philologica*, 2006, IX, p. 221-233
- Koźluk, Magdalena, „*Maiores et minores – między tradycją a nowoczesnością*”, in *Mistrzowie i uczniowie. Przekaz i dialog kulturowy w dawnych literaturach romańskich*, éd. Joanna Dimke-Kamola, Anna Loba, *Seria Filologia Romańska*, 2015, n° 53, Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM, p. 49-60
- Landuzy, Louis, Pépin, Roger, *Le régime du corps de maître Aldebrandin de Sienne*, Paris, Honoré Champion, 1911
- Lingo, Alison Klairmont, *Connaître le secret des femmes : Louise Bourgeois (1563-1636), sage-femme de la Reine, et Jacques Guillemeau (1549-1613), chirurgien du Roi*, <https://doi.org/10.4000/books.apu.10966>
- Morel, Marie-France, *Sages-femmes et accoucheurs. Perspectives historiques*, [http://unssf.org/wp-content/uploads/2018/08/MF-Morel\\_SF-accoucheurs.pdf](http://unssf.org/wp-content/uploads/2018/08/MF-Morel_SF-accoucheurs.pdf), consulté le 10.03.2023
- Sage Pranchère, Nathalie, *L'école des sages-femmes : Naissance d'un corps professionnel, 1786-1917*, <https://doi.org/10.4000/books.pufr.13196>
- Stofft, Henri, *Une rétention de l'arrière-faix en 1609*, [https://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/hsm/HSMx1987x021x002/HSMx1987x021x002\\_x0065.pdf](https://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/hsm/HSMx1987x021x002/HSMx1987x021x002_x0065.pdf), consulté le 21.03.2023
- Teyssou, Roger, *La Médecine à la Renaissance et évolution des connaissances, de la pensée médicale du quatorzième au dix-neuvième siècle en Europe*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 104-111
- Worth-Stylianou, Valérie, « Conjurer la mort : sages-femmes, chirurgiens et médecins au service des parturientes pendant la Renaissance française », in *Enfants De La Renaissance*, dir. Caroline zum Kolk, cat. d'expos., Paris, Château royal de Blois, / In Fine éditions d'art, 2019, [https://www.academia.edu/40254575/\\_2019\\_Conjurer\\_la\\_mort\\_sages\\_femmes\\_chirurgiens\\_et\\_m%C3%A9decins\\_au\\_service\\_des\\_parturientes\\_pendant\\_la\\_Renaissance\\_fran%C3%A7aise](https://www.academia.edu/40254575/_2019_Conjurer_la_mort_sages_femmes_chirurgiens_et_m%C3%A9decins_au_service_des_parturientes_pendant_la_Renaissance_fran%C3%A7aise), consulté le 03.03.2023
- Worth-Stylianou, Valérie, *Les traités d'obstétrique en langue française au seuil de la modernité*, Genève, Droz, 2007

**Victoria Bujak** est étudiante en première année de master de Philologie romane à l'Université de Łódź. Elle s'intéresse principalement à la médecine ancienne, en particulier au discours médical au seuil de la modernité. Les recherches sur ce sujet constitueront également une base pour le mémoire de maîtrise préparé au Département des Lettres Romanes de l'Institut d'Études romanes de l'Université de Łódź, et dans l'avenir, pour un projet de thèse de doctorat.

**A**

Abdias 40, 41  
Achilles Tatius 20  
Afrique 20, 31, 36, 43, 52, 62, 67, 74-76, 81  
Agrippine 138  
Alexandre de Médicis, duc de Florence 70, 106,  
107, 125, 128  
Amboise, François d' 18  
Amyot, Jacques 29, 32  
Aretino, Pietro 161  
Aristote 48, 112, 124, 127, 128  
Arnould, Jean-Claude 6, 10, 11, 32, 33, 93, 103,  
107, 116, 157, 166, 173, 176, 177, 181, 203  
Aubigné, Agrippa d' 102, 156  
Augustin, saint 30, 61, 62, 68, 81, 117,  
126-129

**B**

Bamforth, Stephen 64, 92, 93, 102  
Bandello, Matteo 5, 8, 10, 13, 14, 16-19, 23, 26,  
30-33, 43, 51, 97, 102, 105-108, 110, 111,  
116, 118, 132, 139, 140, 157, 161, 165, 166,  
169, 170, 175, 177, 178, 180, 181  
Beidatsch, Ulrich 5  
Belleforest, François de 5-13, 15, 17-24, 26-33,  
35-47, 49-59, 61, 62, 64-99, 101-103,  
105-129, 131-136, 138-140, 143-151, 153,  
155-167, 169-181, 203, 205, 207  
Belon, Pierre 38  
Berman, Antoine 16, 29, 32  
Bernard de Clairvaux 20, 38  
Berriot, François 76, 89  
Besse, Jean-Marc 77, 88, 89  
Beuchat, Robin 36, 47, 51  
Bibliander, Theodor 38-41, 51  
Bizzarri, Pietro 14, 15, 23, 30  
Blandine, sainte 125  
Boadicée (reine des Icènes) 158, 161  
Boaistuau, Pierre 5, 8, 10, 12, 13, 18, 31, 32, 36,  
38, 51, 52, 61-64, 68, 83, 87, 89, 91-96, 99,  
102, 103, 105-107, 112, 116, 118, 120, 122,  
125, 126, 128, 129, 132, 155-158, 165, 166,  
169, 170, 173, 175-178, 180, 181  
Boccaccio, Giovanni (Boccace) 30

Bodin, Jean 94, 103  
Boèce 57  
Boemus, Joannes 20, 30, 74, 89  
Bonora, Elena 83, 89  
Boulaese Jean 92, 103  
Bounin, Gabriel 172  
Bourdeilles Pierre de, dit Brantôme 12, 31  
Britannicus 138, 141  
Bruès, Guy de 136  
Bruni, Leonardo 160  
Bruschi Gaspar 62, 63

**C**

Cacciaguerra, Bonsignore 17, 21, 30  
Calvin, Jean 45  
Campagne, Hervé-Thomas 9, 10, 109, 116,  
121, 129, 132, 140, 155, 162, 166, 167, 172,  
181, 203  
Camus, Jean-Pierre 5, 10, 135, 138, 140, 180  
Cardano, Girolamo 63, 64, 68  
Céard, Jean 54, 58, 59, 61, 69, 72, 74, 75, 89,  
90, 92, 93, 96, 102, 103, 177, 181  
Cernogora, Nadia 28, 32  
Chappuys, Gabriel 17, 32  
Charles IX 13, 15-18, 22, 25, 53, 54, 65-67, 92,  
102  
Cheimen 43  
Chesneau, Nicolas 14-16, 27, 30, 31, 54, 61, 67,  
68, 92, 103  
Cicéron 22, 30, 76, 127-129  
Closson, Marianne 8, 91, 103, 203  
Coligny, Gaspard de 65, 66  
Colletet, Guillaume 11, 16, 26, 30, 32  
Collin de Plancy, Jacques Albin Simon 156, 166  
Combe, Vincent 9, 131, 140, 141, 203  
Commendone, Giovanni Francesco Cossé  
Timoléon de, comte de Brissac 21, 30, 66, 68  
Comynes, Philippe de 28  
Cyprien de Carthage 21, 30

**D**

De Grazia, Margareta 149, 153  
De la Ville, Léonard 20  
De Vita, Victor 20, 31

- Debbagi Baranova, Tatiana 79, 90  
 Defoe, Daniel 164  
 Demonet, Marie-Luce 17, 32  
 Des Périers, Bonaventure 7, 12, 13, 31, 44, 58,  
 69, 73, 82-84, 86, 89, 177, 185-188, 197  
 Dolet, Étienne 61, 63, 68  
 Dom Rivieri 49, 159  
 Duché, Véronique 12, 20, 32, 36, 51, 203  
 Duchesne, Léger 15, 20, 23, 30  
 Dueñas, Juan de 20, 30  
 Dust, roi d'Écosse 123
- E**  
 Édouard III, roi d'Angleterre 106  
 Elmahely 43, 44  
 Érasme 63  
 Erlich, Avi 149, 153  
 Eudes-Feki, Maroua 107, 116
- F**  
 Feller, François Xavier de 156, 166  
 Feutry, Aimé-Ambroise-Joseph 10, 155-166,  
 205, 207  
 Flavius Josèphe 30  
 Franklin, Benjamin 157  
 Froissart, Jean 20, 31
- G**  
 Gallo, Agostino 15, 23-25, 31  
 García Barrera, Sebastián 19, 28, 32  
 Gaufridy, Louis 102  
 Gazuole, Julie de 107, 113, 115  
 Gemma Cornelius 64, 68  
 Gemma Frisius 64, 68  
 Georgeviz, Bartholomaeo 83, 84, 88, 89  
 Glaumeau, Jehan Guise (duc de) 61, 64, 69  
 Godefroy, Frédéric 12  
 Goldberg, Carl 149, 153  
 Gollancz, Israel 144, 153  
 Gomez-Géraud, Marie-Christine 20, 32  
 Grammaticus, Saxo 9, 143, 144  
 Grande, Nathalie 5, 8, 13, 32, 38, 52, 93, 103,  
 105, 110, 116, 203  
 Grenade, Louis de 21, 22, 31  
 Grevin, Jacques 94  
 Guazzo, Stefano 17, 31, 32  
 Guevara, Antonio de 12, 15, 20, 22, 31  
 Guicciardini, Lodovico 14, 15, 18, 21, 23-25,  
 31  
 Guillerm, Luce 16, 22, 27, 28, 32
- H**  
 Habdul Mumen 44  
 Hamlet 9, 99, 138, 141, 143-145, 147-153  
 Harout 41  
 Hartog, François 75, 79, 90  
 Henri III (Henri de Valois) 66-68  
 Hermann de Carinthie 39  
 Hérodote 75, 79, 90, 119  
 Hervet, Gentian 27, 126, 127, 129  
 Hésiode 41  
 Homère 124, 138  
 Hoogvliet, Margriet 73, 90  
 Hugo, François-Victor 138, 141, 146, 150, 153  
 Huguet, Edmond 12
- I**  
 Ismaël I<sup>er</sup> 45
- J**  
 Jean de Salisbury 162, 164  
 Jouanna, Arlette 122, 129
- K**  
 Ketton, Robert de 39, 40  
 Koźluk, Magdalena 183, 189, 198
- L**  
 La Croix du Maine, François Grudé de 17, 19,  
 29, 32  
 La Curne de Sainte-Palaye, Jean-Baptiste de 12  
 La Popelinière, Lancelot Voisin de 16, 32  
 La Taille, Jean de 133, 164, 166  
 Larrivey, Pierre de 15  
 Lefèvre d'Étaples, Jacques 63  
 Léon l'Africain 36, 43, 52  
 Lestringant, Frank 25, 26, 32, 36, 42, 45, 51, 59,  
 70, 72, 76-78, 89, 90  
 Ligue 14, 30, 65  
 Lituanie 56, 62, 66  
 Lombards, Guillaume des 162  
 Lucrèce 106, 108, 114  
 Luther, Martin 45, 46, 64, 72, 92  
 Luther Martin Luxembourg-Martigues,  
 Sébastien de 45, 46, 64, 72, 92  
 Lycosthenes, Conrad 63, 64, 69
- M**  
 Machiavelli, Niccolò (Machiavel) 162, 166  
 Magnus O. 57, 69  
 Mahomet 35, 37-42, 46, 47, 50, 52, 82, 84, 86, 87

- Malarmey, Bernard 20  
 Mansour 44, 47  
 Marie I<sup>re</sup> d'Angleterre 22, 63, 94, 102, 103, 122, 123  
 Marot, Clément 64  
 Marout 41  
 Martinengo, Nestor 20, 31  
 Masseau, Didier 166  
 Mathieu, Pierre 20  
 Maxwell, Julie 144, 153  
 Médicis, Alexandre de 107, 125, 128  
 Médicis, Catherine de 66  
 Mehmet II 36  
 Melanchthon, Philippe 64  
 Ménager, Daniel 24, 32  
 Méniel, Bruno 8, 9, 13, 32, 38, 52, 103, 117, 129, 203  
 Meschonnic, Henri 16, 32  
 Mexía, Pedro 38  
 Montaigne, Michel de 57, 69, 156  
 Montesquieu 41, 52  
 Montluc, Blaise de 66  
 Mounier, Pascale 19, 20, 28, 32  
 Münster, Sebastian 7, 24, 26, 31, 37, 38, 42, 51, 52, 54, 56, 59, 60, 62, 63, 67-69, 71-75, 77-79, 83, 84, 88, 89
- N**
- Nannini, Remigio 16-18, 20, 22, 23, 27, 31  
 Nassichuk, John 21, 32  
 Nicot, Jean 57, 69  
 Nogaret de La Valette Jean-Louis de, duc d'Épernon 162  
 Norton, Glyn 12, 32
- O**
- Obry, Nicole 92, 96, 100  
 Olivétan, Pierre Robert 63
- P**
- Pacta Conventa 67  
 Paré, Ambroise 58, 69, 184, 188, 197  
 Paul de Tarse Peucer, Kaspar 47, 52, 63, 141, 153  
 Pech, Thierry 43, 49, 52  
 Petrarca, Francesco (Pétrarque) 24, 160  
 Philippe II d'Espagne 64, 122, 123, 162  
 Phlégon de Tralles 100  
 Picot, Émile 20, 32  
 Pierre le Vénéralbe 38, 39  
 Pietrzak, Witold Konstanty 10, 19, 28, 30, 32, 33, 42, 49, 52, 161, 166, 170, 179, 181  
 Pionchon, Pauline 23, 33  
 Plantin, Christophe 64  
 Poissenot, Bénigne 140, 173, 181  
 Poli Sergio 5, 118, 129  
 Pologne 56, 62, 64, 66-68, 70, 183  
 Pompée 48  
 Postel, Guillaume 75, 84-86, 89
- R**
- Rabelais, François 42  
 Racine, Jean 138, 141, 146, 153  
 Remus 135  
 République des Deux Nations qui comprend le Royaume de Pologne et le Grand-duché de Lituanie 66, 70  
 Richer, Christophe 83, 84, 86, 89  
 Richter, Bodo Ludwig Otto 79, 90, 156, 166  
 Robin, Pascal 25, 36, 47, 51  
 Rocco, Bernardino 14, 22, 23, 31  
 Romulus 135, 145  
 Ronsard, Pierre de 98, 137  
 Rosset, François de 5, 8, 102, 103, 105, 106, 110, 116, 138-140, 180  
 Ruscelli, Girolamo 15-17, 21, 22, 25, 31  
 Ruff, Jacob 63, 69
- S**
- Saich 47, 48  
 Saint-Barthélemy (massacre de la) 66, 95  
 Salomon 113  
 Sansovino, Francesco 83-85, 89  
 Sarmates 62  
 Schmidt, Albert-Marie 5  
 Scythes 62, 84  
 Secaidar : voir Sheikh Haydar 45  
 Segon, Martin 38  
 Sénèque 48, 127, 129  
 Serif 35, 43-45, 137  
 Sextus Tarquin 106  
 Shakespeare, William 9, 138, 141, 143-153, 205  
 Sheikh Haydar 45  
 Simeoni, Gabriel 61  
 Simon, Sherry 28, 29, 33, 65, 97, 145, 153, 166  
 Simonin, Michel 5, 8, 12, 13, 15-17, 20, 22-24, 26-30, 33, 64, 70, 72, 73, 78, 90, 92, 103, 157, 166, 171, 178, 180, 181  
 Sleidan, Jean 20, 31  
 Soliman le Magnifique 172

- Solin 57  
Sonijs, Michel 54, 67, 68  
Sophocle 132, 140  
Sorbin, Arnaud 21, 31, 61, 69, 95  
Stabler, Arthur 5, 144, 153  
Sturel, René 5, 26, 29, 157, 166, 175, 181
- T**  
Tesserant, Claude de 8, 91, 92, 94, 99, 103  
Thevet, André 7, 16, 35, 36, 39, 42-46, 51, 52, 72, 77, 78, 87, 89, 90  
Tigrane 48  
Toulouse 65  
Tournoy, Gilbert 161, 166
- U**  
Uetani, Toshinori 12, 32  
Ulloa, Alfonso de 20, 23, 31
- V**  
Van Delft, Louis 161, 167  
Varsovie 66
- Vaucher Gravili, Anne de 5, 110, 116  
Ventura, Daniela 173, 181  
Verdier, Antoine Du 12, 28, 29, 32  
Vigarello, Georges 106, 116  
Vigliano, Tristan 6, 7, 35, 52, 75, 82, 90, 203  
Vigor, Simon 65  
Virgile 14, 18, 24, 25, 27, 31, 138  
Vistule 62  
Vivès, Jean-Louis 126  
Voyer de Paulmy d'Argenson, Antoine-René de 14, 22, 23, 156, 165, 167
- W**  
Weimar 61  
Wier Jean 94
- X**  
Xahumor 35, 50, 51
- Z**  
Zhiri, Oumelbanine 36, 43, 45, 52

## TABLE DES MATIÈRES

### *François de Belleforest : de la traduction à l'invention*

#### Articles

Witold Konstanty PIETRZAK : <i>Avant-propos</i> . . . . .	5
Jean-Claude ARNOULD : <i>La main du traducteur</i> . . . . .	11
Tristan VIGLIANO : <i>La curiosité pour l'islam dans l'œuvre de François de Belleforest</i> . . .	35
Étienne BOURDON : <i>Le « monstre de Cracovie » : savoirs, religion et politique dans la Cosmographie universelle (1575) de François de Belleforest</i> . . . . .	53
Alicia VIAUD, Thibault CATEL : <i>Les territoires de l'hétérodoxie dans le second tome de la Cosmographie universelle (1575)</i> . . . . .	71
Marianne CLOSSON : <i>Belleforest démonologue</i> . . . . .	91
Nathalie GRANDE : <i>Le viol chez François de Belleforest : une obsession politique</i> . . . . .	105
Bruno MÉNIEL : <i>La colère dans les Histoires tragiques de François de Belleforest : une lecture augustinienne</i> . . . . .	117
Vincent COMBE : <i>L'expression contrastée des discours dans Le Cinquième Tome des Histoires tragiques</i> . . . . .	131
Russell GANIM : <i>Emprunts et empreintes : la reine Gertrude de Belleforest et celle de Shakespeare</i> . . . . .	143
Hervé-Thomas CAMPANGNE : <i>Feutry lecteur de Belleforest : les Histoires tragiques au XVIII<sup>e</sup> siècle</i> . . . . .	155
Inès Ben ZAYED : <i>François de Belleforest, conteur et témoin de son temps</i> . . . . .	169

#### Varia

Victoria BUJAK : <i>L'utérus dans le discours médical des années 1599-1626 en France : médecin, chirurgien, sage-femme</i> . . . . .	183
Index des Auteurs . . . . .	199





## TABLE OF CONTENTS

### *François de Belleforest: from translation to invention*

#### Articles

Witold Konstanty PIETRZAK : <i>Foreword</i> . . . . .	5
Jean-Claude ARNOULD: <i>The Translator's Hand</i> . . . . .	11
Tristan VIGLIANO: <i>Curiosity for Islam in Belleforest's Works</i> . . . . .	35
Étienne BOURDON: <i>The "Monster of Krakow": Knowledge, Religion and Politics in the François de Belleforest's Cosmographie Universelle (1575)</i> . . . . .	53
Alicia VIAUD, Thibault CATEL: <i>The Territories of Heterodoxy in the Second Volume of the Cosmographie universelle (1575)</i> . . . . .	71
Marianne CLOSSON: <i>Belleforest as a Demonologist</i> . . . . .	91
Nathalie GRANDE: <i>Rape by François de Belleforest: A Political Obsession</i> . . . . .	105
Bruno MÉNIEL: <i>Anger in the Histoires tragiques of François de Belleforest's: An Augustinian Reading</i> . . . . .	117
Vincent COMBE: <i>The Contrast Expression of Speeches in Le Cinquiesme Tome des Histoires tragiques</i> . . . . .	131
Russell GANIM: <i>Adaptations and Impressions: Belleforest's Queen Gertrude and Shakespeare's</i> . . . . .	143
Hervé-Thomas CAMPANGNE: <i>Feutry and Belleforest: Rewriting the Histoires tragiques in Eighteenth-Century France</i> . . . . .	155
Inès Ben ZAYED: <i>François de Belleforest, Storyteller and Witness of his Time</i> . . . . .	169

#### Varia

Victoria BUJAK: <i>The Uterus in Medical Discourse Between 1599 and 1626 in France: Physician, Surgeon, Midwife</i> . . . . .	184
Index of Authors . . . . .	199

